This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAIRE
FAIRE

BC
62
.C952
1720

La Raison, comme l'Or, a sa pierre-de-touche ;
L'un & l'autre en bonté de degrez differens :
Ce qu'est la pierre au métal qui la touche,
La LOGIQUE *l'est au bon sens.*

LA LOGIQUE, OU SYSTEME DE REFLEXIONS,

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoiſſances.

PAR J. P. de CROUSAZ,

Profeſſeur en Philoſophie & en Mathematique dans l'Academie de Lauſane.

TOME PREMIER.

Seconde Edition revue, corrigée & augmentée conſiderablement.

A AMSTERDAM.
Chez L'HONORE' & CHATELAIN.

M. D CC XX.

Vignaud Libr,
6122-1925
2 vols.

A SON
ALTESSE SERENISSIME,
MONSEIGNEUR
LE PRINCE HEREDITAIRE
L O U I S
LANDGRAVE
DE HESSE,
PRINCE DE HIRSCHFELD,
COMTE DE CATIMELIBOGUE, DIEZ, ZIGENHAIM, NIDDA, SCHAUMBOURG, ISEMBOURG ET BUDINGE.

MONSEIGNEUR,

On a beaucoup critiqué ce Paradoxe de Seneque, Le paſſé eſt une portion de notre vie qui eſt comme conſacrée : Elle eſt à couvert de tous les accidens humains ; c'eſt un bien dont la poſſeſſion eſt ſûre, tranquille, perpetuelle. *Cette penſée a, de même que toutes les maximes générales & toutes les expreſſions vives & brillantes, des côtés qui ne ſoutiennent pas un examen ſevere ; mais il eſt pourtant vrai que ſes faces defectueuſes ſont jointes à d'autres qui préſentent un ſens très-juſte. La verité de cette Maxime eſt chez moi une affaire d'experience, & c'eſt une des obligations que j'ai à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Je rapelle toujours, avec autant de ſatisfaction que de facilité, le tems que j'ai eu l'honneur de paſſer auprès d'elle à Lauſanne, & ce ſouvenir ne me pre-*

preſente point le paſſé comme une ombre, & comme un bien évanouï qui ne me regarde plus. Ces mêmes mouvemens d'admiration, auſquels je me faiſois une ſi juſte douceur de me livrer, je les éprouve encore. J'ai toujours devant les yeux un Prince qui, dans un âge où, pour l'ordinaire à peine a-t-on achevé un Cours de Rhetorique, écrivoit en Latin très-élegamment & s'exprimoit dans cette même Langue avec facilité, liſoit le Vieux & le Nouveau Teſtament dans l'original, & s'aſſuroit plus parfaitement du ſens de ces ſacrés Livres, par là même qu'il le puiſoit dans les ſources. Je comprenois bien la raiſon de ces progrès qui m'étonnoient; mais cette connoiſſance ſervoit même à redoubler mon admiration pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Je la voiois née avec des talens exquis, qui lui rendoient le travail aiſé & le lui faiſoient aimer. Aux exercices ordinaires, & où Elle excelloit d'une maniere digne de ſon Auguſte Rang, Elle en avoit ajouté d'autres, & s'étoit fait des amuſemens de ce qu'une infinité de perſonnes auroient compté pour des travaux penibles. Je me ſouviens que* VOTRE ALTESSE *connoiſſoit toutes les fineſſes de la Peinture, &*

que, dans le plaiſir qu'elle ſe faiſoit de pouſſer encore plus loin la perfection de cet Art, l'embarras étoit de trouver des Maîtres avec qui Elle pût encore apprendre. Mais ce qui relevoit ſur tout le prix de tant de connoiſſances, c'étoit le diſcernement avec lequel VOTRE ALTESSE *jugeoit de leur merite. Au deſſus de la prévention, autant qu'au deſſus de ſon âge, Elle n'avoit garde de confondre des amuſemens avec le ſolide, ni de regarder l'acceſſoire comme l'eſſentiel. Savoir les Langues, c'eſt-à-dire, avoir la memoire remplie de mots, étoit un rien à ſes yeux, & elle n'en faiſoit cas que par le parti qu'elle en pouvoit tirer, pour s'aſſurer plus diſtinctement & plus parfaitement des choſes. Elle ſentoit de quelle importance eſt l'Hiſtoire, & cette Etude ſi utile & ſi agreable pour tout le monde, lui paroiſſoit encore d'un ſerieux & d'une neceſſité indiſpenſable pour ceux qui ſont apellés à gouverner les autres. Me ſeroit-il poſſible d'exprimer le gout de* VOTRE ALTESSE *pour la Phyſique & pour le détail des merveilles qui nous environnent de toutes parts dans ce vaſte Univers, le Temple de l'Etre Eternel & Immenſe ? Souvent, quelque envie que j'euſſe de conti-*

tinuer à l'entretenir, ma poitrine épuiſée m'obligeoit de finir mon diſcours, & de laiſſer VOTRE ALTESSE *dans l'impatience de voir de nouvelles conſequences naître de leurs principes. Tout cela pourtant n'étoit rien en comparaiſon du plaiſir qu'Elle ſe faiſoit d'écouter des diſcours qui regardoient les mœurs, & alloient à former le bonheur des Peuples.* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne connoiſſoit rien de plus grand que de remplir ſes devoirs, & il n'y a aucun rang dont l'élevation lui parût digne de ſes vœux ſans cette condition. Je n'avois garde ſans doute d'abuſer de l'attention dont* VOTRE ALTESSE *m'honoroit, & j'aurois crû m'en rendre trop indigne, ſi je l'avois entretenu ſur ces matieres importantes, ſans m'y être préparé avec ſoin; mais avec quelque application que j'euſſe examiné & que j'euſſe rangé dans mon eſprit ce que je me propoſois de lui dire, il m'arrivoit preſque toujours ce que je n'ai jamais éprouvé, que dans ces heureuſes circonſtances, dont le ſouvenir m'eſt ſi cher, c'eſt que la préſence de* VOTRE ALTESSE, *l'affection dont elle m'honoroit, mon zele, ſes Queſtions, l'air ſatisfait avec lequel Elle écoutoit ce que je prenois la liber-*

té de lui repreſenter de plus preſſant ſur ſes devoirs, tout cela m'inſpiroit des penſées nouvelles, & ce qui me venoit dans l'eſprit ſur le champ valoit mieux que tout ce que j'avois medité & que j'aportois de mon cabinet. Quel bonheur pour moi ſi le cours des Etudes de VOTRE ALTESSE SERENISSIME *avoit exigé alors des inſtructions ſur les matieres qui ſont le ſujet du Livre que j'ai l'honneur de lui offrir, & à la tête duquel on verra deſormais ſon Auguſte Nom. Rien n'eſt ſi vrai que ſi je l'avois compoſé pour Elle, & dans ce tems-là, il paroitroit aujourd'hui plus digne de ſes yeux, & qu'on y trouveroit peut-être ſuffiſamment autoriſée la liberté que je me ſuis donné de le lui dedier. Quel degout, quel mepris, quelle averſion* VOTRE ALTESSE *ne concevoit-elle pas pour le langage des flateurs? Quel cas ne faiſoit-elle pas déja, & ne ſe diſpoſoit-elle pas à faire encore dans la ſuite, de la Verité & des avis ſinceres? Elle m'a aſſuré cent fois qu'elle les regarderoit toujours comme les plus precieux des thréſors. Quelle n'étoit pas ſa ſenſibilité à chaque trait que je donnois au portrait d'un Souverain qui fait conſiſter ſa gloire à rendre ſes peuples heureux? Avec quel-*

quelle compaſſion ne regardoit-elle pas leurs travaux aſſidus, dont ils compteroient pourtant la fatigue pour rien, ſi la plus grande partie des fruits n'étoient pas pour d'autres que pour eux ? Auſſi VOTRE ALTESSE *étoit trop penetrée pour en demeurer à de ſimples ſentimens ; Elle ne trouvoit point indigne d'Elle de deſcendre au détail des Arts, du Commerce, du Labourage : Elle vouloit tout ſavoir, pour mettre tout à profit & faire tout ſervir à la felicité des hommes que Dieu lui a ſoumis : L'attention & la peine Elle ne la comptoit point pour peine & pour fatigue ; ſa ſeule crainte étoit de perdre du tems, & ſa ſeule inquietude d'ignorer quelque choſe qui lui convînt. Qui s'étonnera que le concours de tant d'heureuſes circonſtances ait fait ſur moi des impreſſions dont le ſentiment ne paſſera jamais ? Le Public en voyoit incomparablement moins que moi, mais le ſouvenir de ce qu'il a vû lui ſera toujours infiniment cher.* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ſe faiſoit un plaiſir de ſe depouiller de ſon rang, afin de connoître les hommes de plus près, & de demêler plus diſtinctement leurs divers caracteres, en vivant avec eux en Républicain. Mais toute ſon affabilité ne pou-*

voit leur cacher ce qu'elle étoit, on le ſentoit & on étoit charmé de le ſentir, & aujourd'hui, MONSEIGNEUR, *il n'eſt pas encore décidé lequel des deux donnoit plus de luſtre à l'autre, Votre exquiſe politeſſe à Votre Auguſte Rang, ou Votre élevation à Votre politeſſe. Pour moi,* MONSEIGNEUR, *je goutois une ſatisfaction particuliere : Je voyois l'avenir dans le préſent, & je raſſurois à tout moment un Gouverneur plein de vertu & de pieté, que le danger des Cours, qu'il connoiſſoit de plus près que moi, rempliſſoit de tems en tems d'allarmes, & conſternoit, à la penſée qu'on avoit vû quelquefois s'évanouïr d'auſſi heureuſes eſperances. Je ne me ſuis point trompé,* MONSEIGNEUR, *à compter ſur l'avenir, parce que j'ai compté ſur les lumieres de* VOTRE ALTESSE *& ſur la droiture de ſon cœur. Des Auteurs apellés à écrire l'Hiſtoire de Votre Auguſte Maiſon, en la reprenant dans les tems les plus reculés, où vos Ancêtres étoient Souverains des Peuples de Brabant, la conduiront, par une longue ſuite & de Heros & d'Heroïnes, à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Les plus ardens de mes vœux ſont que la felicité la plus continuée & la plus parfaite*

te, couronnant en Elle les Vertus les plus auguſtes & les plus aimables rende cette hiſtoire digne de l'attention des ſiecles à venir & digne ſur tout de l'attention des Souverains. J'ai l'honneur d'être avec la plus vive admiration & le plus parfait devouement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

A Lauſane le 15.
de Fevrier 1720.

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

J. P. DE CROUSAZ.

PREFACE.

ON a deux differentes préventions contre la Logique. Ceux qui bornent ce nom à ce qu'on a enſeigné juſques ici dans les Ecôles la mepriſent comme un fatras d'inutilités; & parce qu'ils ne rappellent jamais qu'avec chagrin les peines qu'ils ſe ſont données, & le tems qu'ils ont perdu à l'étudier, ils ne veulent plus qu'on leur en parle, & ils ne ſeroient pas fâchés qu'on en abolît l'uſage pour jamais. On en voit d'autres qui, à la verité, tombent d'accord que la Logique doit renfermer quelque choſe de plus que ce qu'on lit dans celles d'Ariſtote & de Ramus, &c. mais ils ne croient pas qu'on doive la pouſſer beaucoup plus loin. Remplir un Syſtême de Logique de Maximes qui pourroient trouver leur juſte place dans la Morale, c'eſt à leur avis donner le change à ſes Lecteurs, & pour leur faire eſtimer une Science, il n'eſt pas permis, diſent-ils, de la parer des richeſſes d'une autre.

Je n'ai jamais penſé que les Sciences fuſſent ſeparées l'une de l'autre par des bornes, auſſi reſpectables que celles qui ſe-

ſeparent les Souverainetés. Je vois au contraire que la difference de leurs objets & de leurs vuës n'empêche pas qu'elles n'ayent pluſieurs parties communes, & qu'elles ne ſe prêtent mutuellement du ſecours & de la lumiere. Je regarde les Erreurs & les Vices comme des maladies de l'Ame : La Logique ſe propoſe de prévenir & de diſſiper les Erreurs, & la Morale a pour but de s'oppoſer à la naiſſance des Vices, ou de les affoiblir & de les deraciner. Mais ſi, (comme il eſt très-certain) il y a des Maximes & des reflexions qu'on peut oppoſer avec le même ſuccès & à l'Erreur & au Vice, ſi un même remede eſt également utile contre l'un & l'autre de ces maux, pourquoi ſe feroit-on une Loi de n'en faire mention que dans la Science des Mœurs ? Celle qui nous apprend à raiſonner juſte n'a-t-elle pas un droit égal à tout ce qui ſert à ſon but ?

Je dis plus : Nos Vices naiſſent de nos Erreurs, & nous ne ferions jamais de faute ſi nous ne nous trompions jamais, ni ſur nos devoirs, ni ſur nos veritables intérêts : De là je conclus que nos premiers ſoins doivent être de nous garentir de l'Erreur. Toutes les Regles,

gles, toutes les Maximes, toutes les Reflexions qui peuvent ſervir à nous la faire éviter, il faut ſe les rendre propres & familieres ; c'eſt par là qu'on doit commencer. La Logique eſt donc en droit de prévenir la Morale, & c'eſt à celle-ci à s'emparer de ce que lui laiſſe celle-là. *Il me vient en penſée une précaution dont je puis profiter pour m'avancer en connoiſſance : Mais elle peut auſſi m'aider à me former à la Vertu, je dois donc reſerver ce ſecours pour m'en ſervir contre le Vice, & je ne dois point l'emploier contre l'Erreur, je pourrois l'uſer par ce double uſage & en perdre tout l'effet.*

Loin de ſe faire un ſcrupule d'avancer dans une Logique quelque verité, qu'on puiſſe faire paſſer à propos dans la Morale, de peur que la même lumiere ne parût plus d'une fois dans un Cours de Philoſophie, on doit au contraire ſe faire une Loi de ramener dans une même Science de certains principes & de certaines regles, tout autant de fois qu'on en a beſoin. Un Cours de Medecine ſeroit très-imparfait ſi, en traitant d'une maladie, il negligeoit de rapporter une partie des remedes qui lui conviennent, ſous prétexte qu'il en auroit déja

ja fait mention, en parlant d'une autre maladie à laquelle ils ne conviennent pas moins.

Nous nous faiſons un très-grand nombre d'illuſions, l'Erreur s'inſinue chez nous par diverſes routes, & la Vérité nous échappe par mille endroits. Quoi donc? parce qu'on ſe ſera bien trouvé d'un conſeil dans de certaines circonſtances, on refuſera de l'écouter dans d'autres, où il n'eſt pas moins d'uſage, & parce qu'on a la delicateſſe de ne vouloir pas entendre deux fois la même choſe, on ſe privera d'un ſecours dont on s'eſt déja bien trouvé?

Qu'on repande dans la Logique, diſent enfin quelques-uns, des traits propres à la Morale, nous y conſentons; mais qu'on ſe contente au moins de les indiquer & de les ſemer en paſſant, ſans y inſiſter & ſans les étendre. J'ai de la peine à croire que ceux qui parlent ainſi ſe ſoient donné le ſoin de reflechir aſſez ſur la nature du cœur humain, ſur celle des Regles, & ſur la maniere dont on doit les étudier & s'y attacher, pour en tirer tout le fruit auquel elles ſont deſtinées.

Il faut que les Regles nous deviennent ſouverainement familieres, pour

les ſuivre conſtamment toutes les fois que nous en avons beſoin. Il faut que notre Eſprit ſe ſoit tellement formé ſur elles, qu'il s'en ſoit fait une ſi intime & ſi parfaite habitude, qu'il n'aït pas même beſoin d'y penſer pour les ſuivre. Il faut que ce qu'on appelle la *Logique Artificielle* ſoit devenu chez nous la *Logique Naturelle*. La ſimple connoiſſance des Regles ne ſauroit produire cet effet; c'eſt par l'uſage qu'on en fait qu'on apprend à les manier, & qu'on ſe forme à l'habitude de s'en ſervir heureuſement. Expliquez à des jeunes gens les Maximes de la Logique, tant clairement qu'il vous plaira; faites-les leur apprendre par cœur, & repeter cent & cent fois: ſi vous bornez là vos ſoins, vous leur apprendrez auſſi peu à bien penſer qu'on leur apprendroit à bien parler, ſi on ſe contentoit de leur expliquer les regles de la Grammaire & de les ranger dans leur memoire, ſans ſe mettre en peine de leur faire ſentir, dans des diſcours & dans des compoſitions, le bon effet de l'obſervation de ces regles, & le ridicule des écarts qui les violent. Pour rendre Logicien un jeune homme, & le former à la juſteſſe du Raiſonnement, après l'avoir inſtruit des Regles, il eſt ab-

absolument necessaire de promener son esprit sur un très-grand nombre d'exemples : Il faut les choisir interessans, & il les faut tirer de differens sujets, afin de lui apprendre à se servir, sur toutes sortes de matieres, des secours qu'on lui fournit dans ces Regles. L'attention que je me crois obligé de donner à mes Disciples m'a appris par experience, que ma premiere Edition ne présentoit pas à beaucoup près, autant d'exemples qu'il étoit necessaire.

C'est peu de connoître assez les maladies, soit de l'Ame, soit du Corps, pour les distinguer par des noms sans équivoque, il faut de plus en connoître les causes si l'on veut s'assurer des moiens de les prévenir, & les mettre en œuvre avec plus de succès. Les remedes qu'on oppose aux maladies du Corps sont la plûpart rebutans, souvent même ils sont douloureux : Les précautions par où l'on se garentit de l'Erreur ne sont pas non plus toujours agreables; le plus souvent elles sont fort penibles, elles mortifient l'amour propre. Pour se resoudre à l'usage de ces remedes il est important de connoître tout le ridicule & tout le danger des maux qu'on ne peut éviter que par leur moien. J'ai

donc regardé comme un devoir eſſentiel d'un Logicien, de remonter aux ſources de nos égaremens & d'inſiſter ſur leurs effets. Si on connoiſſoit mieux qu'on ne fait toutes les ſuites des Erreurs, on les craindroit davantage, & on raiſonneroit avec plus de circonſpection.

Il eſt des maux qui regnent ſi univerſellement, & auxquels on eſt tellement accoutumé, qu'on ne s'aviſe pas ſeulement de les regarder comme des maux, & qu'il ne vient pas ſeulement dans l'eſprit qu'il eſt neceſſaire de ſe précautionner contr'eux. Pendant qu'une penſion, pendant que les bonnes graces d'un Grand, nous détermineront beaucoup plus fortement, & décideront de notre croiance avec beaucoup plus d'efficace, qu'une ſuite de Syllogiſmes, on ſe travaillera en vain pour trouver les Regles qu'il faut ſuivre en raiſonnant, on n'obſervera jamais ces Regles que ſur des matieres indifferentes, & on les negligera dans celles où il eſt le plus neceſſaire de les ſuivre; Il faut debuter par gagner le cœur, & lui rendre l'obſervation de ces Maximes plus ſacrée & plus aimable que tout le reſte de ce qui peut contribuer à ſa ſatisfaction. Cette remarque découvre la raiſon pour laquelle j'ai rempli tant de pages à repreſen-

ſenter le Genre humain comme un jouet mépriſable de l'Erreur, parce que les uns trouvent, dans leur rang & dans leurs revenus, un titre ſuffiſant pour faire paſſer toutes leurs fantaiſies, & les autres dans leur dependance, une raiſon aſſez forte pour les adopter, & pour s'appliquer à les juſtifier.

Le peu de ſoin qu'on a eu d'appliquer les Regles du Raiſonnement à des matieres de pratique & à la conduite des hommes n'a pas peu contribué à faire regarder la Logique, qui renferme ces Regles, comme un Art inutile & rempli de promeſſes en l'air. Quand on n'a rien vû, dans la conduite des gens de Lettres, qui marquât plus de bon ſens, plus de droiture de cœur & plus de juſteſſe d'Eſprit, que dans la conduite de ceux qui n'avoient jamais étudié: Quand on les a vû tomber même dans de plus grandes fautes, on n'a pas pû ſe perſuader qu'ils penſaſſent plus ſagement, ſur des ſujets de ſimple ſpeculation, & l'on a été fondé à ſoupçonner, ou que leur cœur étoit bien mauvais, ou que leurs Regles étoient bien inutiles. Celui qui connoît les Regles & qui les aime, comme on doit les aimer, doit auſſi les conſulter ſur toute ſorte de ſu-

jets, ſur les intéreſſans plus encore que ſur les autres, & dès qu'on s'accoûtume à les négliger, dans un très-grand nombre d'occaſions, il arrive aiſément de les négliger dans toutes. Les Regles doivent nous éclairer, elles doivent nous ſervir de guide & de regle dans les mœurs, tout comme dans la ſpeculation. La Logique eſt un Art dont le but eſt de rendre les hommes dignes de leur Nom & de leur Définition, Raiſonnables & Heureux, par là même qu'ils ſont raiſonnables.

Dès que j'ai enviſagé la Logique dans ce ſens, il m'a paru qu'il importoit tout autrement d'y faire ſentir le ridicule de nos écarts, par rapport aux mœurs, que d'y expoſer l'abſurdité des Sophiſmes ſur des ſujets de ſimple curioſité. La plûpart des gens ne promenent leurs regards ſur le ridicule des autres, que pour ne ſe donner pas le tems d'appercevoir le leur; Je me ſuis appliqué à le faire regarder d'un tout autre œil, perſuadé qu'il y a peu d'étude plus utile que celle des fautes d'autrui, quand on n'y fait attention, qu'en vûë d'en éviter de ſemblables; un grand moien de ne tomber pas dans le ridicule, c'eſt de le voir dans les autres, où l'amour propre ne le déguiſe

guiſe point & ne l'excuſe point, de ſe dire en même tems, qu'on ne ſauroit manquer d'y tomber ſoi-même, puiſqu'on en renferme les principes à moins qu'on ne donne une grande application à les découvrir & à s'en defaire.

A ce que j'ai ajouté, dans cette Edition, au Corps même de l'Ouvrage, il m'a paru à propos de joindre diverſes citations. J'ai traduit une partie des Latines, j'en ai paraphraſé quelques autres, & il y en a dont je me ſuis contenté d'abreger le ſens & de donner le precis. J'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de préſenter les mêmes verités ſous diverſes faces. Tout ce qui peut contribuer à les faire mieux gouter & à les rendre plus familieres me paroit important. J'ai choiſi des Auteurs où les verités Logiques m'ont paru le plus diſperſées, & je me ſuis fait un plaiſir de ranger dans quelque ordre ce qui plaît, dans quelque place qu'on le trouve, & qui plairoit davantage, ſi en le liſant on ne craignoit de l'oublier.

Quand j'ai tiré des Auteurs quelques exemples des fautes où l'on tombe, en négligeant les Regles, je les ai cités s'ils étoient Anciens, mais quand il m'eſt arrivé de relever quelques penſées des

Modernes, je n'ai fait aucune mention de leurs noms, ni de leurs Livres : Il m'auroit même été difficile de le faire ; En liſant je jette quelquefois ſur un papier le precis d'un raiſonnement qui ne me paroit pas juſte, & je me plais ſi peu à contredire qui que ce ſoit, qu'au bout de quelques ſemaines je ſerois fort embarraſſé à dire, d'où j'ai tiré cet extrait.

Il ſe peut que quelques Lecteurs trouveront encore par ci par là quelques penſées qu'ils auront vûës ailleurs, mais je les prie de ne trouver pas mauvais, ſi je n'en fais pas honneur à ceux dont ils pourroient croire que je les tiens, je l'ai fait autant qu'il m'a été poſſible de m'en ſouvenir. Il ſe peut encore que ce qu'on croira appartenir à un autre ne laiſſe pas d'être effectivement mien ; les routes, qui conduiſent à la Verité, ne ſont pas en ſi grand nombre, qu'on ne s'y rencontre de temps en temps, ſans être partis du même endroit. D'ailleurs il ne m'arrive pas ſouvent de lire, la plume à la main, & l'impreſſion, qu'aura fait ſur moi une verité que j'ai luë, ſe reveillera dans de certaines occaſions, ſans qu'il me ſoit poſſible de découvrir ſi ce n'eſt point à ces ſeu-

les

les occaſions que je la doïs. Une étude dont j'ai tiré une grande partie de mes reflexions, c'eſt celle du Monde; mais il ne me ſeroit pas moins impoſſible de rapporter chez qui j'ai remarqué un certain écart, dans quelle occaſion je me ſuis apperçu d'un autre. Je me ſouviens des fautes, j'oublie ceux qui les ont faites: Tel pourra s'imaginer que je le dépeins, à qui je n'ai jamais penſé, comme en échange tel m'a fourni un portrait qui peut-être ne s'y reconnoîtra jamais.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le premier Tome.

PREMIERE PARTIE.

SECTION PREMIERE,

Contenant des Avis sur nos Perceptions autant qu'elles different à cauſe de la diverſité des Facultés qui contribuent à les faire naître.

CHAP. I. *DE la Logique en général & de la maniere de la traiter.* Pag. 1.

CHAP. II. *De la Perception en général & de ſes principales eſpeces.* 13

CHAP. III. *De l'Entendement.* 22

CHAP. IV. *Des perceptions des Sens.* 57

CHAP. V. *De l'Imagination.* 77

CHAP. VI. *Où l'on continue à traiter des varietés de l'Imagination.* 113

CHAP. VII. *Des Habitudes ; de l'Air ; des Alimens ; & de l'humour en général.* 153

CHAP. VIII. *De la Volonté.* 219

CHAP. IX. *Des inclinations & des paſſions.* 234

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X. *Du mepris, de l'amour, de la haine, du desir, de la crainte, de la joie, & de la tristesse.* 266

CHAP. XI. *Des differens objets de nos affections.* 333

CHAP. XII. *De l'Attention & de la Diligence.* 410

CHAP. XIII. *De la Memoire.* 443

LA LOGIQUE.

PREMIERE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Contenant des Avis sur nos Perceptions entant qu'elles different à cause de la diversité des Facultez, qui contribuent à les faire naître.

CHAPITRE PREMIER.

De la Logique en général & de la maniere de la traiter.

I. IL arrive souvent aux hommes de tomber dans *l'Erreur*: mais il leur arrive aussi quelquefois de trouver la *Vérité*: Personne ne disconviendra qu'ils ne fassent un meilleur usage de leurs facultés quand ils pensent juste, que quand ils se meprennent. On a cherché les *Principes* & les Regles, sur lesquelles ils doivent former leurs pensées, les pousser & les étendre pour parvenir à la connoissance Ce que c'est que Logique.

de la Vérité, & pour éviter les écarts qui en détournent ; & l'on a donné le nom de LOGIQUE, c'eſt-à-dire, d'ART DE PENSER aux *Syſtêmes* qui raſſemblent les Principes, les Obſervations, les Maximes, dont la connoiſſance peut contribuer à donner à l'eſprit humain plus de pénetration, de force, d'étendue, de juſteſſe, & de facilité, ſoit à decouvrir ſoi-même la Vérité, ſoit à la comprendre quand elle lui eſt propoſée par les autres, ſoit enfin à la leur communiquer à ſon tour quand il l'a connue.

Ses principales Parties.

II. Pour reduire ces Obſervations & ces Regles en *Syſtême*, c'eſt-à-dire, pour les ranger dans un ordre, qui en rende l'intelligence & la pratique plus faciles, il en faut faire diverſes *Claſſes*, & les rapporter à divers Chefs, ſuivant la diverſité des penſées qu'elles doivent diriger. D'abord nous formons des *Perceptions* qu'on appelle *ſimples*, parce qu'elles nous repréſentent ſeulement les objets, ſans rien décider, ſans rien affirmer & ſans rien nier : je penſe de cette maniere quand je me repréſente un Arbre, le Soleil, un Triangle, quand je rappelle en ma memoire ce qu'ils m'ont paru, ſans me mettre en peine, s'ils ſont tels que ma penſée me les preſente, ou s'ils ſont differens. Enſuite nous comparons nos perceptions & nous tombons d'accord de la liaiſon, ou de l'oppoſition qu'il peut y avoir entr'elles ; c'eſt ce qu'on appelle *Juger*. Ainſi je dis *qu'un Arbre ſe nourrit par ſes racines* ; *qu'un Triangle a un de ſes cotés plus petit que les deux autres*. Je dis que *la Science eſt eſtimable* ; Que *l'argent ne ſuffit pas*

pas pour rendre heureux. Quand je compare la ſignification du terme de *Science*, avec celle du terme d'*eſtimable*, je les trouve liées; mais quand je compare ce que ſignifie le mot d'*argent* avec ce que ſignifient *ſuffire pour être heureux*, je n'y reconnois pas la même liaiſon, & dans ce cas je *Juge* en *Niant*, au lieu que dans le precedent j'avois jugé en Affirmant.

Comme l'on compare des *Perceptions* pour en former des *Jugemens*, on compare auſſi des jugemens & on les raſſemble pour en tirer une *Concluſion*, & c'eſt ce qui porte le nom de *Raiſonnement.* Je ſai, par exemple, qu'on eſt heureux, quand on contente ſes deſirs; Je m'apperçois enſuite que pour les ſatisfaire, il faut pouvoir les moderer; & de ces deux propoſitions, je conclus, que pour ſe rendre heureux, il faut apprendre à ſe rendre maître de ſes mouvemens.

Enfin on arrange un grand nombre de penſées, de reflexions, de raiſonnemens, de principes, de concluſions, pour en former ce qu'on appelle un *Diſcours*; & pour réüſſir à bien ranger tant de parties differentes, on ſuit une certaine *Methode*; c'eſt la quatrieme operation de l'Eſprit, à laquelle il faut preſcrire des Regles; & ce ſera par rapport à ces quatre differences générales de nos manieres de penſer, que nous diviſerons d'abord la Logique, (après quelques Auteurs célèbres) en quatre principales Parties.

Mais parce qu'on ſe fait dès l'enfance, une habitude de parler, à peu près avec autant

de promptitude que l'on penſe, il ſe forme par là entre nos penſées & nos expreſſions une liaiſon, en vertu de laquelle les unes ne ſe preſentent preſque jamais ſans les autres; & cette liaiſon nous obligera, dans la ſuite, à ne pas ſeparer ces deux actes & à donner des regles ſur l'un en même temps que ſur l'autre. Ces *Regles* doivent d'autant plus entrer dans notre plan, que la Logique a pour but d'aider l'eſprit humain, non ſeulement à decouvrir la Vérité par lui-même, mais, de plus, à profiter plus ſûrement du ſecours des autres pour s'en inſtruire, & à la leur démontrer avec plus de netteté quand il l'a connue.

On voit que tout cela demande beaucoup d'attention ſur le langage dont on ſe ſert; mais il n'eſt pourtant pas néceſſaire de faire une *cinquieme* Partie de Logique, où l'on apprenne à parler avec plus de netteté & de préciſion, à entrer plus aiſément dans les penſées des autres & à expliquer plus juſte leurs diſcours. En examinant par ordre nos differentes manieres de penſer, & en donnant ſur chacune les Regles qui leur conviennent, nous ferons en même tems des remarques ſur ce que les termes, dont on ſe ſert pour les exprimer, ont de juſte, ou de defectueux. Et comme l'exactitude du langage dépend de ſon rapport avec nos penſées, les conſéquences ſe trouveront plus près de leur principe, quand les regles du langage ſuivront immédiatement celles des penſées, de ſorte que cette methode épargnera encore aux Lecteurs la fatigue & l'ennui des repetitions.

III.

III. A la vérité les quatre principales operations, qui ſont le partage de la Logique, ont une ſi grande liaiſon, qu'il n'arrive preſque jamais d'en perfectionner une, ſans le ſecours des autres; Elles ſe produiſent même toutes reciproquement; Pour traiter de la *Perception ſimple*, nous avons déja beſoin de *Methode*, de ſorte que la quatrieme ſert à la naiſſance de la premiere, dont elle eſt elle-même toute compoſée. Il ſeroit donc impoſſible de parvenir jamais à perfectionner aucun de ces quatre actes, s'il étoit néceſſaire pour cela d'avoir déja connu toutes les Regles qui peuvent contribuer à la juſteſſe des autres, car comme pour découvrir les Regles du premier, il faudroit déja poſſeder celles du ſecond; pour découvrir celles-ci, il faudra reciproquement s'être aſſuré de celles-là. Mais la SAGESSE & la BONTE' infinie, qui nous a faits pour connoître & pour aimer la Vérité, y a pourvû. Il ſe trouve en nous *naturellement*, ſans le ſecours de l'Art & ſans l'aide des Préceptes, aſſez de force pour *Appercevoir*, pour *Juger*, pour *Raiſonner*, pour pouſſer *Méthodiquement* nos vuës & nos concluſions: & c'eſt par l'uſage de ces forces naturelles que nous decouvrons l'Art, qui ſert enſuite à perfectionner les Principes dont il a tiré ſa naiſſance.

Les quatre premieres operations naiſſent reciproquement les unes des autres.

Ce que nous diſons ſur l'Art de la Logique, Ciceron l'applique à tous les Arts. „ Sans Art, *dit-il*, & ſans raiſonnement, on „ ſent ce que les Arts & les raiſonnemens „ préſentent de bon, & on le diſtingue de ce „ qu'ils renferment de defectueux, & il n'y

„ a point d'homme à qui la Nature n'ait „ donné quelque gout pour ce qui eſt bien. *Omnes enim, tacito quodam ſenſu, ſine ulla arte aut ratione, quæ ſint in artibus, ac rationibus, recta & prava dijudicant, neque earum rerum quemquam funditus natura voluit eſſe expertem.* De Orat. Lib. III.

Ceux qui ont travaillé à perfectionner les Arts, ont laiſſé aux autres des ſecours & des regles pour les conduire plus aiſément, là où eux-mêmes étoient parvenus, ſans précepte & ſans guide, mais avec plus de peine, plus d'efforts & comme par bonheur. *Tradamus ea quæ nos uſus docuit, ut nobis ducibus veniant eò, quo ſine duce ipſi pervenimus.* Cic. de Orat. Lib. II.

De la Logique Naturelle.

IV. Ces diſpoſitions, dans leſquelles il ſemble que nous ſoyons nés & qui, avec l'âge, ne manquent pas d'éclorre comme d'elles-mêmes, & de ſe fortifier par l'exercice; les diſpoſitions qu'on ſuit même ſans les connoître, & ſans avoir beſoin d'y refléchir, forment ce que nous appellons la *Logique Naturelle*: Elles ſuppléent à la connoiſſance de l'Art; elles en tiennent la place, elles en produiſent les effets: l'habitude qu'on s'eſt faite de ſuivre ces heureux penchans, ſans y refléchir, & ſouvent ſans les connoître, les derobe en quelque maniere à nos recherches, & il n'eſt pas facile de les déterminer: Il me ſemble pourtant qu'on peut les rapporter à ces quatre chefs: 1. à ſe familiariſer avec l'*Evidence*, à s'en former le goût & à ne ſe rendre qu'à elle. 2. A ſe *garentir de Précipitation*, dans ſes recherches & dans ſes jugemens. 3. A ſoûtenir ſon *Attention*.

Et

Et enfin 4. à s'affermir dans une *Tranquillité* de cœur qui prévienne les Paſſions, dont l'effet ordinaire eſt de répandre des ténèbres ſur nos idées, de troubler notre attention, de la détourner de ce qui devroit la fixer, & de l'attacher à ce dont elle devroit ſe diſtraire.

La Logique renfermée dans les Livres & qu'on appelle *Artificielle*, ſeroit ſuperflue à qui poſſederoit ces quatre diſpoſitions dans un parfait degré. C'eſt ſur elles que roule toute l'habileté des grands genies. Et c'eſt à les perfectionner & à les affermir en nous que doivent tendre toutes nos recherches & toutes nos remarques, tout s'y doit rapporter.

Elles ſe fortifient toutes quatre, par notre inclination pour la lumiere; elles s'affermiſſent à meſure que nous aimons la Vérité, mais d'un amour pur, ſincere, vif, dominant, qui nous mette au deſſus de la crainte des hommes, de la ſoif de leurs louanges, & de l'admiration de ce qu'on appelle *Fortune*. Quand rien n'intimide, quand rien n'éblouït, & que rien ne touche en comparaiſon de la Vérité, on ſe rend de plus en plus tranquille, attentif, circonſpect, attaché à la ſeule évidence, on ne néglige rien pour y parvenir, rien ne coûte pour la découvrir & on ne s'arrête à quoi que ſoit qu'on ne l'ait trouvée.

V. Il en eſt de l'Art, ſur lequel nous allons écrire, comme de tous les autres. La Nature en renferme les ſemences & les fondemens. La connoiſſance & l'obſervation des Préceptes rendent ces ſemences plus fécon- Utilités de la Logique artificielle.

des, & mettent en état de bâtir avec plus de ſuccès ſur ces fondemens. On voit des gens qui ont naturellement des talens admirables, les uns pour chanter, d'autres pour bâtir, pour inventer & pour conſtruire des machines, pour peindre, pour graver &c. Mais de cela même qu'ils font bien du chemin ſans Art & ſans Regles, on doit conclure, qu'aidés de ces ſecours ils iroient encore plus loin. Pourquoi penſeroit-on autrement ſur la Logique ? Avec quelque pénetration, quelque étendue, & quelque juſteſſe d'eſprit qu'on ſoit né, n'en peut-on pas tirer de quoi ajouter à ces riches preſens de la Nature ? A plus forte raiſon ſera-t-elle d'uſage à ceux qui ne les ont reçus que dans une mediocre meſure. (1)

Je reconnois, & c'eſt une vérité d'experience, qu'à force de s'appliquer à une certaine Science, on peut enfin s'y rendre habile, ſans y être préparé par aucune lecture de Logique, ou ſans en avoir une connoiſſance qui merite d'être comptée pour quelque choſe ; mais ceux qu'on allegue pour exemple, ne ſeroient-ils point allés plus loin, s'ils avoient eu plus de ſecours ? N'auroient-ils point fait plus de chemin en moins de tems? N'auroient-ils point rangé dans un plus grand ordre leurs idées? & n'y auroit-il point plus

(1) *Neque enim ignoro & quæ bona ſunt, fieri meliora poſſe doctrinâ, & quæ non optima, aliquo modo acui tamen & corrigi poſſe.* Cic. de Orat. Lib. I.

(2) *Res mihi videtur eſſe facultate præclara, arte mediocri.* Anton. apud Cic. de Orat. Lib. II.

(3) *Ita nati, ut & blandiri & ſuppliciter inſinuare ab iis*

plus de clarté dans leurs Ouvrages ? Quand on met ces Savans, dont tout le succès est dû à un heureux genie, ou à de continuels efforts, sur des matiéres, qu'ils n'ont pas eu le temps de se rendre familieres & de connoître exactement, en les tournant de tous côtés, on leur en impose aisément, parce qu'ils ne se sont point formés aux Regles générales qui garentissent d'erreur sur toute sorte de sujets. Il faut du tems pour arriver au but sans guides, & ce n'est qu'après bien des essais, ce n'est qu'après s'être souvent égaré, & s'être souvent vu obligé à revenir sur ses pas, qu'on trouve enfin la bonne route & qu'on avance à grands pas dans le chemin le plus court & le plus sûr.

On a chicané sur tous les Arts: de grands Orateurs même ont pensé que l'Eloquence supposoit beaucoup de naturel, sans tirer de l'Art que de foibles secours (2). La Nature, disent-ils, nous apprend à flatter, à supplier, à exposer nos prétentions, à les defendre, & l'exercice perfectionne ces dispositions naturelles (3). Je reconnois tout cela, mais je soutiens en même tems, que l'attention aux Regles rend l'exercice plus sûr, & l'usage des Facultés naturelles plus juste; car enfin puisqu'on entend des raisonnemens faux, & des raisonnemens justes; qu'en-

iis à quibus esset petendum, & adversarios miniacter terrere possemus, & rem gestam exponere, & id, quod intenderemus, confirmare, & id quod contra diceretur refellere, & ad extremum deprecari aliquid & conqueri, quibus in rebus omnis Oratorum versaretur facultas, & quod consuetudo exercitatioque & intelligendi prudentiam acueret, & eloquendi celeritatem incitaret. Cic. de Orat. Lib. I.

„ cipes qu'ils avoient d'abord posés ; Ils ne
„ vont loin que pour se voir obligés à reve-
„ nir sur leurs pas.

Cette censure tombe sur les defauts d'une mauvaise Logique & non pas sur les regles d'une bonne. Elles nous apprennent sans contredit, à trouver & à suivre avec plus de facilité & plus de succès, les routes qui conduisent à la Vérité. Mais quand elles ne serviroient qu'à faire mieux demêler les erreurs dans lesquelles tombent & s'obstinent, soit par pesanteur d'esprit, soit par opiniâtreté de temperament, soit par les suites d'une mauvaise éducation, cet usage ne suffiroit-il pas pour en établir la nécessité ? Car quand deux Hommes ont raisonné differemment, & que par ces routes differentes, ils sont parvenus à des conclusions opposées, pour s'assurer lequel des deux a pensé le plus juste, & pour amener l'autre à ce sentiment, n'est-il pas absolument nécessaire de les faire convenir avec eux, des principes & des regles qu'on doit suivre en raisonnant ?

Enfin la connoissance de nous-mêmes étant, sans contredit, une des plus dignes de notre attention, la Logique n'y contribuant pas peu, par le detail où elle entre de ce que nous renfermons de plus excellent, elle meriteroit déja par là toute notre application. Elle nous apprend dans quelle suite nos pensées se succedent, dans quel ordre elles naissent, croissent, & se perfectionnent ; Elle nous instruit des rapports qu'elles ont avec les termes qui les expriment ; Elle en distingue les differentes especes & en demêle les proprietés. Elle nous dé-

découvre les ſources de toutes nos mepriſes, & nous enſeigne les moyens de les corriger & de plus de les prévenir. Elle nous developpe les principes & les regles que nous ſuivons invariablement, (quoique ſans y faire attention & ſouvent même ſans les connoitre) toutes les fois que nous penſons conformément à la Vérité, & que nos recherches nous la decouvrent. Mais il vaut mieux s'appliquer à faire connoitre la Logique que de s'étendre à la louër. C'eſt à ceux qui la liront avec attention, qu'appartiennent le droit de lui aſſigner ſon prix, & de décider ſi elle merite tous les éloges que lui donnent ceux qui l'eſtiment, & qui la recommandent.

CHAPITRE II.

De la Perception en général & de ſes principales eſpeces.

Quelles connoiſſances la Logique ſuppoſe.

IL ne convient pas à la Logique de traiter à fonds de la *nature* de la *Penſée*, non plus que de celle du *Jugement* & du *Raiſonnement*, ni enfin des *Facultés* de l'homme, qui ſervent à les produire. S'il falloit connoitre tout cela pour découvrir & pour comprendre les Maximes que la Logique renferme, il ſeroit néceſſaire d'être Philoſophe, avant que d'avoir appris les Regles qu'on donne pour le devenir. Voilà pourquoi dans le deſſein où je ſuis d'écrire des maximes qui facilitent l'intelligence & l'avancement des autres Sciences, je n'emprun-

prunterai point de ces Sciences des principes & des concluſions pour démontrer ce que je crois devoir les préceder ; & je ne raiſonnerai jamais que ſur des principes dont l'évidence ne ſuppoſera aucune étude. Les Muſiciens & les Peintres pratiquent exactement les regles de leur Art & en découvrent tous les jours de nouvelles, ſans avoir peut-être jamais penſé à la nature des ſons & des couleurs ; on a eſſayé de chanter & de peindre, certains ſons ont plû, certains traits ont réüſſi, on a mis à part ce qui agreoit & on l'a ſeparé de ce qui ne plaiſoit pas ; on a reflêchi ſur les aſſemblages des ſons & ſur les mêlanges des couleurs, & ces reflexions ont fait naître des Maximes. Nous n'avons de même qu'à faire attention ſur notre propre experience & elle nous éclairera ſuffiſamment pour entendre nos préceptes & même pour les découvrir. (1)

Elle nous apprendra que la Penſée eſt un *Acte qui ſe ſent*. Le mouvement (par exemple) d'une fleche ne ſe ſent point ſoi-même & ne s'apperçoit point de ſon exiſtence : mais la Penſée par là même qu'elle exiſte s'apperçoit de ſon exiſtence, & ne ſauroit être ſans ſe ſentir. Celui qui ne ſent pas qu'il penſe ne penſe pas. Accordons que le fond d'où naiſſent nos penſées nous eſt inconnu, que les principes interieurs qui les forment ne ſont point des principes qu'on ſente, il ne ſera pas moins vrai que la Penſée eſt un acte qui

CHAP. II. (1) *Omnia ferè, quæ ſunt concluſa nunc in Artibus, diſperſa & diſſipata quondam fuerunt, ut in Muſicis numeri, voces & modi ; in ratione dicendi excogitare, orna-*

re

qui se sent, & il faudra reconnoître que cet acte, à cet égard, est très-different de ses principes ; car, encore une fois, la pensée se sent par là même qu'elle est pensée, elle s'apperçoit qu'elle est, & s'apperçoit de ce qu'elle est, entant que pensée : Joignez à la pensée, ou supposez joint avec elle, quelque chose qu'on ne sente point, ce sera quelque chose d'uni à la pensée, sans être la pensée même. Mais sans pousser plus loin cette dispute, je me bornerai à dire qu'un Logicien ne regarde la *Pensée* que par rapport à cette propriété qu'elle a de se connoître & de se sentir, car c'est par là precisément qu'elle peut nous éclairer & nous faire connoître ce que nous souhaitons d'apprendre. Pour appercevoir ce qu'une pensée nous représente, il est absolument nécessaire de s'appercevoir qu'on a cette pensée: & par où s'en apperçoit-on, qu'en la sentant elle-même?

Lors que cet acte qui se sent n'est accompagné ni d'affirmation ni de negation, on l'appelle *simple Perception* ; elle ne contient rien qui ne se trouve dans le Jugement : mais le Jugement y ajoute quelque chose.

II. Il y a des perceptions qui se connoissent & se sentent simplement elles-mêmes ; & il y en a qui, en même tems qu'elles se sentent, servent à nous faire connoître quelque chose de different d'elles-mêmes. La soif

Il y a des idées & des sensations.

re, *disponere, meminisse, agere ; adhibita est igitur ars quadam quæ rem dissolutam divulsamque conglutinaret, & ratione quâdam constringeret*, Cic. de Orat. Lib. I.

soif, la douleur, la triſteſſe, le deſir, appartiennent au premier genre; la penſée d'un Arbre, d'un Cercle, d'une Maiſon ſont des perceptions du ſecond. Les unes n'ont qu'elles-mêmes pour objet, les autres ont un objet different d'elles-mêmes; les premieres s'appellent des *Senſations*, & je donne le nom d'*Idées* aux ſecondes. Lors que l'on veut ſe repréſenter quelque choſe qui exiſte hors de ſoi, & qui reſſemble à une ſenſation, on ſent bien que l'on ne fait que de vains efforts & que l'on court après une Chimere; ſi ce n'eſt quand on ſe repréſente, dans un ſujet capable de ſentiment, quelque ſenſation ſemblable à celle dont on eſt occupé ſoi-même. Une ſenſation ne repréſente qu'une ſenſation, & la ſenſation étant une eſpece de penſée, on ne peut la concevoir & ſe la repréſenter, que dans des ſujets capables de ſentir & par conſéquent de penſer. Il n'en eſt pas de même des Idées, je penſe quelquefois d'une certaine façon qui me repreſente un *Arbre*, un *Triangle*, &c. qui me fait connoître les objets auxquels je donne ces noms: Elle me les repréſente, elle me les fait connoître ces objets, tout differens qu'ils ſoient de la penſée; cela eſt merveilleux, mais cela eſt inconteſtable. Si mes idées étoient ſemblables à leurs objets, ce qui penſe en moi deviendroit ſucceſſivement ſemblable à du Fer, aux Tenebres, à une Boule, à un Clocher &c. ce qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer ſincerement.

Nos ſenſations ſont immediatement notre felicité & notre miſere, & comme il ne dépend pas abſolument & immédiatement de nous.

nous d'être heureux ou malheureux, il n'eſt pas en notre pouvoir d'exciter ou d'arrêter ces ſenſations, dès le moment qu'il nous plait, & par là même que nous le voulons ainſi. Mais l'eſprit de l'homme tire les idées comme de ſon propre fond, & ſelon qu'il veut, il paſſe de l'une à l'autre, à la vérité quelquefois plus aiſément & d'autres fois plus difficilement, mais toujours il les excite lui-même, par une force dont il eſt le maître, & qu'il ne tient qu'à lui de deployer. Il falloit que cela fût ainſi; parce que la ſageſſe & la perfection de l'homme dépendent de ſes idées, & comme il eſt de notre devoir, il étoit convenable qu'il fût auſſi en notre puiſſance, de nous avancer en lumiere & en vertu. Voïla pourquoi encore les mots font naître des idées, & non pas des ſenſations, car à l'occaſion d'un mot l'homme excite l'idée dont on eſt convenu que ce mot ſeroit le ſigne. Il falloit cela pour profiter des lumieres les uns des autres. Mais quoi qu'un mot ſerve à marquer une certaine ſenſation, c'eſt-à-dire en ſoit le nom, on a beau le prononcer, ce ſon ne donne point à l'ame la force de produire une ſenſation, qui depend des objets & que l'Auteur de la Nature a voulu attacher à leur impreſſion. Un mot rappelle bien le ſouvenir d'une ſenſation, mais le ſouvenir ou l'idée d'une ſenſation eſt different de la ſenſation même.

Pour connoître les choſes qui exiſtent au dehors de nous, il faudra donc conſulter nos idées plûtôt que nos ſenſations. Par nos ſenſations nous nous connoiſſons *nous-mêmes*.

mêmes & notre état, mais nos idées nous découvrent la *Nature*, & nous repréſentent l'état *des choſes* qui ſont differentes de nous-mêmes. Quand on peut *exprimer nettement* ce qu'on a penſé, c'eſt une preuve qu'on a fait uſage de ſes *idées*; quand on eſt *embarraſſé à dire* ce qu'on penſe, & qu'on ne peut venir à bout de le faire connoître clairement, il y a apparence qu'au lieu de former des idées, l'on s'eſt borné à des *ſenſations*. Quand j'appelle le *mouvement* un effort, une impetuoſité, ces expreſſions ne ſont point nettes, elles marquent des ſenſations, on ne peut ſe repréſenter clairement dans une boule quoi que ce ſoit qui y reponde; mais quand je dis qu'une boule, qui ſe meut, change de ſituation & s'applique ſucceſſivement, on comprend très-diſtinctement ma penſée. Les ſenſations ſe manifeſtant ſeulement elles-mêmes à elles mêmes; dès qu'on veut les regarder comme des repréſentations de certains objets differens de la Penſée & qui exiſtent hors de nous, on ne ſait plus ce qu'on veut dire & ce qu'on veut penſer, on ſuppoſe ce qui n'eſt point, on ſe travaille inutilement pour produire des chimeres. La ſuite de cet Ouvrage nous fournira diverſes occaſions de diſtinguer ces deux manieres de penſer, & de faire comprendre la neceſſité de cette diſtinction.

Les perceptions ſont ſimples ou compoſées.

III. Les ſenſations & les idées ſont ou *Simples* ou *Compoſées*, & une idée qui eſt ſim-

(2) *Quàm multa vident Pictores in umbris & in eminentiis quæ nos non videmus? quàm multa quæ nos fugiunt*

ſimple à un égard eſt compoſée à un autre. L'Idée d'une *Ligne droite* eſt *ſimple* par rapport à celle d'un *Triangle*, mais elle eſt *compoſée* par rapport à celle d'un *point*.

Les aſſemblages qui ſe ſont preſentés tout faits, & ſur les parties desquels on n'a pas reflêchi, paſſent pour ſimples, quoi qu'ils ſoient très-compoſés. Ainſi l'Idée d'un Cercle paroîtra une idée ſimple à bien des gens; mais qu'ils eſſayent de dire ce que c'eſt, & ils verront que cette Figure renferme bien des choſes : Une Circonference, un Espace qui en eſt environné, des parties dans cette Circonference, un éloignement toujours égal de chacun des points qui la compoſent à un de ceux qui y ſont renfermés.

Souvent il faut beaucoup d'attention, d'adreſſe, & d'habitude, pour ne confondre pas le ſimple avec le compoſé. Un Peintre diſtinguera dans des traits, un Muſicien dans des ſons, un Medecin dans le poux, bien des varietés, pendant qu'une infinité d'autres gens ne trouveront rien en tout cela que de très-ſimple. Il en eſt de même des ſaveurs, des odeurs &c. (2)

Faute de ſe rendre attentif à la compoſition des choſes, on diſpute ſans être dans des ſentimens oppoſés; l'un aſſure d'un ſujet, ce qu'un autre en nie; mais ils ne ſont oppoſés qu'en apparence, & ſous un même nom ils expriment ſeulement des parties très-differentes, ſur leſquelles ils ont rai-

in cantu? exaudiunt in eo genere exercitati. Cic. Tuſc. Quæſt.

raiſon de penſer differemment. L'homme, par exemple, eſt mortel & immortel. Il a de grands talens & de grandes foibleſſes. La Religion a fait de grands biens par elle-même, & de grands maux par la faute des hommes. Nous traiterons encore en particulier de la ſimplicité & de la compoſition des Idées.

S'il y a de l'erreur dans les perceptions ſimples.

IV. Presqué tous les Logiciens ont debité comme une Maxime importante, ou comme un Paradoxe merveilleux, qu'il n'y a point d'erreur dans les ſimples perceptions. Mais cette remarque ne me paroit fondée que ſur une équivoque, & dès qu'on l'explique, elle ſe reduit à rien. On ſe trompe quand on conçoit les choſes autrement qu'elles ne ſont; ſi donc par une idée trompeuſe on entend une idée qui au lieu de l'objet qu'elle eſt deſtinée à repréſenter, en repréſente un autre, je ne vois pas pourquoi on refuſeroit de dire que celui qui penſe ainſi s'eſt formé une fauſſe idée. Je conſens auſſi qu'on diſe qu'un homme, qui forme une idée, ne ſe trompe que dès le moment qu'il ſuppoſe que cette idée repréſente un objet qu'elle ne repréſente pas; en ce ſens ſon erreur conſiſte, non en ce qu'il forme cette idée, mais en ce qu'il l'applique mal & qu'il la donne pour ce qu'elle n'eſt pas. Ainſi l'idée d'une montagne d'or ne ſera ni vraye ni fauſſe en elle-même, mais celui qui la regardera comme la repréſentation d'une montagne poſſible penſera bien, au lieu que celui qui ſuppoſera qu'à cette idée repond une montagne d'or actuellement exiſtante ſe trompera par cette ſuppoſition.

V. Tou-

V. Toutes les fois que l'on forme une idée, il y a premierement en nous quelque Puiſſance qui ſert à la produire, c'eſt ce que l'on appelle *faculté penſante*. 2. Nous penſons à quelque choſe, & ce que notre idée nous repréſente porte le nom d'*Objet*. 3. Nous penſons à cet objet d'une certaine *maniere*. Je me repréſente, par exemple, un Cheval ou petit & dans l'éloignement, ou près de moi & dans ſa grandeur naturelle. Ces trois choſes, *Faculté*, *Objet*, *Maniere d'appercevoir* ſont les ſources de la diverſité de nos idées, & nous fourniront autant de chefs generaux, auxquels nous rapporterons, dans la ſuite, nos remarques & nos regles. Diviſion generale des idées.

VI. Quand les objets exterieurs agiſſent ſur les organes de notre corps, les perceptions qui naiſſent, ou qui ſemblent naître, immediatement de leurs impreſſions appartiennent à la faculté des *Sens*. Ainſi j'apperçois un Cheval, une Tour, &c. lorsque les rayons, qui en partent, font impreſſion ſur mon œil. Mais quand nous nous repréſentons les objets mêmes qui nous ont frappé, ou quelque choſe qui leur reſſemble, quand, dis-je, nous nous les repréſentons comme s'ils étoient préſens, quoi qu'ils ne le ſoient pas, la Faculté qui penſe de cette maniere s'appelle *Imagination*; ainſi je me repréſente un Arbre comme ſi je le voyois, quoi que je ferme les yeux. Enfin quand on penſe à une choſe, ſans ſe la repréſenter ſous aucune image, ſans la concevoir ſous aucune forme corporelle, on ſe ſert de *l'Entendement pur*. Nous Diviſion des facultez.

en

en allons parler dans le Chapitre ſuivant.

Outre ces trois facultés nous éprouvons encore en nous-mêmes une *Volonté*, des *Inclinations* & des *Paſſions*, facultés plus actives & qui nous déterminent à penſer à de certains objets plûtôt qu'à d'autres, & contribuent en mille manieres à varier nos idées, car l'on conçoit les choſes très-differemment, ſelon que nos inclinations nous préviennent en leur faveur ou à leur desavantage. De plus nous avons une *Memoire*, c'eſt-à-dire, la puiſſance de retenir en quelque façon les idées qui ſe ſont une fois préſentées, & de les rappeller quand nous en avons beſoin. Toutes ces Facultés ont leurs defauts & leurs uſages; il eſt important de rechercher les moyens qui peuvent ſervir à corriger les uns, & à perfectionner les autres.

CHAPITRE III.

De l'Entendement.

Exemple des idées purement intellectuelles.

I. QUAND je dis *Affirmation*, *Negation*, *Deſir*, *Contentement*, *Ennui*, *Apprehenſion*, *Doute*, *Certitude*, *Eſtimer*, *Approuver*, *Blâmer*, *Excuſer*, *Condamner*: j'entens ce que je dis & je ne prononce point des mots deſtitués de ſens: Cependant je ne me repréſente point ce dont je parle ſous aucune image & ſous aucune forme corporelle. La puiſſance que nous avons de penſer ainſi, s'appelle *l'Entendement* ou la *Faculté Intellectuelle*.

II. A

II. A la verité dans le tems même que l'Entendement pur s'éxerce & s'applique ſur ſes idées, l'Imagination ſe met de la partie & préſente auſſi ſes images & ſes phantômes ; mais bien loin de nous aider par ſes ſoins, elle ne fait que nous retarder, & que nous troubler. Vous ſouhaitez de ſavoir ce que c'eſt que la Penſée ? Rentrez en vous-mêmes, rendez-vous attentifs ſur vous-mêmes ; Votre penſée, qui eſt un acte qui ſe connoit, vous manifeſte elle-même ce qu'elle eſt ; elle eſt préciſément ce que vous ſentez qui ſe paſſe en vous, lorsque vous penſez; car tout ce que vous ne ſentez point & que vous n'appercevez point, certainement n'eſt pas penſée, & ne doit point porter ce nom; arrêtez-vous là, vous êtes inſtruits. Mais l'Imagination ne s'y arrête pas ; & pour répondre au deſir que nous avons de connoître la penſée, elle nous preſente je ne ſai quel feu, je ne ſai quelle vapeur, je ne ſai quels corps forts actifs & fort minces, & à quoi aboutit tout cela ſi ce n'eſt à détourner notre attention de ce que la Penſée eſt, pour l'arrêter ſur ce qu'elle n'eſt pas? Nous nous perſuadons ordinairement que tout ce que nous n'avons pas accoutumé de faire, nous doit être par là même beaucoup plus difficile, & comme on paſſe toute ſon enfance, & ſouvent un aſſez long eſpace de ſa vie, ſans faire aucune reflexion ni aucune recherche ſur la nature de la penſée, on craint qu'il ne ſoit extremement difficile de la connoitre; Dans cette prévention l'on s'anime à des efforts qui ne font que diſtraire & fatiguer inutilement.

Les phantômes de l'Imagination troublent l'Entendement.

Il faut donc mettre une grande difference entre les idées de l'Entendement & les phantômes dont l'Imagination ſe hazarde de les accompagner. L'Entendement conçoit avec netteté, mais dans ce que l'Imagination preſente, il n'y a le plus ſouvent que confuſion. Je comprens fort bien ce que c'eſt qu'une figure formée de 120. ou 124. côtés égaux, j'en demontrerai la génération & les proprietés, mais l'image que l'Imagination s'en fait n'eſt point diſtincte & ne reſſemble pas moins à une figure de 118. ou 122. côtés. L'Entendement détermine tous ces côtés & les compte nettement, l'Imagination n'oſeroit l'entreprendre, elle n'en ſauroit venir à bout. Lorsque dans une Hiſtoire l'on me parle de 50. bataillons & de 53. escadrons, d'un foſſé de 49. pieds, d'une plaine de 4700. pas, d'une colline dont la pente eſt de 90. toiſes; tous ces nombres & un plus grand detail encore ſont très-déterminément conçus par mon Entendement; mais l'Imagination s'embrouille & ce qu'elle conçoit elle ſe le repréſenteroit de même ſi ce détail avoit été compoſé d'autres nombres.

Non ſeulement l'Entendement ſe forme des Idées préciſes de ce que l'Imagination ne préſente que très-confuſément, il en rectifie de plus les contradictions. L'Imagination ne ſe repréſentera jamais les Antipodes que renverſés; mais l'Entendement ſe convainc qu'un homme n'a point cette ſituation, dès que ſes pieds ſont plus près, que ſa tête, du Centre de la Terre.

Preuves III. Ariſtote s'étoit aviſé de dire que *rien n'en-*

n'entroit dans l'Entendement qu'après avoir passé par les Sens. NIHIL *est in Intellectu quod non prius fuerit in sensu*, c'étoit un Axiome de l'Ancienne Ecôle. Après s'être donné bien des entorses pour le défendre, on s'est enfin vû réduit à l'abandonner. Mais comme les anciens Sentimens reviennent quelquefois, de même que les anciennes Modes, on a ramené celui-ci; & pour lui donner la grace de la nouveauté, on a rencheri sur Aristote, & on en est venu jusqu'à nier que l'homme eût un Entendement. Nous ne connoissons rien que par les *Sens* & par l'*Experience*, disent de certaines gens qui se comptent entre les genies du premier ordre, & qui en ramenant tout au Corps, prétendent s'élever au dessus des Philosophes ordinaires, autant que ces Philosophes le sont au dessus du Vulgaire. Je ne veux opposer à ceux qui pensent ainsi, ni des idées de Morale ni des idées de Religion; je me contenterai de tirer quelques preuves des premiers élemens de l'*Arithmetique* & de la *Géometrie*. Je demande donc, si c'est parce qu'une certaine maniere de calculer a réüssi plusieurs fois, qu'on s'assure qu'elle est juste, & qu'on peut en faire une Regle, ou si elle ne merite ce nom, que parce qu'elle est une suite des idées générales des nombres & de leur arrangement. Se persuade-t-on que *Deux Côtés d'un Triangle pris ensemble sont plus grands que le troisième*; ou que la *somme des trois Angles d'un Triangle est égale à la somme de deux Droits*, seulement parce qu'on l'a trouvé ainsi, toutes les fois qu'on s'est avisé de les mesurer; ou si l'on s'est de l'Esprit tendement.

convaincu de la verité de ces propoſitions, & ſi on eſt venu à les regarder comme abſolument univerſelles, parce qu'on a vû cette vérité dans les Idées univerſelles de la Ligne Droite, de l'Angle & du Triangle. Si l'on prend le premier parti, il faudra reconnoître que la routine eſt plus convaincante que la démonſtration; on ſera bien aſſuré que tous les Triangles qu'on s'eſt donné la peine de meſurer ont cette proprieté, mais on ne ſauroit être parfaitement aſſuré qu'elle ſe trouvera dans tous ceux qui ſe feront. Mais dès qu'on prendra le parti de la Démonſtration, il faudra reconnoître un Entendement, car les idées des Sens ſont toutes déterminées; l'œil n'apprend point ce que c'eſt qu'un Triangle en général, il n'en forme point une idée également appliquable à ceux qu'on ne verra jamais. Les Formules générales de *l'Algebre* ſont encore l'effet d'un raiſonnement, qui roule, non ſur les Idées particulieres des *Sens*, mais ſur les Idées univerſelles de l'*Entendement*; & qu'on ne diſe point que l'Algebre roule toute ſur les ſignes; que cette Science eſt une Science *ſymbolique* qui combine de certaines marques au lieu des choſes dont elles tiennent la place; car ou l'on ne ſait ce qu'on fait dans les calculs Algebriques; ou l'on connoit que les ſignes qu'on arrange ſignifient en effet ce qu'ils doivent ſignifier, & par conſéquent on a les Idées univerſelles dont ils ſont les expreſſions, & on a de plus l'idée du juſte rapport de ces ſignes avec les objets dont ils tiennent la place; ſans cela on ne ſauroit jamais s'aſſurer ſi ce ne ſont point des ſignes trom-

trompeurs & des ſignes équivoques; & comme il leur arrive quelquefois de l'être, il arrive auſſi de ſe tromper, en ſe bornant aux ſignes, ſans ſe rendre attentifs aux choſes mêmes; de ſorte que pour calculer toujours ſurement, il eſt neceſſaire de joindre la connoiſſance *Intellectuelle* avec la *Symbolique*.

Les Géometres ont inventé un grand nombre de Courbes, dont ils ont exactement établi la nature & démontré les propriétés, avant même que de découvrir de quelle maniere on pouvoit les décrire: Ils les connoiſſoient donc avant qu'elles euſſent jamais paru ſous leurs yeux & il s'en falloit bien que leur Imagination n'atteignît à la netteté & à la préciſion de leurs idées; Qu'on étudie ces Démonſtrations, & on verra ſi elles ne préſentent que des mots, & ſi c'eſt de l'exactitude avec laquelle une figure eſt tracée, que leur netteté & leur force depend. Lors même que l'on a ſous les yeux une figure très-exacte, avec laquelle on compare une Démonſtration, on pourra ſe convaincre, ſi l'on veut reflêchir, que, pour étendre la même Démonſtration à toutes les figures de la même eſpèce, il faut ſe convaincre que tout ce qui convient à l'idée déterminée de cette figure, que l'on a ſous les yeux, convient également à l'idée générale de cette eſpèce.

Les nombres en eux-mêmes ſont très-diſtinctement connus; tous les hommes en ont les mêmes idées invariablement; mais les images dont l'Imagination accompagne ces idées ne ſont point uniformes. Le Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe, quand ils pen-

ſent à cent, penſent au même nombre, ils ont la même idée, mais leurs images ſont toutes differentes, chacun a ſes objets, chacun a ſes chifres, & chacun confondroit mal à propos l'idée du nombre avec celle du chifre ; 100 & C, de même que 50. & L, préſentent à l'eſprit deux images très-differentes, l'un & l'autre ſigne expriment pourtant le même nombre. Il y a donc bien de la difference entre l'image du ſigne & l'idée de la choſe ſignifiée ; mais il arrive malheureuſement que nous ſommes plus frappés de ce qui eſt corporel que de ce qui ne l'eſt pas ; on ſe remplit de l'un & l'on ne fait pas reflexion ſur l'autre. On a donc tort de regarder l'idée des nombres comme une idée de l'Imagination, car elle appartient à l'Entendement, on imagine le chifre, mais on connoit le nombre intellectuellement, il n'a point d'image, il differe de ſon ſigne.

Le terme général de *Corps*, n'eſt-il qu'un ſon auquel il n'y a point d'idée générale qui réponde ? Et comment ſai-je que ce terme eſt également appliquable & au Corps que j'ai vû & à ceux que je ne verrai jamais & que je n'ai jamais imaginé, ſi je n'en d'autre idée que celles qui, par les Sens, ont paſſé dans mon Imagination ? L'Idée même de ce en quoi tous les Corps que j'ai vû ſe reſſemblent aſſez pour porter le même nom, cette idée eſt univerſelle & differente des idées des Sens, qui ſont toutes particulieres & déterminées. J'ai dans mes mains une boule de cire, je l'applatis ; enſuite je la mets ſur le feu qui, après l'avoir fonduë la convertit en flame & la diſſipe en vapeurs : Quand je dis que le même Corps, que j'ai vu ſolide & rond

rond ſubſiſte, quoiqu'évanouï à mes yeux, & eſt changé en vapeurs, & qu'après avoir ſubi tous les changemens, dont j'ai été témoin, il eſt demeuré en un ſens toujours le même corps, n'entends-je pas ce que je dis? Cependant, en parlant ainſi, je ne prononce que des mots qui ne ſignifient rien, ſi je n'ai d'autres idées que celle des Sens & de l'Imagination, car chacune de ces idées me préſente la cire ſous un état déterminé, chacune me la préſente dans un état différent; l'Entendement ſeul conçoit l'Identité.

Ne ſait-on pas ce qu'on dit quand on parle du *paſſé* & de *l'avenir*? Ce qu'on a vû & ce qu'on pourra voir, l'Imagination, quand elle y penſe, ſe le figure toujours comme préſent; on entend ce que ſignifie la relation de *paſſé* & de *préſent*, mais on ne le voit ni on ne l'imagine. Les *Conjonctions* qui repandent dans un diſcours de la lumiere & qui lui ſervent d'ornement, ne ſont-elles autre choſe que des ſons deſtinés à frapper les oreilles, ou des caractéres qui ſe bornent à faire impreſſion ſur les yeux? Ne faut-il pas avoir une idée de ces Conjonctions, de leur force, de leur uſage, en un mot ne faut-il pas ſavoir ce que ces caracteres ſignifient, pour ſavoir où il faut les placer, & pour s'aſſurer qu'on les place à propos? Or certainement leur idée ne préſente ni groſſeur, ni figure, ni couleur, elle échape aux Sens & à l'Imagination.

Les reflexions que l'on fait ſur les perceptions des Sens & de l'Imagination, les actes par leſquels on les combine, on les compare, on en étudie la nature, la naiſſance, la

fin, le retour, ſont-ce des actes des Sens & de l'Imagination ?

Les Corps font impreſſion ſur nos Sens, & l'Imagination ſe repréſente les impreſſions paſſées ; mais pour s'aſſurer que ces impreſſions ſont quelque choſe de plus que des illuſions, & que nous ſommes effectivement placés dans un Monde corporel, dont les differentes parties agiſſent tour à tour ſur nos Sens, il faut des raiſonnemens. Dans ces raiſonnemens, comme nous le verrons dans le Chapitre ſuivant, il entre des idées intellectuelles, & c'eſt à l'Entendement, & non pas aux Sens à juger de la juſteſſe de ces raiſonnemens & de la liaiſon des parties qui les compoſent.

Quand je dis, *Il y a quelque choſe qui n'a point commencé*, car tout ce qui a commencé, & qui eſt devenu ce qu'il n'étoit pas, a néceſſairement tiré ſon exiſtence & ſon état, de quelque cauſe qui exiſtoit deja ; ce qui peut être & n'être pas, il faut neceſſairement qu'une cauſe le détermine à être plutôt qu'à n'être pas ; il faut donc neceſſairement ſuppoſer une enchaînure de cauſes, qui ſoient elles-mêmes ſans origine, ou, dans cette enchaînure, une prémiere cauſe qui n'ait jamais commencé. Quand je parle ainſi, j'entends ce que je dis, mais ce ne ſont pas les *Sens* & l'*Imagination* qui m'éclairent ; l'une & l'autre de ces Facultés peuvent bien me repréſenter un commencement, mais les Sens & l'Imagination ne s'elevent point à ce qui n'a jamais commencé, & ces termes ne ſignifieroient rien pour un homme qui n'auroit d'autre Faculté que celle des Sens & de l'Imagination.

Je

Je me vois de même dans la nécessité de reconnoître, ou une étendue corporelle, ou un espace vuide de Corps, sans aucunes bornes. Les yeux n'ont jamais rien apperçu que de fini, & quelque effort que l'Imagination fasse, elle ne se représentera jamais rien qui ne soit borné : se convaincre qu'au delà de ce qu'elle se représente il y a de l'étendue sans borne, n'est pas une conclusion de son ressort.

IV. L'habitude dans laquelle nous sommes affermis dès l'enfance de ne penser qu'aux choses corporelles, est peut-être l'unique cause de la peine que nous avons à penser intellectuellement, & si elle n'en est pas l'unique cause, il est du moins sûr qu'elle en est une des principales. Mais pour affoiblir cette habitude, & rendre, par l'exercice, à notre Entendement les forces qu'il a perdues ; il faut éloigner de tout son pouvoir l'idée des Corps, penser comme l'on feroit s'il n'y en avoit point, n'y faire non plus d'attention que si on ne les avoit jamais connus. Dans cette supposition, dans cette ignorance & cette incertitude sur l'existence de l'Univers corporel, que me resteroit-il de sûr ? Je serois toujours assuré que je pense & que je suis ; j'aurois donc l'idée d'un Etre qui pense, qui par conséquent connoît quelque chose, (savoir son existence & sa pensée, du moins imparfaitement,) qui connoît peu, mais souhaite de connoître davantage, & à cette occasion je passerois à l'idée d'un Etre qui a de plus grandes connoissances & enfin à l'idée d'un Etre dont l'intelligence égale les desirs, & qui connoît

Methode qui facilite l'exercice de l'Entendement.

tout ce qu'il veut. Dans l'ignorance & la foibleſſe où je me trouve, je ne ſuis pas heureux; cette reflexion me conduit à l'idée d'un Etre plus puiſſant & plus ſatisfait, qui peut tout, qui n'a que vouloir pour executer, qui eſt ſouverainement heureux, ſe ſuffit à ſoi-même, ſe connoît, ſe ſent avec un raviſſement invariable. Juſques là il n'y a rien de corporel qui ſe préſente à mon eſprit, & les idées de mon Entendement s'avancent, ſans que mon Imagination les trouble. En perſeverant dans cette methode, je viendrai à m'acquerir, non ſeulement une facilité d'exercer l'Entendement pur, mais je m'avancerai extremement dans la connoiſſance de Dieu & de moi-même, de la Penſée Eternelle & de la Penſée créée.

A quels égards l'Entendement dépend des Sens.

V. Ceux qui ſe font une fête de depouiller l'homme de ſa Faculté intellectuelle & de le rendre le plus corporel qu'il leur eſt poſſible, alleguent pour eux l'experience. Un homme, diſent-ils, nourri dans les bois par une Ourſe, ou dans des Païs abandonnés par quelque Chevre, comme il s'en eſt vû, (2) n'auroit d'autres idées que celles qui conviennent à ces animaux. Dans quelle ſtupidité

(2) Connor Médecin Anglois aſſure qu'il ſe trouva à la Cour du Roi de Pologne, lors qu'on y amena un homme pris dans un troupeau d'Ours, avec leſquels il couroit en ſe ſervant de ſes bras à la place de deux jambes. Il n'étoit guere moins farouche qu'un Ours, il ne pouvoit ſoûtenir les regards des autres hommes & il ſe dreſſoit tout effraié; en s'appuiant de ſes mains contre les murailles, on l'adoucit peu à peu & on lui apprit à parler. Le même Auteur ajoute que les Ours enlevent quelquefois les enfans des Laboureurs que leur pere & leur mere laiſſent

pidité ne paſſent pas leur vie ceux qui naiſſent ſourds, à moins qu'une éducation extraordinaire ne vienne à bout de ſupléer au defaut des inſtructions qu'on donne de vive voix? Il faut donc inſtruire un homme, ſi l'on veut qu'il ſache quelque choſe, & c'eſt par ſes yeux & par ſes oreilles qu'entrent toutes ſes connoiſſances, & par conſéquent il n'a point d'autre idée que celle des Sens.

Ce raiſonnement me paroit aſſez convenir à des gens qui ne font pas cas de l'Entendement, & n'en veulent pas faire uſage. Mais pour s'acquerir le droit de reformer la Raiſon de preſque tous les Philoſophes, & pour les ramener de leurs préventions pour l'Entendement, il me paroit qu'il faudroit raiſonner un peu plus juſte. Si l'on n'a d'autres connoiſſances que celles qui ſont entrées par les yeux & par les oreilles, d'où vient qu'on invente des choſes très-differentes de toutes celles qu'on a vûës, & qu'on pouſſe ſes connoiſſances, fort au delà des leçons qu'on a reçuës de ſes Maitres? L'Objection auroit de la force ſi tout notre ſavoir ſe bornoit à conſerver la memoire de ce qu'on a vû & de ce qu'on a ouï.

laiſſent couchés ſous dès arbres, pendant qu'ils s'occupent au travail, & ils conjecturent que quelque Ourſe, dont on avoit enlevé les petits, incommodée de ſon lait, ſervit de nourrice à un enfant qu'elle avoit enlevé.

Procope rapporte que, dans une guerre d'Italie, tous les habitans d'un Village ayant fui à l'approche des ennemis, un enfant oublié fut nourri par des Chevres, qu'il apprit à ſuivre par les bois & par les rochers.

Nous allons plus loin que les yeux & les oreilles : Il y a donc en nous une puiſſance qui tire des idées de ſon fond ; Ce qu'elle voit & ce qu'elle entend lui fournit des occaſions de reflêchir, d'exercer ſes forces, de ſe perfectionner, & de s'enrichir par elle-même. Le langage ſeroit lui-même inutile ſans cette puiſſance ; la force d'un mot prononcé ſe reduit à faire naître le ſentiment d'un ſon, & c'eſt l'ame qui, à l'occaſion de ce ſon, s'excite à former des idées. A la verité il y a des occaſions où, en même tems que l'oreille eſt frappée d'un ſon, on préſente à l'œil l'objet, dont ce ſon devra dans la ſuite rappeller les idées ; mais il y a une infinité d'occaſions où, ſans aucun ſecours de cette nature, par des efforts d'attention plus ou moins grands, on vient à ſaiſir les idées d'un homme qui parle, & à penſer comme lui. La plupart des diſcours ſont des eſpeces de *Problêmes*, que l'eſprit s'applique à reſoudre ; Il y en a qu'il reſoud du premier coup d'œil, & ceux là ſont pour lui des diſcours très-*clairs* & très-*ſimples* ; il y en a qui lui font plus de peine, & pour l'intelligence deſquels il faut qu'il ſe recherche ; quelquefois l'obſcurité des expreſſions en eſt la cauſe, & quelquefois auſſi la compoſition des ſujets, ou le trop peu d'exercice ſur des ſujets d'une certaine nature. Il eſt certain que l'homme peut toute ſa vie renfermer en ſoi-même, & poſſeder très-réellement des Facultés ſans les exercer & même ſans les connoître. L'ame de cette jeune fille, dont parle Mr. Boyle, qui vint au monde avec deux cataractes qui lui furent abba-

abbatues à l'age de 18. ans, passé tout ce tems-là, & sans cette hardie operation, auroit passé tout le reste de sa vie, dans l'entiere ignorance de la faculté de voir qu'elle avoit réellement. De même un homme né sourd, & par là abandonné, faute d'instruction à une stupidité, dans laquelle il se borneroit uniquement aux sensations les plus grossieres, pourroit bien passer sa vie, sans faire jamais aucun usage de la *faculté de choisir librement*, toujours déterminé par les impressions des objets exterieurs, impressions auxquelles il se livreroit tout entier, & passivement; mais il ne s'ensuivroit pas que, dans cet état, son ame fut destituée de la faculté de choisir & de se déterminer elle-même, quoi qu'elle n'en fit aucun usage; car si par quelque heureux accident cet homme recouvroit l'ouïe, comme l'Histoire de l'Academie des Sciences de l'année 1703. nous apprend qu'il est arrivé à Chartres, il ne naîtroit pas dans l'ame de cet homme de nouvelles facultés, mais il se présenteroit de nouvelles occasions d'exercer celles qu'il avoit déja. Pag. 22. de l'Edit. d'Amst.

Les occasions qui se présentent sont exterieures, mais les actes & les Idées interieures que l'Esprit formera, ensuite de ces occasions, ce ne sont pas elles qui les fournissent, c'est lui-même qui les tire de son fond. Il auroit pu les faire naître en soi sans ces occasions, quoique peut-être sans elles il ne s'en fût jamais avisé.

Par exemple, il se peut qu'un homme n'auroit jamais formé la résolution de s'attacher à méditer sur la nature de la *Liberté*, sans les disputes échaufées des Théologiens sur ce point. Cependant loin de tirer ses lumie-

lumieres de leurs conteſtations, au contraire il prend ſoin d'oublier tout ce dont ſes oreilles ont été battues ſur ce ſujet, il ſe renferme dans ſon interieur, il deſcend en ſoi-même pour ſentir attentivement tout ce qui s'y paſſe, quand il choiſit & qu'il ſe détermine; il tire donc de ſon fond ſes connoiſſances, & il auroit pu les en tirer ſans cette occaſion, quoi que peut-être ſans elle il eût négligé de le faire.

On comprend par là qu'une *Ame* pourroit ſe trouver unie à un *Corps*, dont les organes ſeroient tellement derangés, qu'ils mettroient un obſtacle continuel à l'exercice de la *Faculté* qu'elle a de *reflêchir*, Faculté qui lui eſt eſſentielle quoique ſon uſage ne le ſoit pas. Quand un homme, par exemple, eſt appeſanti par le ſommeil, ou par quelque excès de manger & de boire, l'état préſent de ſon corps s'oppoſe à ſa méditation, mais après un repos de quelques heures il tire ſa méditation, non des objets qui le frappent, mais d'un fond qu'il renferme, & dont la lumiere n'eſt plus reprimée par des ténèbres. Il ſe peut fort bien que telle Ame, que les Loix de l'union avec un malheureux Corps, aſſujettiſſent à une ſtupide ignorance, ſe ſeroit aiſément éclairée, ſi, en commençant d'exiſter, elle avoit commencé d'exiſter ſeparément & ſans être unie à un corps.

Les idées de l'Entendement dépendent moins du corps.

VI. Soit que je me ſerve de mes *yeux*, ſoit que je me livre à mon *Imagination*, c'eſt toujours mon *Eſprit*, c'eſt-à-dire *moi* penſant, *moi penſée*, ou, ſi vous voulez, ce qui en moi eſt le *Principe de la Penſée*, c'eſt

ce

ce même principe, qui apperçoit interieurement & qui auſſi voit & imagine. Par conſéquent les imperfections de l'Eſprit ſe repandent ſur les Sens & ſur l'Imagination, mais parce que dans ces deux derniers cas, ſa maniere de penſer eſt dans une plus grande dependance du Corps, les défauts du Corps doivent auſſi avoir une grande influence ſur l'Imagination & ſur les Sens. L'*Entendement pur*, qui certainement ne dépend pas du Corps, ou qui en dépend beaucoup moins, ſera donc plus juſte dans ſes operations que l'Imagination & les Sens dans les leurs. S'il s'égare dans ſes idées, c'eſt ſa faute ſeule, le Corps n'y a point de part, ou n'y contribue pas à beaucoup près autant qu'aux erreurs des *Sens* & à celles de l'*Imagination*.

VII. Il eſt donc juſte de regler & de corriger par les plus parfaites, celles de nos idées qui le ſont moins, & ſe trouvent expoſées aux impreſſions d'un plus grand nombre de cauſes d'égarement, c'eſt-à-dire qu'il eſt juſte de regler & de corriger les idées des Sens & de l'Imagination par celles de l'Entendement. Et par là ſont préferables à celles des Sens & de l'Imagination.

VIII. D'ailleurs les perceptions de l'Entendement ſont toutes du nombre de celles que nous appellons *Idées*, & qui nous ſont données afin de nous faire connoître le Créateur & ſes Créatures : au lieu que dans les perceptions des Sens & de l'Imagination, il y a beaucoup plus de *Senſations*, & ce n'eſt point par nos Senſations que nous devons juger des objets exterieurs, en nous les repréſentant ſemblables à ce que nous ſentons. Elles ſont moins mêlées de ſenſations.

Elles vont beaucoup plus loin.

IX. De plus les Sens & l'Imagination sont beaucoup plus bornés que l'Entendement, & par conséquent lui sont très-inferieurs. Il y a bien des choses que nous ne saurions ni voir, ni imaginer, & que l'Entendement conçoit pourtant très-bien. Car, outre ce que nous avons allegué ci-dessus, l'Entendement, par exemple, conçoit très-nettement qu'il n'y a aucune partie si petite qui n'ait encore quelque étendue, & qui par conséquent ne soit divisible; il conçoit que les portions & les parcelles de cette premiere division pourroient encore se partager, puisqu'elles sont des Corps & ont quelque étendue; il comprend que les plus petites parties ont leur figure déterminée, de même que les plus grandes: cela posé, il conçoit qu'un grain de semence peut renfermer en petit une plante entiere, c'est-à-dire, dans toute la proportion de ses parties. Il suit de là que cette petite plante aura aussi ses graines, qui derechef contiendront des plantes entieres; & celles-ci de nouvelles graines, & ainsi successivement, sans que ces parties, pour diminuer de plus en plus en grandeur, cessent d'être divisibles, d'avoir des figures déterminées, & de conserver, dans ces petites figures, toutes les proportions des grandes. L'Entendement apperçoit toutes ces choses-là, il est convaincu de leur possibilité, ce n'est point là un langage où il ne voye goute; mais ce sont des choses que nos yeux ne découvriront jamais, & auxquelles notre Imagination ne sauroit atteindre. Les idées que nous tirons des Sens se contredisent quelquefois; quand

quand je coule ma main le long d'un bâton, dont la moitié trempe dans l'eau, le toucher m'apprend qu'il eſt droit ; mais ſi je le regarde avec toute l'attention poſſible, l'œil me le fait concevoir courbé. Entre ces oppoſitions l'Entendement décide, parce que ſes idées ne ſe détruiſent jamais & que ce que l'une nous apprend, n'eſt jamais détruit par une autre ; car quand un homme s'apperçoit de ſon erreur & la retracte, il ne corrige pas une des idées de ſon Entendement par une autre plus juſte ; mais au lieu qu'il s'étoit trompé en prononçant ſur ce qu'il n'avoit pas vû, ou qu'il n'avoit vû qu'en partie, il rentre dans la vérité en jugeant par idée & par connoiſſance.

C'eſt donc l'Entendement qu'il faut principalement conſulter, c'eſt à ſes idées qu'il faut ſur tout s'en tenir, & c'eſt par cette raiſon que nous en avons parlé avant que de donner des regles pour les Sens & pour l'Imagination.

X. Que d'erreurs où les hommes tombent uniquement parce qu'ils prennent le contre-pié de ce que nous recommandons, & qu'ils donnent la préference aux idées de leurs Sens & & de leur Imagination ſur celles de l'Entendement ! La Science, la Sageſſe, le Deſintéreſſement, l'Equité, la Vertu, en un mot, & la véritable Gloire, qui conſiſte dans la juſtice que l'on rend au vrai mérite, cedent chez eux de beaucoup aux Voluptés, au Faſte, au Fracas & à la foule des Flatteurs ; tout ceci s'empare des Sens & de l'Imagination, qui ne ſont point frapés de ces premiers objets, ou qui ne le ſont que très-peu. Quelle

Egaremens des hommes qui ne les ſuivent pas.

Quelle difference pour un homme qui ignore preſque s'il a un Entendement, tant il a toujours été éloigné d'en faire uſage, & d'y reflêchir, entre ſe concevoir attentif à quelques idées, qui l'éclairent ſur les devoirs de l'homme, & ſur leur excellence; & entre s'imaginer qu'il eſt Maître d'un Palais ſuperbe, ou à la tête d'une Armée qui porte en tous lieux la terreur ou la deſolation ? Il eſt pourtant vrai que dans ces derniers états, tout brillans qu'ils ſoient, l'homme paroit ſeulement heureux au lieu que dans l'autre il l'eſt effectivement.

Pyrrhus ſongeant à porter la guerre chez les Romains, pour paſſer de leur defaite à celle des autres Peuples, & ſe faire, en allant de victoire en victoire, un chemin, pour revenir dans ſa patrie, & y couler tranquillement le reſte de ſes jours, ſe livre, dans ce projet, aux phantômes d'une Imagination éblouïe; mais le Courtiſan, qui lui conſeille de jouïr dès ce moment d'un repos dont il eſt en poſſeſſion, & de ne point quitter une tranquillité, de laquelle ce Roi lui-même conçoit qu'il eſt raiſonnable de faire ſon but, ce Courtiſan conſulte la Raiſon & ſuit les idées de l'Entendement. Et en général quand un Prince adoré de ſes Sujets, cheri d'une partie de ſes voiſins, craint des autres, un Prince à qui rien ne manque pour paſſer agréablement ſa vie & pour faire la félicité de ceux qui lui ſont ſoumis; prodigue un ſang, qui lui devroit être cher & s'expoſe lui-même à diverſes infortunes, pour chercher ce qu'on appelle de la Gloire, c'eſt à dire pour remplir les Ga-

zet-

zettes & pour occuper les Poëtes & les Orateurs ; prend-il pour regle les idées pures de l'Entendement, ou s'il ſe laiſſe entrainer par les impreſſions confuſes de l'Imagination ?

Les *Enthouſiaſtes*, qui deshonorent la Religion par leurs extravagances & donnent lieu aux *Libertins*, peu ſoigneux d'examiner les choſes de près, de confondre les véritables Revelations avec les Viſions, éviteroient les égaremens où ils tombent, ſi, au lieu de s'abandonner à des Imaginations confuſes, ils ne ſe rendoient qu'aux idées nettes de l'Entendement. C'eſt encore en les conſultant qu'on éviteroit la *Superſtition*, & qu'on ſe garderoit bien de charger la Religion de mille dehors, qui occupent aſſez l'Eſprit des hommes, & ſur tout les eſprits du Vulgaire, pour leur faire oublier l'eſſentiel.

On vivroit heureux ſi l'on pouvoit gagner ſur ſoi de ne ſe déterminer jamais que ſur les idées de l'Entendement. Tous nos écarts & tous nos maux ne viennent que de ce que notre attention ſe borne aux impreſſions qui ſe font ſur les Sens & ſur l'Imagination. On eſt convenu, par exemple, qu'il faut faire une choſe, & il s'agit ſeulement de ſavoir ſi l'on doit s'y appliquer inceſſamment. L'idée d'un travail renvoyé plait toujours aux Sens & à l'Imagination, mais l'Entendement décide que le plûtôt c'eſt le mieux. Lors qu'on a mal parlé de vous, ſi vous ſuivez la pente de l'Imagination frapée d'un diſcours offenſant, vous trouverez à propos d'y répondre ſur le champ, & avec cha-

chaleur; mais si vous consultez les lumieres de l'Entendement, elles vous feront convenir qu'il est bien plus de votre interêt d'établir votre Droit tranquillement. Doit-on préferer le plaisir de la bonne chere à la conservation de sa santé ? Sur cette question les Sens nous seduiront, mais l'Entendement nous conseillera le meilleur parti. Il faut donc se faire une habitude de le consulter toujours, c'est le moyen de n'abandonner jamais le solide & de ne se point laisser éblouir par l'apparence.

Il n'y a que les idées de l'Entendement qui donnent une veritable fermeté; un homme qui s'abandonne à celles des Sens & de l'Imagination, est le jouët des passions & des âges; Formant ses desseins sur des apparences qui le trompent, il passe d'erreur en erreur; tantôt il se degoute de ce qui s'étoit emparé de son admiration, tantôt il revient à ce dont il s'étoit degouté, & tour à tour il approuve & condamne, à peine fait-il lui même ce qu'il veut. (3)

Il est très-important de faire attention sur les bornes de l'Entendement.

XI. Ce n'est pas que l'Entendement n'ait ses imperfections; il est dangereux de n'y pas faire attention, sur tout d'oublier ses *Bornes*, & de lui supposer plus d'étendue qu'il n'en a. Il se trouve des gens assez ridicules, pour se considerer eux-mêmes comme la mesure & la regle de tout. Tout ce qui est au dessus de leurs idées passe chez eux pour un neant & pour une Chimere. C'est sur cette aveugle vanité, aussi bien que sur

(3) *Non potest cuiquam semper idem placere, nisi rectum. Quid est sapientia ? semper idem velle atque idem nolle. Nemo proponit sibi quid velit, nec si proposuit, per-*

sur la corruption de leur cœur, qu'est fondé l'Athéisme & l'Irreligion de nos prétendus Esprits forts. Des gens qui ont la vûë courte seroient également fondés à traiter de menteurs tous ceux qui apperçoivent les objets éloignés, & un homme, d'une force mediocre, à regarder comme des visionnaires tous ceux qui croient être plus forts que lui; & le sont effectivement. Pour se guerir d'un si dangereux entêtement ou pour le prévenir, il importe tout-à-fait de réfléchir serieusement sur un grand nombre de choses, dont on ne sauroit disconvenir, & qui ne laissent pas de mener à des conséquences & à des difficultés, dont il n'est pas possible de se demêler entierement. Il y a, par exemple, de l'étendue au dessus de ma tête, & à cette étendue, soit qu'elle soit toûjours Corps, comme quelques-uns le prétendent; soit que depuis un certain terme elle ne soit qu'un simple Espace vuide, il m'est impossible d'assigner des bornes. En quelque endroit que je la termine, quelques bornes que j'essaye de lui assigner, je me sens forcé à concevoir, au delà de ces bornes, un espace qui les enferme & les environne. Depuis ma tête en haut, il y a une infinité; il y en a aussi une depuis mes pieds en haut, & de ces deux infinités la seconde est plus grande que la premiere, j'en trouve de même d'inégales par embas, j'en trouverai à droite, à gauche & de tous les cotés, infinies toutes & néanmoins

perseverat in eo, sed transilit: nec tantùm mutat, sed redit, & in ea, quæ deseruit ac damnavit, revolvitur. Seneca, Epist. XX.

moins plus grandes les unes que les autres. Qui peut ſe tirer de ces embarras? Le principe eſt pourtant inconteſtable, il y a de l'étendue au deſſus & au deſſous de moi; j'en ſuis environné de toutes parts. Avoüons donc de bonne foi, que notre Entendement ne peut pas tout comprendre & qu'il y auroit pourtant de l'extravagance à nier tout ce que l'on ne comprend pas parfaitement. Je ſuis aſſuré que je penſe & que j'exiſte, mais il m'eſt impoſſible de comprendre que j'aye toujours été & que j'aye toujours penſé; je ne conçois pas mieux que je ſois ſorti du néant de moi-même, & enfin je ne ſaurois me repréſenter de quelle maniere une puiſſance ſuperieure m'a donné l'être que je n'avois point. Il faut néceſſairement que l'un de ces trois cas ſoit le véritable, je puis démontrer la fauſſeté des deux premiers, je puis établir la vérité du troiſième. Mais pour avoir prouvé qu'une puiſſance ſuperieure m'a produit, je ne comprens pas mieux, de quelle maniere elle m'a produit. Il y a un grand nombre de queſtions de cette nature, dont les fondemens ſont inconteſtables; on en peut faire ſur la diviſibilité de la Matiere, ſur le Mouvement, ſur le Tems, qui aboutiſſent toutes à l'Infini & jettent notre eſprit dans un embarras où il ſe perd. Il eſt bon d'y reflêchir & de les pouſſer, afin de ſe former à la modeſtie, & de s'accoutumer à ſe dire que l'on ne peut pas tout comprendre, mais que pour cela il ne faut pas tout rejetter. Je ſens que je remue le bras dès que je le veux, mais de quelle maniere j'opere ce mouvement, c'eſt ce que j'ignore;

voi-

voilà pourtant un fait qui m'eſt bien familier, le revoquerai-je en doute ? & parce que je ne le comprends pas aſſez, m'imaginerai-je que je ſuis ſans volonté & ſans action ?

Il faut avoir bien peu reflechi ſur les bornes de ſon Intelligence, pour ſe croire en droit de rejetter tout ce qu'on ne comprend pas parfaitement, quoi qu'établi d'ailleurs par de bonnes preuves. Il y a dans la Religion des choſes qui paſſent notre Intelligence, mais on peut auſſi propoſer des queſtions ſur la Diviſion de la Matiere qu'on ne ſauroit parfaitement reſoudre, car qui eſt-ce qui la connoit parfaitement ? Mais ceux qui prennent occaſion de quelques difficultés de rejetter la Religion & l'idée de Dieu, n'y ſubſtituent-ils pas des ſuppoſitions encore plus obſcures ?

Je n'ai pas des preuves moins fortes de l'éxiſtence de Dieu que de celle du Cercle ; ſur le Cercle on fait des difficultés embarraſſantes. Il ſe forme par le mouvement du Rayon autour de ſon extremité ; Or une ligne peut-elle ſe mouvoir autour d'un point ? A cauſe de cet embarras douterai-je qu'il y ait des Cercles ? J'aurois autant de tort de revoquer en doute les argumens qui établiſſent l'éxiſtence de Dieu, parce que je n'ai pas aſſez d'étenduë de lumieres pour reſoudre toutes les queſtions qu'on peut propoſer ſur ſa Nature.

Voyez encore ma *Geom.* Liv. IV. Section *des Tangentes.*

XII. Il y a donc des choſes qui, ſelon toutes les apparences, ſeront, dans cette vie, ou peut-être toujours, au deſſus de notre intelligence ; mais il y en a auſſi d'autres qui, dans un tems, nous paſſent, & dans la ſuite nous

Moyens de donner plus d'étenduë à notre intelligence.

nous deviennent très-claires. Un homme fait, par exemple, comprend très-nettement ce dans quoi un enfant ne voit goute, & un homme de Lettres démêle, dans un moment, ce dont un idiot ne ſauroit venir à bout. En un mot il eſt hors de doute que les uns ont beaucoup plus d'étendue d'eſprit que les autres, & que la capacité de notre Entendement peut croître & ſe fortifier. Il eſt très-important d'en connoître les moiens; Nous allons propoſer là-deſſus quelques reflexions. Un eſprit a plus d'étendue que l'autre, lors qu'il penſe à un plus grand nombre de choſes à la fois, & qu'il paſſe plus rapidement d'une penſée à l'autre, de même qu'un bras eſt plus robuſte lorsqu'il agit avec plus de promptitude & qu'il ſoutient une plus grande quantité de poids en même tems. Or il me ſemble qu'il en eſt de la force de l'eſprit, comme de celle du corps; elles croiſſent l'une & l'autre par l'exercice, mais par un exercice moderé, reglé, & dont les efforts s'augmentent très-inſenſiblement. Un eſprit qui reſtera dans l'inaction demeurera toujours petit, & celui qui entreprendra tout à la fois un trop grand nombre de choſes, & ſe portera d'abord aux plus difficiles, ſe troublera, ſe confondra, & loin de redoubler ſes forces naturelles, il les affoiblira & courra riſque de les perdre entierement. Il faut donc aller par ordre, c'eſt-à-dire, commencer par le plus aiſé, & des connoiſſances les plus ſimples ne paſſer jamais tout d'un coup aux plus difficiles, mais s'avancer par degrés des ſimples à celles qui ne ſont que tant ſoit peu compoſées,

ſées, & de là s'eléver à d'autres un peu plus difficiles à démêler, & ainſi conſecutivement. Il n'en faut jamais quitter aucune ſans l'avoir diſtinctement compriſe & ſe l'être rendue familiere ; Il faut repaſſer, tout d'une vuë, premierement deux choſes clairement connues, enſuite trois, puis quatre, &c. Moyennant ces précautions on parviendra à s'en repréſenter un grand nombre, avec la même facilité & la même netteté que l'on en avoit d'abord compris deux ou trois des plus aiſées. C'eſt une verité d'experience que, quand on aſſemble peu à peu & par ordre pluſieurs idées, & qu'on ſe rend ces aſſemblages familiers, en les réiterant ſouvent, avec une grande attention, on parvient enfin à voir d'un ſeul coup d'œil ce qu'on ne pouvoit au commencement ſe repréſenter que partie après partie. Quand on étudie les Mathematiques avec cette precaution & qu'on ne va au compoſé qu'après s'être rendu très-familier ce qui l'eſt moins, les démonſtrations les plus compliquées ne font gueres plus de peine que les plus ſimples faiſoient au commencement. Tel qu'une ſimple addition fatiguoit d'abord, s'il continué à s'éxercer, ſe tire dans la ſuite ſans peine des calculs les plus étendus : tel, qui avoit beſoin d'effort pour comprendre un raiſonnement de deux ou trois lignes, ſe fait encore dans la ſuite, un jeu d'une démonſtration qui remplit une feuille entiere.

Les formules generales de l'Algebre, où les propoſitions univerſelles de Géometrie, de Mechanique, de Phyſique exprimées en termes Algebriques, peuvent beaucoup contribuer

tribuer à augmenter l'étendue de l'Esprit, pourvû qu'on ait ſoin de s'en former des idées bien nettes & de ſe les rendre extremement familieres ; de paſſer de la généralité aux divers cas qu'elle embraſſe & de remonter, des cas particuliers, à l'univerſalité qui les renferme avec une infinité d'autres. On n'a rien, en ce genre, qui égale ce qui eſt ſorti de la plume de M. Varignon. Si on en veut un exemple facile à entendre, on n'a qu'à lire l'article du mouvement des eaux dans les *Memoires de l'Academie R. des Sciences* de l'an 1703.

Pag. 285. & ſuiv. de l'Ed. d'Amſt.

Il faut bien prendre garde de confondre la veritable étendue d'eſprit, qui eſt toujours accompagnée de juſteſſe, avec une fecondité ſans gout & ſans diſcernement. Un homme qui frequentant le barreau, s'accoûtumera à entendre le pour & le contre ſur le même ſujet, & à voir une même penſée paroître ſous de differens tours, plus ébloüiſſans que juſtes, apprendra par là à contredire & s'accoûtumera à la chicane ; ſon eſprit deviendra fertile en vetilles & prendra une certaine étendue qui lui fera d'abord trouver quantité de probabilités ſur quelque ſujet qu'on lui propoſe : Mais ces probabilités formeront comme une nuée qui lui derobera la vuë de la Vérité même ; Un eſprit, accoûtumé à s'amuſer ſur des apparences, ne ſait plus s'étendre au ſolide & à la certitude. L'Etude des Mathematiques, quand on le fait dans un grand ordre, & qu'une parfaite évidence éclaire l'eſprit, en même tems qu'elle le convainc, eſt des plus propres à lui donner de l'étendue ; on apprend à y voir les con-

conſéquences dans leurs principes, & plus on en a tiré, plus on en voit naître qu'on ſe trouve toujours en état de demontrer & de ranger par ordre. Mais il eſt très-important de ne pas donner à cette étude tout ſon tems. Quand on s'y abandonne tout entier on perd le goût des autres choſes, on devient incapable de les manier & de les bien entendre, & on ne ſait plus profiter des ſecours que donne le commerce du monde.

La varieté des études & des occupations contribue extremement à donner de l'étendue à l'eſprit. Après l'inaction & l'oiſiveté rien ne le borne davantage que de s'attacher à une ſeule Science, & de ſe renfermer avec un petit nombre d'hommes. A force de n'attacher ſes yeux que ſur un petit Cercle, on devient enfin incapable de voir quoique ce ſoit au delà. Il en eſt à peu près des *penſées* comme des *mots*. Un homme qui a vieilli ſans connoître jamais d'autre Langue que celle de ſon païs, ne ſauroit venir à bout d'en apprendre d'étrangeres, c'eſt trop tard. Il en eſt de même d'un homme qui ſe donne tout entier à une Science, & qui ne voit qu'un petit nombre de gens de même humeur que lui. Dès qu'il en rencontre qui l'entretiennent de ſujets differens de ceux auxquels il s'eſt livré, ou qui parlent d'une autre maniere que ſes amis, il lui ſemble qu'il ſe trouve avec des Intelligences d'un autre ordre, il ne ſauroit entrer dans leurs idées; vous diriez qu'il n'a rien de commun avec eux.

Mais il faut ſe ſouvenir de mettre une grande difference entre varier ſes occupa-

tions, & ſe permettre de courir d'objet en objet, pour ne faire que les effleurer : la petiteſſe de genie fait aimer les connoiſſances ſuperficielles, & les connoiſſances ſuperficielles entretiennent à leur tour un petit genie dans les bornes où ils ſe plaiſent. Les gens du monde qui vivent dans une diſſipation continuelle, faute de reflêchir, contractent une legereté qui certainement ne donne pas de l'étendue à leur eſprit; mais ceux qui paſſent par divers états, qui negotient des affaires fort différentes, qui ſont obligés de s'accommoder à divers caracteres, & quelquefois même à des caracteres tout oppoſés, de parer à divers inconveniens, de prevoir & de prévenir divers obſtacles, & de ſe menager un grand nombre de reſſources, n'acquierent pas moins d'étendue que de ſouplelſe.

Les Maîtres, auxquels l'éducation de la jeuneſſe eſt confiée, loin d'étendre le genie de leurs Diſciples, comme ils devroient, contribuent ordinairement à le reſſerrer, par l'autorité qu'ils ſe donnent ſur eux. Un Diſciple qui n'oſe parler, qui n'oſe même penſer, qui n'oſe pas ſeulement s'habiller, ni porter ſes cheveux, qui n'oſe preſque éternuer, autrement que ſon Maître, craignant toujours d'être grondé, en ſe donnant le moindre effort, s'accoutume peu à peu à ne point penſer; la memoire eſt la ſeule faculté dont il faſſe uſage, & encore la remet-il entre les mains de ſon Maître pour n'y tracer que ce qu'il trouve à propos.

Rien ne s'oppoſe plus à l'étendue de l'eſprit que la flateuſe penſée qu'on en a déja

ja assez, on ne se met plus en peine d'en acquerir dès qu'on s'imagine qu'on n'en a plus besoin ; mais rien n'est plus vain que cette prevention, notre Esprit peut toujours croître, & non seulement nous pouvons toujours acquerir de nouvelles connoissances, mais nous pouvons nous rendre de jour en jour plus capables d'en acquerir. Le travail, quand il est bien conduit, n'enrichit pas seulement notre esprit de nouvelles acquisitions, il l'étend de plus & le fortifie ; C'est là une des merveilles de notre nature, que les grands genies sentent beaucoup mieux que les petits. Ceux-ci ne voyant rien au delà d'eux-mêmes, restent dans la pauvreté & dans l'inaction, ridiculement satisfaits de leur habileté imaginaire ; mais ceux qui sont veritablement habiles, à mesure qu'ils avancent s'apperçoivent qu'ils peuvent, & qu'ils doivent aller encore beaucoup plus loin ; & attentifs au chemin qui leur reste à faire, ils n'ont garde de s'enorgueillir de celui qu'ils ont deja fait.

XIII. Dans les matieres de simple Theorie, où l'on a tout le loisir que l'on veut, le tems & l'application peuvent suppléer à l'étendue de l'Esprit : mais dans les affaires de pratique quand il s'agit d'entreprendre & d'executer, comme tous les faux pas sont de consequence, que les mepriſes coutent cher, quelquefois même ne peuvent se reparer, & qu'enfin le tems presse souvent, & les occasions s'échappent, il est de la derniere importance d'avoir une étendue de genie, à envisager d'abord tous les biais qu'on peut prendre & tous les inconveniens qu'on a à

Elle est sur tout necessaire dans la pratique.

éviter, & qui pesant tout avec justesse & combinant la force, la promptitude, la facilité, & la sureté des moyens, se détermine toujours pour la meilleure route. On manque cette route ou parce que l'esprit, faute de fecondité, n'en découvre qu'un petit nombre, & oublie precisément celle qu'il falloit trouver; ou pour ne savoir pas la choisir, quand même elle se presente, ce qui arrive presque toujours lorsque, par petitesse de genie, on se trouve accablé sous une grande multitude de vuës. Il faut donc s'accoutumer & dans les histoires circonstanciées qu'on lit, & dans les évenemens dont on est le témoin, ou dont on peut se faire instruire par les autres, il faut, dis-je, s'accoutumer à se représenter l'assemblage des causes qui contribuent à un effet; il faut reflechir sur les desseins qui échouent, & sur les conjonctures qui les font échoüer; il faut se demander à soi-même ce que l'on auroit fait en pareil cas, & comparer ses vuës avec celles des autres; il faut s'instruire du cœur de l'homme, & des ressorts qui le mettent en mouvement; il faut pratiquer le monde, & joindre sans cesse l'experience aux reflexions, & les reflexions à l'experience. Il y en a plusieurs qui s'abandonnent à leurs idées sans les justifier sur les évenemens; ces gens-là n'enfantent que des chimeres, & des projets qui ne peuvent réüssir. Il y en a d'autres qui ne savent qu'imiter ce qu'ils ont vû; un cas tant soit peu extraordinaire les deconcerte entierement. XIV.

(4) Mr. de Cambrai nous trace dans plus d'un endroit l'idée d'un Souverain dont les lumieres ont l'étenduë qu'elles doivent avoir. Dans le troisieme li-

XIV. Les bornes de notre Entendement ſont ſuivies d'une infinité de malheurs; les hommes ſe perdent, ils ſe damnent, & dès cette vie même ils s'attirent par leurs vices une infinité de fâcheux accidens, parce que, tout occupés du préſent, ils ne donnent aucune attention à l'avenir; ils ne le voyent point & ne penſent non plus aux ſuites de ce qu'ils font, que s'ils étoient aſſurés qu'ils n'en ont aucune à craindre. Mauvais effets d'un Eſprit borné.

Un Gentil-homme ruïne ſes Vaſſaux, il ne néglige aucune occaſion de les pincer & d'en tirer de groſſes amandes, il leur fait payer cherement tout ce qu'il leur accorde de douceurs. S'il voit chez quelqu'un de ſes payſans quelque choſe de bon, il faut qu'il s'en empare; ce manége lui plaît, il s'en applaudit, mais il court à ſa ruïne, & ſon avarice trop impatiente rendra ſes enfans miſerables; ſes Vaſſaux s'appauvriront, ils perdront le courage de travailler, quand ils s'appercevront qu'ils ne travaillent que pour l'avantage d'autrui; la faineantiſe les ruïnera de plus en plus, la miſere les rendra enfin capables de tout; & le Seigneur, non ſeulement ſera mal payé de ce qu'on lui doit, il ſera mal ſervi, il ſera volé, ſon village ſe depeuplera, ſes dixmes baiſſeront avec la recolte des terres mal cultivées, il ne tirera plus aucun benefice des ventes, quand perſonne ne ſera plus en état d'acheter, & ſa poſterité pour le moins, ſentira les effets de ſes vûes trop courtes & trop bornées. (4) Rien

livre de *Telemaque* (pag. 54. de la 1. Ed. de Paris conforme au Ms. original 1717.) il fait ainſi parler un Citoïen de cette grande ville qui paroiſſoit la ville commune de tous les peuples. „ Recevez bien & facilement

Rien n'eſt plus important au bien de la Societé, qu'une grande étendue de lumieres dans

» tous les Etrangers ; faites-leur trouver dans vos
» ports la ſureté, la commodité, la liberté entiere;
» ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni
» par l'orgueil. Le vrai moien de gagner beaucoup
» eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir
» perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les E-
» trangers ; ſouffrez même quelque choſe d'eux ;
» craignez d'exciter la jalouſie par votre hauteur ;
» ſoyez conſtant dans les regles du commerce, qu'el-
» les ſoient ſimples & faciles ; accoutumez-vous à
» les ſuivre inviolablement ; puniſſez ſeverement la
» fraude & même la négligence ou le faſte des Mar-
» chands, qui ruinent le commerce en ruinant les
» hommes qui le font : ſur tout n'entreprenez ja-
» mais de gêner le commerce pour le tourner ſelon
» vos vûes. Il faut que le Prince ne s'en mêle
» point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes
» Sujets qui en ont la peine ; autrement il les de-
» couragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les
» grandes richeſſes qui entreront dans ſes Etats. Le
» commerce eſt comme certaines ſources ; ſi vous
» voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir.
» Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent
» les Etrangers chez vous. Si vous leur rendez le
» commerce moins commode & moins utile, ils
» ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent
» plus, parce que d'autres peuples profitant de votre
» imprudence les attirent chez eux, & les accoutument
» à ſe paſſer de vous. *Liv.* XII. *pag.* 262. Les Princes
» avides & ſans prévoïance ne ſongent qu'à charger
» d'impôts ceux d'entre leurs Sujets qui ſont les
» plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire vi-
» loir leurs biens : c'eſt qu'ils eſperent en être payés
» plus facilement ; en même temps ils chargent
» moins ceux que la pareſſe rend plus miſerables.
» Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons,
» qui recompenſe le vice, & qui introduit une né-
» gligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'E-
» tat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il
» le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négli-
» gent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats
» qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au
» contraire, donnez des graces & des exemptions aux

fa-

dans ceux qui gouvernent. Les perſonnes publiques devroient ſe regarder comme des per-

„ familles qui ſe multiplient ; augmentez à propor-
„ tion la culture de leurs terres. Bientôt leurs famil-
„ les ſe multiplieront, & tout le monde s'animera
„ au travail ; il deviendra même honorable. . . .

„ Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la
„ paix & dans l'abondance, les delices les corrom- p. 264.
„ pront, & ils tourneront contre moi les forces que je
„ leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor,
„ cet inconvenient. C'eſt un prétexte qu'on allegue
„ toûjours pour flatter les Princes prodigues, qui
„ veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remede
„ eſt facile. Les Loix que nous venons d'établir pour
„ l'Agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; & dans
„ leur abondance ils n'auront que le neceſſaire, par-
„ ce que nous retranchons tous les Arts qui fourniſ-
„ ſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera di-
„ minuée par la facilité des mariages, & par la gran-
„ de multiplication des familles. Chaque famille é-
„ tant nombreuſe & aiant peu de terre, aura beſoin
„ de la cultiver par un travail ſans relâche ; c'eſt la
„ moleſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples in-
„ ſolens & rebelles. . . .

„ Souvenez vous que les païs où la domination du p. 266.
„ Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Sou-
„ verains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils rui-
„ nent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat ; mais
„ auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en fri-
„ che & preſque deſertes ; les Villes diminuent cha-
„ que jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut
„ être Roi tout ſeul & qui ne l'eſt que par ſes peu-
„ ples, s'aneantit lui-même peu à peu par l'aneau-
„ tiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes ri-
„ cheſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent
„ & d'hommes : cette derniere perte eſt la plus gran-
„ de & la plus irreparable ; ſon pouvoir abſolu fait
„ autant d'eſclaves qu'il a de Sujets. On ſe flate, on fait
„ ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes
„ regards. Mais attendez la moindre revolution,
„ cette Puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un ex-
„ cès trop violent, ne ſauroit durer, elle n'a aucu-
„ ne reſſource dans les cœurs des peuples ; elle
„ a laſſé & irrité tout le corps de l'Etat, elle
„ contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer

perſonnes éternelles, & profiter ſans ceſſe de la connoiſſance du paſſé, afin de pourvoir ſagement à l'avenir, qui ne doit pas leur tenir moins à cœur que le préſent, à moins qu'ils ne trouvent à propos de dire: „ Puiſ„ qu'une heureuſe fortune m'a placé là où je „ me vois, ſans m'informer de ce qu'on fe„ ra après moi, je veux que mes interêts „ préſens ſoient mon unique regle, c'eſt le „ centre où je veux tout rapporter. " Un homme, qui eſt dans les principes d'Epicure & qui raiſonne ainſi, penſe conſéquemment.

Faute d'étendue d'eſprit, par pitié pour les coupables, on refuſe aux innocens une protection qu'on leur doit.

Faute d'étendue d'eſprit on ne s'apperçoit pas que, dans les Controverſes, loin de ſe tirer d'affaire, on s'attire de nouveaux embarras, par des réponſes que la fauſſe honte de ceder dicte ordinairement. Souvent encore un eſprit borné ne voit pas que le coup, qu'il deſtine à un adverſaire, va retomber ſur lui, & que les raiſons par leſquelles il appuye certains endroits de ſon Syſtême, ſerviront à en deranger d'autres.

En vain un homme a de bonnes intentions; ſi par un effet de ſa pareſſe, ſi faute d'exercice, ou de bonne methode, ſon genie eſt trop borné; dès qu'en flattant ſon amour propre on lui preſentera un projet, il y donnera de tout ſon cœur, il ſera charmé

„ après un changement. Au premier coup „ qu'on lui porte, l'Idole ſe renverſe & eſt fou„ lée aux piés. Le mépris, la haine, la crain„ te, le reſſentiment, la defiance, en un mot tou„ tes les paſſions ſe réüniſſent contre une autorité ſa„ odieu-

mé de le voir réuſſir; il s'applaudira d'y avoir contribué, il ne s'appercevra pas qu'il a travaillé, en même tems, à ſapper les libertés de ſa patrie, & qu'il lui a porté des coups fatals, dont ſa poſterité, & lui-même peut-être, ſe ſentira dans quelque tems.

En vain on s'eſt inſtruit ſur les fondemens du Droit; en vain on ſait, par exemple, qu'il faut rapporter ſa conduite au bonheur de la Societé; ſi on n'aime pas ce principe, ſi on ne ſe l'eſt pas rendu très-familier, & ſi l'on n'a pas aſſez d'étendue d'eſprit pour l'appliquer aiſément à toutes les occaſions, on ſacrifiera des interêts eſſentiels de la Societé, dont on eſt membre, à de petits interêts particuliers, & à de menues bienſéances, dont les petits genies font leur capital. C'eſt ainſi qu'on foule aux pieds les Regles du devoir, parce qu'on ignore, ou qu'on a oublié celles du Raiſonnement, & que faute d'une bonne Logique, on ſe borne à une imparfaite Morale.

CHAPITRE IV.

Des perceptions des Sens.

I. QUAND on dit que *l'on voit*, par exemple, *un arbre*, & que *l'on ſent la chaleur d'un poële*, on confond trois

Trois choſes à diſtinguer

„ odieuſe. Le Roi qui dans ſa vaine proſperité ne trou-
„ voit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vé-
„ rité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme
„ qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes
„ ennemis.

dans les sensations.

trois choſes différentes en une, & on les raſſemble ſous un même nom; car 1. les *Organes* de notre corps ſont *frappés* par quelque choſe d'exterieur, qui porte ſon impreſſion juſqu'à eux. 2. Cette impreſſion corporelle eſt ordinairement ſuivie d'une *Perception*, je dis *ordinairement* & non pas *néceſſairement*, car quelquefois cette ſuite eſt interrompue, & cette conſéquence ordinaire n'a pas lieu, puiſque des gens paſſent près de nous, que nous n'appercevons point, quoique nous ayons les yeux ouverts, très-bien diſpoſés & tournés de leur côté; nous ne les appercevons point, dis-je, & leur idée ne s'excite point, parce que nous ſommes occupés d'autres penſées, & cependant ce qui a accoûtumé d'agir ſur l'œil, quand l'objet eſt préſent, agit certainement pour lors; car les objets exterieurs n'attendent pas, pour faire impreſſion, que nous ſoïons d'humeur à nous en appercevoir. Tout cela prouve ſans contredit qu'appercevoir, & recevoir, ſur les organes de la vue, une impreſſion très-nette même & très-vive, ſont deux choſes différentes, & qu'il ne faut point confondre la perception avec l'ébranlement de l'organe (1). Après

CHAP. IV. (1) Ciceron avoit fait cette remarque, & il concluoit de là que c'eſt l'eſprit qui voit & qui entend, & non pas les organes, dont il eſt obligé de ſe ſervir pour voir & pour entendre. *Nos enim ne nunc quidem oculis cernimus ea, quæ videmus. Neque enim eſt ullus ſenſus in corpore, ſed, ut non ſolùm Phyſici docent, verùm etiam Medici, qui ipſa aperta & patefacta viderunt, via quædam ſunt ad oculos, ad aures, ad nares à ſede animi perforata. Itaque ſæpè aut cogitatione, aut aliquâ vi morbi impediti, apertis atque integris & oculis, & auribus, non videmus, nec audimus:*

Après le mouvement de l'organe & la perception qui le suit, nous *jugeons* qu'il y a au dehors un Objet qui répond à cette perception, qui en est la cause & qui lui ressemble. Quoi que ce troisieme acte vienne ordinairement à la suite des autres, & que la promptitude même avec laquelle il les suit, soit cause qu'on le confond avec eux, & qu'on ne les prend tous trois que pour un, il ne laisse pas quelquefois d'en être separé. Lorsque, de loin, & dans un temps sombre, mon œil est frappé, & que cette impression est incontinent suivie de l'idée d'un Loup, je puis pourtant m'empêcher de croire, que cet objet éloigné soit effectivement un Loup, & ressemble à mon idée.

En quoi consiste l'erreur des sensations.

II. Il est toûjours certain que j'ai effectivement l'idée que j'ai & que j'apperçois; mais il n'est pas toûjours sûr qu'elle soit la juste représentation de l'objet qui l'a fait naître. La perception est bien toûjours une vraye perception, mais le jugement qui le suit est quelquefois trompeur. Il est toûjours vrai que l'idée d'un Loup est effectivement l'idée d'un Loup, & il n'y a d'erreur que dans l'application précipitée que j'en fais à un objet auquel elle ne convient pas. Il

ut facilè intelligi possit, animum & videre, & audire, non eas partes, quæ quasi sunt fenestræ animi: quibus tamen sinistra nihil queant meus, nisi id agat, & adsit. Quid, quod eâdem mente res dissimillimas comprehendimus; ut colorem, saporem, calorem, odorem, somnum? quo numquam quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, ut idem omnium judex solus esset. Cic. Tusc. Quæst. Lib. I.

Le Pere Lami s'est appliqué à éclaircir ce raisonnement.

Il ne faut pas confondre les ſenſations avec le ſouvenir qui nous en reſte, car on ſe ſouvient avec plaiſir d'une douleur que l'on a ſoûtenuë & à laquelle on n'eſt plus expoſé ; ſouvent ce ſouvenir n'eſt qu'une idée qui nous repréſente la ſenſation ſous une notion vague de plaiſir & de douleur ; mais quelquefois auſſi cette idée a la force de cauſer quelques ébranlemens dans les organes & de ramener par là quelque foible ſentiment.

Les ſenſations ne ſont pas en nous de juſtes repréſentations des objets.

III. Tout le monde convient que de certains objets n'ont rien de ſemblable aux ſentimens qu'ils font naître. Il ſeroit extravagant, par exemple, de penſer qu'une épingle renferme en ſoi quelque choſe qui reſſemble à la douleur qu'on reſſent quand on eſt piqué, perſonne ne s'eſt jamais aviſé de le ſoupçonner. Mais ſouvent on attribue aux objets je ne ſai quoi de ſemblable aux ſentimens qu'ils font naitre, & quelquefois on ne tarde pas à ſe convaincre que l'on s'eſt trop preſſé à ſuppoſer cette reſſemblance. Si je mets, par exemple, une main bien froide dans de l'eau tiede, je dirai que je ſens que cette eau eſt chaude, mais dès que j'y aurai plongé mon autre main fort échaufée & brûlante, je ſentirai cette même eau très-froide. Il n'eſt pas poſſible pourtant qu'elle ſoit tout à la fois ſemblable à ces deux ſentimens, ils ſont trop oposés, & par conſéquent je dis que je ſens, quand de plus je juge, & je confonds dans mon jugement l'apparence avec la réalité. Il en eſt de même, lorſque par le moyen d'un Priſme, je fais tomber ſur un papier blanc l'apparence des couleurs de l'Arc-en-Ciel ; Je dis que

je

je les vois, parce que je juge qu'elles y ſont, au lieu de juger ſimplement qu'elles y paroiſſent. Il faut donc être *retenu à juger des objets par les perceptions des Sens :* & juſques à ce qu'une ſolide étude de Phyſique nous ait appris à demêler ce qui appartient à l'Ame d'avec ce qui appartient au Corps, le meilleur eſt de *ſuſpendre* ſon jugement *ſur la nature de ces apparences* exterieures.

IV. Mais ſi nos mains, dira-t-on, nous font appercevoir dans le feu une chaleur qu'il n'a point, & nos yeux ſur les objets des couleurs qui n'y ſont pourtant pas, l'Auteur qui nous a formés nous a mis dans la néceſſité de nous meprendre à tout moment ? Nullement. La Chaleur paroit dans le Feu, & les Couleurs ſur les objets, cela eſt vrai, & nous ne nous trompons point quand nous jugeons qu'elles y paroiſſent : mais nous commençons de nous tromper quand nous jugeons que cette Chaleur & ces Couleurs ſont effectivement & réellement dans les objets qui en revêtent l'apparence, & c'eſt ce que nos Sens ne nous apprennent point. Ils ne nous donnent aucune inſtruction ſur la réalité, ils ne nous avertiſſent à cet égard que de l'apparence, c'eſt à l'Entendement à décider du reſte.

Nos ſenſations nous avertiſſent des rapports que les corps exterieurs ont avec le nôtre.

Mais ici l'on peut s'aſſurer de plus d'une vérité, 1. que nos ſenſations nous font connoitre le rapport que les objets qui les cauſent ont avec notre Corps. Les objets en s'éloignant nous paroiſſent plus petits, parce qu'ils peuvent moins ſur nous ; Ceux qui cauſent des ébranlemens utiles, ou des ébranlemens qui prouvent le bon état de notre Corps, produiſent des ſenſations agréables ;

Ceux qui déchirent des parties ſolides, ou qui excitent des mouvemens propres à diſſiper & à épuiſer les eſprits, produiſent des effets qui ſont ſuivis de ſentimens pénibles. Ainſi les gens robuſtes ſe plaiſent dans de violens exercices, & ceux dont les fibres ſe ſont durcies par l'uſage trouveront délicieuſes des liqueurs vives & pénetrantes, inſupportables à ceux dont les organes ſont d'une tiſſure plus délicate. A cela on pourroit oppoſer qu'on mange avec plaiſir des alimens mal ſains, & qu'on a de l'averſion pour des remedes très-utiles : mais je reponds 1. que la ſenſation ne nous avertit pas du rapport qu'un Corps, appliqué ſur le nôtre, peut avoir dans la ſuite, avec notre ſanté, mais ſimplement de l'effet qu'il produit incontinent ſur la partie ſur laquelle il s'applique. Je réponds 2. que l'arrangement de notre Corps a été troublé par les fautes du peché, & par nos habitudes. Un remede utile agit desagréablement ſur un Corps derangé, & effectivement nous ne ſommes pas faits pour les remedes, dont les premieres impreſſions ſont même nuiſibles autant que desagreables. L'Homme avoit été d'abord deſtiné à vivre heureuſement & en ſanté, & depuis la chute notre délicateſſe & nos mélanges nous ont gâté le goût, qui ſans cela, auſſi fin & auſſi juſte que celui des animaux, que le commerce de l'homme n'a point corrompu, demêleroit, par ſes ſentimens de plaiſir ou d'averſion, ce qu'il doit rechercher d'avec ce qu'il doit éviter.

Je remarque 3. que les ſenſations étant établies pour nous avertir des dérangemens qui ſurviennent à notre Corps, les mouvemens

mous ordinaires, les mouvemens continués n'en doivent exciter aucunes; ſans cela notre eſprit ſans ceſſe occupé de mille ſenſations, ſe trouveroit continuellement hors d'état de former des idées, de refléchir, de mediter. Les mouvemens qui n'ébranlent pas les parties du Corps avec plus de force que le cours continuel des eſprits & du ſang, ne doivent pas non plus faire naitre des ſenſations; car ſi même quelques-uns de ces mouvemens peuvent avoir, à la longue, de fâcheuſes ſuites, ils ſe diſſipent auſſi très-ſouvent, ſans aucun effet. Il ne convient donc pas qu'ils nous donnent à tout moment des allarmes inutiles. Ajoutons à cela que ces legers & ſecrets mouvemens ſe font dans des parties, hors de l'atteinte des remedes, & qu'enfin depuis le peché, l'homme naiſſant pour mourir, il étoit de la charité du Créateur que de leurs achéminemens à une mort inévitable ne ſe fiſſent pas remarquer par des ſenſations douloureuſes ou triſtes.

V. 2. Les perceptions des Sens nous fourniſſent encore des preuves très-aſſurées de l'exiſtence des objets qui nous environnent. Quelquefois, je l'avoue, nous croyons voir ce que nous ne voyons point, c'eſt ce qui arrive dans les ſonges, & dans les accès d'une phreneſie; toute la vie ne ſeroit-elle donc point une ſuite de pareilles illuſions? Cette difficulté conſidérée en gros pourroit troubler un Eſprit foible, & qui dort preſque en veillant; mais un peu d'attention ſur le détail de ce que nos Sens apperçoivent la fait abſolument évanouïr. Quoi, je ſongerois conſtamment que j'ai pour pere & pour mere

Elles nous aſſurent de l'exiſtence des objets.

mere des perſonnes qui n'ont jamais été? Dès que j'aurois ſongé, dans le tems que j'appelle veille, que quelqu'un eſt mort, jamais plus, dans ces tems de veille, je ne ſongerois qu'il eſt vivant? Dès que j'aurois commencé à ſonger que je voyage; mon égarement enfanteroit toujours de nouveaux chemins, de nouvelles villes, de nouveaux hôtes, de nouvelles maiſons, de nouveaux appartements; jamais je ne croirois me trouver dans le lieu d'où il me ſembleroit que je ſuis parti? Je ſongerois que j'étudie, & dans cette illuſion, je m'inſtruirois par ordre & j'apprendrois effectivement? Il eſt aiſé de pouſſer ce détail, & plus on y inſiſtera, plus on ſentira diſſiper ſes premiers doutes, s'il eſt poſſible qu'on en ait de ſi outrés; car j'ai de la peine à me perſuader qu'il y ait des gens aſſez fous pour les ſoutenir ſincerement; Il s'eſt trouvé des Eſprits aſſez de travers & aſſez chicaneurs pour ſe faire un plaiſir d'embarraſſer par de ſemblables objections ceux qui avoient moins de genie; peut-être auſſi qu'à force de contredire, & de s'élever contre la Vérité, ils en ont perdu le goût, & donné eux-mêmes à la fin dans des ſentimens dont ils s'étoient moquez les premiers, de même qu'il arrive aux menteurs de ſe tromper eux-mêmes, & de croire enfin, à force de le redire, ce qu'ils n'ont d'abord inventé que pour tromper les autres. On peut ſi ſouvent contrefaire le fou qu'à la fin on le devient effectivement.

Un Auteur moderne prétend renverſer le Pyrrhonisme en niant l'exiſtence des Corps & en n'admettant que celle des Eſprits. S'il a deſ-

deſſein d'impoſer par là au reſte des hommes, & qu'il eſpere d'y réüſſir ; il en a bien mauvaiſe opinion ; & s'il penſe comme il parle, il ne donne pas une grande idée de ſon Bon Sens, & il faut qu'il ſuppoſe le cerveau des autres hommes renverſé autant que le ſien l'eſt effectivement. Nous ſommes tous de purs eſprits ſi l'on veut le croire, & nous nous trompons tous, quand nous croyons communiquer nos penſées par l'entremiſe des Corps, car il n'y a point de Corps. Cet Auteur n'a point fait imprimer un Livre, il en a ſeulement eu une idée & c'eſt cette idée que nous liſons ; le Libraire, de qui nous croyons acheter ce Livre, n'éxiſte qu'en idée, non plus que l'argent que nous lui donnons. Les Traitez de paix, les Guerres qu'ils terminent ; le Feu, les Remparts, les Armes, les Bleſſures, les Whigs, les Toris, dans tout cela il n'y a rien de réel que l'idée ; & tous les ſoins qu'on ſe donne pour s'avancer dans la connoiſſance des Métaux, des Plantes, & du Corps humain, ne nous fait faire des progrès que dans le païs des idées. Il n'y a ni Fibres, ni Sucs, ni Fermentation, ni Graines, ni Couteaux pour les diſſequer, ni Microſcope pour les voir ; mais moyennant l'idée d'un Microſcope, il naitra en moi des idées d'arrangemens merveilleux dans de petites parties idéales.

VI. Dès que l'on fera attention ſur la ſtructure des organes de nos Sens ; la Sageſſe, & la Bonté de la Cauſe qui les a diſpoſés ſautera aux yeux ; cette Cauſe Suprême d'une ſageſſe & d'une bonté inexprimable, qui ne fait rien ſans deſſein, s'eſt viſiblement pro-

Par les Sens nous diſcernons les objets corporels.

propoſé de nous mettre par nos Sens, en poſſeſſion des objets corporels, en état d'en jouïr & de profiter de leur commerce. Mais ce commerce ne ſeroit qu'un égarement perpetuel, & toute notre conduite n'auroit rien de ſûr, ſi par nos Sens nous ne pouvions pas ſurement diſtinguer un corps d'avec un autre. A la vérité leur penetration ne va pas juſques à nous en découvrir la nature, la conſtitution interieure & les premiers principes; mais le repos de la vie demande que l'on puiſſe certainement & ſans riſque de ſe tromper, démêler les objets, & ſavoir que ce que l'on touche eſt, par exemple, comme il le paroit, un Cheval, un Arbre, un Homme, une Pierre, du Pain &c.

Un homme croit avoir aujourd'hui la même femme que hier, il croit dîner avec les mêmes enfans qui ſoupoient le ſoir précedent à ſa Table, il croit conferer avec les mêmes Senateurs avec qui il s'entretenoit il y a peu de jours; Dira-t-on que peut-être cela eſt vrai, mais qu'il n'eſt pas certain, que le rapport des Sens ne fonde tout au plus que des probabilités: qu'il ſe peut que tout cela ne conſiſte qu'en apparences & que ces apparences ſoient trompeuſes? Qui eſt-ce qui ſauroit gré d'une vie toûjours flottante dans ces incertitudes, & quel ſeroit le prix de ce préſent? Il y en a qui ſe ſont tellement affoibli l'eſprit par des abſtractions continuelles, & ſi je l'oſe dire, tellement alambiqué le cerveau par des poſſibilités Metaphyſiques, que pour s'aſſurer de l'exiſtence des Corps, ſur le pié que le gros des hommes en eſt per-

perſuadé, ils ont eu beſoin du ſecours de la Foi. Si ceux qui parlent ainſi ſont de bonnes gens, comme rien ne m'oblige de penſer le contraire, aſſurément ils ne penſent point aſſez à ce qu'ils diſent, & ils tombent viſiblement en contradiction, à moins que par la *Foi* ils n'entendent un *Enthouſiaſme*, une revelation interieure & une action ſecrete & toute-puiſſante par laquelle Dieu grave dans leur ame, une perſuaſion inébranlable de ce qu'il lui plait; Mais ſi la Foi, ſuivant le ſens qu'on donne ordinairement à ce terme, eſt une perſuaſion de la vérité & de la divinité de ce Livre que nous appellons le Vieux & le Nouveau Teſtament, il eſt évident que cette perſuaſion eſt toute fondée ſur le témoignage des Sens; il faut s'aſſurer que c'eſt là un Livre, & non une apparence & un phantôme de Livre; que ce Livre eſt compoſé de tels & tels caracteres; que ces caracteres forment de tels & tels mots, & que ces mots ont un tel & tel ſens. Il y a plus, ce Livre ſe trouveroit tout rempli de Sophiſmes, ſi le rapport des Sens n'étoit pas un fondement de certitude; A tout moment ſes Auteurs en appellent au témoignage des Sens, ils appuyent ſur leurs rapports, ils établiſſent la preuve de la Divinité de leur miſſion, ſur *ce que les yeux ont vû*, *ſur ce que les oreilles ont ouï*, *ſur ce que les mains ont touché*; C'eſt de ces principes, ſuppoſés par eux pour inconteſtables, qu'ils tirent leurs preuves pour amener les hommes à la Foi, au lieu que nos prétendus Philoſophes ont beſoin du ſecours de la Foi, pour compter ſur le témoignage des Sens. 1. Jean I. 1.

VII.

Précautions pour éviter la mepriſe.

VII. On ſe trompe quelquefois, il eſt vrai, en jugeant des choſes ſur le rapport des Sens, & l'on prend un objet pour un autre. Mais c'eſt lors que l'on ſe précipite à juger ſur les premieres apparences, & que l'on ne prend pas aſſez de précautions. Mais ſi, en obſervant toutes les précautions pratiquables, on ſe trompoit encore, nous flotterions dans une perpetuelle incertitude, ſans pouvoir nous en tirer. Ces précautions conſiſtent à *conſulter plus d'un Sens, à s'arrêter ſur un objet, à le conſiderer en divers tems, à diverſes repriſes, & en differentes ſituations, à s'informer enfin de ce qu'il paroît aux autres.* (2). Si après tout cela l'on ſe trompe encore, nous n'avons point de principe ſûr, & toute notre conduite ne roulera jamais tout au plus que ſur la probabilité, la Réligion qui eſt établie ſur les miracles, dont les Sens ſont les témoins, ſe trouvera appuïée elle-même ſur un fondement ſans certitude.

On donne trois regles dans l'Ecole moyennant leſquelles on ſe trouve en droit de compter ſur le témoignage des Sens. Les *Organes*, dit-on, doivent être *bien conſtitués*, le *Milieu diſpoſé* comme il faut, & l'objet *dans une convenable poſition*. Je tombe d'accord que les Sens n'impoſent pas, quand ces trois conditions ſont remplies; Mais comme il eſt difficile de s'en aſſurer, ces regles ſont inſuffiſantes. Nos *Organes* s'alterent ſans que nous le ſentions; Des variations

(2) *Et lumen mutari ſæpe volumus, & ſitus earum rerum quas intuemur, & intervalla aut contrahimus aut diduci-*

fiations qui ſurviennent dans le *Milieu*, tout imperceptibles qu'elles ſoient, en elles-mêmes, ne laiſſent pas de produire des effets très-ſenſibles ; & l'on ſe trompe enfin dans les jugemens que l'on porte ſur la ſituation & la diſtance des objets. Mais l'attention à nos Regles nous éclaircit ſur tout cela. Le Milieu n'eſt plus ſuſpect quand un Objet paroit le même, quoi qu'*examiné en divers tems*. La diſtance ne trompe pas, non plus que la ſituation, quand on la *varie*, ſans que l'effet en ſoit different ; & il ne ſe peut que les organes de tous les Sens dans un même homme, & beaucoup moins dans un grand nombre, ſoient derangés de la même façon, l'uniformité ne ſe rencontre pas ainſi dans le deſordre.

VIII. Si nos yeux avoient une pénetration à laquelle rien n'échapât, nous n'aurions qu'à les ouvrir ſur un objet, & incontinent nous ſaurions tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il renferme ; aucun de ſes principes ne nous échaperoit ; & pour devenir parfait Phyſicien, il n'y auroit qu'à promener ſes yeux ſur l'Univers, & enregîtrer, dans un bon ordre, tout ce qu'on y remarqueroit. On ſupplée à la foibleſſe des Sens par des Inſtrumens, l'Art vient à leur ſecours, il ſepare ce qu'ils ne pouvoient démêler & n'appercevoient que très-confuſément. C'eſt ainſi qu'avec des Demi-cercles on meſure les Angles avec une grande préciſion, & qu'avec des *Quadrans* & des *Horloges* on diviſe le

Moyens d'aider aux Sens.

ducimus, uſque eò ut aſpectus ipſe fidem faciat ſui judicii. Cicero.

le Temps & le cours du Soleil, en autant de portions que l'on veut, avec une grande juſteſſe. C'eſt ainſi qu'à l'aide des *Microſcopes* les petits objets ceſſent d'être imperceptibles, & que les plus éloignés ſemblent s'approcher d'un œil fortifié du *Teleſcope*.

On ne ſauroit diſconvenir que l'Imagination ne prête ſouvent aux yeux & qu'on ne croye voir ce qu'on imagine ſeulement. Que deux hommes, l'un que l'on connoit familierement, & l'autre qui ſe préſente pour la premiere fois, ſoient l'un & l'autre à la diſtance de cent pas, on diſtinguera tous les traits du premier comme s'il n'étoit qu'à quatre pas de diſtance; c'eſt à l'Imagination qu'il faut imputer cette netteté, car la vuë devroit appercevoir l'autre avec la même diſtinction. Je conclus de là que dans l'uſage des Microſcopes, il faut être ſur ſes gardes & craindre que l'Imagination ne prête aux objets au delà de ce qu'on y voit & de ce qui y eſt.

Les conjectures commencent où les Sens ceſſent.

IX. Quand les Effets ſe trouvent ſeuls à la portée de nos Sens, & que toutes les Cauſes leur échapent, on a recours aux *Conjectures*; on ſe figure des principes imperceptibles, mais capables néanmoins de produire les effets que l'on a remarqué; & pour s'aſſurer de la juſteſſe des conjectures, on en tire des conſéquences que l'on a ſoin de verifier par des experiences; on rejette celles que l'experience dement, on s'arrête à celles que l'experience confirme.

Quand la Raiſon nous faut, nous avons recours à l'experience qui eſt un moyen beaucoup

coup plus vil & plus foible, dit Montagne. C'eſt tout le contraire, quand nous ne pouvons pas nous inſtruire par l'experience, nous avons recours aux conjectures.

Si on avoit toûjours ſuivi cette methode, on auroit évité le ridicule de diſputer ſur les cauſes de quelques faits ſuppoſés. Les experiences demandent des ſoins & du temps, & quelquefois de la dépenſe; les conjectures ne coutent rien à une Imagination hardie. On ne daigne pas examiner les experiences, on les ſuppoſe & on ſe hâte de paſſer de l'experience aux conjectures. Mont. L. III. Ch. XI. *Les hommes, aux faicts qu'on leur propoſe, s'amuſent plus volontiers à en chercher la raiſon, qu'à en chercher la verité. Ils paſſent par deſſus les preſuppoſitions, mais ils examinent curieuſement les conſequences, ils laiſſent les choſes & courent aux cauſes.... Comment eſt ce que cela ſe fait? mais, ſe fait-il? faudroit-il dire. Noſtre diſcours eſt capable d'eſtoffer cent autres Mondes, & d'en trouver les principes & la contexture. Il ne luy faut ny matiere ny baſe. Laiſſez-le courre: il baſtit auſſi bien ſur le vuide que ſur le plain, & de l'inanité que de la matiere.*

Dare pondus idonea fumo. Pers. Sat. V.

Je trouve quaſi par tout, qu'il faudroit dire: Il n'en eſt rien. Et employerois ſouvent ceſte reſponce: mais je n'oſe: car ils crient, que c'eſt une deffaicte produicte de foibleſſe d'eſprit & d'ignorance. Et me faut ordi-

ordinairement basteler par compaignie, à traiter des sujects, & contes frivoles, que je mescrois entierement. Joinct qu'à la verité, il est un peu rude & querelleux, de nier tout sec, une proposition de faict : Et peu de gens faillent, notamment aux choses malaisées à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veu : ou d'alleguer des tesmoins, desquels l'autorité arrête nostre contradiction. Suivant cet usage, nous savons les fondemens, & les moyens, de mille choses qui ne furent oncques. Et escarmouche le monde, en mille questions, desquelles, & le pour & le contre, est faux. ITA *est; finitima sunt falsa veris, ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere.*

Cic. Acad. Quæst. 4.

Pour tirer des experiences tout le secours auquel elles sont destinées, 1. on doit les faire avant que de s'être déterminé à aucune hypothese, ou du moins, on doit être toujours prêt d'abandonner une hypothese, ou de la corriger sur les experiences. 2. Il les faut réiterer, car on peut aisément attribuer un effet à des causes dont il ne dépend point, faute de s'être rendu attentif à toutes les circonstances, attention qu'il est difficile d'avoir du premier coup. 3. Il faut les faire &

(2) *Hist. de l'Ac.* 1704. *des Sc.* " Il est certain qu'une infinité de choses ne demeurent obscures, que faute d'un assez grand nombre de faits, qui les présentent à nos yeux de plusieurs manieres différentes, ou qui nous en apprennent toutes les circonstances essentielles.

P. 17. de l'Ed. d'Amst.

P. 47. " En substituant au sel acide du souffre l'Huile de Vitriol, & à la partie grasse & inflammable, l'Huile de Terebentine, on reüssit à faire du souffre brûlant.

" Un

& en divers tems & en divers lieux, pour découvrir ce que les circonſtances exterieures ont de pouvoir ſur l'effet dont on étudie la cauſe. 4. Il faut diverſifier les matieres ſur leſquelles on fait des eſſais pour remarquer tout ce que la cauſe qui agit tire de ſecours des ſujets ſur leſquels elle opere ; & pour meſurer plus juſte la force des cauſes il faut varier & les doſes dans leſquelles on les employe, & les doſes des matieres que l'on expoſe à leur action. (2)

L'Air produit de grands effets ; on ne ſauroit voir la figure de ſes parties, mais on conjecture qu'elles ſont en même tems pliantes & rigides, qu'elles ſe replient ſur elles-mêmes & ſe roulent comme autant de petits reſſorts, qu'elles ſe debandent auſſi & s'étendent dès qu'elles en ont la liberté. De cette ſuppoſition l'on conclut que l'Air ſeroit capable de ſoutenir de grands poids : & pour voir ſi l'experience prouve qu'il ait cette force, on remplit de liqueur des tuyaux, ouverts ſeulement par un de leurs bouts, & en preſſant ce bout avec le doit on les renverſe dans un vaiſſeau plein de la même liqueur, mais librement expoſé à l'action de l'air. Cet- Exemples.

(2) „ Un pendule de trois piés huit lignes & demi „ fait ſa vibration dans une minute ſeconde à Pa- „ ris, à Vranisbourg & à Bayonne. Dans l'Ile de „ Gorée à 14. degrés de latitude il faut que la lon- „ gueur du pendule ſoit plus courte de deux lignes & „ dans l'Ile de Cayenne à 5. degrés de latitude elle „ n'eſt plus courte que de cinq quarts de ligne ; la di- „ verſité des experiences empêche de ſe méprendre en „ conjecturant avec trop de promptitude que le voiſi- „ nage de l'Equateur eſt la veritable cauſe de cet ac- „ courciſſement. Hiſt. de l'Acad. de 1703. p. 160.

Cette action ſoutient la liqueur du tuyau dont le bout ouvert trempe & le bout fermé eſt en haut : On fait cette experience avec des tuyaux de diverſes groſſeurs, & la hauteur de la liqueur ſoutenue ſe trouve toujours la même, parce qu'il y a à proportion une plus groſſe colomne d'air qui la contrepeſe. On eſſaye ſi elle réuſſira de même dans les lieux bien fermez, pour découvrir ſi c'eſt à la peſanteur ou au reſſort de l'air qu'il faut immediatement rapporter la ſuſpenſion de la liqueur : Mais pour s'aſſurer que le poids contribue au reſſort, on réitere l'experience dans de différentes élevations. On ſe ſert enfin de tuyaux de différentes figures, & on employe des liqueurs de différent poids ; dès là on paſſe aux ſolides, & l'on trouve moyen de faire ſoutenir à l'air des plaques de marbre ou d'acier très-polies appliquées l'une ſur l'autre, à l'inferieure deſquelles on ſuſpend encore pluſieurs poids. Voilà dans quelles précautions, dans quelle exactitude, & dans quelles ſcrupuleuſes défiances il faut étudier la Nature, & y chercher la verification des conjectures par leſquelles on tâche d'arriver à la connoiſſance de ce que l'on ne ſauroit voir, quelque ſoin que l'on y apporte.

Ce n'eſt pas ſeulement en matiere de Phyſique, qu'il faut avoir ſoin de juſtifier ſes raiſonnemens par l'experience, cette précaution s'étend plus loin & il faut en uſer dans tous les ſujets qui en ſont ſuſceptibles. Voici, par exemple, un raiſonnement fort ſpecieux, qui a impoſé à diverſes perſonnes & à ceux-là même qui n'étoient rien moins que prévenus contre les Spectacles. *Rien*,

dit-

dit-on, *ne paroit plus contraire à une action Tragique que le Chant, & rien ne doit être plus ridicule que des gens qui font en Muſique une converſation.* Il y a long-tems qu'on a fait ce raiſonnement, & il me ſouvient qu'il me parut démonſtratif la premiere fois que je le lus ; voilà pourquoi dans la prévention que l'Opera étoit une imagination des plus deraiſonnables, je n'avois pas même la curioſité d'y aller, & ſans un effet de complaiſance j'ignorerois encore ce que c'eſt. Dès que j'y fus je ne tardai pas à ſentir la différence qu'il y a entre connoître la verité par experience, & s'imaginer de l'avoir démontrée par quelques raiſonnemens vagues ; ce que des raiſonnemens de cette nature m'avoient fait traiter de ridicule devint l'objet de mon admiration, & le chant me parut ſoutenir merveilleuſement tous les ſentimens qu'on exprimoit de cette maniere & toutes les repréſentations que je voyois, ou plûtôt toutes les actions dont je m'imaginois être le témoin. Je repris donc le raiſonnement qui m'avoit ébloui, & l'examinant avec plus de circonſpection, pour en découvrir le défaut, je remarquai bien-tôt que je m'étois trompé, en étendant à toute ſorte de converſations, ce qui ſeroit très-vrai des converſations ordinaires ; celles qui roulent ſur des matieres d'une diſcuſſion longue & difficile demandent & une exacte préciſion dans les termes & une parfaite tranquillité dans le cœur : Une maniere de s'entretenir auſſi peu commune que le chant ne conviendroit pas non plus à des ſujets communs & peu intereſſants ; mais l'extraordinaire dans le

ton', avec lequel on s'enonce, auſſi bien que dans les expreſſions deſquelles on ſe ſert, aſſortit parfaitement le grand & l'extraordinaire des choſes & des penſées : Il y a une différence du tout au tout entre un diſcours compoſé d'une enchainure d'idées, & l'aſſemblage d'un petit nombre de mots, qui énoncent avec une extrême force des ſentimens très-vifs ; la Proſe eſt pour le premier, mais la Poëſie & la Muſique conviennent tout-à-fait au ſecond. Dans une chambre comme ſur le Theatre les vers & le chant s'emparent du cœur tout autrement que le diſcours ordinaire.

Il eſt bon de promener l'Imagination ſur une grande varieté d'exemples ; cette varieté eſt tout-à-fait propre à faire ſentir la néceſſité des Regles & apprend à les manier. On demande s'il eſt fort important qu'il y ait un Temple dans chaque Paroiſſe : la devotion & le zèle, compliquez, à leur ordinaire, avec différentes paſſions, font naitre là-deſſus un grand nombre de raiſonnemens vagues, à l'examen deſquels la Religion même s'oppoſe dans les petits genies : Mais qu'on interroge l'experience, à laquelle les Eſprits de tout ordre doivent céder. Voit-on que les Païſans qui n'ont pas beſoin de ſortir de leur village, pour ſe rendre à l'Egliſe, ſoient plus éclairés & plus honêtes gens que ceux qui en ſont éloignés d'un quart d'heure ? On ſe trompe donc, lors qu'on eſpere d'une certaine commodité, & d'une certaine proximité d'un Temple, un effet qu'on ne doit attendre que du choix des matieres qu'on y traitera, & de l'habileté avec laquelle on

on les fera paſſer dans l'eſprit de ceux qu'on enſeigne.

CHAPITRE V.

De l'Imagination.

I. C'EST une verité reconnuë univerſellement, que les impreſſions des objets ſur les organes des Sens paſſent au cerveau, & font naître, quand elles ſe rouvrent, ce qu'on appelle les perceptions de l'Imagination. L'habitude que l'on s'eſt faite de lier continuellement ſes idées avec des ſignes eſt de plus cauſe que l'Entendement ne forme presque jamais aucune penſée, ſans que l'Imagination lui en préſente, en même tems, les noms & les ſignes. En méditant on parle déja & l'on s'exprime interieurement. Par cette liaiſon il arrive que les operations de l'Entendement ſont plus promptes, ou plus lentes, ſuivant que l'Imagination les accompagne des ſiennes avec plus ou moins d'activité. D'ailleurs nos raiſonnemens & nos entretiens interieurs ſont compoſez des idées de l'une & de l'autre de ces Facultez; car au fond ce qu'on appelle Entendement & Imagination, c'eſt la même Ame qui penſe un peu differemment & reçoit par là divers noms. Cette Faculté a donc une très-grande influence ſur nos connoiſſances, & il eſt très-important de ſe prevaloir de ſes forces & de connoître ſes défauts avec les moyens de les corriger.

En quoi conſiſtent les idées de l'Imagination. Etendue de cette Faculté.

On ſe tromperoit fort groſſierement ſi on prenoit occaſion de ces noms, *Entendement*, *Sens*, *Imagination*, de ſuppoſer dans l'ame trois *Facultés* diſtinctes l'une de l'autre, comme le ſont les pieds, d'avec les mains & la poitrine; C'eſt la même Ame, la même Penſée, qui penſe en trois manieres differentes; Ces trois differentes manieres de penſer portent les noms ſubſtantifs, d'*Entendement*, de *Sens* & d'*Imagination* & ſe ſubdiviſent chacune en pluſieurs eſpéces.

Une erreur eſt toujours ſuivie de pluſieurs autres. Il y a des gens qui ſuppoſant entre l'Entendement & l'Imagination plus de difference qu'il n'y a, en prennent occaſion de condamner l'Eloquence; *Elle ne forme point la Raiſon*, diſent-ils, elle *ne va point juſqu'à l'Entendement*, *car elle frappe & ébranle l'Imagination*, *& tout ce qui la frappe s'y arrête*. Quand les termes dont on ſe ſert excitent des idées, & qu'en comparant ces idées entr'elles on les lie, ou on les oppoſe à propos, on ne ſe trompe pas, on penſe raiſonnablement, dans quelques termes qu'elles ſoient exprimées; le plaiſir qu'on prend à écouter n'eſt pas un obſtacle eſſentiel à mieux comprendre, au contraire il y contribue ſouvent.

Ce que l'on entend par temperament.

II. Pluſieurs cauſes contribuent à varier l'Imagi-

CH. V. (1) *Si ce qui tient dans l'homme la place du feu eſt temperé par l'humidité & ſi reciproquement ce qu'il renferme d'humide eſt corrigé par quelque ſechereſſe en telle ſorte que l'un de ces principes n'ait pas beſoin d'un plus grand correctif, il nait de là une prudence exquiſe & une heureuſe memoire. Quand le feu baiſſe l'habileté diminue, quoi que la memoire puiſſe s'affermir; & ſi l'humide l'emporte.*

magination, & par conſéquent à la perfectionner ou à l'affoiblir. Il faut les parcourir par ordre. La premiere qui ſe préſente, c'eſt le *Temperament*. Nous n'entreprendrons pas d'en expliquer la nature & les effets en Phyſicien, & nous n'irons point chercher dans les autres Sciences les fondemens de celle qui eſt deſtinée à nous en faciliter la decouverte. Il faut qu'il y ait dans l'homme de l'activité & de la lenteur, & l'aſſemblage de ces deux differentes qualités, la maniere dont elles ſont mêlées dans une même perſonne s'appelle *Temperament*. Sans feu l'on ne vivroit pas, & ſi l'on n'avoit que du feu, ce feu ſe conſumeroit ſoi-même, & l'on ne vivroit que peu de momens. Le temperament le plus heureux, c'eſt celui où ces qualités ſont combinées le plus utilement pour la ſanté & la vigueur de l'homme; On l'appelle *Sanguin*, parce qu'alors le ſang eſt plus pur, & paroit moins chargé de ces liqueurs qui le corrompent. (1)

Avantage du Sanguin par rapport à l'Imagination.

III. La grande liaiſon que l'Auteur de la Nature a trouvé à propos d'établir entre l'Ame & le Corps, demande que les operations de l'Eſprit s'éxecutent avec d'autant plus de liberté que le Corps eſt dans un plus heureux état; C'eſt ce qui a lieu quand un trop grand feu ne fait pas naître & évanouir les penſées avec

porte extremement l'eſprit s'appeſantit, ou devient par degrés ſtupide & dès là hebeté, on pleure ſans ſujet, on s'afflige ſans raiſon, on craint ſans fondement, en un mot ſelon que le feu ou que l'humide l'emporte ou que le mélange en eſt tel qu'il doit être, on a de la pénetration, on prevoit ce qui arrivera, on eſt ferme ou legar, on ſe poſſede ou l'on eſt emporté &c. Hippocrates de diætâ Lib. I.

avec précipitation, & qu'une trop grande lenteur ne les retarde pas. C'eſt l'avantage des Sanguins, ils conçoivent avec facilité parce que le froid de leur temperament ne les appeſantit point, & ils n'ont pas de peine à s'arrêter ſur le même ſujet auſſi longtems qu'il leur plait de le conſiderer, parce qu'un trop grand feu ne les emporte point. A cette facilité & à cette juſteſſe de conceptions, répond un Stile aiſé, plein de netteté & de force qui fait la véritable éloquence, de ſorte (2) qu'ils ſemblent nez pour découvrir la Verité & pour en inſtruire les autres.

Les desavantages.

IV. Le malheur eſt que d'une conſtitution propre aux plaiſirs, (car la ſanté met en état de ſe les procurer plus aiſément & de les ſentir plus vivement;) d'une humeur douce & égale, ou plutôt ſans humeur, complaiſans, penſans agreablement & s'exprimans de même, ils ſont applaudis, ils ſont reçus, ils ſont recherchés avec empreſſement, on veut qu'ils ſoient de toutes les parties, on s'apperçoit d'abord qu'ils manquent. Cela les jette dans la diſſipation, & par cette diſſipation il arrive que ceux qui pourroient réüſſir le mieux, ſont juſtement ceux qui réüſſiſſent le moins. Ce fonds heureux perit & demeure enſeveli ſous de funeſtes habitudes.

Et le moyen de les reparer.

V. On préviendra ces habitudes ſi l'on peut leur faire comprendre, que l'Eſprit goute dans la connoiſſance de la *Vérité* des plaiſirs, qui

(2) *Inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus.* Cic. de Orat.

(3) *In morbis quoque nihil perniciosius quam immatura medicina.*

qui ſont fort au deſſus des voluptés corporelles, & que le cœur éprouve dans l'attachement à la *Vertu* une tranquillité, d'un tout autre prix que les douceurs d'une vie diſſipée. Il faut leur faire comprendre qu'ils prennent l'ombre pour la réalité, & qu'obſedés par des bagatelles, ils paſſent d'amuſement en amuſement, ſans approcher ſeulement du véritable bonheur. Ce ſont là des vérités qu'on peut démontrer; mais il faut prendre ſon temps, pour les leur faire ſentir, il faut épier les occaſions propres à les leur préſenter; il ne faut pas ſe hazarder de les en convaincre dans les accès de leurs préventions, ils ne feroient que s'affermir dans l'habitude de les rejetter (3). Il y a des momens, où mecontens d'eux-mêmes, ennuyés de la bagatelle, degoutés de leurs faux amis, abbatus par quelque maladie, ou frappés de quelque diſgrace, leur attention ſe livrera à la propoſition d'un nouveau genre de vie, dont les douceurs ſoient plus ſolides & les eſperances plus ſûres. (4) Ils ſont gagnés dès qu'on a pu les engager à en faire l'épreuve, & à ſurmonter courageuſement les efforts & les ſechereſſes, qui ſont attachées à tous les commencemens.

Quand je me propoſerois de gagner quelque choſe ſur un homme trop dépendant des Sens, & trop attaché à leurs objets, je lui demanderois de vouloir faire un eſſai de mes plaiſirs, il eſt quelquefois malcontent des ſiens; il a beſoin d'une grande varieté d'ob-

(4) *Nullum tempus emendandi melius quàm dum interquieſcit, dum emendato ſimilis eſt.* Sen. Ep. XXV.

jets & d'amuſemens, pour ſe guerir de ſes dégouts, ou pour les prévenir. Je le prierois encore de ne point ſe rebutter, s'il ne trouvoit pas d'abord les douceurs où je l'invite telles que je les lui promets. Les jeux mêmes ne préſentent pas incontinent ce qu'ils ont d'agréable, & avant qu'on y ſoit fait, la peine de les apprendre paſſe le plaiſir de s'y amuſer. Pour l'engager encore à me croire, je lui ferois comprendre, qu'il n'y a point d'apparence que les plaiſirs les plus dignes de l'homme, ceux qui regardent ce qu'il y a en nous de plus noble, & de plus excellent, ne ſoient pas les plus grands de tous. Les ſatisfactions d'un homme qui ſe laiſſe dominer par les Sens, ne ſont point proportionnées à ſes inquietudes: jouët de l'Illuſion, il eſpere toûjours de rencontrer plus qu'il ne trouve; ſes degoûts croiſſent avec ſes deſirs. Dès qu'on donne eſſort aux Sens, & qu'après avoir excité leurs deſirs, on s'y abandonne ſans retenuë, on s'oppoſe ſoi-même à ſa felicité, par l'ardeur avec laquelle on la pourſuit: On abrege ſes jours, on uſe ſa vigueur, on émouſſe ſon gout.

D'un autre côté ſi, pour prévenir ces inconveniens, on refuſe à ſes Sens une partie de

(s) *Dicat ipſe ſibi: Voluptas fragilis eſt & brevis, faſtidio objecta: quo avidius hauſta eſt, citius in contrarium recidens, cujus ſubinde neceſſe eſt aut paniteat, aut pudeat. In quâ nihil eſt aut magnificum, aut quod naturam hominis, Diis proximi, deceat: res humilis, membrorum ac vilium miniſterio veniens, exitu fœda. Iſta eſt voluptas & homine & viro digna non implere corpus, nec ſaginare, nec cupiditates irritare, quarum tutiſſima eſt quies: ſed perturbatione carere, & ea quam hominum inter ſe vivantium ambitus circuit, & ea quæ intolerabilis ex alto venit, ubi de Diis fama creditum eſt vitiis*

de ce qu'ils demandent, & on s'applique à en moderer les desirs, on ne jouït que d'une felicité bien traversée & bien mince. Il faut donc se resoudre à vivre peu heureux, ou chercher des contentemens d'une nature differente. L'Auteur de notre Etre, par l'impuissance même où sont les Sens de nous procurer que des douceurs très-imparfaites, nous fait assez comprendre, qu'il nous a formé pour quelque chose de plus grand. Connoissons donc nos biens afin de répondre à la grandeur de notre destination. Nous sommes faits pour la *Lumiere* & pour l'*Ordre*, pour la *Science* & la *Sagesse*. Attachons-nous à ces biens infinis, & nos Sens se mettront d'eux-mêmes dans l'ordre, sans que nous ayons besoin d'efforts pour les regler. (5) *Il s'en faut infiniment que les vrais & solides plaisirs ne consistent à se remplir le corps, à l'engraisser & à irriter ses desirs. On n'est jamais mieux que quand ils ne nous demandent rien, ils ne s'allument que pour nous importuner. Vivre heureux c'est vivre dans une tranquilité profonde; exempt des agitations dont la vanité & l'envie trouble toûjours les ignorans, & au dessus de ces frayeurs insupportables, que la superstition & les fauss-*

vitiisque illes nostris æstimavimus. Hanc voluptatem æqualem, intrepidam, nunquam sensuram sui tadium, percipit hic quem deformamus cum maxime; qui, ut ità dicam, divini juris atque humani peritus, præsentibus gaudet, ex futuro non pendet. Nihil enim firmi habet, qui in incerta propensus est. Magnis itaque curis exemptus, & distorquentibus mentem, nihil sperat, aut cupit, nec se mittit in dubium, suo contentus. Nec illum existimes parvo esse contentum, omnia illius sunt. Seneca de Beneficiis, Lib. VII. Cap. II.

fauſſes idées de la Divinité repandent dans les ames qui ont négligé de s'éclairer. Jouïr de ſoi-même & du préſent, ne point regretter le paſſé & ne craindre pas l'Avenir, c'eſt-là une felicité ſolide, une felicité toûjours égale, une felicité qui ne s'affoiblit point, & qui, loin d'être traverſée par des ennuis, devient toûjours plus délicieuſe, à meſure qu'on en jouït; & un homme dans cet état-là ne jouït pas de peu, tout eſt à lui par l'uſage qu'il en ſait faire.

Effets pernicieux de la pedanterie.

VI. Une infinité de jeunes gens, nés pour les Sciences & pour l'utilité du Genre humain, par leur grand ſens, & par l'heureux panchant de leur cœur à la Vertu; ſe préviennent contre le Savoir & quelquefois même contre la Sageſſe, à la vuë du ſombre odieux, & des affectations impertinentes de mille Pedans uniquément occupés du ſoin de ſe faire reſpecter comme les ſources de la lumiere & redouter comme les regles du devoir. Ces gens-là croiroient ſe deshonorer, s'ils faiſoient quoique ce ſoit comme les autres; ils s'habillent autrement, & s'ils marchent, s'ils parlent, s'ils touſſent, s'ils crachent même, il faut que ce ſoit & ſavamment & gravement. Vous diriez qu'ils ont plus envie d'éloigner les hommes que de les attirer; ils trouvent plus de plaiſir à contrarier

(6) *Illud autem te admoneo, ne eorum move qui non proficere, ſed conſpici cupiunt, facias aliqua, qua in habitu tuo, aut genere vitæ notabilia ſint. Aſperum cultum, & intonſum caput, & negligentiorem barbam, & indictum argento odium, & cubile humi poſitum, & quicquid aliud ambitionem perverſa via ſequitur, devita.... Id agamus, ut meliorem vitam ſequamur quam vulgus, non ut contrariam: alio-*

rier qu'à corriger, leur premiere maxime c'eſt de prendre le contrepié de tout ce que les autres font; Un jeune homme frappé de ce ridicule, regarde les Gens de Lettres comme des extravagans, qui ſe rendent miſerables par vanité. Les hommes ont donné de tout temps dans ces travers. Seneque les releve admirablement dans ſa V. Lettre. (6)

VII. Ce ſont ici des vérités d'experience: les diſpoſitions de l'Eſprit repondent à celles du Corps. Qu'on faſſe réflexion ſur la difference qui ſe trouve entre nos maniéres de penſer, dans le feu d'une fievre & au ſortir de l'accès, le matin & d'abord après le repas, & par ces rapports de l'état du Corps avec celui de la Penſée l'on pourra juger de l'efficace des *Temperamens* ſur l'*Imagination*. Ceux qui ont extremement de *Feu* vont vîte & vont fort loin; leur Imagination enfante plus d'idées que celle des autres, elles y naiſſent en foule; pour être abondant ils n'ont qu'à le vouloir, & ils pouſſent leurs recherches à des détails, où les autres n'arrivent pas. Mais le feu qui les emporte leur laiſſe rarement le tems de s'arrêter ſur un ſujet, autant qu'il le faudroit pour s'en former des idées bien exactes; & bien des choſes leur échapent, qu'un eſprit plus long-tems attentif auroit apperçuës. Il en eſt de l'Eſprit

Qualités des Bi-lieux.

alioqui quos emendari volumus, fugamus, & à nobis averti mus. Illud quoque efficimus, ut nihil imitari velint noſtri, dum timent ne imitanda ſint omnia. Hoc primum Philoſophia promittit, ſenſum communem, humanitatem & congregationem: à quâ profeſſione diſſimilitudo ſeparabit. Videamus ne iſta, per quæ admirationem parare volumus, ridicula & odioſa ſint.

comme des yeux ; quand on les promene ſi vite, on n'apperçoit les choſes qu'en gros & c'eſt tout au plus ſi l'on en remarque quelques unes exactement. Outre cela le grand feu de ceux dont on parle les rend outrés & les porte preſque toujours aux extremités, ce qu'ils mépriſent eſt toujours extremement petit, il n'eſt d'aucun prix, ſi on les veut croire, mais ils font des prodiges de tout ce qu'ils louent & des monſtres de tout ce qu'ils blâment ; ils enflent ou ils anéantiſſent. Auſſi a-t-on dit de ces gens-là qu'ils font toujours, ou beaucoup mieux, ou beaucoup plus mal que les autres. Quand ils réüſſiſſent, qui que ce ſoit ne les égale, & quand ils prennent le change, perſonne ne s'égare autant qu'eux. De plus ce feu exceſſif s'épuiſant bientôt, ils ne ſont point égaux dans leurs compoſitions, il y a des endroits achevés, mêlés parmi de très-foibles. Quelquefois ils ſont très-clairs, quelquefois au contraire il faut deviner, & encore eſt-ce grand hazard, ſi l'on trouve quelque choſe en devinant. Cependant c'eſt une inégalité de laquelle ils ne s'apperçoivent point ; au contraire parce que leur attention épuiſée ne voit plus rien dans un ſujet, ils s'imaginent en effet qu'il n'y a plus rien à découvrir, que tout leur eſt déja connu, & qu'on ne peut aller plus loin ſans s'égarer dans des Chimeres.

Il y a des occaſions où leur feu les anime & les empêche de ſe rebuter par les difficultés d'une entrepriſe, & ils ne les craignent point. Dans

(7) *Immediata ira gignit inſaniam, & Ira furor brevis eſt.*

Dans d'autres occasions ce même feu les jette dans l'impatience, de sorte que ne se donnant pas le tems de connoître les choses à fond, ils s'accoutument à ne les savoir qu'à demi, & par là leur Esprit devient de jour en jour plus borné.

Ceux qui se sentent une grande activité entreprennent quelquefois plus de travaux qu'ils ne sont capables de soutenir, ce qu'ils font ils le font à la hâte, parce qu'ils ont & qu'ils veulent avoir toûjours beaucoup à faire, de sorte que pour vouloir réüssir dans trop de choses, ils ne réüssissent dans aucune. Estimans des forces qu'ils sentent vivement plus grandes encore qu'elles ne sont, ils entreprennent au delà de ce qu'ils peuvent, & par là ou ils succombent tout-à-fait sous le faix du travail, ou ils s'acquittent très-imparfaitement de ce qu'ils entreprennent. *Ante omnia necesse est seipsum æstimare, quia ferè plus nobis videmur posse quàm possumus.* Sen.

VIII. Les Bilieux s'emportent & s'impatientent aisément. Un homme de ce temperament ne doit donc laisser échaper aucune occasion de se convaincre des extravagances que font & que disent ceux qui se laissent surprendre à la *Colere*. Il n'y a point de trouble qui rende les hommes plus fous & qui approche autant de la fureur(7); & *quand vous voyez des gens en colere, ne cherchez point la cause de leur emportement dans les sujets qu'ils prétendent en avoir, elle est toute chez eux* (8). *Un rien suffit pour mettre*

Avis contre la Colere & l'Impatience.

(8) *Non interest ex quàm magna causâ nascatur, sed in qualem perveniat animum.*

tre en fureur un homme ſujet à ſe fâcher, un Verre caſſé, un Ami maltraitté font egalement fermenter ſa bile. (9)

Contre l'attachement aux ſubtilitez.

IX. Quand on a beaucoup de feu il eſt agréable d'en faire uſage; ce qui eſt difficile loin de rebutter plait par là même qu'il eſt difficile; on aime les ſubtilitez que les autres ne ſaiſiſſent pas ſi aiſément, & quelquefois on y prend tellement goût, que tout ce qui eſt uni & de plain pié paroit fade; jamais on ne s'énonce naturellement. Loin de chercher les routes les plus ſimples, on ne s'en accommode pas, quand elles ſe préſentent d'elles-mêmes. On doit pourtant conſiderer, que par là on rend ſuſpects des raiſonnemens qui d'ailleurs ſont très-ſolides. Par là encore on s'ebloüit ſouvent ſoi-même, parce que le ſubtil plait, on s'y rend comme s'il étoit un caractere du vrai, au lieu qu'on devroit conſiderer, qu'il en eſt ſouvent des *Subtilitez* comme des *Toiles d'Araignée*, qui ſont d'autant plus foibles, qu'elles ſont plus minces, & que la fineſſe de leurs fils eſt plus admirable. (10)

Remedes.

X. Les maux de l'Eſprit ſont dans un ſens plus faciles à guerir que ceux du Corps. Les connoître & vouloir ſerieuſement s'en defaire, peuvent être des remedes ſuffiſans. Dès qu'un Bilieux ſe defie de ſon feu, & ſe tient ſur ſes gardes, il ſe garentira par là de la

(9) *Ferè enim juſtum quiſque affectum judicat, quem agnoſcit. Iraſcuntur boni viri pro ſuorum injuriis; ſed idem faciunt, ſi calida non benè prabeatur, ſi vitrum fractum eſt, ſi calceus luto ſparſus eſt. Non pietas illam iram, ſed infirmitas movet: ſicut pueri qui tam parentibus amiſſis flebunt, quàm nucibus.* Sen. de irâ Lib. I. cap. 12.

(10) *Nihil eſt acutius ariſta, quædam inutilia & ineffica-*

cia,

la précipitation & de toutes ſes ſuites. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit à propos de travailler à la correction de ſon Temperament par les remedes & le regime ; mais je me perſuade que comme le Corps a beaucoup d'efficace ſur les inclinations de l'Eſprit, les inclinations de l'Eſprit à leur tour, & les habitudes, auxquelles il ſe forme, par des actes réiterez, n'en ont gueres moins ſur le Corps, & que par conſéquent un homme attentif à moderer ſon feu, adoucira par cette application celui de ſon Temperament. Ceux qui en voudront faire l'experience trouveront chez eux des preuves de ce que je dis. Je conſeille donc de ſe conſulter ſincerement ſoi-même, & ſi l'on ſe reconnoit dans des cas tant ſoit peu approchans de ceux que je viens de décrire, au lieu de ſe livrer à toute ſon ardeur & de ſuivre tout ſon penchant, qu'on interrompe ſes recherches & ſes études, avant même que la vigueur de l'attention baiſſe. On pourra, par de frequentes repriſes, recompenſer ce que l'on perd de tems par ces interruptions, & en tout cas il vaut mieux découvrir quelque verité de moins, que de courir riſque de tout gâter par l'erreur que l'on y mêleroit. Ces interruptions que je recommande ne ſe feront pas ſans effort, & on les trouvera pénibles au

cia, ipſa ſubtilitas reddit. Sen. Ep. LXXXII. Les ſommets des Epics ſe caſſent d'autant plus aiſément que les pointes en ſont plus deliées.

Supereſt ex heſterno mihi cogitatio, quid ſibi voluerint prudentiſſimi viri, qui rerum maximarum probationes leviſſimas, & perplexas fecerunt : QUÆ UT SINT VERÆ, MENDACIO TAMEN SIMILES SUNT, Sen. Ep. LXXXIII.

au commencement. Mais qu'on ne ſe rebutte pas ; moyennant que l'on perſevere, l'habitude rend aiſé cela même qui au commencement paroiſſoit le plus difficile, & quand cela ſeroit encore plus difficile la veritable force d'eſprit conſiſte à faire de ſoi ce que l'on veut (11). En revenant ainſi à diverſes fois ſur un même ſujet, & en le conſiderant à chaque repriſe d'un ſens froid à la fin on l'épuiſera, & on évitera la prévention & les excès où elle entraine ſur un même ſujet.

Avis à ceux qui enſeignent.

XI. Ceux qui enſeignent ſont dans une particuliere obligation de ménager leur feu avec une grande habileté. Il en faut pour reveiller l'attention des Diſciples & pour la tenir en haleine ; il en faut pour pénetrer dans le fond de leur genie & pour en demêler les differens plis & les differens caractéres ; il faut du feu & de la pénetration pour s'aſſurer, s'ils ſont bien entrés dans les penſées qu'on exprime, pour deviner ce qui les arrête & les embarraſſe, pour ſe ſaiſir d'abord de ce qui eſt propre à lever leurs difficultés & pour les mettre dans des points de vûë, d'où ils puiſſent appercevoir tout ce qu'on ſouhaite de leur faire remarquer. Mais dès que le feu du Maître degenere en impatience, il devient encore plus préjudiciable aux Diſciples que ne le ſeroit ſa lenteur ; on n'éclaire plus dès que l'on étourdit, & les idées des jeunes gens qui ne ſont encore que peu exercés, ne s'excitent point avec la rapidité d'un

(11) *Eà demùm velocitas placet, quæ ubi juſſa eſt, veſtigium ſiſtit, nec ultra deſtinata procurrit, & quæ flecti, & ad curſu ad gradum reduci poteſt. Ægros ſcimus nervos eſſe, ubi*

d'un tourbillon ; il faut donner à une idée le tems de naître peu à peu & de se fortifier : On ne cherche point à s'éclaircir, quand on ne peut faire de questions sans s'exposer à la mortification d'être grondé ; Quand un Maître s'inquiete dès qu'on ne court pas aussi vite que lui, on fait semblant de le suivre, mais on le laisse aller tout seul.

Je ne doute point que ce ne soit là une des grandes raisons, pour lesquelles il est si rare & si difficile de trouver des gens qui sachent parfaitement enseigner. Le feu & la patience, deux qualitez essentielles aux bons Maîtres, ne s'allient gueres, il est bien difficile de se donner du feu, quand on en manque naturellement ; & quand on en a il n'est pas aisé de le moderer. Pour en venir à bout il faut bien des soins & bien de la raison, il faut bien connoître & bien aimer son devoir, & compter pour rien la peine dès qu'il s'agit de le remplir.

Du Melancolique.

XII. On appelle *Melancoliques* ceux en qui la *Lenteur* prevaut. Ceux-ci ne se pressant pas avancent peu, mais aussi le tems qu'ils donnent à étudier un sujet, les met en état de le mieux comprendre, & comme la multitude des occupations ne les distrait pas, ils réüssissent quelquefois le mieux dans ce qu'ils entreprennent. Il est vrai que si l'objet auquel ils s'appliquent est fort composé, ils se bornent souvent à quelques-unes de ses parties & y terminent leurs vûës & leurs recherches ;

ubi invitis nobis moventur : senex, aut infirmi corporis est, qui ambulare vult, currit : animi motus eos putemus saniſſimos validiſſimosque, qui noſtro arbitrio ibunt, non ſua. fexantur. Sen. de Ira. L. II. Cap. 35.

ches; après quoi ils ne laiſſent pas de ſe perſuader que rien n'eſt échappé à leur application, parce qu'ils jugent de l'étendue de leurs connoiſſances par le temps qu'ils ont donné à les acquerir. Elles leur coûtent tant de peine, qu'ils ne peuvent s'en conſoler que par la penſée, que rien n'y manque: Le ſeul ſoupçon qu'elles ne ſont pas completes les met de trop mauvaiſe humeur, pour s'y arrêter, & ils conçoivent un étrange éloignement pour quiconque oſe leur propoſer de recommencer des recherches, qui les ont tant fatigués.

Les Melancoliques ſont ordinairement *timides*, la timidité les rend defians; cette humeur défiante eſt une diſpoſition à la haine; un Melancolique deviendra aiſément cruel. Quand on eſt chagrin tout deplait, & on voudroit ſe defaire de tout ce qui deplait. Mr. Spon remarque que les Grecs Chrétiens qui ont un grand nombre de carêmes, deviennent très-ſombres par cette mauvaiſe nourriture, (ajoutons encore par la ſuperſtition qui l'accompagne) que la noirceur de leur temperament les diſpoſe à mille habitudes criminelles, ils ſont avares, envieux, traîtres.

Moyens de le corriger.

XIII. Il eſt rare que le temperament change tout-à-fait; (12) Mais il eſt inconteſtable qu'on peut le corriger, & il n'eſt pas moins, hors de doute, qu'on en peut prévenir les mauvais

(12) *Nulla enim ſapientia, naturalia corporis aut animi vitia ponuntur; quidquid infixum, & ingenitum eſt, lenitur arte, non vincitur.... Nam ut quidam boni ſanguinis ſunt, ita quidam incitati & mobilis, & citò in os prodeuntis. Hæc, ut dixi, nulla ſapientia abigit: alioquin haberet rerum*

vais effets. C'eſt à quoi tendent les conſeils que l'on donne dans la Logique.

Je conſens que les Melancoliques tirent de la Medecine de quoi animer leur feu & l'activité qui leur manque; la Logique leur ordonnera des converſations vives, & des lectures agréables, pleines de feu. Elle leur fera comprendre que des connoiſſances peuvent être exquiſes dans leur genre, mais neanmoins d'une étendue trop bornée, & que par conſéquent il importe tout-à-fait de joindre à ſes propres decouvertes, celles des autres, pour en faire un corps plus complet. Il ne leur eſt pas moins néceſſaire, de ne ſe déterminer jamais à un ſentiment qu'après l'avoir donné à examiner, & de ſuſpendre leur acquieſcement aux découvertes qu'ils croyent avoir faites juſques à ce que d'autres en ayent ſondé les foibles, en le tournant de divers biais, ils éviteront par là le ridicule caractere de s'opiniâtrer & de s'admirer dans un ſyſtême très-borné &, de plus, quelquefois trompeur.

XIV. Les temperamens ſe combinent en mille manieres; l'activité & la lenteur ſe mêlangent en mille degrés & mille proportions. On ne ſauroit entrer dans un ſi grand détail, qui ſeroit même ſuperflu, puiſqu'il ne nous ſerviroit, ni à découvrir de nouvelles foibleſſes, ni à rapporter de nouvelles maximes. Plus un des temperamens, dont nous avons fait mention, dominera, plus les qualités

Varietés des temperamens font cauſe des differentes opinions & des differentes maximes des hommes.

verum naturam ſub imperio, ſi omnia eraderet vitia. Quæcunque attribuit conditio naſcendi, & corporis temperatura, cum multum ſe dinque animus compoſuerit, barebunt. Sen. Ep. XI.

les éleve en perroquets, on les accoutume à ſe payer de mots & à ſe paſſer d'idées, on les habitue à s'en rapporter à ceux qui les enſeignent, à s'abſtenir d'examiner, à negliger de concevoir & à ſe prévenir pour le premier qui parle. Je voudrois donc que l'on ne leur donnât jamais rien à apprendre par cœur, qu'après le leur avoir expliqué & fait comprendre très-nettement, c'eſt-à-dire qu'il ne faut leur enſeigner que ce qui eſt de leur portée, comme les regles du langage, l'Hiſtoire, la Geographie, les Elemens de la Religion, les faits & les experiences Phyſiques, l'Anatomie, les Mathematiques, enfin, dans l'étude desquelles l'on ne ſe trompe point, qui ſont ſi convenables par-là à un âge où l'on tombe dans l'erreur avec tant de facilité, mais qui ſeroient plus de la portée des jeunes gens qu'on ne penſe, ſi on prenoit le ſoin de les leur enſeigner avec plus de netteté, & de les y avancer peu à peu & par de petites leçons. Mais il faut avouër que l'humeur ſombre de la plûpart des *Mathematiciens*, qui enchantez de leur Art, mépriſent toutes les autres études, ſe ſeparent de la Societé, & negligent les lectures qui donnent à l'Eſprit du feu, & ſervent à le rendre aiſé, leur humeur, dis-je, repand ſur ces belles Sciences trop d'obſcurité. D'ailleurs ſe hâtans d'entaſſer connoiſſances ſur connoiſſances, ils ſe contentent de bâtir ſur ce que leurs pre-

(14) *Uter autem præceptor liberalibus ſtudiis dignior, qui exacerbaſcabit diſcipulos, ſi memoria illis non conſtiterit, aut ſi parùm agilis in legendo oculus hæſerit, an qui monitionibus, & verecundiâ, emendare ac docere malis?* Sen. de clementiâ, Lib. I. cap. 16. Si

prédeceſſeurs ont déja poſé, & ne ſongent pas aſſez à le retoucher & à le rendre plus net; leur Eſprit fait à la methode qui ſe trouve en uſage, n'y trouve rien d'embarraſſé. C'eſt même en général la faute ordinaire des Maîtres de s'en tenir trop ſervilement à ce qui eſt établi, & que la coûtume leur rend aiſé à eux, quoi qu'il put devenir plus facile pour la jeuneſſe, & c'eſt par ce mauvais principe, & pour avoir plûtôt fait que l'on emprunte, pour ranger les enfans, le ſecours des paſſions, plutôt que celui de la lumiere, & qu'au lieu de les éclairer ſur ce qu'il leur eſt important de faire, & ſur l'utilité des tâches que l'on leur preſcrit, on ſe contente de les y porter par la crainte ou par l'émulation; c'eſt par là qu'on les habitue dès l'enfance à prendre les Paſſions pour guide, plutôt que la Raiſon, qu'ils ne conſultent preſque jamais, parce qu'on ne leur a point appris à la conſulter (14). Mais cet article merite bien un Traité à part.

XVI. Depuis que les premiers bouillons & la legereté de la *Jeuneſſe* ſont paſſez, juſques au froid & à la peſanteur de la *Vieilleſſe*, l'Imagination ſe trouve dans ſa force auſſi bien que le Corps, car les Facultés de l'une de ces parties répondent ordinairement à celles de l'autre. Dans cet âge non ſeulement l'attention s'anime & rend l'imagination feconde en idées; mais de plus elle ſe ſoutient & perfectionne les idées qu'elle a fait naître. Dans cet

Dans l'âge formé les avis continuent d'être néceſſaires.

Si cui eſt mens tam illiberalis, ut objurgatione non corrigatur, is etiam ad plagas, ut peſſima quæque mancipia, durabitur. Fabius.

cet âge on consulte plus souvent l'experience à laquelle on est plus accoutumé, & parce qu'on a plus reflechi (15) sur ses fautes, on se conduit avec plus de circonspection. Ce qu'on y doit le plus craindre c'est de bâtir sur les prejugez de l'enfance. Il est très-important d'avoir été bien instruit dans le premier âge, & avant que l'on s'en soit assûré, il faut se défier de tout ce que l'on a appris, l'examiner tout de nouveau & ne s'embarrasser pas d'occupations qui enlevent le tems d'un examen si nécessaire.

La paresse ne s'oppose pas avec plus d'efficace à cet esprit d'examen que l'ardeur de tout apprendre & de paroître tout savoir, ardeur qui fait entasser avec précipitation lectures sur lectures. C'est une ambition dont il faut se guerir, si l'on ne veut faire de son esprit un Chaos & un mêlange monstrueux de verités & d'erreurs confondues à ne pouvoir les demêler.

Mais en se dépouillant des préventions de l'enfance, il faut prendre garde de ne se préoccuper pas en faveur de soi-même & de ses propres vûës; c'est une faute frequente dans l'âge dont nous parlons. Le plaisir de se compter au nombre des Maîtres, après s'être ennuyé long-tems dans le rang de Disciple, est un plaisir qui éblouït; on se persuade aisément que l'on est en effet ce qu'on voudroit être & qu'on auroit tant de plaisir à croire que l'on est; On parle d'abord avec assurance, ensuite on prononce d'un

(15) *Multis experimentis longa, & frequenti rerum patientia sese domuit & ad salutaria mitigatis affectibus venit.* Sen.

d'un ton d'autorité, & enfin on veut faire paſſer ce que l'on dit pour des oracles. On aime à ſe faire écouter; on veut bien être interrogé, mais on ne peut pas ſouffrir d'être contredit. Dans un âge moins avancé, on ſe fait un honneur d'apprendre, mais dans celui-ci l'on ſe fait une honte d'être inſtruit par les autres. Pour ſe défaire de cet entêtement, qu'on reflêchiſſe ſouvent ſur les égaremens & les imperfections qui nous accompagnent juſques à la fin de notre vie; Que l'on conſidere que les defauts de l'*Enfance* nous ſuivent juſques à la *Vieilleſſe*. Dans tout le cours de la vie il ſe trouve, de temps en temps, des momens où l'on eſt petit, flexible, credule, précipité, où l'on ſe laiſſe flatter, où l'on ſe paſſionne & l'on donne dans des chimeres avec la même facilité que les enfans.

Ce que Seneque dit de la parfaite probité, eſt encore plus vrai de la Science. Un homme qui ſe flatte de ſavoir tout ce qui ſe peut connoître, ou tout ce qui merite d'être ſu, fait voir qu'il ne ſait pas ſeulement ce que c'eſt que d'être ſavant; s'il le ſavoit non ſeulement il verroit qu'il s'en faut infiniment qu'il ne le ſoit, il comprendroit encore qu'il ne le ſera jamais que très-imparfaitement, & qu'il lui reſtera toûjours beaucoup plus de choſes à apprendre qu'il n'en aura déja appris (16).

Que ce que nous ſavons eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que nous ne ſavons pas!

(16) *Si ſciret quid eſſet vir bonus, nondum ſe eſſe crederet, fortaſſe etiam fieri poſſe desperaret.* Sen. Ep. XLII.

pas ! que d'obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de nos connoiſſances ! (17) Le ménagement de notre ſanté, les néceſſités de la vie, les beſoins que nos amis ont de notre tems, les traverſes que nous font nos ennemis, les engagemens de notre vocation, une attention qui s'épuiſe bien-tôt, des paſſions qui nous agitent & quelquefois nous troublent, un amour propre qui ne nous quitte point & ne nous ſéduit que trop ſouvent. Soumis à tant d'infirmités & environnés de tant d'oppoſitions, oſerons-nous aſſez compter ſur nous-mêmes pour rejetter les lumieres & les ſecours d'autrui ? On eſt ravi de recevoir des loüanges des autres ; l'argent fait toujours plaiſir, de quelque main qu'il vienne ; que ceux dont on le reçoit ſoient amis ou ennemis, c'eſt de quoi on ne s'embarraſſe pas ; Mais la lumiere & les conſeils ont tout un autre ſort, ce ſont des preſens odieux, qu'il faut accompagner de mille inſinuations pour les faire recevoir. Eſt-ce donc que l'on fait peu de cas de la Verité ? (18) Je me perſuaderois aiſément que cette étrange repugnance que les hommes ont pour les avis, dans un âge formé vient de la maniere dont on les leur a donné quand ils étoient encore enfans. Preſque tous les avis qu'on donne aux jeunes gens,

(17) *Non vis cogitare, quantùm temporis tibi auferat mala valetudo, quantùm occupatio publica, quantùm occupatio privata, quantùm occupatio quotidiana, quantùm somnus ; metire ætatem tuam : tam multa non capit. De liberalibus ſtudiis loquor : Philoſophi quantum habent ſupervacui quantum ab uſu recedentis !* Sen. Ep. LXXXVIII.

(18) „ Nous fuyons la correction, il s'y faudroit „ preſenter & produire notamment quand elle vient „ par forme de conference, non de regence. A cha-

„ que

gens, vont à les faire renoncer à ce qu'ils aiment le plus & à les appliquer non seulement à ce qu'ils aiment le moins, mais de plus qu'ils haïssent & qu'ils fuient; Ils se font encore d'autant plus de peine de les recevoir, que ces avis sont même une partie des mortifications dont on les punit; on les accompagne ordinairement de censure, & ces circonstances penibles, mortifiantes, odieuses, rendent enfin odieux en eux-mêmes les conseils & les corrections qu'elles accompagnent. Notre Imagination a la foiblesse de confondre toujours en un les differens objets qui se sont souvent présentés à elle en même tems.

Dans un âge plus avancé on a souvent de la peine à se rendre à de bons avis par les mêmes raisons qui les ont fait haïr quand on étoit encore dans l'enfance. La hauteur dont usent ceux qui les donnent, & le plaisir qu'ils paroissent trouver à faire sentir la superiorité de leurs lumieres, revolte l'amour propre contre eux; On n'aime pas à recevoir de ceux dont on se croit mépriſé; parce qu'on n'aime pas à leur avoir de l'obligation. Mais qu'on y pense bien, & on comprendra que plus la verité est proposée avec des dehors rebutans, plus il y a de merite à s'y rendre, & il me paroit manifeste qu'il y

a

„ que opposition, on ne regarde pas si elle est juste, „ mais, à tort, ou à droit, comment on s'en defe„ ra: Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les „ griffes. Quand on me contrarie, on eveille mon „ attention, non pas ma colere: je m'avance vers „ celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de „ la verité, devroit estre la cause commune à l'un & „ à l'autre. *Montagne L. III. C. VIII.*

a plus d'honneur à ſe ſoumettre modeſtement à une ſeule verité, qu'à en découvrir un grand nombre lors qu'après les avoir trouvées on les propoſe fiérement. Les Savans impolis ſont toûjours dans quelque tort, & relevent la gloire de ceux dont la douceur eſt le partage; c'eſt à ce caractere que, dans la Republique des Lettres, on doit diſtinguer les Illuſtres & les vrais Savans de la multitude groſſiere. Devenons donc raiſonnables, demêlons des choſes differentes, & ſeparons le fait d'avec ſes circonſtances; ſortons des habitudes de l'enfance; que l'amour de la Verité repande ſon prix ſur tout ce qui peut contribuer à ſa decouverte. L'on aime à apprendre, on doit aimer ſur tout à ſe desabuſer, car une erreur porte loin ſon influence, & aſſurément ce n'eſt point apprendre que d'ajouter erreur ſur erreur. Rien ne nous lie plus avec nos amis, que notre empreſſement à les conſulter & notre déference pour ce qu'ils nous propoſent. Les bons conſeils ſont les meilleurs offices qu'on puiſſe ſe rendre reciproquement; en avertiſſant un ami d'un defaut, on ôte à un ennemi la maligne joye de le relever. Rien ne donne plus de priſe ſur nous à nos ennemis que nos mepriſes lorſque nous nous y obſtinons. Mais quand ils nous en font revenir, ſi c'eſt une gloire pour eux, c'eſt auſſi un avantage pour

(19) *Ratio id judicari vult, quod æquum eſt: ira id æquum videri vult, quod judicavit. Ratio nihil præter ipſum, de quo agitur, ſpectat: ira vanis & extrà cauſam obſervantibus commovetur. Vultus illam ſecurior, vox clarior, ſermo liberior, cultus delicatior, advocatio ambitioſior, favor popularis exaſperat. Sæpè infeſta patronæ rem damnat: ætiam*

pour nous, au lieu que notre obſtination nous livre tout-à-fait à leurs coups & leur donne une pleine matiere de triomphe. (19) *Diogene* diroit qu'on a beſoin ou *d'amis ſinceres* qui ne manquent pas de nous reprendre, ou *d'ennemis violens* qui nous forcent à nous corriger.

Contre l'opiniâtreté.

XVII. On peut, pendant qu'on eſt jeune, prendre utilement des précautions pour ne devenir jamais opiniâtre, mais c'eſt un mal dont on ne ſe défait gueres quand il s'eſt une fois affermi avec l'âge. Une précaution des plus efficaces contre l'opiniâtreté, c'eſt de ne laiſſer échapper aucune occaſion de ſe rendre attentif ſur le ridicule des opiniâtres. Ils ont décidé, que ce ſoit ſans connoiſſance, par prévention, par paſſion, par hazard, n'importe. Ils ont décidé & cela leur tient lieu de preuve; avouër qu'on s'eſt trompé, c'eſt pour eux un opprobre, c'eſt une flétriſſure, c'eſt faire une amande honorable. Les raiſons irritent d'autant plus les opiniâtres qu'elles ſont plus convaincantes, ils aiment mieux fermer les yeux que de voir. La colere eſt leur derniere reſſource contre la lumiere. Un eſprit aſſez de travers pour regarder comme une honte la gloire de retracter une erreur, fera toujours une ſource intariſſable de mauvais raiſonnemens, par les efforts qu'il fera pour appuyer une pre-

etiam ſi ingeritur oculis veritas, amat & tuetur errorem: aargui non vult: & in malè cœptis, honeſtior illi pertinacia videtur, quæ pœnitentia. Sen. de Ira. L. I. *Nunc autem primum impetum ſequimur; deinde quamvis vana nos concitaverint, perſeveramus, ne videamur cepiſſe ſine cauſſa.* L. III.

premiere erreur par une ſeconde (20).

A quoi ſert l'opiniâtreté ? Elle affermit l'Opiniâtre dans l'erreur, ſans y engager, au moins pour toujours, les autres; la Verité vient à la fin au deſſus, & l'Opiniâtre a la double honte de n'avoir point ſu la découvrir lui-même, & de n'avoir jamais ſu la reconnoître quand elle lui étoit preſentée par les autres. Le premier merite ſeroit de ne ſe tromper jamais, mais où le trouver ce merite ? Le ſecond qui ſeul a lieu parmi les hommes c'eſt de revenir de ſes erreurs. On rend un beaucoup plus grand hommage à la Verité, & on marque tout autrement l'attachement qu'on a pour elle, quand on reçoit avec reconnoiſſance les corrections d'autrui, que quand on ſe corrige ſoi-même. Quand je vois un *Opiniâtre* il me ſemble que je vois le *Deſtin* des Stoïciens; c'eſt dans ſa fantaiſie ſeule qu'il faut chercher les raiſons de ſes Arrêts, & ſa grande Loi c'eſt de n'y jamais rien changer.

S'il n'y a que l'erreur qui faſſe meriter le titre d'*Opiniâtre*, on ſe le rejettera l'un à l'autre éternellement, parce que chacun prétendra être dans le parti de la Verité, pour laquelle, dira-t-il, il ſied bien d'être ferme. Mais celui qui eſt opiniâtre dans l'Erreur le ſeroit dans la Verité, & celui qui l'eſt dans la Verité le ſeroit dans l'Erreur; on eſt opiniâtre quand on eſt ferme par *Humeur* plûtôt que par *Raiſon*, quand non ſeulement on a *honte* de revenir d'une mepriſe, mais de plus,

(20) „ L'obſtination & ardeur d'opinion, eſt la „ plus ſeure preuve de beſtiſe. Eſt-il rien certain, re- „ ſolu,

plus, quand on n'écoute une objection qu'avec *impatience*. Il faut être rempli d'un fond de *docilité*, de modestie, de douceur, qui nous rende toûjours attentifs aux raisons des autres, & nous en faſſe ſentir la *force* avant que d'en chercher le *foible*. C'eſt en accordant aux autres tout ce qu'il eſt poſſible de leur accorder, qu'on les convainc que, ſi on ne leur cede pas en tout, ce n'eſt pas par prévention; on le voudroit, mais *l'Evidence* eſt la *premiére Loi* qu'on s'eſt impoſée & qui détermine enfin la volonté.

De l'Imagination des Vieillards.

XVIII. L'obſtination eſt encore plus forte & preſque invincible dans les Vieillards. La nouveauté leur eſt inſupportable; de nouvelles routes, qui conduiſent à des découvertes importantes, ſemblent ternir leur gloire en leur reprochant de ne ſavoir pas aſſez; & leur reprocher de ſavoir peu de choſe c'eſt leur enlever les fruits de leurs longues fatigues. Les veritez nouvelles préſentent aux vieillards dans leur nouveauté même, quelque choſe de trop penible & de trop odieux pour s'attirer leur attention, ils les rejettent d'abord ſans vouloir les examiner, les nouveaux examens ſont trop penibles pour leur Imagination appeſantie, on les irrite ſi on les leur demande.

A la verité, les defauts de cet âge, la lenteur, la confuſion, l'opiniâtreté, ſont trop difficiles à corriger & même ne ſe corrigent point, dès qu'ils ſont une fois affermis; mais, pour les prévenir, il faut de bonne

» ſolu, dedaigneux, contemplatif, ſerieux, grave, » comme l'aſne. *Mont. L. III. c. VIII.*

ne heure s'accoûtumer conſtamment à ne rien mettre dans ſa memoire ſans l'avoir très-exactement connu, à étudier par ordre, en paſſant par degrés des choſes les plus ſimples aux plus compoſées, & en ne s'appliquant pas à differentes choſes à la fois, à conſulter les autres & à n'acquieſcer à ſes idées, qu'après les avoir comparées avec celles d'autrui, à faire conſiſter ſa félicité dans les progrès qu'on fait en connoiſſance auſſi bien qu'en probité, & à s'avancer de *Lumiere* en Lumiere, auſſi bien que de *Vertu* en Vertu. Vieillir dans ces diſpoſitions c'eſt le moyen de ne vieillir jamais, au lieu qu'une vie mal ménagée en rend la fin miſerable; le Pere *Sirmond* à l'âge de 73. ans compoſoit avec autant de force que dans ſa jeuneſſe. A l'âge de 80. ans Mr. de *Limborch* nous a donné ſon Commentaire ſur l'Epître aux Romains. La veine de l'Abbé *Regnier* a duré autant que ſa vie, qui a été fort longue. Le Poëme de M. de St. Evremond ſur le paſſage de la Boyne n'eſt inferieur à aucun de ceux qu'il ait fait. L'Illuſtre *Evêque d'Avranches* n'eſt plus jeune, mais il travaille toujours & continue de ſe faire admirer. Je ne ſuis pas en tout du ſentiment de Montagne L. I. C. 57. *Il eſt poſſible qu'à ceux qui employent bien le temps, la ſcience, & l'experience croiſſent avec la vie: mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, & autres parties bien plus noſtres, plus importantes & eſſentielles, ſe finiſſent & s'allanguiſſent.* Le *Courage* & la *Fermeté* ſont des effets de la Raiſon qui, dans un âge avancé, eſt encore plus affermie dans l'habitude de ſe mettre au deſſus

des

des évenemens, & de se renfermer dans ses propres Thresors, qui croissent avec les années, quand on ménage bien son tems. Les idées se présentent avec d'autant plus de facilité qu'elles sont plus familieres, & un Vieillard les a plus souvent repassées qu'un jeune homme ; mais il faut qu'il les repasse & les range dans un grand ordre à mesure qu'elles se multiplient.

XIX. Quand on n'a aimé que les *amusemens*, on se trouve sans soutien dans un âge qui n'est plus fait pour les amusemens ; mais si l'on a fait de son *devoir* le fonds de sa felicité, on ne se trouve jamais plus heureux, que dans un âge, où on n'a plus besoin d'efforts pour le remplir, & où l'on sent toute la douceur des heureuses habitudes auxquelles on a pris soin de se former ; Jamais on n'est plus utile qu'alors, quand on s'est mis de bonne heure en état de l'être, & les jeunes gens qui aiment la Sageſſe, n'ont jamais plus d'empressement à profiter des secours d'un Grand homme que quand ils s'apperçoivent qu'ils n'en jouïront pas longtems. Dans un âge avancé on jouït de soi-même & de tout le bien qu'on a fait. *Plena est voluptatis si illâ scias uti.* La vieillesse est charmante quand on en sait bien user ; mais cette Science, il faut l'acquerir pendant qu'on est jeune.

Moyen de rendre une vieillesse heureuse.

Un Vieillard qui a passé sa vie dans des amusemens, ou dans des affaires d'ambition, ne se trouvant plus en état de gouter les plaisirs, & voyant son credit diminuer de jour en jour & faire place à celui des nouveaux *Soleils Levans*, est sensible à ces disgra-

ces ; tout ce qu'il voit, il le voit à travers son chagrin, comme à travers un verre qui repand sa noirceur sur les objets, tout lui deplaît, il condamne le *present* auquel il n'a pas assez de part, il ne fait cas que du passé, qu'il voudroit de tout son cœur rappeler (21). Mais plus il est censeur plus on le trouve fade. Par là encore sa mauvaise humeur augmente, & les erreurs où elle le jette se multiplient tous les jours. Au contraire, un Vieillard au dessus des foiblesses de la jeunesse, affermi dans la vertu, enrichi de connoissances, à qui le passé fournit un souvenir agreable & à qui l'avenir offre de glorieuses esperances, est dans l'état le plus heureux de la vie. Il n'a rien à craindre ni à regretter. Il jouït de lui-même. Rien n'est plus triste que l'état d'un vieillard mepriſé & qui voit déja ſes obſeques avant ſa mort ; mais le bon uſage de la vie fait qu'on n'en éprouve jamais les miſeres jusqu'à ce point (22).

Les âges s'aident mutuellement.

XX. La ſage Providence, qui a fait les hommes pour la Societé, les force, en quelque maniere, de ſe lier, les uns aux autres, par les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent. Les jeunes gens, abandonnés à eux-mêmes, ne ſeront que boutade & legereté. L'Imagination des Vieillards, s'ils vivent dans la retraite & dans la ſolitude, tombera de plus en

(21) *Jamque caput quaſſans grandis ſuſpirat arator,*
Et cum tempora temporibus præſentia confert
Præteritis, laudat fortunas ſæpe parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.

(22) *Si te ad ſtudia revocaveris, nunne vitæ faſtidium effugeris ? nos noſtrum fieri optabis tædio lucis, nos tibi gravis eris.*

en plus dans la lenteur. Mais dès que la difference des âges n'empêchera pas les jeunes d'être en commerce avec les vieux, le trop grand feu des uns se moderera par la lenteur des autres, & reciproquement ce qui restera de vigueur à ceux-ci, non seulement se soutiendra, mais de plus se ranimera. Les jeunes gens, sans tomber dans la pesanteur des Vieillards, profiteront de leur circonspection, & les Vieillards, sans se laisser aller à la legereté des jeunes gens sentiront le fruit de leur feu; les uns resteront moins longtems dans les foiblesses du premier âge, & les autres arriveront plus tard aux infirmités du dernier.

Ce conseil, si on le suit, ne donnera pas seulement à l'Esprit plus de force, & ne le mettra pas seulement en état de decouvrir plus aisément la Verité, & de la reconnoître plus facilement quand elle lui sera proposée par les autres; il contribuera de plus & à la sagesse & encore à ce qu'on appelle le savoir-vivre, & comme il rendra la vie des jeunes gens plus reglée, il rendra aussi celle des vieillards plus heureuse.

Dès que les jeunes gens s'abandonnent à leur feu & à leur legereté, tantôt ils tombent dans des petitesses & tantôt ils se portent à des excès, dont le souvenir leur fait de la peine dans un âge plus avancé, & dont ils ont déja honte dans tous les momens où leur

eris, nec aliis supervacuus: multos in amicitiam attrahes, affluetque ad te optimus quisque.

Quare nihil turpius est, quàm grandis natu senex, qui nullum aliud habet argumentum, quo se probet diu vixisse, præter ætatem. Sen. Lib. de Tranquillitate animi.

leur Raiſon eſt libre. Le commerce de leurs Superieurs leur eſt donc très-utile parce qu'il les forme à la retenue & à la circonſpection.

D'un autre côté tout change; mais peu à peu & par des degrés inſenſibles; les habillemens, les meubles, les modes de l'Architecture & la forme de bâtimens, les manieres de regaler & même de ſaluer, ſtile, tours de converſations, formules de civilité & de politeſſe; tout, dis-je, change, de ſorte qu'un homme qui garde le pli qu'il a une fois pris, ſans le varier, parce qu'il ne ſort point d'un Cercle de Camarades & d'amis de ſon âge, n'eſt pas encore arrivé à la vieilleſſe, qu'il paſſe déja pour un homme de l'autre monde. Quelquefois on s'en apperçoit, mais trop tard, on veut revenir ſur ſes pas, on veut rentrer dans le monde, pour s'y former aux manieres innocentes qui ont cours; mais l'on n'eſt pas reçu, on gêne, on importune, on devient le fleau des ſocietés, ou pour toute grace, on y eſt regardé par pitié comme un objet digne de quelque ſupport & une matiere à exercer la complaiſance. On voit des gens qui après avoir brillé un certain tems, par leur eſprit & par leur politeſſe, paroiſſent après douze ou vingt ans d'une peſanteur & d'une groſſiereté, d'un faux goût, & d'un ridicule qui étonne. Quel changement! s'écrie-t-on. On ſe trompe, ils ſont les mêmes, mais ceux qui en jugent ont changé & ne s'en apperçoivent pas. On ne les juge plus ſur les mêmes maximes qu'autrefois, & les Principes, ſur leſquels on décide du bon goût & de la politeſſe changent ſouvent, ſans qu'on faſſe attention à ce changement, parce qu'il ſe fait peu à peu.

XXI. Il faut néceſſairement qu'il y ait de la *Subordination* dans la Societé, que les uns ordonnent & que les autres executent, que les uns *gouvernent*, & que les autres *obeiſſent*. On n'entre pas dans les emplois qui donnent de *l'autorité* avant un certain âge; voilà pourquoi les plus jeunes occupent d'ordinaire les derniers rangs; cela les engage à des égards pour ceux qui les précedent, & ces égards les gênent d'autant moins, que ceux, envers leſquels ils en uſent, ont plus d'âge qu'eux. Cette déference même pour les plus âgés fait dans le monde une partie de la politeſſe; on s'en fait de plus une habitude dès l'enfance, parce que dans un âge, où l'on ne peut ſe gouverner ſoi-même, on s'accoûtume aiſément à dépendre des autres, & l'on eſt ravi de trouver en eux des protecteurs contre les petites injuſtices de ſes égaux. C'eſt ainſi que les Vieillards ſe trouvent en poſſeſſion de regler ceux qui ſont plus jeunes qu'eux, & c'eſt un droit qu'on ne doit point leur conteſter pendant qu'ils n'en abuſent pas. Mais il leur arrive preſque toûjours de regarder comme un effet de leur merite ce qui n'eſt qu'une ſuite de leur âge. Dans cette prévention ils traitent d'étourdis tous ceux qui ſe hazardent de penſer autrement qu'eux, & ils regardent comme une inſolence puniſſable la liberté qu'on ſe donne de leur faire des objections, quand elles les embarraſſent. Mais ils devroient ſe ſouvenir, ce me ſemble, que la plûpart des ſentimens qui leur ſont devenus ſacrés, ils les ont adoptés quand ils étoient jeunes eux-mêmes; ils devroient convenir qu'à force de les repeter, on n'en chan-

De l'autorité des Vieillards.

change pas la nature, & que tout l'effet du tems n'aboutit qu'à leur en rendre l'examen plus difficile, par la longue habitude qu'ils ſe ſont faite de ne les point examiner. D'un autre côté l'interêt & la pareſſe ſont deux grands motifs qui engagent les jeunes gens à ſe ſoumettre aux déciſions de leurs Anciens. A ces deux motifs il s'en joint un troiſieme, plus raiſonnable en apparence, on croit les Vieillards plus *circonſpects* parce qu'on les croit plus *ſages*: Il ſeroit à ſouhaiter que cette prévention eût plus de fondement, mais ſi les Vieillards ne donnent plus dans les paſſions de la jeuneſſe, c'eſt qu'ils en ont déja pris leur *refection*, & que la nature ne leur fournit plus aſſez de ſecours pour continuer toutes leurs folies. Au reſte il n'arrive que trop qu'un vice prend la place de l'autre, & comme les jeunes gens aiment trop leurs plaiſirs, les Vieillards aiment auſſi trop à traverſer celui des autres, & à tirer leur ſatisfaction du mecontentement d'autrui. On plaint ceux que la volupté ſeduit, mais on déteſte ceux que l'envie ronge (23).

CHA-

(23) „ Nous appellons ſageſſe, la difficulté de nos humeurs, le degout des choſes preſentes: mais à la „ verité, nous ne quittons pas tant les vices, comme „ nous les changeons, &, à mon opinion, en pis. „ Outre une ſotte & caduque fierté, un babil en„ nuyeux, ces humeurs eſpineuſes & inſociables, & „ la ſuperſtition, & un ſoin ridicule des richeſſes, „ lorſque l'uſage en eſt perdu, j'y trouve plus d'en„ vie, d'injuſtice & de malignité. *Mont. L. III. C. II.*

CHAPITRE VI.

Où l'on continue à traiter des varietés de l'Imagination.

De la Solitude.

I. LEs differens genres de vie ont encore une très-grande efficace sur l'Imagination. Un homme, qui s'occupe de beaucoup d'affaires & qui est toûjours en commerce avec les autres, a l'imagination fort differente de celle d'un homme qui passe sa vie dans la retraite : L'un & l'autre de ces genres de vie a ses avantages & ses desavantages, voilà pourquoi il faut les joindre & tirer de l'un de quoi se garentir des inconvenients de l'autre.

Comme nous ne sommes pas nés uniquement pour nous-mêmes & pour la solitude, nous ne sommes pas nés non plus pour nous dissiper perpetuellement dans l'embarras des affaires, ou dans les amusemens de la Societé. Il faut donc premierement apprendre à vivre seul. Celui qui ne sait pas trouver en soi & avec soi, dequoi se tranquilliser & se satisfaire, est toûjours esclave des autres, & devient par sa facilité le jouët de leurs fantaisies.

Pour apprendre donc à vivre tranquille, il faut apprendre à vivre avec soi-même, la dissipation jette infailliblement dans l'inquietude; C'est une preuve qu'il nous manque bien des choses, qu'il y a bien du derangement chez nous, & que nos maux sont par-

parvenus à un affreux excès, quand nous ne pouvons pas ſeulement nous reſoudre à nous renfermer pour les étudier, pour les ſentir, & pour y apporter du remede. (1) *Cache-toi*, c'eſt une Maxime par où il faut commencer. Dans la retraite on apprend à vivre pour ſoi, c'eſt la premiere des Sciences, c'eſt quand on l'a acquiſe qu'il eſt tems d'apprendre à vivre pour les autres.

On apprend dans la ſolitude à s'entretenir plus facilement de ce que l'on veut, à fixer ou à promener ſes penſées à ſon gré, à ſoutenir ſon attention, à ſuſpendre ſon jugement, parce qu'on n'eſt point preſſé à décider, & par là on s'accoûtume à éviter la précipitation. On a encore tout le loiſir néceſſaire, pour aller pié à pié, de principe en principe & de conſéquence en conſéquence, & à ne paſſer jamais à une ſeconde connoiſſance, qu'après s'être affermi dans la premiere, avec toute la netteté & l'achevement qu'elle peut recevoir.

Mais ſi l'on veut profiter de la retraite, il faut s'y occuper à ſe connoître & à ſe corriger; au lieu que ſouvent on y trouve moyen de s'éviter & de ſe fuir tout comme dans le monde, on s'y fait des amuſemens, on y vient même à bout de ſe faire une diſtraction d'un pieux exercice. D'ail-

(1) *Æqui animi jactatio eſt. Primum argumentum compoſitæ mentis exiſtimo, poſſe conſiſtere & ſecum morari.* Sen.

„ Qui que ce ſoit, ou art, ou nature, qui nous „ imprime cette condition de vivre, par la relation „ à autruy, nous fait beaucoup plus de mal que de „ bien. Nous nous defraudons de nos propres utili„ tés, pour former les apparences à l'opinion com„ mu-

D'ailleurs un homme enfoncé dans la ſolitude, & toujours avec un ami auſſi complaiſant que ſoi-même, devient peu à peu incapable de complaiſance pour autrui; il ne ſait point ſe plier ni s'accommoder aux manieres des autres; tout ce qui s'écarte des ſiennes l'importune & l'irrite; les objections, les avis, de la neceſſité desquels nous avons deja parlé plus d'une fois, lui paroiſſent d'une étrange dureté. L'orgueil croît dans la retraite tout comme dans le monde, & elle a auſſi ſa vanité & ſon affectation. Souvent l'on ſe retire pour n'être pas temoin de la gloire des autres, & on ſe croit humble parce qu'on vit dans un orgueil moins inquiet; Quelquefois même on ſe retire pour faire parler de ſoi-même, & c'eſt la plus ridicule des contradictions. Pour profiter de la retraite, il faut déja y entrer dans d'heureuſes diſpoſitions. Il faut pouvoir dire que quand on eſt avec ſoi-même on n'eſt pas en mauvaiſe compagnie. Dans la ſolitude on s'abandonne plus aiſément à ſes prejugés & à ſon humeur qu'on ne feroit dans le grand monde. *Omnia nobis mala ſtolidè perſuadet.* Sen. Ep. xxv. Et dans la ſolitude enfin on ſe laiſſe aller à l'inaction, de l'inaction on tombe dans la pareſſe, on devient incapable de faire aucun bien, on eſt ſur la Terre un poids

„ mune. Il ne nous chaut pas tant, quel ſoit noſtre „ eſtre, en nous, & en effet, comme quel il ſoit, en „ la connoiſſance publique. Les biens meſmes de „ l'eſprit, & la ſageſſe, nous ſemblent ſans fruit, „ ſi elle n'eſt jouye que de nous: ſi elle ne ſe pro„ duit à la veuë & approbation étrangere. *Mont. L.* „ *III. C. IX.*

poids inutile, autant vaudroit-il que l'on en fut déja couvert.

Otium ſine litteris mors eſt & hominis vivi ſepultura.

Du Commerce.

II. Une imagination accoûtumée à cette ſucceſſion d'objets, qui ſe ſuivent les uns les autres dans le commerce du monde, prend aiſément une habitude de legereté. Des idées, que les objets pour leſquels on ſe paſſionne, y ont profondément gravées, la ſuivent & l'obſedent malgré qu'elle en ait : ſouvent elle voudroit s'appliquer à une choſe quand le ſouvenir d'une autre ſe préſente & l'en détourne entierement. Dans le commerce du monde encore, les circonſtances qui paſſent, & ſur leſquelles il faut promptement ſe déterminer, ne laiſſent pas le tems de reflechir aſſez pour perfectionner ſes idées, & pour tout examiner ſcrupuleuſement. (2)

Mais ſouvent auſſi, dans les affaires qui intereſſent, on eſt forcé malgré qu'on en ait, à ſe former des idées exactes & à penſer judicieuſement ; la moindre meprife eſt d'abord relevée par le mauvais ſuccès, & l'on eſt toujours puni de ſes erreurs par l'évenement; au lieu que dans la ſolitude, on peut bâtir ſur de faux principes, ſe faire des illuſions & aller, ſur des matieres de theorie, d'erreur en erreur ſans s'en appercevoir. On ſe debarraſſe des objections tantôt par des negations hardies, tantôt par des diſtinctions frivoles, & les mêmes principes ſecrets qui ont jetté dans l'erreur, font trouver une apparence

(2) *Occupatorum animi volut ſub jugo ſunt, flectere ſe ac reſpicere non poſſunt.* Sen.

rence de force aux raisons qu'on tâche d'opposer à de solides argumens.

De plus, au lieu de la lenteur & de la pesanteur, où l'on tombe dans la retraite, on acquiert dans le commerce une vivacité & une force d'Imagination, qui met en état de demêler en peu de momens, ce dont un Solitaire ne se tireroit qu'après un long espace de tems; on y apprend encore à être contredit sans se scandaliser & ce qui en est une suite à profiter des objections. *Discere verum dicere & audire.*

III. Je le repete donc, il faut passer de la solitude au commerce du monde, & pouvoir se retirer de ce commerce pour ne s'entretenir qu'avec soi-même. C'est par là qu'on apprend à se prêter aux affaires sans s'y donner tout entiers. L'oubli de cette regle jette la plupart des gens du monde dans une dissipation, & une legereté qui les rend incapables de tout ce qui est un peu difficile, & par conséquent hors d'état de faire aucun progrès dans les Sciences. On voit une infinité de gens du monde très-habiles dans leurs affaires, raisonner pitoyablement sur les Sciences & sur la Religion, à l'égard de laquelle ils croupissent tranquillement dans la plus honteuse ignorance, & faute encore d'observer cette même regle, la plupart des gens de Lettres tombent dans la pesanteur, l'embarras, l'impolitesse, l'obstination & la férocité, & par là éloignent des Lettres d'heureux genies qui auroient pû y reüssir admirablement. Que l'on y fasse attention, on trouvera que la vie des plus grands hommes s'est partagée dans ces deux occupations: la re- L'un & l'autre nécessaire.

retraite ſeule a fait bien des entêtés & des viſionnaires, & ſans la retraite pourtant l'on n'arrivera jamais à rien de ſolide, ni de ſuivi dans ſes connoiſſances (3).

Il faut être ſeul pour travailler ſur ſoi-même avec ſuccès : mais il faut paſſer dans le commerce des autres pour s'aſſurer ſi l'on a effectivement réüſſi dans les ſoins qu'on s'eſt donné pour former ſon eſprit & ſon cœur. Les occaſions nous découvrent à nous-mêmes, & nous font ſentir notre force & nos foibleſſes. (4) Dans le commerce du monde on voit mieux ce qu'on eſt : dans la retraite on a plus de facilité à ſe former tel qu'on doit être. Rarement nous trouvons-nous avec les autres hommes, ſans y voir du bon & du mauvais, mais il faut être ſeul pour en faire un juſte diſcernement. Il eſt ſi vrai qu'il faut unir ces deux differens genres de vie qu'on ne ſauroit réüſſir dans l'un ſi on neglige abſolument l'autre ; un homme inſupportable à ſoi-même, le devient aiſément aux

(3) *Iſta inter ſe miſcenda ſunt & quieſcenti agendum & agenti quieſcendum eſt.* Sen.

Miscenda tamen iſta, & alternanda ſunt, ſolitudo & frequentia. Illa nobis faciet hominum deſiderium, hac noſtri: & erit altera alterius remedium; odium turba ſanabit ſolitudo, tadium ſolitudinis turba. Nec in eadem intentione æqualiter retinenda mens eſt, ſed ad jocos revocanda. Sen. de Tranquillitate animi.

„ Tant d'humeurs, de ſectes, de jugemens, d'opi„ nions, de loix, & de couſtumes, nous apprennent „ à juger ſainement des noſtres, & apprennent noſtre „ jugement à reconnoiſtre ſon imperfection & ſa na„ turelle foibleſſe : qui n'eſt pas un leger apprentiſſa„ ge. *Mont. Liv. I. C. XXV.*

„ Je prens plaiſir de voir un General d'armée au „ pied d'une brêche qu'il veut tantoſt attaquer, ſe

„ pres-

aux autres, & le même merite qui rend content de ſoi-même un homme qui ne ſe flatte pas, lui attire infailliblement l'eſtime & l'affection des autres. *Qui ſibi amicus eſt, ſcitò hunc amicum omnibus eſſe.*

Si de tems en tems on ne ſe retire pour reflêchir ſur ce qu'on a ouï, ſur ce qu'on a vû, & ſur ce qu'on a fait ſoi-même; ſi l'on ne ſe retire pour s'inſtruire en ſecret, loin du tumulte & de tout ce qui peut diſtraire, il ſera bien difficile qu'on ne laiſſe gâter ſon eſprit & ſon cœur dans le commerce continuel du monde. En s'accoûtumant peu à peu à gouter de faux principes, on ſe laiſſera ébranler à de dangereuſes impreſſions. Les éloges & les mepris, les entretiens ſerieux & les amuſemens, les amis & les ennemis, ceux de qui on dépend, & ceux de qui on eſt maitre, tout eſt dangereux, tout impoſe, il n'eſt rien à l'égard dequoi il ne faille être ſur ſes gardes (5).

Mr.

„ preſtant tout entier & delivre, à ſon diner, au de-
„ vis, entre ſes amis. Et Brutus, ayant le ciel & la
„ terre conſpirés à l'encontre de lui, & de la liberté
„ Romaine, derober à ſes rondes, quelque heure de
„ nuit, pour lire & breveter Polybe en toute ſecuri-
„ té. C'eſt aux petites ames enſevelies du poids des
„ affaires, de ne s'en ſavoir purement demeſler: de
„ ne le ſavoir & laiſſer. & reprendre. *Mont. L. III. Ch. XI.*

(4) *Imperfectum ac languidum bonum eſt, in vitium ſine actu projecta virtus, nunquàm id quod didicit oſtendens. Quis negat illum debere profectus tuos in opere tentare? nec tantùm quid faciendum ſit cogitare, ſed etiam aliquando manum exerere, & ea quæ meditata ſunt, ad verum perducere?* Sen. de otio ſapientis.

(5) *Nulla ad aures noſtras vox impune perfertur: nocent qui optant, nocent qui exercantur, nam & horum imprecatio*

Mr. le Comte de Buſſi remarque dans une de ſes Lettres, (Tom. 4. Lett. 69.) que les CHARTREUX *ſont trop dans la retraite, & les* COURTISANS *trop dans l'action. Il faudroit un milieu à cela. Dans la diſſipation on n'a pas le loiſir de penſer.* Il auroit pû ajouter, dans la retraite on penſe ou nonchalamment, ou trop conformément à ſon humeur, & le plaiſir de ſe laiſſer mollement aller à ſon humeur, ſans ſe voir obligé de ſe plier au gré d'autrui, comme il faut le faire à tout moment dans le commerce du monde, dedommage bien de quelques douceurs auxquelles on renonce. *Ceux qui ſe derobent aux offices communs, & à ce nombre infini de regles eſpineuſes, à tant de viſages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie, en la vie civile: font, à mon gré, une belle eſpargne: quelque pointe d'aſpreté peculiere qu'ils s'en joignent. C'eſt aucunement mourir, pour fuir la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir autre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a jamais ſemblé qu'ils l'euſſent. Ni qu'en malaiſance, il y ait rien au delà, de ſe tenir droit emmi les flots de la preſſe du monde, repondant & ſatisfaiſant loyalement à tous les membres de ſa charge.* Mont. Liv. II. C. XXXIII.

Rien n'eſt plus ordinaire aux hommes que de faire de leur humeur une vertu, plus même elle eſt extraordinaire, plus aiſément ils l'admirent & ſe portent à la conſacrer: Cela

dio falſo nobis metus & inſerit, & illorum amor malè docet bene optando. Mittit enim nos ad longinqua bona, & incerta & errantia, cum poſſimus felicitatem domo promere. Non licet, inquam, ire rectà via; trahunt in pravum parentes, trahunt

la arrive ſur tout aux Melancholiques, dès qu'une fois ils ont pris du gout pour la ſolitude, ils la regardent comme l'état de la plus haute perfection. Rien de plus deraiſonnable que cette penſée : La perfection de la Nature humaine conſiſteroit-elle dans un genre de vie qui va preciſément à l'éteindre ? Si les hommes n'avoient pas appris à penſer & à reflêchir en même tems qu'à parler, ils auroient vécu comme les animaux brutes. Nous en avons déja allegué quelques preuves. Le commerce des hommes eſt comme le fond d'où l'ame tire ſes idées & ſes reflexions ; en vain elle renfermeroit ce fond en elle-même, il reſteroit inutile & infructueux ſans ce ſecours. Si dès notre naiſſance nous avions été abandonnés à la ſolitude nous ne ſaurions ce que c'eſt que Verité & que Vertu : Comment donc ſe perſuadera-t-on que ce qui l'acheve eſt préciſément le contraire de ce qui la commence & de ce qui la fortifie ? Chap. III.

IV. Les jeunes gens écoutent avec plaiſir tout ce qu'on leur dit ſur les inconveniens de la ſolitude, mais ils en abuſent preſque toûjours ; & ſous prétexte de ſe préſerver du ſombre & de l'impoliteſſe, qui ne regne que trop dans les Ecoles, ils prennent de bonne heure, dans le monde, une habitude de diſſipation qu'ils gardent ſouvent toute leur vie : Leurs Avis pour être Maître de ſoi-même.

hunt ſervi : nemo errat uni ſibi, ſed dementiam ſpargit in proximos, accipitque invicem. Et ideò in ſingulis vitia Populorum ſunt, quia ille Populus dedit : dum facit quiſque pejorem, factus eſt. Didicit deteriora, deinde docuit : effectaque eſt ingens illa nequitia, congeſto in unum, quod cuique peſſimum ſcitur. Sen. Ep. XCIV.

Leurs lumieres ne ſervent point à les rendre plus ſages, parce qu'ils ne ſavent point être aſſez avec eux-mêmes pour s'en faire l'application.

Il y a un moyen ſûr de connoître d'abord ſi le commerce du monde devient dangereux, & s'il commence à prendre trop d'empire ſur notre cœur. Dès que nous nous ſommes retirés, ſi les idées de ce que nous avons vû & que nous avons ouï nous ſuivent, s'il n'eſt pas en notre pouvoir de nous en defaire, ou ſeulement ſi nous avons de la peine à les écarter, pour penſer à d'autres ſujets, c'eſt une preuve que le commerce du monde devient dangereux; notre liberté en ſouffre, & des amuſemens, qui ne devroient ſervir qu'à nous delaſſer, nous occupent & partagent nos forces. Ce qu'on ne voit & qu'on n'écoute qu'en paſſant, dans les converſations où l'eſprit eſt plus occupé que le cœur, ne ſauroit nuire. C'eſt par le plaiſir qu'on trouve à reflechir ſur ce qui a plu que le cœur s'y livre, & s'en rend dependant, & qu'enfin il vient à ſe faire un attachement ſerieux de ce qui n'auroit été, ſans cela, qu'un leger amuſement.

Le commerce peut avoir les defauts de la retraite.

V. Il vaudroit autant, & quelquefois mieux, paſſer ſa vie dans la ſolitude que de ſe borner à des perſonnes fort au deſſous de ſoi, en naiſſance, en biens, en genie, en érudition; Se faire une petite Cour de gens qui ne ſavent qu'aplaudir, qu'on écoute, qu'on reprend, qu'on fait taire quand l'on veut, avec leſquels on ne ſe gêne jamais, on vit, on parle, ſans aucun effort d'eſprit, ſans attention, ſans ordre, ſans exactitude, c'eſt un moyen ſûr de s'affermir, ſans retour,

dans

dans tous les defauts où l'on pourroit tomber dans la retraite, & cela sans se procurer aucun des avantages qui en naissent. Un esprit borné, superficiel, impatient, plein d'admiration pour soi-même, & d'éloignement pour tout ce où il ne se trouve pas & ne se reconnoit pas; voila le caractere perpetuel de ceux que la paresse, jointe à l'envie de primer, renferme dans un cercle d'inferieurs.

Ceux qui s'occupent à enseigner tombent assez souvent dans ces mêmes fautes; mais ils s'en garentiront s'ils aiment la Verité, s'ils se plaisent à reflêchir & à étudier les differens caracteres d'esprit qu'ils ont successivement à former; s'ils aiment leurs disciples, & si le desir d'en faire d'habiles gens, de pousser leurs études avec plus de facilité & de les avancer avec plus de succès, les applique à chercher continuellement les routes les plus aisées, les plus simples, & les plus naturelles, de même que les plus fecondes. L'esprit des Maîtres prend toûjours de l'étendue quand ils ont à cœur d'en donner à leurs disciples.

Imagination des gens du commun.

VI. On ne trouve gueres de feu & de fecondité dans l'imagination de ceux qui manquent de biens, & qui n'ayant ni naissance, ni dignités, qui les relevent & qui leur donnent du credit, sont obligés de passer leur vie dans la dépendance des autres; ils prennent ordinairement toutes leurs idées chez ceux dont ils attendent toute leur fortune. Ils n'osent en former d'eux-mêmes, la crainte les lie, & souvent un naturel excellent s'étoufe parce qu'il n'ose

ſe montrer (6). On eſt naturellement pareſſeux, & ceux-ci n'ont garde de forcer leur pareſſe & de s'animer à rechercher & à examiner, dans la crainte où ils ſont de rencontrer quelque choſe qui puiſſe deplaire à leurs Superieurs, & ruiner toutes leurs eſperances. Ils ſe bornent donc à devenir perroquets, ou tout au plus Echos intelligents, de ce qu'ils apprennent & entendent dire à ceux qu'ils voyent au deſſus d'eux. Un homme ainſi intimidé, & ainſi dépendant a toûjours devant les yeux ſes Superieurs, & lorsqu'il travaille ſur quelque ſujet, il penſe plus à eux qu'à ſon ſujet même; ſon embarras n'eſt point de découvrir ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut penſer, il n'eſt en peine que de ſavoir ſi ce qu'il penſe plaira à ceux dont il dépend. C'eſt un grand préjugé, pour un homme qui eſt dans la néceſſité, que de trouver ſon interêt à ſoutenir un ſentiment. Pour plaire à ceux qui occupent ces premiers rangs il faut leur être inferieur en tout & ſe mettre en eſprit & en merite de beaucoup au deſſous d'eux. Ils ne peuvent ſouffrir qu'on ſe trouve de niveau avec eux, à quelque égard que ce ſoit. Un Grand d'Eſpagne ſe retirant de la Cour, dit à un de ſes amis qu'il y étoit obligé parce qu'il avoit plus d'eſprit que ſon Maitre. Un homme qui n'a pour tout merite que l'élevation de ſon rang n'en veut reconnoître aucun autre, pour ſe croire tout permis ſur ceux qu'il voit au deſſous de lui. A peine peut-il ſe reſoudre à les compter au nombre des hommes,

(6) *Contunde animos, & quicquid eſt indolis comminuetur trepidatione degeneri.* Sen. de Clem. Lib. I. cap. 16.

mes; s'il les regardoit de cet œil-là il en auroit trop ſouvent honte, & c'eſt ſans doute par cette raiſon que les Grands haïſſent ordinairement tous ceux qui valent plus qu'eux, peu s'en faut même qu'ils ne haïſſent le Genre humain, tant il leur eſt fâcheux de penſer, que ceux à qui ils commandent ſont des hommes tout comme eux.

Il eſt certain que la miſere livre de terribles combats à la Vertu. Tel rampe dans l'ignorance & enſuite de ſon ignorance croupit dans le vice, qui ſeroit devenu un grand homme s'il en avoit eu les moyens; un homme accablé de beſoins n'a ni le tems, ni la tranquillité néceſſaire pour étendre ſes connoiſſances. Dans l'impuiſſance d'examiner, il devient credule; ſa credulité le rend ſuperſtitieux; & s'il eſt homme de lettres, pour ſe garentir du mepris, ſi inſupportable au cœur humain, il cache ſes foibleſſes & ſon ignorance ſous une auſtere gravité. Enfin à quoi ne ſont point réduits la plûpart de ceux dont le Genre humain doit recevoir des inſtructions & tirer toutes ſes lumieres? On a ſouvent pour guides des aveugles. C'eſt aux Maitres de la Terre à y pourvoir. Ils en répondront, & les malheurs des autres hommes ſont leur honte & leur condamnation.

A la vûë d'un Riche & de toute la pompe dont il eſt environné, un homme du commun eſt comme étourdi, il lui ſoumet juſqu'à ſa liberté de raiſonner, ſon imagination frappée ne ſait plus qu'admirer: Que le Riche parle hardiment, à coup ſûr il ſera applaudi, & ceux qui l'écoutent ſe trouveront heureux de pouvoir penſer comme lui, &

d'avoir leur esprit monté à l'unisson du sien.

Remedes.

VII. On sentira tout le ridicule de ces principes, si on les developpe pour en composer un raisonnement. *Il fait bonne chere, donc il pense judicieusement. Il a un grand nombre de domestiques, donc il est savant. Il est richement meublé, donc il a conduit ses études avec beaucoup de soin & de précaution.* Pour peu qu'on prît d'interêt à la Vérité, on ne se laisseroit point ainsi imposer par des dehors. Qui ne riroit de la bêtise d'un maquignon qui proportionneroit le prix d'un cheval à la beauté de l'écurie dont il le tireroit ? Cependant nous reglons l'estime que nous faisons des hommes par le prix de leurs habits & par d'autres circonstances qui ne sont pas de meilleures preuves de merite (7).

On se donne bien du ridicule en citant les Grands mal à propos ; si l'on parle de campemens, de défenses & d'attaques, & que l'on me cite un General de reputation ; s'il s'agit de maximes & d'interêts d'Etat, que l'on allegue un Ministre fameux, je reconnois le poids de ces autorités ; mais que sur une affaire à la portée de tous, on fasse intervenir un grand nom, pour se donner du relief ; c'est ce qui me paroit une impertinence. Un de ces graves fots me disoit un jour : *J'ai vu dire à un Seigneur que le jeu des échecs découvroit le caractere & le tour d'esprit de ceux qui le jouënt.* Si ce Seigneur

(7) *Quemadmodum stultus est, qui equum empturus, non ipsum inspicit, sed stratum ejus ac frænos : sic stultissimus est, qui*

gueur l'avoit dit, c'étoit encore par ouï dire, car il ne faiſoit pas profeſſion de ce jeu, & ne s'étoit point amuſé à ſpeculer ſur les joueurs, il avoit paſſé ſa vie dans des occupations plus dignes de lui & de ſon rang. La penſée eſt dans le fonds en partie fauſſe, autant que la citation eſt puerile. Un homme inquiet, un diſtrait, un avare, un homme lent & un homme étourdi, manifeſteront des caracteres ſi marqués dans mille occaſions, tout autant pour le moins qu'en jouant aux échecs; & pour la concluſion qu'on tire de ce jeu ſur la pénetration, la ſolidité & le tour de genie, rien n'eſt plus trompeur; C'eſt là une pierre de touche imaginaire. Un petit eſprit mettra ſa gloire à y exceller & réüſſira, tandis qu'un eſprit ſolide & plus juſte ne daignera pas y donner ſon application, on dit même que de certains païſans y excellent. Les joueurs ſuivent ordinairement la piſte des premieres leçons qu'ils ont reçues, & la methode des premiers joueurs qu'ils ont étudiée, plûtôt que le tour ſingulier de leur genie; la routine ſeule leur tient lieu de raiſonnement, & l'experience fait voir tous les jours que des gens jouent paſſablement bien, dont on ne peut dire ſans beaucoup d'hyperbole qu'ils ayent paſſablement d'eſprit.

Citer les Grands c'eſt quelquefois un effet de petiteſſe de genie autant que d'affectation. Tel qui ne laiſſe échapper aucune occaſion d'en parler fait moins cela en vuë d'ap-

qui hominem aut ex veſte, aut ex conditione, qua veſtis modo vobis circumdata eſt, æſtimat. Sen. Ep. XLVII.

d'apprendre aux autres, qu'il eſt honoré de leur commerce, que pour donner eſſort à ſon petit genie, tout enflé des idées de ceux qu'il adore & à la place desquels il ſouhaiteroit ſi fort de ſe voir.

La Vanité eſt une ſource intariſſable d'illuſions ; On croit s'élever par l'interêt qu'on prend dans la fortune des Grands & par le zele avec lequel on embraſſe leurs ſentimens : Les reflexions qu'on fera ſur cette foibleſſe pourront contribuer à s'en garentir. Un Gentilhomme, dans ſa campagne, un Marchand, dans ſon comptoir, attache ſa felicité aux victoires d'un Prince qu'il n'a jamais vû & qu'il ne verra jamais ; Ce Prince apprend la perte d'une bataille ſans s'émouvoir, les troupes qui le ſervent ne s'en inquietent pas non plus, mais le Bourgeois, qui n'y a qu'un interêt imaginaire, en eſt accablé, il en perd l'appetit & le ſommeil. Il n'a pas beſoin de vous lire les Lettres qu'il vient de recevoir, pour vous apprendre qu'il a reçû de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles de ſon Heros, ſon air abbatu, ou ſon air inſultant, ſa demarche précipitée ou languiſſante, l'apprennent de fort loin ; Il a uni ſon idée à celle du Conquerant, il s'éleve par ſes victoires & tomberoit par ſa defaite : Vous diriez que le vent de ſes ſouhaits enfle les voiles de ſes flottes, tant il s'applaudit de les avoir formés ; & il ne lui manque plus que d'être devot, pour croire que la Providence décide des évenemens au gré de ſes vœux.

Il y a longtems qu'on a regardé comme une maladie de l'Eſprit humain, & un derangement

gement de la Raiſon, la fantaiſie de ſoumettre ſes penſées à l'autorité d'autrui, & de leur ſacrifier ſa liberté, ſans oſer ſeulement s'informer ſi ceux à qui on fait un grand ſacrifice le meritent dans toute ſon étendue. M. de la Motte peint peut-être plus de gens qu'il ne croit, quand dans ſon Diſcours ſur Homere, il dit que *ſur les opinions établies en matiere d'Ouvrage d'eſprit, les hommes forment d'ordinaire deux ſortes de jugemens: l'un public, l'autre ſecret; l'un de parade & de ceremonie, l'autre de reſerve & à leur uſage particulier. On penſe ſans contrainte ſur un Auteur qu'on examine dans le Cabinet; & loin de s'embarraſſer alors de ce qu'en ont penſé les autres, on s'aplaudit quelquefois d'autant plus de l'idée qu'on s'en forme, qu'elle eſt plus ſinguliere, & pour ainſi dire, plus à nous: Mais dès qu'il en faut porter un jugement public, on cherche à ſe raprocher des idées reçues, toutes fauſſes qu'on les reconnoît, & l'on devient lâchement circonſpect: car j'avouë que ſi le reſpect qu'on doit au Public n'alloit qu'à nous faire examiner plus ſeverement nos penſées, pour nous y affermir ſi elles ſont raiſonnables, ou pour en revenir, ſi les raiſons contraires le demandent, la circonſpection ſeroit prudente, & par conſequent loüable; mais elle va preſque toûjours plus loin; elle nous fait trahir nos ſentimens, pour ne pas bleſſer le parti le plus nombreux; on aime mieux paroître judicieux que de l'être en effet; & pour ne pas lutter contre le torrent, on s'y abandonne.*

pag. 40. Ed. d'Amſt. 1714.

Ainſi le parti de l'Erreur ſe groſſit tous les jours, de ceux même qui l'ont reconnuë; tout

desabusés qu'ils sont, ils tiennent le même langage que ceux qui sont encore trompés; & ils deviennent eux-mêmes une nouvelle autorité pour en abuser d'autres. Après ces reflexions si libres & si sensées, il ajoute, *Faut-il que cette mauvaise honte s'étende sur des choses d'aussi petite importance que la reputation d'un Poëte?* Mais on auroit encore plus raison d'ajouter; Faut-il que cette mauvaise honte s'étende sur des choses d'une aussi grande importance que la Morale & le sens qu'on doit donner aux paroles de la Revelation? *Il y a pourtant bien des gens de ce caractére, & je pourrois deceler ici plusieurs complices de mes Sentimens, qui faute de courage, en deviendront peut-être les Censeurs;* ce sont encore les paroles de M. de la Motte.

Il se peut qu'il y ait des devoirs, sur lesquels on n'appuye pas assez & dont on connoit trop peu l'étendue. Peut-être aussi y en a-t-il qu'on outre; peut-être, d'un côté, compte-t-on des minucies parmi ce qu'il y a de plus essentiel dans la Religion, pendant que, d'un autre, on se recrie sur des erreurs, à peu près indifferentes, comme sur des indignités; On accuse une Metaphysique obscure & pointilleuse d'avoir repandu ses épines & ses tenebres dans la Religion; On soupçonne qu'une vaine Philosophie, embarrassée de subtilités penibles, a répandu sa confusion dans la Théologie, & l'a tirée de cette simplicité qui fait un des divins caractéres de l'Evangile. Il y en a qui sentent, ou qui croyent sentir, ces embarras. Ils en trouvent dans la pratique, ils en trouvent dans

la

là speculation : Dans les préceptes & dans les dogmes ils sont arrêtés par des difficultés qui leur font de la peine. Ils donnent leur application à les démêler, & après quelques efforts sinceres, ils sentent le plaisir qu'il y a à s'éclairer. Mais dès qu'il s'agit de répandre leurs lumieres, la peur les saisit, & la crainte de paroître quitter une route autorisée par l'usage les y fait rentrer ; Ils cessent d'ouvrir les yeux à une lumiere qu'il est dangereux de voir, & après l'avoir entrevûë, dans l'apprehension qu'on ne les devine, ils parlent comme s'ils étoient encore dans les tenebres : Les uns n'osent se plaindre de leur ignorance que confusément, & les autres n'osent éclairer ceux qui sont dans l'ignorance qu'énigmatiquement. Dès qu'on commence à voir, on ferme les yeux, de peur de voir trop, & pour n'avoir pas le courage de lever une difficulté respectée on n'y oppose que des solutions imparfaites & de foibles adoucissemens, qui ne font que la renvoyer pour quelques momens, & la laissent d'abord renaître dans toute sa force.

On voit dans un des Colleges d'Oxford une preuve bien sensible de cet Esprit servile où jette la pauvreté, & l'ignorance qui la suit. Il faut faire preuve de pauvreté pour y être reçû, on n'y connoit non plus la nouvelle Philosophie que dans les Terres Australes, & M. Bernard a dit agreablement que ces gens-là sont reculés de plus d'un siecle, & peut-être resteront-ils éternellement en arriere. On n'y doit gueres respirer l'Esprit Protestant.

Enfin pour s'empêcher de mettre sa Raison

dans les fers & pour prévenir un abaissement si servile & si indigne de la Nature humaine, je ne vois rien de plus efficace, que de se passionner pour la connoissance de la Verité, & de penser frequemment avec toute l'attention possible, que rien n'est plus honteux & ne nous abbaisse plus que les meprises, soit dans les sentimens, soit dans la conduite; que rien ne deshonore l'homme autant que l'Erreur & le Vice; que la Lumiere & la Vertu font sa gloire & sa veritable grandeur; que les *Richesses* & les *Titres* sont fort au dessous de la *Sagesse* & de la *Connoissance*. Par ces derniers biens, on ressemble toûjours à Dieu, mais les premiers nous sont souvent communs avec les scelerats. Il n'y a ni revenu, ni dignité qui procure à l'homme une felicité solide, on n'y trouve point ce qu'on y cherchoit; quand on les possede on sent bien qu'ils ne sont pas tels, qu'on se les imaginoit avant que de les posseder. Nous sommes faits pour la *Verité* & pour la *Droiture*, voilà ce qui contente l'homme, ce sont des biens qui n'éblouïssent point par un éclat trompeur, & le tems en fait toûjours mieux connoître le prix. Dans quelle condition qu'on soit né, en faire l'objet de son attachement, & le préferer à tout le reste, c'est s'élever au dessus de la dépendance des hommes & de la vicissitude des évenemens.

(8) *Cogita in te prater animum nihil esse mirabile, cui magno nihil magnum est.* Sen.

(9) *Gratuita nobis videntur, qua carissimè constant. Ex eo licet stupor noster appareat, quod ea sola putamus emi, pro quibus pecuniam solvimus: & gratuita vocamus, pro quibus nos ipsos impendimus. Qua emere nollemus, si domus*

no-

mens. Connoître par experience les veritables & les plus grands de tous les biens, c'eſt un moyen ſûr de ne ſe laiſſer point éblouïr par ceux qui ne les valent pas. Un homme qui ſe rend ſouvent attentif à la grandeur de ſon ame & de ſa deſtination, ne voit rien que de petit dans ce faſte, où les autres hommes abuſés cherchent leur grandeur (8). La veritable *Nobleſſe* conſiſte dans le merite & non pas dans le ſang, & notre rang eſt des plus élevés quand la vertu nous empêche de ramper avec le reſte des hommes*.

Le vice a rendu néceſſaire la ſubordination & l'inegalité parmi les hommes naturellement égaux ; mais dans quelque condition qu'on paſſe ſa vie, ſi l'on veut vivre ſagement on ſe procurera toûjours ce qu'il y a de plus eſtimable & de plus grand chez les hommes.

Qu'on reflêchiſſe qu'on eſt homme, & on aura honte de ſe vendre aux autres hommes. Qu'on ſe ſouvienne qu'on a une ame faite pour l'éternité & pour des grandeurs infinies, & on n'aura garde d'acheter au prix de ſa liberté & de payer par le don de ſoi-même de petits preſens & de ſacrifier ſes lumieres & ſa probité à de legeres faveurs qu'on a grand tort de regarder comme gratuites, ſous prétexte qu'elles ne coûtent point d'argent. (9)

* Cette derniere maxime eſt de Confucius.

Il

nobis noſtra pro illis eſſet danda, ſi amœnum aliquod fructuoſumve prædium : ad ea paratiſſimi ſumus pervenire cum ſolicitudine, cum periculo, cum jactura pudoris, & libertatis, & temporis. Adeò nihil eſt cuique ſe vilius. Idem itaque in omnibus conſiliis rebusque faciamus, hoc quod concupiſcimus, quanti deferatur. Sæpè maximum pretium eſt, pro quo nullum

Il faut ſeulement prendre garde que la vanité ne ſe mette ici de la partie, & que l'on ne confonde avec l'amour de la Verité, le dangereux plaiſir de contredire, & l'ambitieuſe affectation de ſe diſtinguer, & de s'élever, par ſes ſentimens, au deſſus de ceux à qui l'on ſe trouve inferieur par la naiſſance & par le rang. On voit des gens qui, tout enflés de quelque lumiere & de quelque vertu qu'ils prétendent avoir aquis, relevent le plaiſir de s'applaudir dans ces biens interieurs par celui de mepriſer ceux chez qui ils ne les remarquent pas: non contens de s'admirer eux-mêmes, ils voudroient s'attirer toute l'attention & l'admiration des autres hommes; ils ne peuvent ſouffrir que qui que ce ſoit la partage avec eux: Marquer de l'eſtime & de l'attachement pour la naiſſance, les richeſſes, les dignités, c'eſt un derangement d'eſprit & de cœur, c'eſt une injuſtice qui les demonte, c'eſt leur refuſer des hommages dont ils ſe croyent les ſeuls dignes, pour les rendre à des idoles & à des phantomes qui ne les meritent pas.

Lors qu'on s'inquiete ſi fort ſur ce que font les autres, on manque ordinairement d'attention ſur ſoi-même & on connoit peu le prix des veritables biens quand on n'eſt pas content de les poſſeder, à moins qu'ils n'attirent les regards des autres hommes. On peut dire que ceux qui ne travaillent que dans cette vuë font de néceſſité vertu; s'ils avoient pû aller à l'eſtime & à la diſtinction par

tum datur. Multa poſſum tibi oſtendere, quæ acquiſita acceptaque, libertatem nobis extorſerunt; noſtri eſſemus, ſi iſta noſtra non eſſent. Sen. Ep. XLII.

par quelque autre route, ils ne se feroient pas avisés de choisir celle-là ; un homme qui y est entré parce qu'il la trouve aimable par elle-même, satisfait de s'y voir & d'y avancer, laisse en repos les autres : Mais il n'arrive que trop souvent qu'on voudroit être à la place de ceux qu'on s'échauffe à critiquer, & qu'en maltraitant les Grands, par le dépit de ne l'être pas, on en a toute la vanité & toutes les foiblesses sans en avoir les avantages. (10)

L'humeur chicaneuse, l'esprit mordant, la grossiereté & l'impolitesse ne sont que trop souvent le partage des Gens de Lettres qui sont nés dans une condition obscure. Ils s'accoutument dès l'enfance à remarquer avec chagrin la distinction qu'on met entr'eux & ceux de leurs Camarades d'étude qui portent un nom plus respecté : La pensée qu'on est toûjours prêt à les mepriser & à leur refuser quelque partie de la justice qu'ils meritent les rend defians & ennemis de tout le monde. N'ayant de ressource que dans leurs talents pour se faire considerer & pour se pousser dans le monde, ils s'appliquent à les étaler & par cette affectation même il arrive qu'ils en perdent le fruit. Ils font ce qu'ils peuvent pour passer encore pour plus habiles & pour plus vertueux qu'ils ne sont ; ils decident d'un ton assuré sur ce qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils ne savent que très-imparfaitement, comme s'ils le connoissoient à fond ; & afin qu'on les respecte com-

(10 *Assuescendum itaque conditioni suæ, & quamminimum de illâ querendum : & quicquid habet circa se commodi, apprehendendum est.* Sen. de Tranq. cap. 10.

comme des gens qui adorent la vertu au point de ne pouvoir ſupporter le moindre écart qui en détourne, ils ſont toûjours prêts à reprendre, à cenſurer & à ne trouver rien de bien fait que ce qu'ils font. La groſſiereté dans laquelle ils ont été élevés les empêche encore de s'appercevoir de l'impoliteſſe & de la groſſiereté de leurs mœurs; Il y a de certains états où loin d'avoir du goût pour la délicateſſe on n'en a pas même l'idée; chez de certaines gens l'eſprit eſt auſſi groſſier que le corps; Les païſans ſe careſſent à coups de poing, & un mouvement pour ſe faire ſentir à eux doit être d'une violence à eſtropier une perſonne moins robuſte. Une penſée delicate, une fine raillerie eſt un rien pour des gens de cette trempe, il n'y a que les injures & les emportemens qui ſignifient quelque choſe chez eux.

Regles pour ceux d'un ordre ſuperieur.

VIII. La complaiſance que l'on a pour les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, par leurs biens & par leurs emplois; l'interêt que l'on a à les flatter & à ſe ſoumettre à leur autorité, fait que leurs ſentimens ſont ordinairement ſuivis d'approbation, ou du moins dans un reſpectueux ſilence, de ſorte que n'étant point retenus par l'apprehenſion de la cenſure & de la critique des autres, ils donnent eſſort à leur genie, & hazardent librement leurs penſées. Leur imagination devient par là hardie & feconde; mais le mal eſt que la préſomption s'en mêle, & que concevant bien-tôt d'eux-mêmes la bonne opi-

(11) *Quales ſunt aliis credunt.*

(12) *Citò nobis placemus & ſi inveniamus qui nos bonos viros*

opinion que les autres paroiſſent en avoir, (11) ils décident très-legerement, & s'opiniâtrent dans leurs déciſions ; effets ordinaires de l'idée avantageuſe que l'on a de ſoi-même. Ils laiſſent au vulgaire la circonſpection & la crainte de ſe meprendre, de même que l'obligation de répondre tranquillement à tout ce qu'on leur oppoſe. Pour eux ils ſont trop accoûtumés à ſe voir applaudis pour regarder les objections d'un autre œil que les inſultes ; (12) Oſer croire qu'ils ſe trompent c'eſt oublier ce qu'ils ſont. Ainſi la dependance rend les uns trop ſoumis, & l'élevation rend les autres trop préſomtueux. Les Grands comptent, & pour compter ainſi ils ſont fondés en experience, que leur élevation ne donnera pas moins de poids à tout ce qu'ils trouveront à propos de dire, que de cours aux modes, quand il leur plaira d'en être les auteurs. Les Sens s'aſſujettiſſent à la mode, & l'eſprit prévenu en faveur de ceux qui l'ont établie ordonne aux Sens de trouver beau ce qui ne l'eſt pas. Les Grands hazardent tout, aſſurés qu'ils donneront cours à tout, & comme ils ſavent bien qu'il leur ſieroit mal de dire des pauvretés, ils ſe croient incapables d'en dire, & par là même ils ne ſont pas ſur leurs gardes pour les éviter.

On a tant d'interêt de flatter les Grands, que pour y mieux réüſſir on ferme les yeux à tous leurs defauts & l'on exagere à ſoi-même toutes leurs bonnes qualités ; on s'apperçoit

viros dicat, qui prudentes, qui ſanctos, agnoſcimus. Sen. *Mala conſuetudo nihil contra voluntatem audiendi.* Sen.

çoit d'autant moins qu'on les trompe, & qu'on ſe trompe ſoi-même, que l'on voit plus de perſonnes dans les mêmes ſentimens. On ne ſait point, parce qu'on ne veut point, & quelquefois, parce qu'on en eſt devenu incapable par habitude, dépouiller un Grand de ſes dehors, pour le voir en lui-même & juger de ſon merite ſans prévention. Cependant les Titres & les Richeſſes ne ſont pas des indices ſûrs de la Verité; l'Evidence ſeule en eſt le caractere, & c'eſt par l'attention & la circonſpection qu'on la démêle de l'apparence & de la fauſſe lueur.

Donnons aux *Richeſſes* tout le prix imaginable, elles ne feront tout au plus, dans ceux qui les poſſedent, qu'un effet de leur bonheur & nullement une preuve de leur merite. S'agit-il de la *Nobleſſe*? En remontant de generation en generation juſqu'au déluge, nous nous trouvons tous deſcendus d'un Vigneron. Voulez-vous aller plus loin? Nous trouverons que Dieu eſt le Pere du premier homme; On ne peut rien penſer de plus grand ſur notre origine; mais cette gloire eſt commune à tout le Genre humain, & par là, tout infini qu'en ſoit le prix, il diſparoit aux yeux des Grands, qui ne ſe plaiſent à tirer leur élevation que de l'abaiſſement des autres.

La Naiſſance & les Richeſſes fourniſſent ſans contredit d'heureuſes occaſions à acquerir du merite, mais elles ne ſont pas un merite par elles-mêmes; On compte cependant là-deſſus comme ſur un des plus ſolides, & pour prétendre aux emplois qui demandent le plus de probité, & le plus d'habileté; la Naiſ-

Naissance fournit à bien des gens le seul Titre par où ils s'en croient dignes.

Les Grands ont d'abord le plaisir de s'abandonner à leurs fantaisies, & par là de pécher souvent sans inquietude, parce qu'ils pèchent sans rien craindre; l'impunité leur étant assurée de la part des hommes. L'âge amene enfin les reflexions, & la crainte de l'avenir les trouve d'autant plus sensibles, qu'elle est pour eux un mouvement tout nouveau. Pour faire cesser leurs allarmes deux moyens se présentent, entre lesquels leur humeur décide, & suivant qu'ils sont ou plus hardis ou plus timides, ils se laissent aller à la Superstition ou à l'Irreligion.

Illusions & remedes.

IX. On est malheureux de ne vivre dans la grandeur que pour vivre dans l'illusion. D'abord on impose à ses inferieurs, ensuite on se laisse ébloüir soi-même par les préventions où on les a jettez; on s'abandonne à leurs flateries, & on se livre à leurs grimaces; de sorte qu'on devient le jouet des gens qu'on regarde fort au dessous de soi, & qu'on mepriſe même dans le fond du cœur; & par là une grandeur apparente fait tomber dans de veritables petitesses. Un bonheur leger & imaginaire prive les Grands de la plus vive & de la plus solide félicité. A force de ne se regarder que par des yeux empruntés & de tirer toute leur satisfaction des applaudissemens d'autrui, ils deviennent enfin incapables de se voir & de gouter l'infinie satisfaction d'une conscience éclairée qui est contente d'elle-même. Il n'y a de réel & de solide dans les rangs les plus élevés qu'autant qu'il y a de verité; & la defiance de soi-même

est

eſt le chemin le plus ſûr qui conduiſe à la Verité.

Quand on voit les Grands, non contents de ſe faire ſervir avec plus de promptitude & de ſe faire obéir plus ponctuellement que les autres, non contens de faire meilleure chere, d'habiter des maiſons plus ſpacieuſes & plus magnifiques, d'avoir des équipages plus commodes & plus pompeux, & de varier plus frequemment leurs plaiſirs; lors, dis-je, que non contens de tous ces avantages, on les voit encore vouloir s'emparer du Bon Sens, & s'imaginer qu'il leur eſt échu en partage, avec autant de prerogative, que les Titres, la fierté, les richeſſes & la ſenſualité; écouter à peine les autres, décider, ſur toute ſorte de ſujets, en parfaits connoiſſeurs & ne juger du merite que par des dehors qui le cachent ordinairement, on ne peut s'empêcher de ſentir quelques mouvemens, ou du moins quelque diſpoſition à des mouvemens de mepris & d'indignation: Mais après y avoir mieux penſé, au lieu de les condamner on les plaint, & on tourne tout ſon mepris & toute ſon indignation ſur ceux qui les environnent. Le moyen qu'ils tiennent contre des adulations continuelles? Comment les demêleroient-ils d'avec la ſincerité

(13) „ Il m'a ſemblé ſouvent, qu'à force de reſpect, „ on traitte les Princes desdaigneuſement & injurieuſement. C'eſt dequoi je m'offençois infiniment „ en mon enfance, que ceux qui s'exerçoient avec „ moi, eſpargnaſſent de s'y employer à bon eſcient, „ pour me trouver indigne contre qui ils s'efforçaſſent: „ c'eſt ce qu'on voit leur advenir tous les jours, chacun ſe trouvant indigne de s'efforcer contre eux. Si „ on recognoiſt qu'ils ayent tant ſoit peu d'affection à „ la victoire, il n'eſt celui, qui ne ſe travaille, à la „ leur preſter: & qui n'aime mieux trahir ſa gloire, „ que

cerité dont ils n'ont aucune idée, qu'ils n'ont connuë qu'imparfaitement dans l'enfance & dont ils ont perdu le ſouvenir? Si une infinité de gens s'accordoient à tromper un homme, pendant le cours de pluſieurs mois, & à l'aſſurer qu'il eſt blême, défait, que ſes yeux ſont battus, que le ton de ſa voix a baiſſé; malgré ſa ſanté & malgré ſa Raiſon il faudroit enfin qu'il ſe perſuadât qu'il eſt malade & qu'il ſe livrât aux Medecins.

Soit que les Grands tiennent leur élevation de leur naiſſance, ſoit qu'ils la doivent aux ſuffrages d'autrui, dans le tems même qu'on leur parle d'un air reſpectueux, on les traite dans le fonds comme des enfans & des imbecilles; lorsqu'on ſe recrie ſur un mot qu'un Grand prononce conformément au Sens commun, comme ſur une merveille, ne ſe moque-t-on pas de lui, car il me ſemble que c'eſt ſe moquer d'un homme fait, & qui a été élevé avec ſoin, que de relever avec admiration quelqu'une de ſes penſées, qui tout au plus auroit pu donner quelque ſurpriſe, ſi elle étoit ſortie de la bouche d'un enfant ou d'un laboureur (13). Mais après avoir publié avec éloge ce que les Grands ont

„ que d'offencer la leur: on n'y employe qu'autant d'ef-
„ fort qu'il en faut pour ſervir à leur honneur.... Briſſon
„ courant contre Alexandre, ſe feignit en la courſe:
„ Alexandre l'en tança: mais il lui en devoit faire
„ donner le fouet. Pour cette conſideration, Carnea-
„ des diſoit, que les enfans des Princes n'apprennent
„ rien à droit qu'à manier des chevaux; d'autant qu'en
„ tout autre exercice, chacun fleſchit ſous eux & leur
„ donne gagné: mais un cheval, qui n'eſt ni flatteur
„ ni Courtiſan, verſe le fils du Roi par terre, comme
„ il feroit le fils d'un crocheteur. *Mont. L. III. C. VII.*

ont dit ou ce qu'ils ont fait, & l'avoir de plus embelli de circonſtances qu'on leur prête, on n'a pas ſeulement pitié d'eux quand on les voit s'applaudir, tantôt d'avoir dit ou fait les choſes les plus communes, tantôt de paſſer pour avoir dit ce à quoi ils n'ont pas penſé, ou fait ce à quoi ils n'ont pas même contribué.

Pour moi je me ferois conſcience d'enivrer un homme pour me donner le plaiſir de lui entendre dire des ſottiſes ; de lui faire croire tout ce qu'il me plairoit, & de profiter, pendant ce tems-là, de ſon trouble, & de la perte de ſa liberté, quand même l'alienation d'eſprit où je le jetterois ne ſeroit que de peu d'heures.

Mais ſur ce ſujet, comme ſur beaucoup d'autres, les hommes ſe précipitent dans les foſſes qu'ils creuſent, & le mal qu'ils font aux autres retombe ſur eux. Un Philoſophe voit ce juſte retour avec plaiſir, & ſon plaiſir ſeroit parfait, ſi les peuples innocens n'en ſouffroient point, & n'y étoient jamais mêlés ; car pour les Courtiſans ils meritent bien leur triſte & ordinaire ſort. Si l'on en excepte très-peu aſſez fortunés pour échaper dans cette vie à leur juſte deſtinée, tous éprouvent tôt ou tard des revers ; & les uns plus,

(14) „ Quel témoignage d'affection & de bonne „ volonté, puis-je tirer de celui, qui me doit, veuil„ le-t-il ou non, tout ce qu'il peut ? Puis-je faire eſtat „ de ſon humble parler & courtoiſe reverence, veu „ qu'il n'eſt pas en lui de me les refuſer ? L'honneur „ que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce „ n'eſt pas honneur : ces reſpects ſe doivent à la Royau„ té, non à moy.

maſ-

plus, les autres moins, deviennent l'objet des caprices, dont ils sont eux-mêmes causes, en éteignant tant qu'ils peuvent la Raison qui les prévient, & en lui substituant l'entêtement qui les fait naître.

Si quelque hazard fait tomber mon Ouvrage entre les mains des Grands, & que leur patience à le lire s'étende jusques à cette page, je les prie d'agréer le zele avec lequel je prens leur interêt contre ces petits tyrans qui les obsedent & les maîtrisent, en faisant semblant de les admirer. Rien n'est plus fier que leur dessein, ils veulent regner sur leurs Maîtres, & rien n'est plus rampant que les soupleſſes dont ils usent pour en venir à bout. Mais ceux que la Providence a élevé dans les premiers rangs se garentiront de ces pieges qu'on leur tend de toutes parts, si 1o. ils ne se livrent jamais au plaisir de se voir approuvé des autres hommes, qu'après s'être assurés que ce qu'on leur attribue est effectivement une matiere d'éloges, & s'être convaincus par un serieux examen qu'ils possedent en effet ce qu'on loue en eux. Un Empereur disoit que pour compter sur les louanges, il faudroit que ceux qui les donnent fussent en état de pouvoir blâmer impunément. (14) Mais on peut s'assurer de la

.... maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quàm ferre, tam laudare.

Sen. Thyest. Act. 2.

„ Vois-je pas que le meschant, le bon Roy, celui „ qu'on hait, celui qu'on aime, autant en a l'un que „ l'autre: de mesmes apparences, de mesme ceremo„ nie, estoit servi mon predecesseur, & le sera mon „ suc-

la ſincerité des éloges par une autre voïe; il n'y qu'à les meriter; le merite ſe fait toûjours ſentir, quand il accompagne l'élevation du rang on ſe fait un plaiſir de l'admirer & de lui rendre les hommages qui lui ſont dûs.

Si 2ò. ils regardent les adulateurs comme des gens qui cherchent à empoiſonner les ames, & s'ils s'en defont dès le moment qu'ils les ont ſurpris dans ces indignités.

Si vis exercere tibi utile, nulli autem grave imperium, ſubmove vitia. Sen. Ep. XCIV. C'eſt ce que leur honneur & leur interêt demandent viſiblement. Pourquoi ſe fieroient-ils à des gens qui ne s'appliquent qu'à les tromper, & qui pour y réüſſir, confondent les Vices avec les Vertus, appellent blanc ce qui eſt noir, & font ſemblant d'admirer ce qu'ils mepriſent? Quelle tâche à la memoire d'Alexandre que la foibleſſe de voir avec plaiſir ſes Courtiſans pancher leur tête comme lui? Peut-on s'empêcher de regarder comme un fou Denis le jeune, à qui on faiſoit ſa Cour en faiſant ſemblant de n'avoir pas meilleure vûe que lui, & en ſe heurtant lourdement contre ce qu'on rencontroit?

Enfin ceux qui vivent dans l'élevation, contens de reconnoître par quelques graciositéſ

„ ſucceſſeur. Si mes Sujets ne m'offencent, ce n'eſt „ pas un tesmoignage d'aucune bonne affection: pour- „ quoi le prendray-je en cette part-là, puiſqu'ils ne „ pourroient quand ils voudroient? Nul ne me ſuit „ pour l'amitié, qui ſoit entre lui & moi: car il ne „ ſe ſçauroit coudre d'amitié, où il y a ſi peu de rela- „ tion & de correſpondance. Ma hauteur m'a mis „ hors du commerce des hommes: il y a trop de diſpa- „ rité & de diſproportion: Ils me ſuivent par conte- „ nance & par couſtume, ou pluſtoſt que moi ma for- „ tune,

sités les louanges les plus délicates mêmes & les plus senſées, doivent garder tout leur empreſſement pour les conſeils qu'on leur donne, autoriſer la liberté qu'on prend de leur en donner par leur empreſſement à en profiter, & en meſurer le prix, par l'équité de ce à quoi on les engage, & l'utilité que ceux qui leur ſont ſoumis en tireront. Celui qui fait cela eſt Grand & merite de l'être, il a peu d'égaux; & la grandeur exterieure ne lui ajoute rien qu'un juſte aſſortiment, & il deviendroit petit à ſes propres yeux s'il lui échappoit ſeulement de ſe croire tant ſoit peu aggrandi par ces dehors.

Intereſt inter MAGNA & TUMIDA. *Sen.*

Un Grand dans l'idée des perſonnes raiſonnables, c'eſt un homme que la Souveraine Providence a fait naître & a élevé, pour contribuer au bonheur de la Societé, par de ſages Loix & par de bons exemples, qui aime la Lumiere & la Vertu, qui eſt l'appui de la Liberté & de la Sageſſe; le Fleau de l'Ignorance, de l'Impoliteſſe & du Vice, une Image de Dieu en Sageſſe, en Lumiere, en Droiture. Mais à des yeux qui ne voient rien au delà du Corps, c'eſt un homme né pour tenir une bonne table, pour faire maſquer & danſer, & faire traîner dans de magni-

„ tune, pour en accroiſtre la leur: Tout ce qu'ils me
„ dient, & font, ce n'eſt que fard, leur liberté eſtant
„ bridée de toutes parts par la grande puiſſance que
„ j'ai ſur eux: je ne vois rien autour de moi que
„ couvert & maſqué. Ses Courtiſans louoient un
„ jour Julian l'Empereur de faire bonne juſtice. Je
„ m'enorgueillirois volontiers, dit-il, de ces louan-
„ ges, ſi elles venoient de perſonnes, qui oſaſſent
„ accuſer ou meſlouer mes actions contraires, quand
„ elles y ſeroient. *Montagne L. I. Ch. XLII.*

magnifiques caroſſes, ceux qui lui agréent; pour ſe donner enfin la licence, de faire au ſû de tout le monde, ce que le commun des vicieux a preſque honte de faire en ſecret. La premiere de ces idées fournit ſans contredit la definition du *Droit*, mais je laiſſe à décider à ceux qui connoiſſent mieux le monde que moi, ſi la ſeconde renferme celle du *Fait*.

Si les Grands vouloient ouvrir les yeux ſur leurs veritables interêts, ils comprendroient d'abord que la *Vertu* ſeule eſt capable de les élever & de les maintenir Grands: La *Senſualité* les confond avec la foule, comme elle confond le commun des hommes avec les animaux; la magnificence de leur table eſt duë à l'addreſſe de leurs Chaſſeurs & à l'habileté de leurs Cuiſiniers; Ils ſont redevables de leurs courſes à la vigueur de leurs Chevaux; Ils doivent à leurs chiens & à leurs Piqueurs le plaiſir de leur chaſſe; Les Architectes leur élevent des Palais que les Peintres & les Tapiſſiers embelliſſent; Le travail & le ménage de leurs Sujets eſt la ſource de leurs richeſſes; Leurs Généraux & leurs Soldats leur gagnent des batailles, & leur achetent, au prix de leur ſang, le titre de Vainqueurs & l'éloge de Conquerants. Tout ce donc qu'ils tirent de gloire de ces avantages exterieurs leur eſt étranger, ils le doivent aux autres, mais la gloire d'être ſages,

(15) „ Il ne faut que voir un homme eſlevé en dignité: quand nous l'aurions cogneu trois jours devant, homme de peu, il coule inſenſiblement en „ nos opinions une image de grandeur, de ſuffiſance, „ & nous perſuadons que croiſſant de train & de „ credit, il eſt creu de merite. Nous jugeons de lui „ non

ges, éclairés, judicieux, généreux, sobres, chastes, équitables, cette gloire leur appartient en propre, & par là ils se distinguent de leurs égaux, pour le moins autant que de leurs inferieurs. Plus ils ont occasion de s'écarter de la Vertu, plus il leur est glorieux de s'y affermir, & leur probité ne tire pas un mediocre lustre de l'impunité avec laquelle ils pourroient être vicieux.

Je demanderois volontiers à un homme riche, s'il veut que j'estime sa personne, ou s'il se contente que je fasse cas de ses valets, de ses chevaux, de ses maisons & de ses terres. Consentez-vous, lui dirois-je, que je change d'idée toutes les fois que vous changez d'habit? Me ferez-vous un Heros sous un just'aucorps brodé, un simple homme en robbe de chambre? Que me diriez-vous si, après qu'une guerre vous auroit reduit à un revenu inferieur au mien, je cessois de vous aimer & de vous honorer? Vous voulez donc qu'on vous estime *vous*, vous voulez qu'on vous aime, *vous*. Vous avez raison, car tout ce qui n'est pas vous, & qui ne fait pas partie de vous-même, pour estimable qu'il soit, ne vous rend non plus estimable que les biens de votre voisin, ou que les biens du Grand Mogol. Cessez donc de vouloir que les autres vous trompent & ne vous trompez pas vous-même le premier. (15)

Quel

„ non selon sa valeur; mais à la mode des gerons, „ selon la prerogative de son rang. Que la chasse „ tourne aussi, qu'il retombe & se mesle à la presse: „ chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui „ l'avoit guindé si haut. Est-ce lui? dit-on: n'y sçavoit-„ il autre chose quand il y estoit? *Mont. L. III. C. VIII.*

Quel triſte ſpectacle qu'un riche qui a mangé ſon bien! Ceux là même, qui en ont le plus profité, ſont ceux qui ſe font une plus grande honte de paroître de ſes amis & qui le fuient le plus: Eſt ce qu'il leur reſte aſſez de conſcience pour ne pouvoir ſoutenir ſa vuë, ſans éprouver des mouvemens qui les ſollicitent à la reſtitution? ou s'ils veulent ſimplement s'épargner la confuſion de ſe ſouvenir à quel point ils ont honoré ce qui ne leur paroit nullement honorable? Ces exemples, qui ne ſont point rares, font bien voir que ſouvent on ſe flatte de faire uſage de ſa Raiſon & de ſon diſcernement, quand on ne fait uſage que des Sens & qu'on ne décide du prix des choſes que ſur leurs rapports.

La plûpart des hommes n'ont garde de s'examiner, & de s'étudier eux-mêmes avec application, car ils ne craignent rien tant que de ſe voir; en effet que verroient-ils chez eux qui ne les couvrît de honte? Cependant ils aiment à ſe former une grande idée d'eux-mêmes; & pour ce qui eſt de la verité de cette idée ils s'en rapportent, comme ſur une infinité d'autres ſujets, au témoignage d'autrui. Mais à quels temoins ajoutent-ils foi? à des temoins achetés, à des temoins qu'ils ont corrompu eux-mêmes par des menaces & par des eſperances, & que la crainte ou que l'interêt fait parler. Dans la foule qui environne un Grand, il y en a qui ſavent pourquoi ils louënt & pourquoi ils admirent; ils ſeroient perdus s'ils ne le faiſoient pas; Mais il y en a auſſi un grand nombre qui ne ſont que des Echos; ce qu'ils entendent dire ils le repetent, ce qu'ils

qu'ils voient faire ils le font, le diſcernement n'y a point de part, ce ſont des machines vivantes. L'Antichambre d'un bon Bourgeois eſt garnie d'eſtampes, un plus accommodé l'orne de Tableaux, un troiſieme y range des Buſtes & des Statues, mais celles-ci ſont muettes & immobiles, au lieu que dans l'Antichambre d'un Grand, elles font la reverence, & parlent quelquefois. On ne trouvera rien d'exageré dans ce que je viens de dire, ſi l'on ſe ſouvient de deux choſes; l'une que je ne parle pas de tous les Grands, l'autre que pour meriter le nom d'homme il faut meriter celui de raiſonnable. Mais ſi les hommages raiſonnables, & dont le cœur eſt le premier mobile, ſont les ſeuls qui meritent d'être comptés, on ne reçoit de veritables hommages qu'à proportion que l'on eſt juſte & bienfaiſant. Ce ſont là des qualités dont la rareté releve encore le prix; il y a ſi peu d'équité & de grandeur d'ame là où il y en devroit le plus avoir, que, très-ſouvent, ceux qui devroient ſe ſouvenir continuellement qu'ils ſont nés pour rendre heureux les autres hommes, les accablent au contraire avec d'autant moins de ménagement, qu'ils comptent davantage ſur leur affection & ſur leur patience.

Quand pour louer un homme on eſt réduit à lui ſuppoſer des Vertus qu'il n'a point, ou à ſe rabbatre ſur des dehors qui l'environnent & qui ne font point partie de ſon merite, n'eſt-ce pas avouër qu'on n'en reconnoit point en lui, & des éloges de cette nature font-ils plus d'honneur que des ſatyres?

J'avertis encore les Grands, d'une verité

connue de tout le monde excepté d'eux, & du Vulgaire qui ne reflêchit jamais; c'eſt que ceux qui leur font la Cour avec le plus de baſſeſſe, ſont preciſément ceux qui les aiment le moins, & à qui ils doivent le moins ſe fier; car ceux qui briguent la faveur des Grands aux dépens de l'honneur & de la bienſeance, eſtiment la Grandeur un bien trop precieux, pour ne l'envier pas; La voir dans autrui, eſt pour eux un ſupplice, & tout ce qu'ils ſouffrent, en flattant ceux dont l'élevation leur fait tant de peine, ils s'en dédommagent, par la liberté qu'ils ſe donnent de les décrier, dès qu'ils comptent de le pouvoir faire impunément. L'orgueil eſt l'unique principe de toutes leurs baſſeſſes, ils ne témoignent à leurs Maitres une ſi profonde dépendance, que pour mieux ſurprendre leur confiance, les mettre eux-mêmes dans la dependance, regner ſous leur nom & leur faire vouloir tout ce qu'ils trouveront à propos. C'eſt une verité d'experience que tel, qui fait beaucoup le Maitre, vit ſouvent dans la dépendance de celui ſur lequel il croit avoir le plus d'empire; Ainſi l'on a ſouvent deux Maitres, l'un qui paroit, l'autre qui eſt caché, & qui gouverne le premier. C'eſt un grand malheur pour les peuples, car chacun de ces Maitres veut autant gagner que s'il étoit ſeul. Un Superieur qui veut bien ſe laiſſer gouverner manque d'honneur,

(16) *Monſtrabo cujus rei inopia laborent magna faſtigia, quid omnia poſſidentibus deſit. Scilicet ille qui verum dicat & hominem inter mentientes ſimpentem, ipſaque conſuetudine pro rectis blanda audiendi, ad ignorantiam veri perductum, vindicet à conſenſu concentuque falſorum, ... & ab illis quo-*
rum

neur, mais celui qui ſe laiſſe gouverner ſans le ſavoir, manque d'eſprit. Quiconque ſe mêle de conduire les autres, ne doit ſe laiſſer conduire que par la Raiſon.

Oſerai-je encore ajouter qu'au milieu de tant d'avantages qui ſemblent élever les Grands infiniment au deſſus du commun des hommes: au milieu de ce faſte, de ces plaiſirs, de ce pouvoir, qui les fait vivre, à leur gré, il me paroit qu'il leur manque un avantage infini, il leur manque, de toutes les choſes du monde la plus precieuſe, un ami ſincere qui veuille, & qui ſache ramener chez eux le gout du Vrai, que leur eſprit enivré par de continuelles flatteries ſemble avoir perdu entierement, qui leur apprenne qu'ils ſont hommes, que leur proſperité peut les abandonner, qu'il y a de la difference entre obéir & ſe laiſſer perſuader, entre ſe rendre à la Raiſon & ſe laiſſer vaincre par un ennemi (16).

Utilité du commerce des Grands.

X. Lors que de Grands Seigneurs aiment la Verité, que la Vertu leur eſt chere, qu'ils font cas du Merite par tout où il ſe trouve & que l'homme raiſonnable, l'honête homme, eſt à leurs yeux ce qu'il y a de plus eſtimable ſur la Terre, je conçois que leur commerce eſt d'une infinie utilité, & je doute qu'il y ait aucune étude dont on puiſſe tirer autant de fruit. L'eſtime & l'admiration, dont on eſt penetré pour eux, fait qu'on regarde leur ap-

rum unum certamen eſt, una contentio, blandiſſimè fallat; unde ſecuti iram, quam nemo revocabat, multorum ſanguinem hauſerunt, futuri noviſſimè ſuum, dum flecti non minus turpe exiſtimant quàm vinci, & perpetua credunt quæ in ſummum perducta maximè nutant. Sen. de Benef. Lib. VI. cap. 30.

approbation, independemment même de toutes ſes ſuites, comme un bien des plus precieux de la vie. Pour leur plaire on ſe recherche, & on met en œuvre tout ce que l'on a de genie & de connoiſſances, leur preſence excite & ſoutient l'attention ; on eſt parfaitement circonſpect devant eux, parce qu'on ne ſauroit faire de faute, qui ne paroiſſe capitale dès qu'ils en ſont les temoins. Comme ils ſont accoutumés, dès leur enfance, à toute la politeſſe & à toute la délicateſſe du langage & des mœurs, on ne ſauroit s'en écarter tant ſoit peu, qu'ils ne s'en apperçoivent, & on ne leur impoſe pas par des louanges & par des tours ingenieux, & par là même qu'ils y ſont tout accoûtumés, il ne leur arrive pas de s'en laiſſer éblouïr. Il y a trop longtems qu'ils y ſont faits, c'eſt par le bon ſens ſeulement & par la juſteſſe des penſées qu'on peut s'en faire gouter. Avec des égaux, & plus encore avec des inferieurs, on ſupplée à la foibleſſe de ſes raiſons, par l'opiniâtreté avec laquelle on les ſoûtient, mais ce ſont là des armes qu'on auroit trop honte d'employer, & dont il ſeroit même inutile de faire eſſai, contre un Superieur qui a raiſon. Les Grands, qui ont de la penetration, ont ſi ſouvent occaſion de s'en ſervir, & par là, ont tellement appris à demêler ceux qui cherchent à les tromper, d'avec ceux qui leur parlent comme ils penſent, qu'on riſque toûjours à ſe deguiſer devant eux, le plus ſûr eſt d'être effectivement en leur préſence ce qu'on a interêt de paroître; Par là on devient naturel, on le devient encore avec eux, parce qu'ils le

ſont

ſont parfaitement, car rien ne les oblige à ſe deguiſer, & une heureuſe éducation leur a rendu familier, dès l'enfance, tout ce qu'il y a de plus exquis dans les expreſſions & dans les manieres ; c'eſt en les étudiant qu'on s'inſtruit des regles qu'il faut ſuivre, mais pour eux ils n'ont qu'à ſuivre leur propre penchant pour les obſerver. Il me paroit qu'on ne ſauroit aſſez eſtimer le bonheur de ceux qui ſont à portée d'en profiter, ce ſont des occaſions qui manquent à une infinité de gens, mais à ceux qui ſont aſſez heureux pour les rencontrer, on peut dire que rien ne manque, pourvû qu'ils ne ſe manquent pas à eux-mêmes, car par rapport aux Grands dont je parle, être honête homme c'eſt la grande recommandation & preſque l'unique dont on ait beſoin auprès d'eux, ils aiment naturellement tous ceux chez qui ils remarquent ce qu'ils eſtiment, & qu'ils aiment le plus chez eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

Des Habitudes ; de l'Air ; des Alimens ; & de l'Humeur en géneral.

I. DE tout ce qui varie l'Imagination il n'y a peut-être rien qui égale en efficace la coûtume ; & les cauſes dont nous avons déja parlé ci-devant en tirent leur plus grande force. Mais dans ces effets de la coûtume ſur l'Imagination, il ſe trouve des bizarreries qu'on a de la peine à concilier.

Effets de la coûtume, quelquefois elle rend ſans attention.

Quelquefois notre attention néglige tout ce que nous avons accoûtumé, au lieu que ce qui eſt extraordinaire nous plait par ſon caractere même d'extraordinaire. Cela vient de ce que la nouveauté nous reveille, pendant que la coûtume nous endort, & elle nous endort parce que les choſes, auxquelles nous ſommes accoûtumés, n'excitent en nous que des ſentimens très-foibles, qui ne nous garantiſſent pas de la langueur & de l'ennui. Par là il arrive ſouvent que nous laiſſons le corps pour courir après l'ombre ; que nous eſtimons ordinairement ce que nous n'avons pas, fort au deſſus de ce que nous avons; & que nous paſſons miſérablement notre vie, en négligeant d'en jouïr, pour nous travailler à chercher. Nous nous conſumons en deſirs, quand il ne tient qu'à nous de nous ſatisfaire dans ce que nous poſſedons déja. (1).

Le peu de cas que l'on fait de ce que l'on a ſous ſes mains eſt une des cauſes qui nous fait préférer, ſoit dans les remedes, ſoit dans les choſes qui ſervent à l'uſage ordinaire de la vie, ce qui nous vient de loin, à ce que nous trouvons chez nous. Les *Simples* ſont moins eſtimés dans les Païs où ils naiſſent, que dans ceux qui en ſont éloignés, quoique peut-être l'Auteur de la Nature ait enrichi chaque terrain de ce qui convient le mieux à ſes habitans. Les Européens boivent ſur le Thé des Chinois, & les Chinois boivent ſur la

(1) *Quicquid exſpectantibus fortuna projecit, id ſine ullâ voluptate demittimus, ſtatim ad rapinam alterius erecti & attenti. Hoc ſapienti non evenit, plenus eſt: etiam ſi quid obvenit, ſecure excipit ac reponit, Lætitiâ fruitur maximâ, con-*

la fange des Européens. Ce peu d'attention qu'on fait à ce à quoi on eſt accoûtumé dès ſon enfance, eſt encore cauſe que les Auteurs qui écrivent l'hiſtoire de leur Païs, omettent une infinité de choſes, dont ils ne s'apperçoivent pas que l'oubli obſcurcira leur narration; Nous ignorerions diverſes coûtumes des Romains, ſi des Auteurs Grecs ne nous en avoient conſervé la memoire.

On peut rapporter ces mépriſes au défaut d'attention, comme à leur veritable cauſe. Il eſt certain que nos ſentimens ſont vifs, que nos idées ſont nettes, & qu'elles nous frappent & nous penetrent à proportion que nous nous trouvons attentifs. La ſeule impreſſion des objets ſuffit quelquefois pour exciter notre attention, c'eſt là l'effet de ceux qui nous ſont nouveaux. Dans ces cas-là nous ſommes ſimplement paſſifs, notre attention s'excite ſans aucun effort de notre part; cet état plaît aux ames pareſſeuſes, & la plûpart des gens en demeurent là. Ils ſont attentifs pendant que le ſentiment de la nouveauté dure, & ils ceſſent de l'être à meſure qu'un objet leur devient familier. Mais ſi nous voulons bien nous ſervir de nos forces, & nous exciter nous-mêmes à conſiderer attentivement les objets qui nous ſont les plus familiers, ils continueront de nous paroître tout ce qu'ils nous avoient paru quand ils étoient nouveaux, & cela ne ſe peut autrement, pendant qu'ils ſeront les mêmes & que

continuâ, ſuâ. Sen. Ep. LXXII.

Præcipitat quisque vitam ſuam, & futuri deſiderio laboratur, præſentium tædio. Id. De Brev. vitæ, cap. 7.

que nous les regarderons avec la même application. Voila un moyen ſûr pour ſe garantir de la legereté & des mecontentemens qui la ſuivent. Soyons donc attentifs, ne nous précipitons point à décider ſur le merite des objets, donnons-nous le tems de les connoître avec exactitude, ne leur prétons rien, eſtimons-les ſelon leur juſte prix; Après cela ſoutenons-nous dans le même dégré d'attention, nous verrons qu'ils ſont toûjours les mêmes, & nous n'en ferons pas moins de cas dans la ſuite, que nous en faiſions au commencement.

D'autres fois elle prévient.

II. Mais il arrive auſſi très-ſouvent aux hommes de ſe prévenir en faveur de ce qu'ils ont accoûtumé, on ſe fait à de certaines idées & à de certaines manieres, on eſtime tout ce qui s'y rapporte, & on desapprouve tout ce qui s'en éloigne.

Il eſt des établiſſemens ſi deraiſonnables, qu'on ſouleveroit aujourd'hui tout le monde contre ſoi, ſi on s'aviſoit de les propoſer, & dans leſquels cependant on ne ſauroit entreprendre de changer quoi que ce ſoit, ſans s'expoſer aux mêmes contradictions, tant eſt grand le pouvoir de la coûtume! Je n'oſe preſque en alleguer des exemples, de peur de paroître trop partial dans un Ouvrage, où je dois donner des regles dont chacun doit ſe ſervir. Il a fallu des Loix très-ſeveres en Irlande, pour obliger les Païſans à n'atteler plus leurs chevaux par la queuë. L'uſage du Café, aujourdhui ſi univerſel, a ſouffert de grandes contradictions, dans l'Arabie même, où il a commencé, & qui en eſt comme la Patrie, il y a même été entierement defendu.

Khair

Khair Beg, Gouverneur de la Mecque pour le Soudan d'Egypte, n'avoit point encore entendu parler du café, ni de la maniere de le prendre. En voulant sortir un jour de la Mosquée après la priere du soir, il fut scandalisé de voir dans un coin de ce Temple, une assemblée de preneurs de café, qui se disposoient à passer la nuit en prieres. Il crut d'abord qu'ils buvoient du vin, & sa surprise ne diminua point quand on lui eut expliqué l'usage, & les qualités de cette boisson; au contraire en apprenant par ces devots combien elle étoit familiere à la Mecque, & tout ce qui se passoit de rejouissant dans les lieux publics où on la vendoit, il crut que le café enivroit; du moins qu'il induisoit à faire des choses defendues par la Loi.

Voyage de l'Arabie heureuse, pag. 282. Edit. d'Amst. 1716.

C'est pourquoi après avoir ordonné à ces gens-là de sortir de la Mosquée, avec défense de s'y assembler à l'avenir pour un pareil sujet, il convoqua dès le lendemain une grande assemblée d'Officiers de Justice, de Docteurs de la Loi, de Devots & de Notables de la ville de la Mecque, auxquels il exposa ce qu'il avoit vû la veille dans la Mosquée, & qui se passoit dans la ville, à l'égard du café, ajoutant qu'il étoit resolu de remedier à cet abus, sur quoi il étoit bien aise de les consulter.

Les Docteurs convinrent que ce qui se passoit dans les maisons de café avoit besoin de reforme, comme contraire au pur Mahometisme, & dirent qu'à l'égard du café il falloit du moins examiner s'il étoit nuisible au corps ou à l'esprit, & si par lui même il excitoit à commettre les desordres en question; car si cela n'étoit pas, il suffisoit de défendre les lieux

publics où il se debitoit. La conclusion fut qu'il falloit consulter les Medecins.

Le Gouverneur en fit venir deux à l'assemblée, qui étoient freres, Persans de nation, & reconnus pour les premiers Medecins de la Mecque, quoique mediocrement habiles, & plus versés en Dialectique qu'en Medecine. L'un des deux avoit même fait un écrit contre l'usage du café, jaloux peut-être, dit notre Auteur, de ce que cet usage leur étoit beaucoup de pratiques. Ainsi ils ne manquerent pas d'assurer que le BUUN *des gousses duquel on se servoit pour faire le café, est froid & sec, & par consequent qu'il est très-nuisible à la santé.*

Un Docteur de l'assemblée leur répondit que Bengiazlah, ancien respectable Medecin Arabe, avoit écrit dans son Ouvrage des medicamens simples, & des alimens, que le BUUN *cuisoit & consumoit le flegme, & qu'ainsi il ne pouvoit pas avoir la qualité qu'ils lui attribuoient. La remarque étoit judicieuse; car à l'occasion de cette dispute, tous les Medecins de ce tems-là convinrent, suivant la doctrine de Bengiazlah, que le* BUUN *ou le café, étoit chaud & sec, & non pas froid & sec.*

Les deux Medecins Persans, pour soutenir ce qu'ils avoient avancé, repliquerent que ce Docteur n'avoit point entendu parler du BUUN *dont il étoit question, mais d'une autre plante de même nom, qui faisoit des effets differens; & ensuite sans se mettre en peine de le prouver, s'érigeant en Casuïtes, ils avancerent que quand le* BUUN *seroit mis au nombre des choses indifferentes, dont il est libre à tout le monde de se servir, dès qu'il induisoit à des*

cho-

choſes défendues, le parti le plus ſûr pour des Muſulmans, étoit de le tenir pour illicite.

Cette déciſion entraina tous les ſuffrages; pluſieurs même par prévention ou par un faux zele, aſſurerent que le café leur avoit troublé le cerveau. L'un des aſſiſtans ſoutint même qu'il enivroit comme le vin, ce qui fit rire toute l'aſſemblée, parce que pour porter ce jugement, il falloit avoir bû du vin, contre le précepte de la Religion qui le défend. On lui demanda s'il en avoit bû, & il eut l'imprudence de repondre affirmativement, ſe condamnant ainſi lui même au bâton, peine dont on punit les violateurs de la Loi Mahometane.

Le ſeul Moufti de la Mecque, Théologien & Juriſconſulte de profeſſion, entreprit avec chaleur la défenſe du café, contre la déciſion de l'aſſemblée, & malgré la reſolution du Gouverneur qui étoit ſollicité par ſon Imam, homme fort ſcrupuleux; mais toute la fermeté du Moufti & ſes meilleurs argumens ne ſervirent qu'à le faire charger d'injures de la part des faux zelés.

Le café fut donc condamné ſolemnellement, comme une choſe défendue ſelon la Loi, & la ſentence de cette condamnation fut dreſſée en des termes affectés & pleins d'emphaſe, pour exprimer une eſpece de triomphe ſur les pretendus abus extirpés: pluſieurs Docteurs la ſignerent avec le Gouverneur, qui l'envoya, comme une depêche importante, au Sultan d'Egypte ſon maître.

En même tems il fit publier une défenſe expreſſe & ſolemnelle, de vendre du café & d'en boire, ſoit en public ſoit en particulier, ſous la peine encourue par ceux qui contrevien-

viennent aux préceptes de la Religion, défenſe qui fut ſuivie d'une viſite exacte & rigoureuſe des Officiers de Juſtice, leſquels firent fermer tous les cafés publics de la Mecque, & brûler tout le café qu'ils purent y trouver, ainſi que dans les magaſins des Marchands.

Les amateurs du café, qui étoient en très-grand nombre, ne purent jamais ſe ſoumettre à cette défenſe, & ils continuerent d'en boire dans leurs maiſons, perſuadés d'ailleurs que l'aſſemblée avoit mal décidé, & que la condamnation étoit injuſte, puis qu'elle avoit paſſé contre l'avis du Moufti: cependant un particulier aiant été ſurpris chez lui ſur le fait, il en fut rigoureuſement puni, & enſuite promené ſur un âne par les places publiques.

Mais cette rigueur ne fut pas de longue durée, car le Sultan d'Egypte, loin d'approuver le zele indiſcret de ſon Gouverneur de la Mecque, s'étonna fort de la condamnation qu'il avoit oſé faire d'une choſe dont on ſe trouvoit ſi bien au Caire, Capitale de ſes Etats, où il y avoit des Docteurs d'un plus grand poids que ceux de la Mecque, & qui ne trouvoient rien de contraire à la Loi dans l'uſage du café.

Le Sultan lui ordonna donc de revoquer ſa défenſe, & d'employer ſeulement ſon autorité pour empêcher les deſordres, s'il y en avoit, dans les maiſons de Café, ajoutant que parce qu'on peut abuſer des meilleures choſes, même de

* La fontaine, ou puits Zemzem, ſelon les Muſulmans, eſt celle que Dieu fit paroitre en faveur d'Agar, & de ſon fils Iſmaël, dans le Deſert, après qu'Abraham l'eut obligée de ſe retirer avec ſon fils. Elle

de l'eau de la fontaine de Zemzem, ſi reſpectable à tous les Muſulmans, ce n'étoit pas une raiſon plauſible pour les défendre abſolument.*

Il fallut que le Gouverneur obéit malgré lui, & ce ne fut pas la ſeule ſatisfaction que le Sultan procura au peuple de la Mecque; car ce même Gouverneur ſi ſcrupuleux en apparence, ce Phariſien du Mahometiſme, étoit un Concuſſionnaire, & un voleur public, que ſon ſucceſſeur, après avoir reçu des ordres pour lui faire rendre compte de ſa conduite, fit enfin mourir dans les tourmens, une année après. Son frere ſe tua lui même pour éviter un pareil ſort.

L'Auteur Arabe ajoute que les deux Medecins Perſans, qui avoient eu tant de part à la défenſe du café, firent auſſi une fin malheureuſe. Mepriſés à la Mecque depuis le rétabliſſement de cette boiſſon, ils ſe retirerent au Caire, où étant convaincus d'avoir fait des imprecations contre la perſonne de Selim, premier du nom, Empereur des Turcs, qui venoit de conquerir l'Egypte, ils furent executés à mort par ſon ordre.

Depuis le retabliſſement du café à la Mecque, juſqu'en l'année 1524. il n'y ſouffrit aucune contradiction; mais cette année-là le Cadi, ou Juge en Chef de cette ville, fit fermer toutes les maiſons de Café, à cauſe des deſordres qui s'y commettoient, ſans empêcher les particuliers d'en prendre chez eux; ſon ſucceſſeur

* Elle eſt dans l'enceinte du Temple de la Mecque, les Mahometans en boivent par devotion, & lui attribuent de grandes vertus. [*Cette Note eſt de l'Auteur du Voyage.*]

ceſſeur permit neanmoins que ces lieux publics fuſſent rouverts, & l'on s'y comporta depuis avec tant d'ordre & de modeſtie, qu'aucun Magiſtrat ne fut obligé d'employer là-deſſus ſon autorité.

Il eſt vrai qu'en l'année 950. de l'Hegire, il arriva à la Mecque par la caravane de Damas, un ordre du grand Soliman, de ne plus boire de café; mais cet ordre n'eut preſque point d'execution, parce que l'on ſut bientôt qu'il n'avoit été donné que par ſurpriſe à la priere d'une Dame de la Cour, un peu trop ſcrupuleuſe au ſujet de cette boiſſon.

Au reſte, le Sultan d'Egypte, qui avoit fait revoquer par ſon Gouverneur de la Mecque, la défenſe indiſcrete d'y boire du café, avoit conſulté là-deſſus les Docteurs de la Loi, qui donnerent leur ſentiment par écrit, & prouverent par bonnes raiſons la nullité de cette condamnation, & l'ignorance de ceux qui l'avoient faite; ce qui ſervit beaucoup pour autoriſer plus que jamais l'uſage du café au Caire. Mais dans la ſuite cette grande ville vit auſſi naître des troubles ſur ce ſujet.

Ce fut en l'année 1523. *de notre Epoque, la* 930. *de l'Hegire. D'abord un Docteur ſcrupuleux s'aviſa de former une queſtion en ces termes, & de l'envoyer aux autres Docteurs.* QUEL EST VOTRE SENTIMENT TOUCHANT LA BOISSON QU'ON APPELLE CAFE', QUE L'ON PREND EN COMPAGNIE, DANS LA CROIANCE QU'ELLE EST AU NOMBRE DE CELLES QU'IL EST LIBRE DE PRENDRE, QUOIQU'ELLE DONNE LIEU A DES DESORDRES DE GRANDE IMPORTANCE, QU'EL-

QU'ELLE DONNE DANS LA TETE, ET QU'ELLE SOIT NUISIBLE A LA SANTE'? EST-ELLE PERMISE OU DEFENDUE? *Au bas de la queſtion propoſée étoit ſon ſentiment ſigné de lui*; QUE L'USAGE DU CAFE' EST ILLICITE. *Aucun de ſes confreres ne fut de ſon avis, parce qu'il étoit manifeſte que le café n'avoit pas les mauvaiſes qualités qu'il lui donnoit; enſorte qu'on ne porta aucune atteinte à un uſage ſi univerſellement reçu.*

Mais environ dix ans après, un Prédicateur déclama ſi fort contre le café, en ſoutenant qu'il étoit défendu par la Loi, & que ceux qui en prenoient n'étoient pas de vrais Muſulmans, qu'à la ſortie de la Moſquée une foule d'auditeurs ſe jetta ſur les premieres maiſons de Café; ils briſerent les cafetieres & les taſſes, & maltraiterent ceux qui y étoient aſſemblés.

Là deſſus il ſe forma deux partis dans la ville, qui ſoutenoient, l'un que le café étoit défendu par la Loi, & l'autre qu'il ne l'étoit pas; mais le Juge en chef aïant aſſemblé chez lui tous les Docteurs, pour les conſulter, ceux-ci déclarerent authentiquement, que la queſtion étoit déja toute décidée par leurs prédeceſſeurs à l'avantage du café, qu'ils étoient de leur ſentiment, & qu'il falloit ſeulement empêcher le zele outré des Devots, & l'indiſcretion des Prédicateurs ignorans. Le Juge qui preſidoit, & qui étoit du même avis, fit auſſi-tôt ſervir du café à toute l'aſſemblée, & il en prit lui-même; exemple qui réünit bientôt tous les eſprits; ce qui donna au café encore plus de vogue qu'auparavant.

Ce-

Cependant l'Officier de Police aiant trouvé quatre ans après, des gens assemblés la nuit dans un Café public, au tems du Ramadam, il les envoya en prison, & leur fit donner, dès le lendemain, à chacun des coups de bâton sur la plante des pieds, mais pour l'avoir pris publiquement dans un tems de devotion & à une heure indue.

Après tout ce qui s'étoit passé à l'égard du café, les plus scrupuleux n'avoient plus qu'une mauvaise raison à dire, qui est qu'on devoit le rejetter, parce qu'on le prend en compagnie, & dans des assemblées, de la maniere que l'on boit le vin : mais on leur fermoit la bouche par l'exemple de Mahomet même, qui avoit bû du lait en compagnie de ses amis, en la maniere qu'on prend le café.....

Pag. 296. *Dans le tems que cet usage paroissoit le mieux établi à Constantinople, les Imams & les Officiers des Mosquées firent un grand bruit de ce qu'on les voyoit desertes, pendant que les maisons de Café étoient remplies de monde. Les Derviches & tous les Devots de profession en murmurerent hautement, & enfin les Prédicateurs se dechainerent, non seulement contre le café même, soutenant qu'il est absolument défendu par la Loi, & que c'étoit un moindre peché d'aller au cabaret que d'aller dans les maisons de Café.*

Après beaucoup de bruit, & de declamation inutile, tous les Devots se réünirent pour obtenir une condamnation authentique de cette boisson. Pour cela ils s'aviserent de soutenir que le café rôti est une espece de charbon, & que tout ce qui avoit rapport au charbon étoit défendu par la Loi. Ils dresserent là-dessus

une

une queſtion en forme, & ils la préſenterent au Moufti, avec prieres de la décider, ſuivant le devoir de ſa charge.

Ce Chef de la Loi, ſans ſe mettre en peine d'examiner la difficulté, donna une déciſion toute conforme à l'intention des Devots, & prononça que le café étoit défendu, ſelon la Loi de Mahomet.

L'autorité du Moufti eſt ſi reſpectable, qu'il n'eſt pas permis de revoquer en doute ſes déciſions : ainſi toutes les maiſons de Café furent auſſi-tôt fermées, & les Officiers de Police chargés d'empêcher que l'on ne prît du café de quelque maniere que ce fût.

Cependant quelque rigueur qu'on exerçât dans l'execution de cette défenſe, on ne pût jamais empêcher totalement l'uſage particulier du café : on eut beau même la renouveller ſous le regne d'Amurath III. la licence à l'égard d'une choſe ſi agreable, qu'on ne croyoit pas d'ailleurs contraire à la Religion, ne fit que s'en augmenter de plus en plus, & on continua de prendre du café, chez ſoi. Enfin les Officiers de Police n'y voyant plus de remede, permirent pour de l'argent que l'on en vendît, pourvû que ce ne fût pas en public ; de ſorte qu'on en alloit prendre en des lieux particuliers, la porte fermée, ou chez de certains Marchands dans l'arriere-boutique.

Il n'en fallut pas davantage pour rétablir peu à peu les Cafés publics. Il arriva même qu'un nouveau Moufti, moins ſcrupuleux, ou plus éclairé que ſon prédeceſſeur, déclara authentiquement qu'on ne devoit pas regarder le café comme du charbon, & que la boiſſon que l'on en faiſoit n'étoit pas défendue par la Loi.

Depuis cette déclaration, les Devots, & les Prédicateurs, le Monfti même, & les gens de Loi, loin de crier contre le café, en prirent eux-mêmes, & leur exemple fut univerſellement ſuivi à la Cour & à la Ville.

On voit par là que de tout tems & en tout lieu les hommes ont été des hommes, qu'ils ont ſuivi pour regle la coûtume, pour principe leurs préjugés, que de tout tems & en tout lieu la Religion a ſervi de pretexte à leur bêtiſe, à leurs fantaiſies & à leur vanité. Les Chrétiens devroient ſe faire une extrême honte d'être auſſi peu raiſonnables que les Turcs.

La coûtume conſacre les modes, & la coûtume nous lie, dans les choſes les plus indifférentes. L'uſage des fourchettes a été défendu autrefois dans une Congregation celebre.

L'amour propre & la pareſſe ſont cauſe de ces illuſions. On s'aime ſoi-même, & par là on aime ſes idées, ſes opinions, ſes manieres. Il eſt penible de ſe defaire de tout préjugé pour examiner ſans aucune prévention les ſentimens d'autrui; il eſt penible de corriger ſes idées & de changer ſes manieres, on ne donne pas avec plaiſir ſon attention à ce qui va à les condamner & à les reformer. Les objections ſont preſque toûjours importunes, on leur refuſe ſon attention & par là on ne ſe forme que des idées très-imparfaites de ce qu'elles renferment: Peu de gens ont aſſez de force & d'équité pour concevoir nettement les opinions de leurs adverſaires, ou

(2) *Inter ſtudia verſandum eſt & inter Auctores ſapientiæ, ut quæſita diſcamus, nondum inventa acquiramus.* Sen. Ep. CIV.

on les parcourt legerement, on leur prête ce qu'on veut, on en retranche, on y ajoute. (2)

Une partie des Gens de Lettres, ne se proposent que de passer leurs jours en repos, & d'ajouter à cette tranquillité quelque fortune, s'il leur est possible. Sur chaque question ils debutent par s'informer laquelle des deux, de l'affirmative ou de la negative, est le plus à la mode dans le Païs où ils sont nés, afin de regler, sur une si raisonnable & si commode prévention, l'attention qu'ils donneront aux preuves, & le mepris qu'ils feront des objections.

Il en est d'autres qui, entrainés par un naturel contredisant & par l'avidité de se faire un Nom, pensent déja, en commençant leurs études, à se distinguer de la route ordinaire, & au lieu de s'instruire premierement de ce qu'on a déja connu, ou qu'on croit avoir connu, & de l'examiner sans prévention, ne daignent pas seulement s'en informer, ou ne s'en informent que pour se donner le plaisir de s'en éloigner. La prévention & l'humeur sont ordinairement de mauvais guides & toûjours des guides suspects.

Quand la paresse l'emporte sur la vanité, l'on s'endort dans le train ordinaire, on se laisse mollement entrainer aux sentimens & à l'exemple d'autrui & l'on s'abandonne à la force de la coûtume; Quand la vanité prevaut, on cherche à se distinguer & l'on aime à se faire des routes nouvelles; mais quand la Raison a le dessus, on est sans prévention pour ce qui est reçu, & sans entêtement pour ce qui est nouveau, & sans avoir en vûe de

se

ſe faire aimer par des complaiſances, ni de ſe faire admirer par des découvertes on s'applique ſeulement à penſer juſte, on veut voir clair & ſe conduire ſur des lumieres pures.

Il y a une infinité des gens, à qui ſi l'on demande d'où vient qu'ils font ceci ou cela, on aura pour toute réponſe que c'eſt la coûtume: mais ſi vous ajoutez, pourquoi ſuivez-vous la coûtume? Nos Peres, repliqueront-ils, nous l'ont ainſi appris. Mais faut-il toûjours ſuivre la route que les peres ont tracée? A cette queſtion quelques-uns-répondront ſimplement qu'il faut la ſuivre ſans contredit, mais quelques autres qui croiront être plus fins, diſtingueront & diront qu'il y a bien de la difference entre ce que leurs peres à eux ont preſcrit & ont pratiqué; & ce que les Prédeceſſeurs des autres Peuples ont ordonné. Si enfin vous les preſſez encore & que vous inſiſtiez à leur demander les raiſons de cette préference, ils ſe mettront à rire, ou ils ſe mettront en colere, ſuivant que vous ſerez de leurs amis, ou que vous leur ſerez ſuſpect. Ce ſont ici, au moins dans de certains Païs, des verités d'experience.

On fait bien des choſes ſans ſavoir pourquoi, on les fait pourtant, & plus ſouvent on les a reïterées, plus ſouvent on les a vû faire, plus on s'obſtine à les continuer. Chacun ſe raſſure par la foule de ceux qui s'égarent avec lui, & chacun ſe repoſe ſur l'exemple de ceux qui s'appuient à leur tour ſur le ſien.

Utilité III. Les préventions des hommes, pour les

les objets auxquels ils ſont accoûtumés, ont des effets ſi excellens, qu'on eſt tenté d'y reconnoître une impreſſion de l'Auteur de la Nature, qui par là a voulu ſuppléer à la foibleſſe de la Raiſon. Le Commun des hommes ſait ſi peu en faire uſage, que ſi la prévention & la force de la coûtume ne les attachoient à leurs familles, à leurs Loix, à leur Païs, on verroit regner une indolence & une legereté, qui repandroit le desordre dans le Genre humain; Mais parce que l'inſtinct peut facilement aller à l'excès, il faut toûjours avoir ſoin de le rectifier ſur la Raiſon, nous ne ſommes louables qu'à proportion que ſes lumieres nous conduiſent. des préventions.

IV. Les voyages & les lectures, en nous inſtruiſant des differentes opinions & des differentes manieres de tant de peuples & de tant de particuliers, qui ont vécu & qui vivent encore ſur la ſurface de la Terre, nous gueriront des mauvais effets de la coûtume, pourvû qu'on les faſſe avec attention, & que l'on conſidere, qu'il n'y a preſque jamais ni homme, ni opinion, ni manieres d'agir ſi ridicules où le mal ne ſe trouve mêlé avec quelque bien, comme reciproquement, il n'y a rien de ſi excellent, à quoi l'on ne puiſſe ajouter quelque degré de perfection. A force de promener ainſi l'Imagination ſur differens objets pour redreſſer des traits dans les plus approuvés & en excuſer dans les plus defectueux, elle s'accoûtumera enfin à la varieté, & ceſſera de s'effaroucher du nouveau & de l'extraordinaire (3); & à l'aveu- Remedes.

(3) *Ex omni Natione, ſi à Philoſophiâ longiſſimè averſa eſt, ſtruere aliquid conor, & utile efficere.* Sen. Ep. LVIII.

glement de ſes préventions ſuccedera un eſprit de ſupport & de complaiſance.

Il faut de bonne heure s'accoûtumer à demêler, ſur chaque ſujet, ce qu'il renferme de bon, d'avec ce qu'il preſente de defectueux. En oppoſant coûtume à coûtume, elle n'impoſera plus, & nous ne rejetterons plus ce qui eſt contraire à nos habitudes, qu'après l'avoir examiné.

Ceux qui n'ont jamais ni voyagé, ni lû avec attention & ſans prejugé, des Livres de voyage, regardent les manieres de leur Nation comme dignes de ſervir de modele à toutes les autres; Ils vont plus loin, & ſe croient les objets favoris du Ciel: Chaque Peuple croit être celui qui en merite l'attention & les récompenſes. Sans les ſuites funeſtes de ces préventions, on ſe divertiroit à voir ainſi les hommes s'eſtimer, ſe préferer les uns aux autres, & ſe mépriſer reciproquement, ſans raiſon. Il arrive quelquefois aux Prédicateurs d'affermir tout un Auditoire dans ſes préventions, lors que pour l'animer à la reconnoiſſance il s'efforce de lui perſuader qu'il eſt par deſſus le reſte des hommes l'objet particulier des bontés de Dieu.

Un homme qui veut s'éclairer, qui veut profiter de tout & perfectionner ſon goût, en le formant ſur tout ce qu'il y a de bon dans le monde, doit tout écouter, tout lire, & tout examiner, dans le même eſprit que les Decemvirs, envoyés du Senat Romain dans la Grece, en devoient examiner les Loix & les Coûtumes; Ils ne devoient ſe prévenir pour aucun Legiſlateur, ni aucun

Peu-

Peuple ; ils les devoient tous parcourir ; ils devoient tout voir d'un même œil & tout examiner avec la même liberté. On eſt ridicule de s'entêter des coûtumes de ſa Nation : Nous ſommes Citoyens de l'Univers. Que m'importe de qui j'apprenne, pourvû que j'apprenne ? L'or plait de quelque mine qu'on le tire ; & il n'y a point de main qui doive rendre un poiſon agreable, car il n'y en a point qui puiſſe lui faire changer de nature. On peut ſe prévenir ſur toute ſorte de ſujets, voila pourquoi il faut toujours être ſur ſes gardes ; mais on peut auſſi profiter de tout ; voila pourquoi il ne faut paſſer legerement ſur quoi que ce ſoit ; ſouvent un ridicule qu'on n'auroit point ſenti chez ſoi, ſe fait voir tel qu'il eſt dans les autres, & quelquefois, ſur l'exemple d'autrui, on ſe forme à une vertu, à laquelle peut-être on n'auroit pas ſeulement penſé, ſi elle ne s'étoit ainſi preſentée.

Force d'eſprit en quoi elle conſiſte & comment on l'acquiert.

V. Un des principaux caracteres qui diſtinguent les eſprits juſtes, d'avec les genies vulgaires, c'eſt que ceux-ci approuvent ſans raiſonner, tout ce qui s'accorde avec leurs manieres de penſer & d'agir & rejettent tout ce qui s'en éloigne, au lieu que les autres s'élevent au deſſus de ce prejugé, & mettant à part ce que la coûtume repand ſur les objets d'odieux ou de favorable, ils les examinent en eux-mêmes, comme ſi tout leur étoit également nouveau, ou également familier (4).

La

(4) *Magni eſt ingenii revocare mentem à ſenſibus & cogitationem à conſuetudine abducere.* Cic. Tuſc. Q. Lib. I.

La veritable force d'eſprit conſiſte encore, ce me ſemble, à pouvoir ſe tirer de l'état où l'on eſt, pour ſe tranſporter en idée dans celui où l'on n'eſt point, ſe placer dans la ſituation où l'on veut, & regarder les choſes dans les points de vûe & ſous les côtés, non pas ſimplement qui ſe préſentent les premiers, mais ſous ceux ſous leſquels il eſt à propos de les étudier. Quand un excellent genie ſe demande : *A laquelle des deux opinions donnerois-je la préference, ſi ſans m'avertir quelle eſt l'ancienne & quelle eſt la nouvelle on me parloit aujourdhui de l'une & de l'autre pour la premiere fois.* Il a la force de les examiner, avec le même deſintereſſement que ſi, en effet, il n'en avoit jamais ouï parler juſqu'alors. Quand il ſe demande : *Si j'étois dans les diſpoſitions où je vois certaines gens, quels biais me faudroit-il prendre pour les perſuader* ? Il entre dans leurs diſpoſitions, comme s'il les ſentoit lui-même, il voit tout ce qui les y peut affermir, & ce qui eſt capable de les en corriger, comme s'il pénétroit leurs cœurs, & ſavoit ſe transformer ſoi-même dans l'état d'autrui ; de maniere que le conſeil que nous donnons contre les prejugés de la coûtume, n'eſt pas moins propre à contribuer à l'habileté des Orateurs, qu'à la droiture de nos jugemens & à l'équité de nos déciſions. Savoir ſe mettre à la place d'un homme peſant & obſtiné, & qui outre cela a été très-mal élevé, c'eſt le vrai moyen de découvrir ce qu'il eſt néceſſaire de faire pour le ramener.

Habitudes principes.

VI. Mais comment acquerir cette force ? En travaillant à ſe la donner. Le grand Au-

Auteur de la Nature a fait de ſi ſages établiſ- cipales à
ſemens, que, par une juſte récompenſe, le acquerir.
bien devient facile à meſure qu'on le pratique, & le mal, par une juſte punition, à meſure qu'on s'y livre davantage, devient toujours plus difficile à corriger.

Tel étant l'effet de la coûtume, on voit de quelle importance il eſt de s'affermir dans les habitudes, en quoi nous avons dit que conſiſtoit la Logique naturelle, & en general de ſe rendre familieres toutes les maximes qui conduiſent à la Verité & à la Sageſſe, je veux dire les regles des penſées & des mœurs. On ſe les rendra naturelles & la pratique enfin deviendra tout-à-fait aiſée, ſi, toutes les fois que l'occaſion ſe préſente de reflechir ſur quelqu'une, on recherche incontinent en quoi l'on s'en écarte, & quelle utilité on en peut tirer. Rien au contraire n'eſt plus fatal que de s'accoûtumer à les conſiderer d'une vûe ſpeculative, & à peu près indifferente, ſans ſe mettre en peine de s'en faire l'application : C'eſt par là que tant de Logiciens raiſonnent ſi peu juſte, & que tant de Caſuiſtes ſe conduiſent ſi mal. La Morale roule ſans ceſſe dans leur bouche & n'influe jamais ſur leur conduite. Ils ſe contentent de donner des Regles aux autres, de les gêner & de les critiquer, mais pour eux ils ſe permettent tout & s'abandonnent à leur penchant, autant ſeveres pour les autres qu'ils ſont indulgents pour eux-mêmes, dechirant les hommes en detail & en gros, & ils ſe croient aſſez juſtes, par leur zele à les condamner. Leur aveuglement ſurprend, la contradiction de leurs diſcours, & de leurs

mœurs paroit inconcevable ; mais ils ſont incorrigibles, par là même qu'aiant depuis longtems le remede, ſans en profiter, ils ſe ſont durcis contre ſon efficace ; ſemblables à ceux qui pour avoir uſé, mal à propos & trop ſouvent, des remedes corporels, n'en tirent aucun ſecours dans le tems de la maladie. Un des plus grands malheurs, c'eſt ſans contredit de s'accoûtumer à donner des regles ſans les ſuivre. Rien n'eſt plus aiſé que de propoſer de bonnes Loix, & il s'en faut beaucoup qu'il ne le ſoit autant de donner de bons exemples (5).

Tout ce qui peut amener à une ſi fatale habitude, ne fût-ce que de loin, doit faire peur. On n'a pas plutôt compris l'utilité d'une Maxime, qu'il faut travailler à en profiter, de peur qu'on ne s'accoûtume à la regarder avec indifference. Celui qui renvoye au lendemain, à profiter d'une Regle, connoit très-mal le cœur humain, qui ſe plaît à faire toûjours des projets & qui n'aime jamais à les executer ; La vie de bien des gens ſe paſſe à ſe promettre qu'ils feront ce qu'ils ne ſont jamais (6). Dès qu'en liſant on tombe ſur une maxime d'uſage, il faut la prendre pour ſoi & ſe l'appliquer incontinent, tout comme l'on feroit la reponſe d'un ami qu'on auroit expreſſément conſulté.

Pour s'être accoûtumé à ſpeculer ſur les Regles ſans s'en faire l'application, on voit des gens de la derniere credulité prêcher aux autres la circonſpection, & l'on en voit qui, d'une

(5) *Plus operis eſt in eo, ut propoſita cuſtodias quàm ut bonaſta proponas.* Sen. Ep. XVI.

(6) *Recognoſce ſingulos, conſidera univerſos : nullius non vita*

d'une timidité puerile, parlent du mepris de la mort, & de la resignation à la Providence dans les termes les plus forts, & avec la contenance la plus assurée. On voit clair dans les fautes d'autrui, on est aveugle dans les siennes. Un Marchand qui trompe tant qu'il peut, se plaint que les Magistrats vendent la Justice, & un Magistrat se recrie sur l'avidité d'un Marchand pour le gain, pendant que lui-même plus avare & plus injuste, vend en secret ce à quoi il est honteux de mettre un prix, le *Droit* & la Récompense du Merite.

On s'affermira encore dans l'habitude de pratiquer ces préceptes, si en faisant attention sur ce qu'on entend, & sur ce qu'on voit, on se donne le soin de remarquer que les égaremens des hommes, soit dans leurs discours, soit dans leurs actions, supposent toujours la negligence de ces regles. Mais les fautes d'autrui serviront d'autant plus à nous ramener aux Regles, que nous ferons consister dans leur observation le solide de notre felicité. Penser juste & vivre sagement; connoître la Verité, pratiquer les Vertus, en est effectivement le fonds & l'essentiel, tout le reste n'en est que la bordure, & ne peut passer que pour des amusemens, & pour de legers secours à établir notre satisfaction. C'est par cette route que l'on deviendra Philosophe d'effet & non pas de nom seulement, & qu'au lieu de deshonorer ce titre

vita spectat in crastinum. Quid in hoc sit mali, quæris? infinitum: non enim vivunt, sed victuri sunt & omnia differunt. Ep. XLV.

titre par un vain babil, on ſe rendra digne de le porter, & on lui fera ſoi-même honneur (7). Ceux dont les études aboutiſſent à

(7) *Illud admoneo, auditionem Philoſophorum, lectionemque ad propoſitum beatæ vitæ trahendam: non ut verba priſcæ aut fictæ captemus, & translationes improbas, figurasque dicendi, ſed ut profuturo præcepta, & magnificas voces, & animoſas, quæ mox in rem transferantur. Sic iſta diſcamus, ut quæ fuerunt verba, ſint opera. Nullos autem pejus mereri de omnibus mortalibus judico, quàm qui Philoſophiam velut aliquod artificium venale didicerunt: qui aliter vivunt, quàm vivendum eſſe præcipiunt. Exempla enim ſe ipſos inutilis diſciplinæ circumferunt, nulli non vitio quod inſequuntur obnoxii.* Ep. CVIII.

(8) „ Qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par „ le tesmoignage de ſa memoire, mais de ſa vie. Que „ ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre „ en cent viſages & accommoder à autant de divers „ ſujets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien fait „ ſien. *Mont. Liv. I. Chap. XXV.*

„ A la mode de quoi nous ſommes inſtruicts, il n'eſt „ pas merveille ſi ni les eſcoliers, ni les maiſtres n'en „ deviennent pas plus habiles, quoi qu'ils s'y facent „ plus doctes. De vrai le ſoin & la deſpence de nos „ peres, ne viſe qu'à nous meubler la teſte de ſcien- „ ce: du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. „ Criez d'un paſſant à noſtre peuple: O le ſçavant „ homme! Et d'un autre, O le bon homme! Il ne „ faudra pas à deſtourner les yeux & ſon reſpect vers „ le premier; Il y faudroit un tiers crieur: O les lour- „ des teſtes! Nous nous enquerons volontiers, ſçait-il „ du Grec ou du Latin? eſcrit-il en vers ou en proſe? „ mais, s'il eſt devenu meilleur ou plus adviſé, c'eſtoit „ le principal, & c'eſt ce qui demeure derriere. Il „ falloit s'enquerir qui eſt mieux ſçavant, non qui eſt „ plus ſçavant. Nous ne travaillons qu'à remplir la „ memoire, & laiſſons l'entendement & la conſcien- „ ce vuides. . . .

„ Si noſtre ame n'en va un meilleur branſle, ſi nous „ n'en avons le jugement plus ſain, j'aimerois auſſi „ cher que mon eſcolier euſt paſſé le tems à jouër à „ la paume, au moins le corps en ſeroit plus allegre. „ Voyez-le revenir, après quinze ou ſeize ans em- „ ployez, il n'eſt rien ſi mal propre à mettre en be-

„ ſogne

à apprendre à parler ſans apprendre à vivre, ne ſont que des Grammairiens & nullement des Philoſophes (8).

Il

» ſongne : tout ce que vous y recognoiſſez davanta-
» ge, c'eſt que ſon Latin & ſon Grec l'ont rendu
» plus ſot & preſomptueux qu'il n'eſtoit parti de la
» maiſon. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne
» l'en rapporte que bouffie. Ces maiſtres ici ſont ſeuls
» entre tous les hommes, qui non ſeulement n'amen-
» dent point ce qu'on leur commet, comme fait un
» charpentier & un maſſon : mais l'empirent, & ſe
» font payer de l'avoir empiré. *Chap. XXIV.*

Inhæreat iſtud animo, & tanquam miſſum oraculo plæceat :

Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi
Prima fugit. ——

Quare optima ? quia reſtat quod incertum eſt. Quare optima ? quia juvenes poſſumus diſcere, poſſumus facilem animum, & adhuc tractabilem, ad meliora convertere : quia hoc tempus idoneum eſt laboribus, idoneum agitandis per ſtudia ingeniis, & exercendis per opera corporibus. Quod ſupereſt, ſegnius & languidius eſt, & propius à fine. Itaque toto hoc agamus animo, & omiſſis ad quæ divertimus, in rem unam laboremus : ne hanc temporis pernicioſiſſimi celeritatem, quam retinere non poſſumus, relicti demum intelligamus. Primus quisque tanquam optimus dies placeat, & redigatur in noſtrum : quod fugit, occupandum eſt. Hoc non cogitat ille, qui Grammatici oculis carmen iſtud legit, ideo optimum quemque primum eſſe diem, quia ſubbunt morbi, quia ſenectus premit, & adhuc adoleſcentiam cogitantibus ſupra caput eſt : ſed ait, Virgilium ſemper una ponere morbos & ſenectutem, non mehercule immeritò. Senectus enim inſanabilis morbus eſt. Præterea, inquit, hoc ſenectuti cognomen impoſuit, triſtem illam vocat :

—— Subeunt morbi, triſtisque Senectus.

Non eſt quod mireris, ex eâdem materiâ ſuis quemque ſtudiis apta colligere. In eodem prato bos herbam quærit, canis leporem, ciconia lacertum. Cum Ciceronis libros de Rep. prehendit hinc Philologus aliquis, hinc Grammaticus, hinc Philoſophin deditus : alius alio curam ſuam mittit. Philoſophus admiratur, contra juſtitiam dici tam multa potuiſſe. Cum ad hanc eandem lectionem Philologus acceſſit, hoc ſignificat, duas Romanos reges eſſe, quorum alter patrem non habet, alter ma-

trem.

Il y a deux ſortes de Sciences. Les unes ſont renfermées dans des ſpeculations, les autres vont toutes à la pratique. Il eſt moins néceſſaire de tourner les premieres en habitude. Quand vous avez une fois compris nettement une propoſition de Géometrie, par exemple, un Phenomene de Phyſique & ſon application, & que vous l'avez aſſez repaſſé pour vous promettre de le rappeler aiſément dans votre memoire, dès que vous le ſouhaiterez, cela vous ſuffit. Il n'en eſt pas de même des préceptes de la Morale, & des Regles de la Logique, il faut qu'elles s'emparent de l'eſprit & du cœur, il faut que nos Facultés ſe moulent & ſe reforment ſur elles, & que par là elles viennent enfin à les obſerver, en ſuivant leur propre pente, & ſans avoir beſoin d'y faire reflexion. On n'en viendra jamais là ſi on ſe contente de les avoir compriſes. (9) Il faut ſe les rendre propres, en les appliquant à une infinité d'exemples, en examinant ſur elles tout ce qu'on entend dire, tout ce qu'on lit & tout ce que l'on compoſe ſoi-même; de ſorte que

ſirem. Num de Servii matre dubitatur? Anci pater nullus, Numa nepos dicitur. Sen. Ep. CVIII.

Vetus quidem illa doctrina eadem videtur & recte faciendi & bene dicendi magiſtra, neque disjuncti docteres, ſed iidem erant vivendi præceptores atque dicendi, ut ille apud Homerum Phœnix, qui ſe à Peleo patre Achilli juveni comitem aſſe datum dicit ad bellum, ut illum efficeret Oratorem verborum actorumque rerum.

Diſſidium illud extitit quaſi linguæ atque cordis, abſurdum ſanè & inutile, & reprehendendum, ut alii nos ſapere, alios dicere docerent. Cic. de Orat. L. III.

(9) „ Les hommes vont ainſi. On laiſſe les loix, „ & preceptes ſuivre leur voye, nous en tenons une „ autre: Non par desreglement de mœurs ſeule-

„ ment,

que ce que dit Seneque de quelques autres Sciences eſt ſur tout vrai de celles-ci. Il y en a qu'on ne doit pas ſe promettre de ſavoir, ſi après les avoir appriſes on ne continue à les mediter (10).

Dans les Sciences même de ſpeculation, ſi l'on veut y faire des progrès, il eſt abſolument néceſſaire de s'en rendre les principes très-familiers, de les pouvoir rappeler ſans aucun effort, & de les avoir comme toujours preſens, afin de pouvoir les manier avec une entiere facilité ; en un mot il eſt néceſſaire de s'être formé à l'habitude de les appliquer, par tout où l'on en a beſoin ; ſans cela on pourra bien comprendre ce qu'on lit & venir à bout de profiter des inſtructions des autres ; mais on demeurera incapable de rien découvrir de ſoi-même.

Peu de preceptes, quand on les a bien en main, ſervent incomparablement plus, qu'un très-grand nombre qu'on a effectivement appris, mais qu'on ne ſait pas également manier. C'eſt une leçon de Demetrius le Cynique rap-

„ ment, mais par opinion ſouvent, & par jugement „ contraire. Sentez lire un diſcours de Philoſophie : „ l'invention, l'éloquence, la pertinence, frappe in„ continent voſtre eſprit, & vous eſmeut. Il n'y a „ rien qui chatouille ou poigne voſtre conſcience : ce „ n'eſt pas à elle qu'on parle. Eſt-il pas vrai ? Si di„ ſoit Ariſton, que ni une eſtuve ni une leçon, n'eſt „ d'aucun fruict ſi elle ne nettoye & ne decraſſe. On „ peut s'arreſter à l'eſcorce : mais c'eſt après qu'on en „ a retiré la mouelle : Comme après avoir avalé le „ bon vin d'une belle coupe, nous en conſiderons les „ graveures & l'ouvrage. *Mont. Liv. III. Ch. IX.*

(10) *Quædam res ſemel perceptæ hærent ; quædam ut ſcias, non eſt ſatis didiciſſe, intercidit enim eorum ſcientia, niſi continuentur.* Sen. de Benef. Lib. III. cap. 5.

rapportée par Seneque (11). Le même Philoſophe veut que les Preceptes de ſageſſe nous pénetrent ſi avant, & faſſent tellement une partie de nous-mêmes, qu'ils ſe préſentent toûjours dès le moment qu'ils ſeront d'uſage, & ce que St. Auguſtin a dit quelque part des Regles de l'Eloquence ſe doit appliquer à toutes les Regles. Il eſt certain que dans le feu de la Compoſition on n'y penſe non plus que ſi on ne les avoit jamais appriſes, de ſorte qu'on n'eſt pas éloquent parce qu'on les ſuit, mais on les ſuit parce qu'on eſt éloquent. De même un parfaitement honête homme & un parfaitement habile homme n'ont pas beſoin de conſulter à tout moment, l'un les Regles de la Morale, l'autre les Regles de la Logique, pour former ſur elles leurs actions & leurs raiſonnemens; leur cœur ſoumis à ces regles n'a qu'à ſuivre ſa propre pente pour les obſerver. Le but des Préceptes eſt de perfectionner & de polir la Nature; or jamais ils ne produiront cet effet s'ils ne ſe convertiſſent eux-mêmes en Nature; Tout ce que fait l'Art n'eſt goûté qu'à proportion qu'il imite de ſi près la Nature, qu'on le prendroit pour la Nature même.

Les idées familieres prennent

VII. La route de la Verité eſt tellement environnée d'écueils & de précipices, qu'on ne

(11) *Plus prodeſſe, ſi pauca præcepta ſapientiæ teneas, ſed illa in promptu tibi & in uſu ſint, quàm ſi multa quidem didiceris, ſed illa non habeas ad manum.* Sen. de Benef. Lib. VII. cap. 1.

Hæc nusquàm dimittere, imò & affigere & partem ſui facere, eoque quotidiana meditatione perduci, ut ſua ſponte occurrant ſalutaria, & ubique ac ſtatim deſiderata præſtò ſint & ſine morâ ulla veniat illa turpis honeſtique diſtinctio. Sen. de Benef. Lib. VII. cap. 2.

Quæcunque ſalutaria ſunt, ſæpè agitari debent, ſæpè verſari

ne peut s'éloigner de l'un ſans s'approcher de l'autre. Si la facilité, avec laquelle nos habitudes font naitre nos idées, a ſes bons effets, elle a auſſi ſes mechans effets, & il n'eſt pas facile de tenir un juſte milieu entre ces deux extremités. Les idées qui nous ſont familieres ſe repréſentent à la moindre occaſion, & obſedant notre eſprit s'oppoſent à ſa fecondité & l'empêchent de produire d'autres idées. L'Imagination d'un Peintre, prêtant aux objets, lui fait voir des regularités qui n'y ſont point. La Lune nous préſente la figure d'un viſage humain. Un homme qui a déja été trompé plus d'une fois, & qui en conſerve le ſouvenir, croit qu'on ne lui marque de l'empreſſement que pour lui impoſer. Un Chimiſte veut tout expliquer par ſes trois principes. Un Théologien, qui s'eſt animé ſur une controverſe, croit trouver preſque à chaque paſſage des argumens pour l'établir & la fortifier. Un Prédicateur, plein d'une averſion particuliere pour de certains vices, retombe toujours ſur leur cenſure; & dans les converſations ordinaires, combien de gens ſe rendent inſupportables, en ne laiſſant échaper aucune occaſion de repeter les mêmes maximes, ou de rebattre les mêmes hiſtoires? Plus ſouvent ils ſont tombés dans cette faute, plus il leur eſt difficile de s'en garentir. On

nent quefois trop d'empire.

ri, ut non tantum nota ſint nobis, ſed etiam parata....

Philoſophia dividitur in hac, ſcientiam & habitum animi. Num qui didicit, & facienda ac vitanda percepit, nondum ſapiens eſt, niſi in ea qua didicit, animus ejus transfiguratus eſt. Sen. Ep. XCIV.

„ Il ne faut pas attacher le ſavoir à l'ame, il l'y „ faut incorporer: il ne l'en faut pas arrouſer, il l'en „ faut teindre. *Mont. L. I. Ch. XXIV.*

On peut adherer à la Verité même par une paſſion qui tient de l'entêtement, & alors on la trouve là où elle n'eſt pas, tout comme là où elle eſt; chaque page de l'Ecriture ſainte la contient & aucun Ancien celebre ne l'a ignorée (12). Il en eſt de leurs expreſſions comme du ſon des cloches, à qui l'on fait dire tout ce qu'on veut. Les Moliniſtes & les Thomiſtes trouvent chacun leur ſyſtême dans St. Auguſtin. Budée & Henri Etienne tirent le François du Grec. Guichard le fait deſcendre de l'Hebreu, chacun ſuivant qu'il eſt occupé de l'une ou de l'autre de ces anciennes Langues. Le Docteur Hammond trouve par tout les Gnoſtiques. Un Savant dont la memoire eſt remplie de l'Hiſtoire fabuleuſe & de la Mythologie, y trouve en foule dequoi demontrer la verité de la Revelation. Dès qu'un Auteur s'éloigne des airs deciſifs & s'exprime modeſtement, un Pyrrhonien le compte au nombre de ceux qui doutent de tout, & qui n'oſe s'aſſurer ſur quoi que ce ſoit. Dès qu'un Auteur étale les extravagances de la Superſtition, & s'étend ſur les deſordres qu'elle cauſe dans la Societé, un Libertin conclud d'abord que cet Auteur ne fait pas cas de la Religion, & que, ſelon lui, les hommes pourroient s'en paſſer, ſans être moins honêtes gens.

Les

(12) On couche volontiers les dits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a prejugées en ſoi : A un Atheiſte tous eſcrits tirent à l'atheiſme. Il infecte de ſon propre venin la matiere innocente.

„ Eſt-il poſſible qu'Homere aye voulu dire tout ce „ qu'on lui fait dire, & qu'il ſe ſoit preſté à tant de „ diverſes figures, que les Theologiens, Legiſlateurs, „ Capitaines, Philoſophes, toute ſorte de gens, qui „ traite-

Les Jurisconsultes ont ingenieusement resolu divers cas par le moyen des Conventions tacites ; Ce succès a plû, & là-dessus on a imaginé une infinité de ces conventions, là où cette fiction n'étoit point nécessaire. Il y en a même qui ont fondé sur ces Conventions imaginaires toute la Morale. Mais en vertu de quoi est-on obligé de tenir parole ? Est-ce en vertu d'une Convention tacite, qui elle-même en suppose encore une autre ? A la fin il faut reconnoître qu'il est beau de vivre conformément à la Nature, & que le Grand Etre, qui en est l'Auteur, veut que l'on vive ainsi. De ces deux principes on tire une infinité de regles sans le secours de ces Conventions supposées.

A la premiere vûe d'une personne, on se forme déja une idée de son interieur ; car on n'aime point à demeurer en suspens ; & de cette idée, que la nouveauté même rend plus vive, on n'en revient pas aisément. Il suffit quelquefois qu'un homme ait mal fait sa premiere reverence, pour empêcher qu'on ne goute quoi que ce soit de ce qu'il dira dans la suite.

On explique heureusement divers effets de la Nature, par le moyen de quelques Esprits nitreux dont l'Air est chargé ; Sur cela il y a des Auteurs qui attribuent à ces Esprits nitreux, toutes les fermentations qui se font dans les ani-

„ traittent sciences, pour divertissement & contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de lui, s'en „ rapportent à lui : Maistre géneral à tous offices, ouvrages, & artisans : Géneral Conseiller à toutes „ entrepriſes ? Quiconque a eu besoin d'oracles & de „ predictions, en y a trouvé pour son faict. *Mont. Le II. Ch. XII.*

animaux, la ſeparation du ſuc dans les glandes, la formation des eſprits, la nourriture, & en un mot tout ce qui ſe préſente & dont on recherche les cauſes ; On a encore cherché dans ces Eſprits les cauſes des couleurs.

Un Auteur s'eſt appliqué à examiner les Phenomenes de l'Aiman, & il a imaginé un nouveau ſyſtême pour les expliquer; ſon Imagination en devient ſi occupée, que tout ce qui ſe fait dans la Nature lui paroit ſe faire par des vertus Magnetiques.

On a reproché à Deſcartes d'avoir porté dans la Phyſique les idées Mathematiques dont il étoit tout occupé, & par là d'avoir fait de l'Univers une vaſte machine, qui en renferme une infinité d'autres, dont tous les effets ſont dans de certaines proportions établies entre la groſſeur, la figure, la viteſſe, & la direction des parties qui ſe choquent. Mais ſi la Phyſique ne doit être effectivement qu'une application perpetuelle des verités Mathematiques, ſi tout ce qui ſe fait dans la Nature eſt une ſuite des principes de la Géometrie developpés, ſi tous les Phenomenes de l'Univers ne ſont autre choſe que de differens états de l'Etendue, parce que l'Univers n'eſt lui-même qu'une vaſte Etendue, il eſt heureux qu'un Mathematicien, tel

(13) „ Il ne faut pas ſe clouër ſi fort à ſes humeurs „ & complexions. Noſtre principale ſuffiſance, c'eſt, „ ſavoir s'appliquer à divers uſages. C'eſt eſtre, „ mais ce n'eſt pas vivre que ſe tenir attaché & obli„ gé par néceſſité, à un ſeul train. Les plus belles „ ames ſont celles qui ont plus de varieté & de ſou„ pleſſe. Voilà un honorable teſmoignage du vieil „ Caton : *Huic verſatile ingenium ſic pariter ad omnia fuit, „ ut natum ad id unum diceres, quodcunque ageret.* Si c'eſ„ toit

tel que Deſcartes, ſe ſoit aviſé d'être Phyſicien.

On doit s'abſtenir de mal faire ; Incapables de faire aucun bien, nous ne ſaurions agir ſans agir mal : Le meilleur ſeroit donc de ne rien faire, & de s'abſtenir de toute action, de demeurer paſſifs & de renoncer à toute activité. Cette concluſion eſt extravagante & elle renverſe même les principes d'où on la tire ; car ſe reſoudre à demeurer dans l'inaction, c'eſt ſe déterminer à un certain état, c'eſt donc agir, & par conſéquent c'eſt mal faire. Mais une Imagination toute remplie & toute bouleverſée des diſputes ſur l'Impuiſſance de l'homme à bien faire ; une Imagination qui regarde comme un vol injurieux au Créateur la penſée qu'on pourroit en avoir reçû quelque faculté, de laquelle ſi l'on vouloit faire uſage, on feroit ce que l'on doit. Une Imagination ainſi prévenuë donne dans une concluſion qui s'acommode avec les idées qui la dominent & dont elle eſt vivement obſedée. L'extrême frayeur de faire quelque vol au Seigneur l'occupe ſi entierement, qu'elle n'a pas la liberté de s'appercevoir qu'elle donne dans des extravagances.

XI. C'eſt vivre en machine que de ſe laiſſer ainſi aller à ſes premieres idées & à ſes habitudes (13). Il faut donc être toujours ſur ſes

Moyens de le prévenir.

„ toit à moi à me dreſſer à ma mode, il n'eſt aucune „ ſi bonne façon, où je vouluſſe eſtre fiché, pour ne „ m'en ſavoir deſprendre. La vie eſt un mouvement „ inégal, irregulier & multiforme. Ce n'eſt pas „ eſtre ami de ſoy, & moins encore maiſtre ; c'eſt en „ eſtre eſclave, de ſe ſuivre inceſſamment : & eſtre „ ſi pris à ſes inclinations, qu'on n'en puiſſe fourvoyer qu'on ne les puiſſe tordre.

„ Je

ſes gardes, pour en prévenir le trop grand pouvoir, il faut appeller à ſon ſecours l'attention, la circonſpection & la défiance de ſoi-même. De plus, pour empêcher que l'Imagination ne ſe borne ainſi à un petit nombre d'idées, & ne s'y aſſujettiſſe, il ne faut pas ſe fixer à un ſeul ſujet, ni ſe donner tout entier à une ſeule occupation; la diverſité des études & les differens genies des hommes qu'on frequente ſont très-propres à lui donner de l'étendue & de la varieté.

A la verité on ne ſauroit exceller en tout; voila pourquoi il eſt bon que chacun s'applique à perfectionner ce pour quoi il a le plus de talens & de goût. Mais toutes les Sciences ont tant de liaiſon, qu'il eſt difficile d'exceller en une, ſans avoir une mediocre connoiſſance des autres (14). Les Theories doivent ſervir à nous éclairer pour nous mieux conduire dans la pratique, & toutes les regles ſont fondées ſur des principes ſpeculatifs. La nature & l'origine des Paſſions bien connues ſeront de grandes aides pour établir les regles de la Morale; l'Hiſtoire l'illuſtre par des exemples; la Phyſique trouve auſſi dans l'Hiſtoire des faits à expliquer; le raiſonnement ſert de guide dans la Critique, & la Critique rectifie les raiſonnemens. Mais quand

» Je louerois une ame à divers eſtages, qui ſçache & ſe » tendre & ſe desmonter: qui ſoit bien par tout où ſa » fortune la porte: qui puiſſe deviſer avec ſon voiſin, » de ſon baſtiment, de ſa chaſſe & de ſa querelle: entretenir avec plaiſir un charpentier & un jardinier. » *Mont. L. III. Ch. III.*

(14) *Difficile eſt in Philoſophia paucis ei nota eſſe, cui non ſint cum omnia, aut pleraque.* Cic. Tuſc. Q. Lib. II.

(15) » Nous devons ce ſoing aux meſmes, & cette » affi-

quand cela ne ſeroit pas, quand chaque Science ſeroit independante des autres & n'en tireroit aucun ſecours, toujours ſeroit-il néceſſaire aux Gens de Lettres, d'en acquerir une connoiſſance générale, & une teinture univerſelle, afin de pouvoir commercer enſemble. La Societé ſeroit compoſée, le plus ſouvent, de parties inalliables & par conſéquent elle tomberoit, ſi chacun ne ſe plaiſoit qu'à une ſeule choſe. A tout moment chacun reſſembleroit à une pierre hors d'œuvre, chacun ſeroit importun aux autres, & trouveroit les autres inſupportables. On a dit avec beaucoup de bon ſens qu'un honête homme doit être de toutes les profeſſions, & ſur tout ne faire aucune parade de la ſienne. Ceux qui ne ſavent qu'une choſe affectent d'y revenir ſans ceſſe, & cette affectation eſt une pedanterie. Un Soldat qui ne ſait parler que de combats; un faiſeur de contes qui ne ſait faire autre choſe; ſont des pedans dans leur genre, tout comme un homme de Lettres, qui ne ſait parler qu'après Homere & Horace &c.

C'eſt aſſez le defaut des Gens de Lettres & ſur tout de ceux qui s'occupent à enſeigner, d'aimer à parler plûtôt qu'à écouter, & de ſe plaire plus à inſtruire les autres qu'à apprendre eux-mêmes (15). Il

» aſſiduité de correction & d'inſtruction: mais d'aller
» preſcher le premier paſſant, & regenter l'ignorance
» ou ineptie du premier rencontré, c'eſt un uſage au-
» quel je veux grand mal. Rarement le fais-je, aux
» propos meſme qui ſe paſſent avec moi, & quitte
» pluſtoſt tout, que de venir à ces inſtructions reculées
» & magiſtrales. *Mont. Liv. III. Ch. VIII.*

» Si vous venez à les eſclaircir & confirmer,
» ils vous ſaiſiſſent &, desobeant incontinent ces

» ad-

Il arrive par là que la compagnie qui pourroit égayer leur Imagination, la renouveller, & l'enrichir d'idées & de tours, leur fournit ſeulement les occaſions de réïterer leurs penſées & de s'affermir dans leurs manieres & dans leurs préventions. Ce n'eſt donc pas un petit progrès pour eux, que d'avoir appris à ſe taire & à écouter. Qu'on mette les hommes chacun ſur les ſujets qui leur ſont bien connus, on leur fera plaiſir, on en profitera ſoi-même, & en joignant leurs lumieres à celles qu'on a déja, on prendra de l'étendue d'eſprit.

Mais la bizarrerie regne chez les Gens de Lettres autant, pour le moins, que dans aucune autre Profeſſion. Si l'on en voit qui ne font cas que de la Science qu'ils ſe ſont choiſie pour objet, & dans laquelle ils ſe flattent d'exceller; il s'en trouve auſſi qui ne donnent que la moindre partie de leur tems à ce dont ils devroient le plus s'occuper, pendant qu'ils étudient avec ſoin ce qu'ils ſont beaucoup moins obligés de ſavoir. Je conçois que ce dernier desordre vient ſouvent de ce qu'on n'étudie point par affection pour la lumiere, & par goût pour la Verité

„ advantage de voſtre interpretation. C'eſtoit ce „ que je voulois dire: voilà juſtement ma conception: „ ſi je ne l'ai ainſi exprimé, ce n'eſt que faute de „ langue, ſouffez. Il faut employer la malice meſme, „ à corriger cette fiere beſtiſe.

Charron *de la Sageſſe, L. II. Ch. IX.* donne pour troiſieme avis „ d'eſpargner & meſnager ce que l'on „ ſait, & la ſuffiſance que l'on a acquiſe, & eſtre „ plus volontaire à ouïr qu'à parler, à apprendre qu'à „ enſeigner; car c'eſt vice d'eſtre plus prompt à ſe „ faire connoiſtre, parler de ſoy & ſe produire, que „ prendre la connoiſſance d'autruy, & d'emploitter „ ſa

Verité. Voilà pourquoi on n'apprend les choſes que très-imparfaitement, on ne fait que les effleurer; or dès qu'on enſeigne, on s'ennuye bien-tôt de rebattre ce qu'on ne connoit que ſuperficiellement, & qu'on ne ſait que par routine. La néceſſité même où l'on ſe voit d'y revenir tous les jours y répand un desagrément inſupportable. On laiſſe donc ce qui eſt de ſa Profeſſion pour s'amuſer à ce qui eſt du reſſort des autres, dont ſouvent encore on ne s'inſtruit qu'en gros & confuſement.

La vanité contribue encore à ces dérangemens; Dès que par un Titre qu'on a ſubſtitué à ſon propre nom, on ſe voit égalé aux Maîtres, on ſe croit ſoi-même un grand Maître; cette ſuppoſition fait trop de plaiſir & elle s'accommode trop avec la pareſſe & la vanité, pour ſe reſoudre à l'examiner de près & à la chicaner: Comptant donc qu'on ne ſauroit manquer de paſſer pour ſavant, dans la Profeſſion qu'on exerce, on regarde comme un ſoin ſuperflu de s'y perfectionner & on ſe promet de briller davantage, en ſe donnant pour habile dans les Profeſſions des autres. Cette remarque ſe verifie dans tous les

„ ſa marchandiſe, qu'en acquerir de nouvelle; *& pour cinquieme* „ avoir une douce & honneſte curioſi„ té de s'enquerir de toutes choſes, & les ſçachant, „ les meſnager, & faire ſon profit de tout." Tout cela fondé ſur ce principe que „ c'eſt une grande ſuf„ fiſance & ſageſſe de s'accommoder à tout, d'eſtre „ ſouple & maniable, ſçavoir tantoſt ſe monter & „ bander, tantoſt ſe ravaller & relâcher quand il „ faut. Les plus belles ames & mieux nées ſont les „ plus univerſelles, les plus communes, applicables „ à tout ſens, communicatives, & ouvertes à toutes „ gens.

les genres de vie, & depuis les rangs les plus élevés jusques aux plus bas, ce qu'on devroit le mieux savoir, c'est ce qu'on sait le moins. On peut dire que cette affectation deraisonnable est l'une des principales sources de l'ignorance, & du peu d'habileté qui regne dans le monde, & enfin des desordres qui en naissent. Un Grand ne connoit point le grand Art de gouverner les hommes, qui lui feroit tant d'honneur, ou s'il le connoît ce n'est que très-imparfaitement; peut-être s'en est-il fait une routine, mais il n'a jamais reflechi sur ses principes, & ne l'a point étudié à fonds; Au lieu de cela, on lui aura fait perdre son tems à apprendre beaucoup de

(15) Le discours d'Aureng-Zebe à son Precepteur (dans le premier Tome des Voyages de M. Bernier) pourroit servir de leçon à bien des gens: „ Que pretens-tu de moi Mullah-gy, Monsieur le Docteur? „ Que je te fasse un des premiers Omrahs de ma Cour? „ Cettainement si tu m'avois instruit comme tu devois, il n'y auroit rien de plus raisonnable, car „ pour moi je suis dans ce sentiment qu'un enfant „ bien élevé est autant ou plus obligé à son Maître „ qu'à son Pere; mais où sont ces beaux enseignemens que tu m'as donnez? tu m'as d'abord appris „ que tout ce Frangistan n'étoit que je ne sai quelle „ petite Isle dont le plus grand Roi étoit autrefois celui de Portugal, & après celui de Hollande, & „ qu'ensuite venoit celui d'Angleterre; & pour ce „ qui est des autres Rois, comme celui de França & „ celui d'Andalous, tu me les as figurez comme nos „ petits Rajas, me faisant entendre que les Rois „ d'Hindoustan étoient bien au dessus de tout cela, „ que c'étoient les vrais & uniques Houmayons, les „ Ekbars, les Jehan-Guyres, les Chah-Jehans, les „ Fortunés, les Grands par excellence, les preneurs „ du Monde, les Rois du Monde; & que la Perse & „ l'Usbec, Kachguer, Tatar, & Catay Pegu, Siam, „ Tchine & Matchine trembloient au nom des Rois „ de l'Hindoustan; admirable Geographe! Tu me de-

Pag. 207. Edit. d'Amst. 1699.

„ vois

de Langues, à lire des Poëtes, & à ſe fatiguer ſur des minuties; en un mot on l'aura uniquement occupé de choſes qui, à la verité, ont leur merite, & peuvent paſſer pour des ornemens, dans des perſonnes d'un ordre inferieur, mais qui ſont pour lui autant de diſtractions. (16) Un grand nombre vont à l'extremité oppoſée, & ſous prétexte qu'ils ne ſont pas nés pour briller dans une Univerſité, ils negligent & fuyent les Sciences comme ſi leur ame avoit été faite pour ne rien ſavoir. Et comme le cœur ne ſauroit ſe paſſer de quelque attachement, le leur s'amuſera à des bagatelles qui le deshonorent &

(16) „ vois bien plutôt faire diſtinguer exactement tous „ ces divers Etats du Monde, & me faire bien entendre leur force, leur façon de combattre, leurs coûtumes, leurs religions, leurs gouverneurs, leurs interêts; & par une ſolide lecture de l'Hiſtoire me „ faire remarquer leur commencement, leur progrès, „ leur decadence, d'où, comment, par quels accidens & par quelles fautes ces grands changemens „ & revolutions ſont arrivées; à peine ai-je appris „ de toi le nom de mes ayeux les fameux fondateurs „ de cet Empire; c'eſt bien loin de m'avoir appris „ l'Hiſtoire de leur vie; & comme ils ſe ſont pris à „ de ſi illuſtres conquêtes: Tu m'as voulu apprendre „ l'Arabe, à lire & à écrire, je te ſuis fort obligé de „ m'avoir tant fait perdre de tems ſur une Langue qui „ demande des dix & des douze années pour en venir à quelque perfection; comme ſi le fils d'un Roi „ ſe devoit jamais piquer de paſſer pour Grammairien „ ou pour quelque Docteur de la Loi, & d'apprendre „ au plus d'autres Langues que celles de ſes voiſins, „ lorſqu'il ne s'en peut que difficilement paſſer, lui „ à qui le tems eſt ſi cher pour tant d'autres choſes „ d'importance qu'il doit apprendre de bonne heure; „ comme s'il y avoit aucun eſprit qui ne ſe rebutât „ & ne ſe ravalât même dans un exercice ſi triſte & „ ſi ſec, ſi long & ſi importun, comme eſt celui „ d'apprendre des mots.

& on les voit s'applaudir de paſſer pour Connoiſſeurs en Chiens & en Chevaux, en Vins, & en ragouts & quelquefois après avoir dit d'un Grand qu'il *eſt Comte, qu'il eſt Duc* &c. & après avoir ajouté à ſes Titres, qu'il eſt *Chaſſeur*, ou quelque bagatelle de cette nature, il ſe trouve qu'on a tout dit. L'affectation de paroître habile, dans ce que l'on ignore, ou que l'on ne ſait qu'imparfaitement, auſſi bien que dans ce qu'il ne convient pas de ſavoir, répand ſur les hommes un ridicule, qui donne une Comedie perpetuelle à ceux qui ſavent refléchir ſur ce qu'ils voyent. Un Gentilhomme a le cœur plein de ſa nobleſſe & enflé de ſon bien; il ne faut que le regarder pour s'en convaincre; Cependant dès qu'il parle d'une ſauce, l'air de capacité, avec lequel il s'énonce, fait juger qu'il ne ſe pique pas moins d'être Cuiſinier que d'être Riche. Une Mere a beaucoup d'enfans, dans l'éducation deſquels elle ne voit goute; & ſi on la raille ſur cette ignorance, elle n'en rougira point, & dira peut-être qu'elle n'a pas étudié; mais elle ne pardonneroit pas aiſément à celui qui l'accuſeroit de ne connoître pas les regles du jeu. Un

(17) „ J'excuſerois volontiers en noſtre peuple de „ n'avoir autre patron & reigle de perfection, que „ ſes propres mœurs & uſances: car c'eſt un commun „ vice, non du vulgaire, ſeulement, mais quaſi de „ tous hommes d'avoir leur viſée & leur arreſt, ſur „ le train auquel ils ſont nais. Je ſuis content quand „ il verra Fabritius ou Lælius, qui leur trouve la con„ tenance & le port barbare, puis qu'ils ne ſont ni „ veſtus ni façonnés à noſtre mode. Mais je me plains „ de ſa particuliere indiſcretion, de ſe laiſſer ſi fort „ pipper & aveugler à l'authorité de l'uſage preſent, „ qu'il ſoit capable de changer d'opinion & d'advis „ tous

Un Soldat affectera de parler peu de guerre, mais il fera longtems & très-mal le Controverſiſte. Un Negociant reglera les Sieges & les Campagnes, avec autant d'aſſurance que les papiers de ſon comptoir. Chacun veut faire un autre métier que le ſien, & je ne me ſouviens pas d'avoir lu d'Apophthegme plus piquant & plus ſenſé que celui d'Annibal qui ennuyé du long diſcours, que lui avoit fait un Pedant ſur l'Art de la guerre, *j'ai vu*, dit-il, *beaucoup de vieillards qui radottoient, mais je n'en ai encore jamais rencontré d'auſſi fous que celui que je viens d'entendre.*

Avis contre la force de la coûtume.

XII. On reviendra de ſes préjugés pour la coûtume, ſi l'on fait de frequentes reflexions ſur le ridicule des hommes qui ſucceſſivement les préferent ſans raiſon l'une à l'autre. (17) Pour affoiblir le trop grand pouvoir de l'Imagination, & la tenir dans la dependance de la Raiſon, il ſera encore bon de ſe refuſer de tems en tems à ce pour quoi l'on ſe ſent le plus de penchant, quelque diſpoſition même qu'on ſe trouve à y réüſſir; & quelquefois, au contraire; on fera bien de ſe forcer à ce pour quoi on ne ſe ſent que de

„ tous les mois, s'il plait à la couſtume: & qu'il juge „ ſi diverſement de ſoi-meſme. Quand il porroit ſe „ buſc de ſon pourpoint entre les mammelles, il main„ tenoit par vives raiſons qu'il eſtoit en ſon vray lieu: „ quelques années après le voilà avallé jusques entre „ les cuiſſes, il ſe moque de ſon autre uſage, le trou„ ve inepte & inſupportable. La façon de ſe veſtir „ préſente, lui fait incontinent condamner l'ancien„ ne, d'une reſolution ſi grande, & d'un conſente„ ment ſi univerſel, que c'eſt quelque eſpece de ma„ nie, qui lui tourne-boule ainſi l'entendement. *Mont. Liv. I. Ch. XLIX.*

de la repugnance. Il eſt vrai que l'on réüſſit peu, dans ce que l'on fait par contrainte, parce qu'on ne le fait pas avec attention; mais il y a des moyens de l'exciter peu à peu; Une converſation, par exemple, ſur le ſujet que l'on s'eſt propoſé de méditer; une lecture qui s'y rapporte, nous diſpoſe à vouloir, & enſuite à faire aiſément ce pour quoi nous n'avions d'abord que de l'éloignement.

Lors que par ces précautions on ſe ſera rendu maître de ſoi-même, il eſt certain que plus on aura d'empire ſur ſes penſées, & par ce moyen l'eſprit plus libre, plus facilement auſſi l'on fera naître en ſoi toutes les idées propres à éclaircir les ſujets à la connoiſſance desquels on s'appliquera. Ces idées naitront plus pures & plus debarraſſées de toute prévention.

Les habitudes de l'enfance portent ſur toute la vie.

XIII. La force des habitudes eſt ſi grande, & leur influence s'étend ſi loin, que, ſi nous pouvions nous ſouvenir de tout ce qui nous eſt arrivé, dès notre premiere enfance, ce ſouvenir nous découvriroit l'origine d'une infinité de mepriſes, de faux gouts, d'inclinations deraiſonnables, qui durent ſouvent autant que la vie. Tous nos prejugés coulent de cette ſource. Il arrive à tous les hommes ſur differens ſujets, quelque choſe de ſemblable à ce que Deſcartes éprouvoit ſur le chapitre des louches. Il s'étonnoit lui-même de trouver quelque agrément dans ce qui, ſuivant ſes propres idées, étoit un defaut très-réel: mais il ſe ſouvint que ſa Nourrice étoit louche, & cette remarque l'amena à decouvrir la cauſe d'un ſi bizarre pen-

penchant. Les reflexions qu'il fit à ce ſujet, & les principes, qu'il prit de là occaſion d'établir, ſervent encore à expliquer bien des effets ſurprenans. Deux cauſes agiſſent ſur nous en même tems & produiſent un effet compoſé ; ce double effet ſe reïtere, cet aſſemblage tourne en habitude & dès là une de ces parties ne ſe préſente plus ſans l'autre : tout ce que deux cauſes produiſoient conjointement, une ſeule ſuffit pour le ramener. On a vû une perſonne pour la premiere fois ſous un certain habit ; en voila aſſez, pour que toutes les fois qu'on en entendra parler, on ſe le repréſente tel qu'il parut la premiere fois qu'on le vit. Il y a des lieux, qui ſeuls nous diſpoſent à la triſteſſe, ou à la joie, ſuivant que nous y avons reſſenti des chagrins, ou des douceurs. La repugnance que des perſonnes, d'ailleurs raiſonnables, ont pour les Sciences, & le mépris qu'ils marquent pour les Gens de Lettres, eſt la ſuite d'une habitude de l'enfance, formée par les ſottiſes dont on les occupoit, & les manieres odieuſes de ceux qui prenoient ſoin de leurs études. On trouvera encore dans la même ſource la cauſe du peu de gout, & de l'averſion même d'une infinité de gens pour la pieté & pour la Religion. On fait apprendre aux enfans de longues leçons & de longues prieres qu'ils n'entendent point, ſur lesquelles enſuite, ſans les éclairer davantage, on leur fait de longs diſcours d'un air triſte, ſevere, & rebutant. Un homme ſage & raiſonnable, qui aime la Verité, la Religion & ſon devoir, qui eſt capable d'attention, qui aime à lire d'excellens

Livres & à méditer ſur des ſujets ſerieux, a quelquefois de la peine à s'empêcher de dormir, lors même qu'on prononce un excellent Sermon, & il a beſoin d'efforts pour ſe garentir de la diſtraction, ſur un ſujet qui lui plait, & qu'il trouve bien traité; d'où vient cela? Dès l'enfance il a dormi à l'Egliſe, ou il s'y eſt diſtrait; En avançant en âge il n'a eu que trop d'occaſions, preſque pardonnables, de s'affermir dans ces habitudes. Voilà pourquoi une infinité de circonſtances le ramenent, malgré lui, au ſommeil & à la diſtraction, circonſtances, qui n'auroient aucun effet ſans la force de l'habitude.

Les perſonnes dévotes, ceux-là même qui ſont vrais dévots, & qui ont effectivement de la pieté, doivent être extremement ſur leurs gardes par rapport aux effets de la coûtume. Ils ſe font une habitude de leur devoir, il n'y a point d'idée qui leur ſoit ſi chere, & avec laquelle ils ſe familiariſent davantage; Il leur arrive par là de regarder comme un devoir, ou comme l'appendice d'un devoir, tout ce qui leur eſt familier; Dès la tout ce qui leur eſt nouveau, en les ſurprenant, leur devient ſuſpect; ils ſont portés à s'en ſcandaliſer, & leur imagination échauffée par le zele, leur préſente incontinent des raiſons pour le condamner. Un Devot qui fume du Tabac & qui en mâche, regardera ceux qui ouvrent leurs tabatieres dans l'Egliſe, comme des gens qui ont peu de reſpect pour la Religion. Tel s'égaïe à Table & aime à y dire & à y entendre de bons mots, qui regardera le plaiſir d'écouter des violons, comme un effet de debau-

bauche & de licence. S'il eſt accoûtumé à voir les mains des femmes ſans gand, en porter ce ſera coqueterie. Baiſſer ſes coëffes ſur ſon viſage & les lever, ce ſera également une faute, ſi c'eſt une nouveauté; Quitter les ſouliers pour les pantoufles, ou les pantoufles pour les ſouliers, c'eſt manquer à la bienſeance & à la pudeur. Quel bruit ne fit pas St. Chryſoſtome contre les ſouliers brodés, quand cette mode commença? Si elle avoit été établie avant lui, il n'en auroit jamais parlé, au lieu qu'il ne s'échauffa guere moins ſur cette bagatelle, qu'il auroit fait ſi l'on avoit élevé des Idoles ſur les Autels.

Mais quel peché, me direz-vous, peut être plus leger, ſi, c'eſt même un peché, que d'avoir un ſoulier bien fait, qui ſoit propre & bien juſte au pied? Voulez-vous donc me permettre de fermer la bouche à ces perſonnes, & que je montre quelle eſt la baſſeſſe d'une vanité ſi honteuſe; mais écoutez-moi ſans vous fâcher, ou plûtôt je vous declare, que quand vous vous fâcheriez, je m'en mettrai peu en peine; car c'eſt vous-même qui ſerez cauſe de ce que je vous ſerai importun, qui m'obligerez à deſcendre dans ce detail, pour vous montrer l'excès de ce desordre, & pour détruire cette fauſſe perſuaſion où vous êtes, qu'il y ait le moindre peché dans ces vanités ridicules. Conſiderons donc juſqu'où va ce mal, & examinons-le avec quelque ſoin. N'eſt-ce pas une baſſeſſe, dont on devroit rougir, de faire paſſer avec art, des filets de ſoye ſur des ſouliers? ce qu'on ne devroit pas même faire ſur des habits. Si vous ne vous rendez pas à ce que je vous dis, écoutez avec quelle force St. Paul con-

condamne cet excès, & reconnoissez-en la grandeur. QU'ELLE NE PAROISSE POINT ORNE'E, *dit-il*, PAR LA FRISURE DE SES CHEVEUX, PAR L'OR, OU LES PERLES, OU LES HABITS PRECIEUX. *Qui pourroit donc vous excuser, en voyant que lors que St. Paul ne permet pas à une femme mariée d'être curieuse dans ses habits, vous le soyez dans vos souliers. Ne savez-vous pas à combien de malheurs les hommes s'exposent, pour chercher dans les Païs éloignés ces ornemens superflus? Il faut construire des navires; il faut avoir des hommes, ou pour tirer à la rame, ou pour tenir le gouvernail, ou pour hausser ou baisser à propos les voiles; il faut que toutes ces personnes renoncent à leur Païs, à leurs femmes & à leurs enfans, à leur vie même, & qu'ils trafiquent dans des terres étrangeres & barbares; & tout cela pour avoir de quoi satisfaire votre curiosité, & vous faire de beaux souliers. Y a-t-il rien de plus honteux que cette bassesse? Nos peres avoient en horreur ces ajustemens pueriles; ils s'habilloient avec bienseance, & non pas avec cette molesse indigne des hommes. Pour moi, je prevois qu'avec le tems, les jeunes gens d'aujourdhui porteront sans rougir des souliers & des habits comme les femmes en portent. Ce qui est encore insupportable en ceci, est que les peres qui voient ces excès dans leurs enfans, les souffrent, sans en temoigner du ressentiment, & les regardent comme des choses indifferentes. Mais voulez-vous que je vous dise ce qui me frappe le plus, c'est qu'on fait ces folles depenses, lors que tant de pauvres meurent de faim. Vous voyez* JESUS-CHRIST

au

au milieu de vous, qui n'a pas du pain, qui eſt nud, qui eſt chargé de fers; de quels foudres n'êtes-vous point dignes, de le négliger ainſi, lors qu'il manque de ce qui lui eſt le plus néceſſaire, pour employer l'argent, dont il devroit être nourri, à embellir vos ſouliers de quelque maniere nouvelle & extravagante? JESUS-CHRIST *a défendu autrefois à ſes Diſciples de porter des ſouliers; & nous autres bien loin de nous priver de cette commodité comme eux, nous ne pouvons pas même ſouffrir de n'en uſer qu'autant que la néceſſité & la modeſtie le demandent. Doit-on rire, ou pleurer du dereglement de ces perſonnes, qui fait voir en même tems la moleſſe de leur cœur, la cruauté de leur eſprit, la legereté & la vanité de leur ame? Un homme qui s'applique à ces bagatelles, eſt-il capable de penſer à rien d'utile & de ſerieux? peut-il avoir ſoin de ſon ame, ou ſe ſouvenir même qu'il a une ame? & ne faut-il pas avoir un cœur de fer, pour donner à cette cruelle vanité, ce qui étoit deſtiné à nourrir les pauvres? Comment votre eſprit pourra-t-il entrer dans la pieté & dans la vertu, ſi vous l'occupez tout entier de ces ſoins frivoles? comment celui qui fait ſa gloire d'être bien chauſſé, qui veut que lors qu'il marche, on admire l'éclat de la ſoie, les fleurs peintes à l'aiguille, & tout ce que l'art a d'agreable & de curieux dans ces ſortes d'ouvrages, pourra-t-il lever les yeux en haut pour voir le Ciel? comment admirera-t-il les beautés du monde, lui qui n'eſt attentif qu'à celle de ſes ſouliers? Le Seigneur a étendu le Ciel au deſſus de la Terre, il y a placé le Soleil, il l'a rendu ſi beau & ſi lumineux, afin d'atti-*

rer vos yeux par un objet ſi admirable ; & vous voulez au contraire les tenir baiſſés vers la terre, abandonnant le deſſein que Dieu a ſur vous, pour favoriſer celui du Démon, qui eſt l'auteur de ces vanités : c'eſt lui qui a inventé ces ajuſtemens honteux, pour vous ſéduire, & pour détourner votre eſprit de la vue des veritables beautés ; c'eſt lui qui fait tous ſes efforts pour vous faire deſcendre du Ciel en terre ; & il y réüſſit ſi heureuſement, que Dieu vous montrant le Ciel, & le Démon un ſoulier, vous quittez le Ciel pour vos ſouliers. Je n'en accuſe pas la matiere, parce que c'eſt l'ouvrage de Dieu ; mais l'embelliſſement & le luxe, parce que c'eſt l'ouvrage du Démon. On voit un jeune homme marcher les yeux attachés en terre, quoi que Dieu lui commande de les élever au Ciel, & qui met ſa gloire, non à bien vivre, mais à être bien chauſſé : on le voit dans les ruës marcher ſur le bout des piés, il craint comme le feu, ou qu'un peu de boüe durant l'hyver, ou qu'un peu de poudre durant l'été ne terniſſe l'éclat de ſes beaux ſouliers. Quoi, vous plongez votre ame dans la boüe, par une paſſion ſi baſſe ; & vous ne daignez pas la relever, ni la tirer de cette laideur ; & vous apprehendez qu'un peu de boüe ne gâte votre ſoulier ? Conſiderez-en la fin & l'uſage, & vous perdrez cette vaine crainte. Le ſoulier n'eſt-il pas fait pour marcher ſans crainte au milieu des boüës, & pour traverſer les chemins les plus mauvais ? Si vous apprehendez tant de marcher, de peur que ces ſouliers ſi precieux ne ſe gâtent, prenez-les donc à votre cou, ou à votre tête, afin qu'ils ne ſervent qu'à vous parer. Vous riez, quand je

dis

dis cela, mes Freres, & moi j'ai envie de pleurer en vous le disant; car cette folie me perce le cœur, & cette attache à des badineries, me fait jetter des soupirs.

L'experience force les hommes qui ont le moins de Raison à se rendre enfin à la verité. On voit aujourdhui des femmes qui ont beaucoup de Raison & beaucoup de Pieté porter des souliers avec ces ornemens que le fameux Chrysostome regardoit comme inventé par le Diable.

Il tourne en ridicule ceux qui s'éblouissoient eux-mêmes à la vûe d'une bagatelle & qui se croyoient par là admirables aux yeux des autres, si tant est qu'il y en eut d'assez fous; mais ce sont là des petitesses à faire pitié, & non pas des crimes à faire horreur.

St. Pierre ne desaprouve pas les ornemens, puisque les saintes femmes qu'il cite en exemple, en portoient elles-mêmes; mais il veut qu'on donne une tout autre attention aux ornemens qui font le vrai merite; c'est par ces parures qu'on doit se faire un devoir essentiel de plaire.

Ce que le zele met dans la bouche de ce Prédicateur célèbre contre les fils de soye qui servoient à broder les souliés, tombe également sur tous les commerces de mer, si utiles neanmoins & si necessaires pour lier entr'eux les enfans d'un même Pere & pour faire que chacun d'eux profite du travail des autres, & de ce que la sagesse du Créateur a repandu de biens dans les differens Climats de la Terre.

Tout ce qu'il dit sur le sujet des pauvres, Lieu commun ordinaire des Prédicateurs à

idées vagues, porte en l'air ; Il n'y a qu'une charité mal entendue qui ſe faſſe un merite de nourrir des faineans ; cette indulgence eſt une cruauté qui les entretient dans le vice ; Il faut leur fournir des occaſions de travail, & comme tous ne ſont pas également robuſtes, il eſt important qu'il y ait des Arts qui puiſſent utilement occuper les plus foibles.

Rien n'eſt plus ſophiſtique que ſon raiſonnement tiré de la grandeur de l'homme qui, pour marcher ſuivant ſa dignité, devroit toûjours avoir les yeux attachés ſur les Aſtres. Mais pour cela il faudroit que la Terre fut unie comme un plancher. D'ailleurs elle eſt couverte de merveilles, auxquelles nous devons donner d'autant plus d'attention, que nous les pouvons conſiderer de plus près, & que leur connoiſſance nous intereſſe davantage. La lumiere des Aſtres n'eſt pas uniquement faite pour être l'objet de notre admiration ; elle eſt deſtinée à nous éclairer ſur une infinité d'objets, & à nous mettre en état de nous conduire ſurement. Qu'on ſe ſerve des ſouliers les plus ſimples qu'il ſoit poſſible d'imaginer, la Raiſon veut qu'on prenne garde de ne les pas trainer dans l'ordure ; la bienſeance & le reſpect pour les autres hommes demande qu'on prenne des précautions, pour ne pas ſe préſenter devant eux dans une malpropreté, qui fait toujours quelque peine aux perſonnes qui ont du gout pour la politeſſe & pour les bienſeances.

St. Chryſoſtome n'étoit donc pas pour les modes nouvelles, il étoit d'ailleurs chagrin contre la Cour. Tout deplait dans ceux qu'on

qu'on hait, & il y a des gens qui condamnent généralement tout ce qu'ils ne font pas. Quand on n'eſt pas ami des Grands on cherche à s'emparer de la multitude, car il faut toujours que le cœur tienne aux hommes par quelque endroit; on brigue les applaudiſſemens du vulgaire par des pauvretés qui lui conviennent. Mais on devroit conſiderer qu'en revoltant l'eſprit des Grands ſur des bagatelles, on s'en ferme l'entrée, quand on entreprend de leur recommander des devoirs veritablement importans & pour eux & pour la Societé qu'ils gouvernent.

Les plus dangereuſes de toutes les habitudes ſont celles que l'on prend dans l'enfance, & que l'éducation fortifie, il eſt très-difficile de s'en corriger tout-à-fait; dans toute la ſuite de la vie elles ſeduiſent à tout moment, & lors qu'on y penſe le moins. Les enfans animent tout, & imaginent, dans tout ce qui les environne, quelque choſe d'approchant de ce qu'ils ſentent en eux-mêmes, quelque idée, quelque ſentiment, quelque deſir. Ils pleurent quand on maltraite leurs poupées: Ils s'imaginent qu'un corps peſant fait contre leurs mains un effort pour les incommoder. Je ne parlerai pas de la force que la Phyſique de l'Ecôle a donné à un prejugé, qui a couvert, pendant pluſieurs ſiecles, la Philoſophie de tant de tenebres. Depuis l'heureux renouvellement des Sciences, les Philoſophes les plus éclairés, & les plus affermis dans l'hypotheſe du Mechaniſme de l'Univers, n'emploient-ils pas fréquemment le mot de *Nature* comme le nom d'un certain Agent ſecret, qui, avec

un pouvoir borné & une mediocre connoiſſance, va le mieux qu'il peut à un but qu'il ne perd pas de vuë ? Ce langage n'exprime point leurs veritables ſentimens, cependant à force de le leur entendre repeter, on ſe diſpoſe peu à peu à penſer comme ils parlent, & il ſe trouve qu'on renferme dans ſon Eſprit deux ſentimens oppoſés. Quand on ſe rend bien attentif, on voit aſſez que la *Nature* n'eſt qu'un amas de corpuſcules arrangés ſuivant de certaines proportions. Mais quand on y penſe plus négligemment on lui ſuppoſe de la connoiſſance. Dans cette ſuppoſition, l'on ſe donne carriere, on s'abandonne à mille expreſſions brillantes, mais peu juſtes; car ſi par la *Nature* on entend l'*Ouvrage*, ces expreſſions ſe trouveront fauſſes, ou n'auront point de ſens, & ſi par ce mot on veut marquer l'*Auteur* de l'Univers, & des parties qui le compoſent, elles ſont indecentes, & auſſi peu conformes au reſpect qu'on lui doit, qu'à la verité: Mais on écoute avec plaiſir un langage à la mode qui répond à des manieres de penſer dans leſquelles on s'eſt affermi dès l'enfance.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des Peres qui ſe plaignent des depenſes de leurs enfans, & des enfans qui ſe recrient ſur le ménage de leurs Peres. Il y a apparence que cela vient de ce que, dans le premier âge, les enfans n'ont qu'à demander pour obtenir, car dans cet âge, ils ne demandent preſque rien que ce qui leur eſt néceſſaire, & ce qu'ils demandent coute peu. Affermis donc, pendant une aſſez longue ſuite d'années, dans l'habitude de n'être jamais refuſés, ils s'accoûtument à regar-

regarder l'affection de leurs Peres comme une ſource inépuiſable, & ils ne peuvent aſſez s'étonner que dans l'âge où ils croient s'en être rendus le plus dignes, ils ceſſent d'en éprouver les mêmes effets.

On aime à voir dans les enfans une aveugle ſoumiſſion aux volontés de ceux qui les gouvernent; Cette deference leur eſt effectivement néceſſaire dans le premier âge, où, incapables de diſcerner par eux-mêmes ce qui leur eſt avantageux d'avec ce qui pourroit leur nuire, il eſt important qu'ils n'entreprennent jamais quoi que ce ſoit, ſans avoir conſulté ceux qui prennent ſoin de leur conduite. Dès qu'ils ſont ſortis de l'enfance, on les confie à des Maîtres, qui paroiſſent ſatisfaits de leurs diſciples, à proportion qu'ils les remarquent ponctuels à retenir & à repeter préciſément ce qu'on leur a appris. Ils n'aiment pas ceux qui veulent aller au delà, & ils ne peuvent ſupporter les jeunes gens qui les embarraſſent par des queſtions, & qui veulent voir plus clair que ceux qui les enſeignent. On ſe borne donc à imiter le langage de ſes Maîtres, s'il a du ſens à la bonne heure, s'il ne ſignifie rien, ou s'il eſt rempli d'erreurs, on l'apprend & on l'adopte de même, & par ce moyen, les Chaires ſont ſucceſſivement remplies de Docteurs, qui enſeignent avec autorité, mais qui, n'ayant jamais examiné, ne ſavent point s'ils enſeignent des ſottiſes ou des verités.

Les Céremonies pompeuſes du Baptême & du Mariage, avec tout leur attirail, ſont bien propres à frapper vivement les enfans, à faire ſur leur Imagination des impreſſions

profondes, & à les disposer par là à regarder l'un comme un Sacrement, & l'autre de plus comme un Sacrement de nécessité absolue: Il n'y a qu'à le leur dire d'un ton ferme pour le leur faire croire, on se rend d'abord aux raisonnemens composés d'idées vives, on n'y soupçonne aucun foible, dès que l'Imagination en est ébranlée. Une Princesse Palatine fut présente à l'âge de huit ans à une dispute sur la néceſſité du Baptême, voilà des idées bien propres à pénétrer l'Imagination d'un enfant, aussi la sienne en demeura-t-elle si fort occupée qu'elle se détermina, dans la suite, à abandonner la Communion Protestante.

Quels ravages l'envie ne fait-elle point? elle arme cruellement les hommes les uns contre les autres, & quand ils ont cessé de se faire la guerre, cette même passion leur enleve toutes les douceurs de la paix, par les partis, les brigues, les intrigues, les médisances, les menées secrettes, par où ils travaillent à se culbuter mutuellement. Quel opprobre pour les Sciences que les disputes de ceux qui en font profession! Disputes que l'envie rend d'abord si emportées, qu'à peine les ont-ils commencées qu'ils ne s'entendent déja plus. D'où vient ce tyrannique pouvoir d'une passion qui, en traversant le repos des autres n'en laisse point à ceux qui la suivent? En voici sans doute une des causes; les enfans sont d'abord las de leurs jouëts, la legereté est le propre de cet âge, ils veulent se saisir de tout ce qu'on leur présente; & ce qu'ils ont ne leur fait plus de plaisir, dès qu'ils voyent dans leurs camarades quelque

que choſe qu'ils n'ont pas. Ceux qui prennent ſoin de leur éducation croient faire merveille tirant parti de ce foible, ils les trouvent toûjours prenables par là; il n'y a point de motifs dont les effets ſoient plus prompts, on les accable de reproches, & on les couvre de honte, quand ils ſe laiſſent devancer par leurs camarades, on leur aide à ſentir le plaiſir malin de les laiſſer derriere eux. Mais tout ce qu'on leur apprend merite t-il d'être mis en parallele, avec ce venin dont on les nourrit? Toutes les inſtructions qu'on leur donne peuvent-elles balancer une affreuſe diſpoſition à ſe chagriner du bonheur d'autrui, & un penchant honteux à trouver la Verité moins aimable dans la bouche des autres?

Les habitudes decidant ainſi de l'homme, on voit combien il nous importe d'en connoître la force, d'en étudier les principes, de nous en defier. Si l'on eſt ſur ſes gardes, rien n'eſt plus aiſé que de les prévenir, comme rien n'eſt plus difficile que les corriger, quand elles ſont affermies. *Principiis illarum obſtemus. Melius non incipient quàm deſinent.* Sen.

XIV. Je ne diſconviendrai point que l'Air ne contribue aux varietés de l'Imagination. Mais comme ſes effets peuvent ſe rapporter à ceux des temperamens, il ſe trouve que nous avons déja donné des maximes, pour en prévenir les mauvaiſes ſuites. Chacun doit auſſi s'abſtenir des Alimens, & s'éloigner des manieres de vivre, qui donnent à l'Eſprit, ou de la peſanteur, ou un feu, dont il n'eſt pas le maître. C'eſt à chacun à ſe conſulter là-deſſus, & s'il y a une regle generale

De l'efficace de l'Air & des alimens.

nerale à donner, c'eſt, pour me ſervir des
Act. II. 46. termes de l'Ecriture, de *prendre ſes repas avec joie & ſimplicité de cœur.* La divine Providence, qui a attaché un double plaiſir au ſoin qu'on prend de ſe nourrir, celui de ſatisfaire la faim, & celui de goûter les ſaveurs des viandes, a eu en cela, comme en tout, des raiſons dignes de ſa ſageſſe & de ſa bonté; non ſeulement le Corps en tire plus de force, mais l'Eſprit s'en reſſent lui-même. Il ſemble que les alimens reçoivent une premiere impreſſion de l'humeur dont on ſe trouve, dans le tems qu'on en uſe; pris dans le chagrin ils diſpoſent à la noirceur; & comme rien n'ouvre davantage notre Eſprit que la joie, rien ne le bouche autant que la triſteſſe. Les gens de mauvaiſe humeur conçoivent difficilement; ils ſont ſteriles dans leurs conceptions & opiniâtres dans leurs ſentimens: L'un de ces defauts entretient dans l'ignorance, & l'autre affermit dans l'erreur. Ce ſont ici des verités d'experience, je ne m'étens pas à en rapporter des preuves, perſonne n'en peut douter, que ceux qui ne font point de reflexion ſur ce qui ſe paſſe chez eux, & ce n'eſt pas pour ces gens-là que la Logique eſt faite; des regles leur ſont inutiles.

L'Imagination aime les grandes idées qui ſont accompagnées de ſentimens vifs.

XV. Nous avons d'abord diſtingué nos *Perceptions* en deux *Claſſes*, en *Senſations*, qui s'apperçoivent ſimplement elles-mêmes, & en *Idées*, qui nous repréſentent quelque choſe de different d'elles-mêmes. Quelquefois la même perception tient de l'une & de l'autre. Nos idées ſont tantôt plus & tantôt moins accompagnées de ſenſations, & cel-

celles qui, par ce mélange, ſe font le plus vivement ſentir, emportent ordinairement notre aveu, on s'en contente, on s'y rend, on y acquieſce ; c'eſt la ſource d'une infinité d'illuſions. On ne s'arrête point aux idées ſimples, dont le ſentiment eſt plus foible, & on ſe hâte d'arriver aux compoſées, qui par leur aſſemblage font des impreſſions plus vives, quoi que moins nettes, & par ce renverſement de methode, on decide ſouvent ſur ce qu'on n'a que très-imparfaitement demêlé.

Les termes metaphoriques & le langage figuré, préſentant tout à la fois l'idée du ſigne avec celle de la choſe ſignifiée, frappent davantage l'Eſprit, & par là lui plaiſent & le ſeduiſent ; En offrant des images corporelles, ils excitent de fortes ſenſations, auxquelles on ſe rend, ſans en être mieux éclairé ; L'air, le ton de la voix, & tous les avantages de cette nature, n'ont tant d'effet que par les ſentimens dont ils accompagnent les idées que fait naître celui qui parle. C'eſt par là qu'un Eſprit original ſe fait aiſément un parti, & gagne des diſciples ; ſon tour eſt brillant, & lui attire de la diſtinction ; au lieu que celui qui n'a pas beaucoup de feu, ne ſe tirera jamais de la route commune pour s'en faire une particuliere. De plus celui qui a un caractere qui lui eſt propre, plait par ſa nouveauté même, & on ſe range volontiers aux opinions d'un Auteur qu'on ſe fait un plaiſir d'entendre, ou de lire.

Celui qui parle avec paſſion d'une choſe qui lui tient extrêmement à cœur, un homme affligé qui deplore ſes malheurs, un homme rem-

rempli de joye qui étale les ſujets qu'il en a, un homme ſcandaliſé & qui s'écrie ſur ce dont il eſt offenſé: tous ces gens-là font naître des ſentimens profonds, dans ceux qui les écoutent. C'eſt à ces ſentimens, effets de la *paſſion* & de la machine, que les Viſionnaires, quand ils s'entretiennent entr'eux, donnent le nom *d'onction divine*, caractère aſſuré, ſelon eux, de la Verité, quoi que les ſentimens & les émotions, qu'ils honorent de ce beau nom, n'accompagnent ſouvent que des chimeres, productions d'un Eſprit ému, qui ſe précipite & ſe livre à ſon feu.

Ceux dont l'Imagination s'ébranle aiſément, ébranlent auſſi avec la même facilité celle des autres, font des impreſſions vives & profondes, & à ces impreſſions répondent des expreſſions fortes & des tours animés; on fait ſentir les choſes comme on les ſent ſoi-même, quand on en eſt très-pénetré. C'étoit un des caractères de Montagne. Ce à quoi il ſe rendoit attentif n'agiſſoit jamais ſur lui mediocrement. FORTIS IMAGINATIO GENERAT CASUM, *diſent les clercs. Je ſuis de ceux qui ſentent très-grand effort de l'Imagination. Chacun en eſt heurté, mais aucuns en ſont renverſés. Son impreſſion me perce; & mon art eſt de lui eſchapper, par faute de force à lui reſiſter. Je vivrois de la ſeule aſſiſtance de perſonnes ſaines & gayes. La vuë des angoiſſes d'autrui m'angoiſſe materiellement: & a mon ſentiment ſouvent uſurpé le ſentiment d'un tiers. Un touſſeur continuel irrite mon poulmon & mon goſier. Je viſite plus mal volontiers les malades*

Liv. I. Ch. 20.

des auxquels le devoir m'intereſſe, que ceux auxquels je m'attens moins, & que je conſidere moins. Je ſaiſis le mal, que j'eſtudie, & le couche en moi. Je ne trouve pas, eſtrange qu'elle donne & les fievres & la mort, à ceux qui la laiſſent faire, & qui lui applaudiſſent.

On comprend qu'un Sage peut ſe laiſſer ſurprendre une fois & trouver, dans la vivacité des ſenſations, une douceur plus piquante que celle qui accompagne les Idées, & les ſimples ſpeculations. Mais dès qu'il a connu les illuſions de ce nouveau charme, & qu'il a comparé tout ce qu'il vaut avec tout ce qu'il fait perdre, il rentre dans ſa premiere tranquillité, pour ne la plus abandonner. Il n'en eſt pas de même des petits genies qui ne s'occupent jamais que de ſentimens; l'habitude en émouſſe toûjours la pointe & par là en enleve le prix; ce qui les avoit charmés, les ennuye, leur cœur languit faute d'impreſſions, juſques à ce qu'un objet nouveau en faſſe d'aſſez vives pour meriter qu'on s'y livre derechef; Celle-ci s'uſera comme les précedentes, & la ſeconde paſſion s'éteindra pour en laiſſer naître une troiſieme. Quand on ſe conduit par lumiere, on eſt ſage & on ſe ſoutient; quand on ſe livre aux ſentimens, on devient inquiet & leger.

Il eſt donc de la derniere importance de s'accoûtumer à demêler l'évidence, qui nous repréſente quelque choſe, d'avec les ſenſations qui nous ſaiſiſſent interieurement, mais ne nous font rien connoître. Sans ce diſcernement on devient le jouet des Imagina-

na-

nations fauſſes & contagieuſes, dont nous venons de donner des exemples; On en trouve de dangereux parmi les devots, & parmi ceux qui affectent de le paroître; On en trouve encore de plus dangereux parmi les Libertins. Un debauché qui parle de ſes plaiſirs, un mondain qui s'exprime ſur la gloire & ſur la pompe des Sens, un profane qui tourne en ridicule la Religion, les myſteres qu'elle contient & les devoirs qu'elle renferme, tous ces gens-là s'énoncent quelquefois avec tant de feu, de force & d'aſſurance, qu'ils entrainent ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes & font qu'ils ſe trouvent perſuadés, ſans qu'ils ſachent preſque en alleguer la moindre raiſon. Suivre ces impreſſions obſcures au lieu de l'Evidence & de la Raiſon, c'eſt ſuivre la *Folie* à la place de la *Sageſſe*. Ajoutez y encore une bonne doſe de zele, vous aurez une définition complete du *Fanatique*. Toute penſée qui ne s'accorde pas avec les Idées de l'Entendement tient de l'Enthouſiaſme à proportion qu'elle eſt vive.

L'Humeur.

XVI. Le Temperament, l'Education, les habitudes, le genre de vie, dans lequel on ſe trouve engagé, tout cela s'unit pour former ce qu'on appelle *Humeur*. On donne ce nom à de certains ſentimens confus, & à de certains panchans qui décident de nos jugemens & de nos actions, & qui les reglent préferablement aux Idées & à la lumiere. Ce qui convient à l'humeur dont on eſt prévenu & à laquelle on s'abandonne, plait, & par cela même on l'approuve; Ce qui s'y oppoſe déplait, & par ce motif on le rejette comme faux.

Quand

Quand un Auteur s'abandonne à ſon humeur, & qu'il ſe laiſſe aller à la pente de ſon temperament, ſans ſe mettre en peine de le corriger & de le rectifier, on trouve, dans cette humeur & dans ce temperament, les veritables ſources de tous ſes ſentimens & de ſes contradictions mêmes, car un homme qui n'a d'autre regle que ſon humeur n'eſt pas toûjours d'accord avec lui-même.

J'en choiſirai un exemple dans Montagne, parce que ſes caractères ſont des plus marqués. Il avoit trop de feu, & par là trop de pénetration, pour ne ſentir pas qu'un argument foible n'étoit qu'un foible argument, & que la vraiſemblance n'étoit que vraiſemblance. Le ſentiment de ſon feu & de ſa force lui donnoit encore une haute idée de lui-même, & il n'auroit pas voulu ſe deshonorer par le moindre déguiſement, ni donner pour certain ce qui ne lui paroiſſoit pas demontré. D'un autre côté s'étant fait une habitude de ſe laiſſer emporter par ſon feu; il lui auroit été trop penible de le fixer, & de ſe reſoudre à s'arrêter ſur un ſujet autant de tems qu'il auroit été néceſſaire pour s'en procurer quelque connoiſſance certaine: Ne point ſe contraindre, ne point ſe gêner, & ne point ſe travailler pour s'élever de la vraiſemblance à la certitude, c'étoit là le parti le plus conforme à ſon humeur. *Je n'ai rien du mien, dequoi ſatisfaire mon jugement : j'ai la vuë aſſez claire, & reglée, mais à l'ouvrer elle ſe trouble : —— Ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux le refaire que me donner la peine de le demêler. —— Je dure bien à la peine, mais j'y dure, ſi je m'y porte*

porte moy-meſme, & autant que mon deſir m'y conduit.

Ho. Lib. II. Sat. II. 12. Molliter auſterum ſtudio fallente laborem.

Autrement, ſi je n'y ſuis alleché par quelque plaiſir, & ſi j'ay autre guide que ma pure & libre volonté, je n'y vauls rien. —— Extremement oiſif, extremement libre, & par nature & par art. Je preſterois auſſi volontiers mon ſang, que mon ſoing. J'ay une ame libre & toute ſienne, accouſtumée à ſe conduire à ſa mode. —— Mon enfance meſme a eſté conduite d'une façon molle & libre, & lors même exempte de ſubjection rigoureuſe. Tout cela m'a donné une complexion delicate & incapable de ſollicitude. —— J'aime à ne ſavoir pas le compte de ce que j'ay, pour ſentir moins exactement ma perte. L. 2. C. 17. *Et pour moi je ne ſache paſſion, pour laquelle couvrir & ſoutenir, je peuſſe faire un tel effort. Je ne voudrois mettre la ſageſſe à ſi haut pris : Je ne regarde pas tant ce qu'il fait, que combien il lui coute à ne faire pis. —— Et aimerois mieux produire mes paſſions, que de les couver à mes depens. Il vaut mieux que leur pointe agiſſe au dehors, que de la plier contre nous.* (C. 38.) Auſſi parle t-il toûjours de lui-même, il en étoit plein & il lui auroit trop couté de s'oppoſer à un penchant ſi doux, il emploie cent fois l'Apologie, & les plus foibles raiſons lui paroiſſent ſuffiſantes pour le juſtifier, il s'y rend de tout ſon cœur parce qu'elle flatte ſa paſſion favorite. *Si le monde ſe plaint de quoi je parle trop de moy, je me plains dequoy il ne penſe pas ſeulement à ſoy. Je dis vrai, non pas tout mon ſaoul : mais*

mais autant que je l'oſe dire; Et l'oſe un peu plus en vieilliſſant: car il ſemble que la coûtume concede à cet âge, plus de liberté de bavaſſer, & d'indiſcretion à parler de ſoi. Il ne veut pas ſeulement ſe repentir de ſes fautes de peur de s'inquieter, il met ſa reformation ſur le compte du Seigneur, qui s'en chargera s'il le trouve à propos, mais pour lui il veut continuer ſon train. *Quant à moi, je puis deſirer en general eſtre autre: je puis condamner & me deplaire de ma forme univerſelle, & ſupplier Dieu pour mon entiere reformation, & pour l'excuſe de ma foibleſſe naturelle: mais cela je ne le dois nommer repentir, ce me ſemble, non plus que le deplaiſir de n'eſtre ni Ange ni Caton. Mes actions ſont reglées, & conformes à ce que je ſuis, & à ma condition. Je ne puis faire mieux: & le repentir ne touche pas proprement les choſes qui ne ſont pas en noſtre force: oui bien le regret. J'imagine infinies natures plus hautes & plus reglées que la mienne: Je n'amende pourtant mes facultez: comme ni mon bras, ni mon eſprit, ne deviennent plus vigoureux, pour en concevoir un autre qui le ſoit.*

Je ne me ſoucie pas tant de les avoir (opinions) vigoureuſes & doctes, comme je me ſoucie de les avoir aiſées & commodes à la vie. Elles ſont bien aſſez vraies & ſaines, ſi elles ſont utiles & agreables. Mont. L. III. C. IX.

Il faudra d'oreſnavant (car Dieu merci juſques à cette heure, il n'en eſt pas advenu de faute) qu'au lieu que les autres cherchent tems, & occaſion de penſer à ce qu'ils ont à dire, je fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation, de laquelle j'aye à dependre.

Il

Il porte cette humeur ſi loin que la reconnoiſſance même & la generoſité, vertus des belles ames, lui ſont à charge. *Mes qualitez plus favories, l'oiſiveté & la franchiſe. Par tout cela j'ai pris à haine mortelle, d'eſtre tenu ni à autre, ni par autre que moi. J'employe bien vivement, tout ce que je puis, à me paſſer: avant que j'employe la beneficence d'un autre, en quelque, ou legere ou poiſante occaſion du beſoin que ce ſoit. Mes amis m'importunent eſtrangement, quand ils me requierent, de requerir un tiers.*

Peu de gens travaillent à former & à corriger leur humeur ſur la Raiſon; On la ſuit telle qu'elle eſt, & ſi on connoiſſoit exactement celle de chaque perſonne, dans cette humeur & dans quelques interêts qui les dominent, on trouveroit preſque toûjours les cauſes de leurs ſentimens; & c'eſt parce que les interêts changent & que l'humeur varie qu'on voit le même homme appuyer avec empreſſement ce qu'il avoit condamné un peu auparavant avec une égale chaleur; on approuve & on condamne par gout plus que par lumiere; une infinité de gens reſſemblent au perſonnage de Plaute qui trouvoit à propos une maniere d'agir par cette raiſon qu'il vouloit agir ainſi. *Châtier un ami qui l'a merité c'eſt faire ce qu'on doit, car aujourdhui je châtierai mon ami ſuivant qu'il en eſt digne* (18) Le celebre Montagne fait un raiſonnement à peu près ſemblable lors qu'en parlant de la triſteſſe, il dit: *Je ſuis des plus exempts*

(18) *Amicum caſtigare ob meritam noxiam, immune eſt facinus: verum in ætate utile,*

Et

exèmpts de cette paſſion, & ne l'aime ni l'eſtime: quoi que le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la conſcience: ſot & vilain ornement! Il dit vrai, mais il debutte par une raiſon propre à rendre ſuſpecte cette verité. *Il eſt des plus exempts de cette paſſion*, c'eſt-à-dire, prévenu pour la joie. Nous avons déja remarqué qu'il s'abandonnoit à ſon humeur, ſon eſprit étoit vif; de là ſes ſaillies; il aimoit exceſſivement l'aiſe & la liberté; de là ſon peu d'ordre, car il faut de la peine pour ranger ſes penſées; Ce qui l'accommodoit il en faiſoit l'éloge, ce qui l'importunoit il trouvoit des raiſons pour le condamner.

L'humeur l'emporte même ſouvent ſur l'interêt. Envain tous les interêts imaginables ſolicitent deux freres à s'unir étroitement; l'oppoſition de leur humeur les détermine à ſe contrequarrer, à ſe traverſer & à ſe ruiner enfin mutuellement. Deux Nations voiſines vivroient dans une paix profonde, elles deviendroient redoutables à tous leurs ennemis, & tireroient tous les jours de nouveaux avantages de leur union; mais elles ne ſauroient s'aimer, leurs humeurs ſont trop differentes; l'abaiſſement de l'une occupe trop agreablement l'autre pour lui laiſſer le tems de reflêchir, que les maux dont elle ſe réjouït pourroient bien retomber enfin ſur elle-même. J'ai ouï dire que ſi l'on veut negocier heureuſement, ce n'eſt pas ſur là ſoli-

Et conducibile: nam ego amicum hodiè meum
Concaſtigabo pro commerita noxia.

ſolidité & ſur l'évidence des raiſons qu'on doit le plus compter, il eſt d'une tout autre importance de ſe rendre favorables ceux à qui on les propoſe, en les gagnant eux-mêmes, & en profitant de leur ſenſibilité pour leurs interêts particuliers ; c'eſt-là la grande habileté. Peut-être n'eſt-il pas moins utile de profiter de leur humeur & de ſavoir s'y conformer. Etudier l'humeur des gens, c'eſt le moyen de découvrir pour quel parti ils pancheront.

Les Nations Barbares ſe felicitoient d'avoir paſſé ſous la domination des Romains, dès qu'elles avoient pris gout à leur politeſſe. Mais dès que les infamies des Empereurs, & la brutalité des Legions, qui n'épargnoient pas leurs Maîtres, & dont le caprice plaçoit au Thrône & en chaſſoit, eurent établi la Barbarie dans la Cour & dans la Capitale, les Provinces qui n'avoient pas encore donné dans ce mauvais gout, & qui en ſouffroient, regarderent comme un joug inſupportable une domination que leurs Peres avoient aimé, & leur haine leur inſpira le courage de s'en affranchir.

Quelques perſonnes ont penſé que j'avois oublié de parler d'une des principales cauſes du derangement de nos Facultés, *le Peché Originel*. Je me ſuis cru honoré d'un reproche qui m'eſt commun avec un Théologien* des plus célèbres, qui n'en a pas parlé non plus dans ſon excellent Traité *des Cauſes de la Corruption qui regne parmi les Chrétiens.* Nous

*Mr. Oſtervald.

Nous nous ſommes contentés, l'un & l'autre, de remonter aux cauſes auxquelles il eſt en notre pouvoir de remedier, & dont nous pouvons même prévenir la plûpart, & c'eſt par cette raiſon que je n'ai point parlé de la mauvaiſe conformation du cerveau, quoi qu'elle faſſe des fous & des viſionnaires. Enfin ſi je n'ai pas profité de l'avis dont on m'a fait part, non plus que de l'exemple de quelques Savans, qui ont trouvé à propos d'alleguer, dans leur Logique, ce que j'ai omis dans la mienne, je dirai pour ma juſtification que, comme je ne penſe nullement à me voir jamais Profeſſeur en Théologie, je ne me ſuis pas laiſſé aller à la tentation de traiter une matiere hors de ſa place, pour faire ma Cour aux Théologiens.

CHAPITRE VIII.

De la Volonté.

I. LA Volonté contribue tout-à-fait à la naiſſance & à la perfection de nos idées; car ſuivant qu'on veut bien s'appliquer à éxaminer un ſujet, on s'en procure une connoiſſance plus exacte & plus étendue. *Efficace de la Volonté ſur les idées.*

II. Pour connoître ce que j'entends par le mot de *Volonté*, il n'y a qu'à deſcendre en ſoi-même, à ſe ſentir & à faire attention ſur *La Volonté ſe détermine elle-même.*

ſes propres actes. Par cette attention ſur ſon interieur, on apperçoit, & on ſe convainc, que la Volonté, ou, ſi vous voulez, notre Ame elle-même, ce qui penſe en nous, cette penſée qui eſt nous-mêmes, ſe détermine à vouloir ceci ou cela, tellement d'elle-même, & eſt ſi fort la ſeule cauſe immediate de ſa reſolution, de ſon choix & de ſa détermination, que l'on ne ſauroit alleguer d'autre raiſon de ſa Volonté que cette Volonté même. Pourquoi avez-vous *voulu* ainſi dans un tel cas? Pourquoi avez-vous *voulu* autrement dans un autre? C'eſt, vous le ſavez bien, c'eſt uniquement parce que vous l'avez *voulu*.

Preuves de la Liberté.

III. Quand pour me donner le plaiſir de faire uſage de ma Liberté, je baiſſe le bras droit & je leve le gauche à mon gré, j'ouvre une main & je ferme l'autre, qui eſt-ce qui me détermine à l'un ou l'autre de ces choix? Moi-même uniquement. Je veux fermer la main gauche, & pourquoi plûtôt que la droite? Parce que je le veux. La Volonté ne ſeroit pas Volonté ſi elle n'étoit pas maitreſſe d'elle-même. Ainſi encore lors qu'on a jetté des piſtoles dans une bourſe, & qu'on m'ordonne de dire ſi leur nombre eſt pair ou impair, à condition que ſi je rencontre juſte elles ſeront pour moi; je vois bien qu'il eſt de mon interêt de parler; mais je ne ſai que dire; aucune lumiere ni aucune inclination ne me fait pancher pour l'un plûtôt que pour l'autre des deux mots, ſur leſquels mon choix va tomber; & quand je dis pair, par exemple, plûtôt qu'impair, c'eſt par un pur effet de mon choix, je le veux ainſi,

ainſi, c'eſt toute la raiſon que j'en puis dire. Des raiſons me déterminent à parler plûtôt qu'à me taire ; mais aucune ne me détermine à dire pair plûtôt qu'impair.

Il ſe trouve des gens, quoi qu'en petit nombre, qui conteſtent à l'homme ſa Liberté : Il vous ſemble, diſent-ils, que vous agiſſez librement, mais vous n'êtes point libres ; une cauſe ſecrette, ſuperieure & néceſſaire, opere toutes vos déterminations. J'aimerois autant qu'on me dît, qu'il me ſemble que je penſe, mais que peut-être je ne penſe pas ; car ſi le ſentiment ne procure pas une pleine certitude, il n'eſt pas ſûr que je penſe, il n'eſt pas ſûr que j'exiſte, & on n'en ſauroit alleguer de preuves qui ſurpaſſent la force du ſentiment interieur ; or je ne ſens point avec plus d'évidence que je penſe, & que je ſuis, que je ſens avec évidence que je ſuis libre, que je ſuis l'auteur de mon choix, & que je forme mes volontés moi-même.

IV. Mais, diſent-ils, ne vous ſemble-t-il pas que votre Volonté remue votre bras ? Il vous le ſemble ainſi, cependant il n'eſt pas ſûr qu'elle en ſoit la cauſe ; la plupart des Philoſophes le nient, & il n'y en a aucun qui ne ſe trouve bien embarraſſé à expliquer un effet ſi ordinaire. Je réponds que s'il me ſemble que ma volonté remue mon bras elle-même, & que je le croie, quoi qu'il n'en ſoit rien, & que par conſéquent je me trompe, c'eſt ma faute de juger ainſi temerairement de ce qui ne m'eſt pas aſſez connu. A la verité je ſens bien, que je veux que mon bras ait du mouvement, & il eſt certain que

Réponſe aux objections.

je le veux; je ſens encore que je forme cette volonté, & je ſuis de même très-aſſuré que je ſuis l'auteur & la cauſe de cet acte. Je m'apperçois en troiſieme lieu que le mouvement de mon bras ſuccede à cette volonté, cela eſt auſſi très-vrai & ne ſouffre pas de conteſtation. Mais je ne m'apperçois point & je ne ſens en aucune maniere que je produiſe moi-même ce mouvement & que j'en ſois la cauſe; loin de cela je ne ſai comment il ſe fait. Tout ce que je ſens eſt donc ſûr, & cela ſeul que je ne ſens point demeure douteux.

Il y en a encore qui combattent la Liberté par des raiſons tirées de la previſion de Dieu, de ſes decrets & du concours de ſa Providence. Mais c'eſt veritablement s'égarer & ſe contredire même, que de faire ſervir ce que la Religion a de plus profond, ou, ſi vous voulez, de plus ſublime, à detruire la Religion par ſes fondemens. Car ſans Liberté point de Loi, point de devoirs, point de vices, point de recompenſes, & ſur tout point de châtimens qu'injuſtes. Ce qu'il y a de plus impenetrable à notre Eſprit, ne doit pas le moins du monde nous faire revoquer en doute ce que nous appercevons de plus évident; l'obſcurité des conſéquences, où nous ne comprenons rien, ne doit point ébranler la certitude des principes, dont la clarté eſt ſi ſimple & ſi manifeſte.

J'avouë que dès qu'une détermination de volonté eſt une fois formée, ſon exiſtence eſt néceſſaire, en un certain ſens, c'eſt-à-dire, il n'eſt plus en notre pouvoir de faire qu'elle n'ait pas été, ni qu'elle ne ſoit plus, au moment

ment qu'elle eſt, il y auroit en cela de la contradiction, & il eſt impoſſible qu'une même choſe, en même tems ſoit & ne ſoit pas : mais avant qu'elle fût formée, il dépendoit de notre choix, de la produire, ou de ne la produire pas. La Liberté s'exerce ſur les actes à faire, & non pas ſur les actes déja faits, & par là déterminés.

Avant que de ſe déterminer on eſt libre. Quand on agit actuellement, on eſt libre de continuer ſon action ou de l'interrompre. Après avoir agi, on eſt en liberté d'agir tout autrement une ſeconde fois.

Quand un homme qui nie la liberté m'auroit rendu de grands ſervices, m'auroit bien établi chez des Grands, m'auroit prêté de l'argent, auroit défendu ma vie, auroit enfin publié mes éloges dans toutes les occaſions; ſi je lui refuſois de lui rendre ce qu'il m'a prêté, ſi je le mettois mal dans l'eſprit de ſes ſuperieurs, ſi je le menaçois, ou ſi je le frappois effectivement; que ne diroit-il, point ſur la noirceur de mon ingratitude? Si après cela des Juges prononçoient contre lui en ma faveur, quelles plaintes ne feroit-il pas de leur iniquité? Il auroit raiſon, mais il ſe contrediroit, car ſi perſonne n'eſt libre, perſonne n'eſt blâmable; c'eſt par machine qu'il m'a obligé, c'eſt par machine que je le desoblige. Le jour & la nuit ſe ſuccedent ainſi tour à tour. On ne manque donc jamais de ſe couper, quand on prononce contre de certains principes interieurs; & ces principes s'echappent toûjours d'eux-mêmes dès qu'on n'eſt plus attentif à les reprimer. Quand Seneque ſe rend attentif à ſon hypo-

teſe du Deſtin, il dit tout net *Fruſtra vota & ſtudia fiunt*, " Envain on forme des vœux & " on ſe donne des mouvemens. " En a-t-il detourné ſon attention, il eſt tout plein de Preceptes. Voyez *Conſol. ad Marciam.* Une perſonne uſe génereuſement de ſon bien, il choiſit, avec beaucoup de diſcernement, ceux à qui il en fait part, ſes depenſes ſont ſenſées, on l'aime, on louë ſa generoſité & ſon diſcernement; Il prendroit ſans doute moins de plaiſir à entendre ſes louanges, & à ſe connoître tel qu'il eſt, s'il ne ſentoit pas que ſa maniere d'agir eſt en ſa puiſſance & qu'elle eſt l'effet de ſon choix. Tel ſent cette verité directement, qui à ce plaiſir direct évite de joindre le plaiſir de la ſentir encore par ſes reflexions; car dès qu'il ſe convaincroit de ſa Liberté, il ſe verroit obligé à diverſes autres choſes qui ne lui agréent pas, & ſur leſquelles il eſt réſolu de ne point ſe gêner.

La Volonté ſe détermine elle-même.

V. Mais enfin, ajoutent quelques-uns, rien ne ſe fait ſans cauſe, il faut donc que quelque cauſe détermine la Volonté. Il eſt facile de repondre à cette objection. La Volonté ſe détermine elle-même, elle choiſit parce qu'elle le veut, elle eſt elle-même la cauſe de ſa détermination. Si chaque Etre avoit beſoin d'être déterminé par une cauſe differente de lui-même, il n'y auroit point de premiere Cauſe, & par conſequent il n'y auroit point de Cauſe.

Ce n'eſt pas une Faculté réellement

VI. Quand on parle de la Volonté, il ne faut pas ſe figurer une Faculté diſtincte de l'Entendement, à peu près comme l'oreille eſt differente des yeux, & les pieds de la main.

main. Ce n'eſt point cela. Il y a dans notre eſprit moins de compoſition ; une ſeule & *même Ame*, un ſeul & *même Principe* eſt quelquefois conſideré ſimplement comme *appercevant*, & d'autres fois comme *voulant*. Toutes les fois que notre penſée eſt dans un état appercevant, elle *veut* bien *appercevoir*, & toutes les fois qu'elle eſt dans un état voulant, elle eſt en même tems *intelligente*, elle s'apperçoit, & elle entend qu'elle veut ; la Volonté ſe connoit, & elle eſt un acte qui ſe ſent, auſſi bien que nos idées. Volonté & Entendement ſont moins des noms de Facultés differentes, que de diverſes manieres de penſer : & il en eſt de même des autres Facultés ; Une ſeule & même Ame voit les couleurs, entend le ſon, imagine les figures abſentes & conçoit enfin les choſes, ſans l'aide d'aucune image. Ce ſont là trois differentes manieres d'appercevoir, qui ſe ſubdiviſent chacune en un grand nombre d'autres ; & à ces trois Chefs generaux, auxquels on rapporte nos differentes manieres de penſer, on a donné les noms de Facultés des *Sens*, de l'*Imagination* & de l'*Entendement*.

diſtincte de l'Entendement.

VII. C'eſt donc une verité très-ſûre, que notre Eſprit a la force de ſe déterminer par ſon propre choix. Mais cela n'empêche pas qu'il ne regle ſouvent ce choix ſur les Idées qui l'éclairent ; nous nous aimons nous-mêmes eſſentiellement & néceſſairement, quoi que volontairement. Il n'eſt pas en notre pouvoir de ne nous aimer point ; nous voulons nous aimer & il n'eſt pas en notre puiſſance de ne le vouloir pas. Lors donc que

Elle regle ſes choix ſur ſes Idées.

nous connoiſſons nettement ce qui nous eſt avantageux, l'amour de nous-mêmes ne manque pas de nous y déterminer, nous voulons ce que nous regardons comme un bien, par cela même que nous le voyons & que nous aimant nous-mêmes, nous aimons ce qui nous eſt bon.

Uſage de la Liberté.

VIII. Si l'homme n'avoit aucune Liberté & ſi les impreſſions des objets preſens ou les traces, & les reſtes de leurs impreſſions, le déterminoient toujours à vouloir, & à prendre un parti conforme à ces impreſſions, ou à ce qui ſe préſenteroit à ſon eſprit de leurs reſtes; à tout moment il prendroit de mauvais partis; Un avantage préſent attire ſouvent beaucoup de maux, & un mal préſent peut au contraire être ſuivi de divers avantages. Il étoit donc très-important que nous euſſions la force de réſiſter aux impreſſions préſentes, de ſuſpendre leurs effets, & de nous refuſer aux déterminations qu'elles font naître, par elles-mêmes, juſques à ce que nous euſſions eu le tems d'en bien connoître la nature, d'en demêler tous les principes, & d'en prevoir toutes les ſuites.

En vain pour retenir les hommes dans leur devoir, ou pour m'exprimer dans des termes conformes à l'hypotheſe qui ne reconnoit aucune Liberté, en vain pour les empêcher de ſe porter à des actions nuiſibles à la Societé, c'eſt-à-dire qui feroient trop de préjudice aux autres hommes, on les menace, on leur annonce & on leur met devant les yeux des châtimens; s'ils n'ont pas la Liberté de refléchir ſur ces menaces, & de ſe rendre attentifs à l'idée de ces châtimens à venir,

nir, plûtôt qu'aux interêts préſens, dont ces menaces & ces châtimens doivent les détourner, le préſent & le certain l'emporteront toujours ſur l'avenir & le poſſible.

Si on n'a point de Liberté, les reproches qu'on ſe fait d'avoir manqué à ce qu'on doit, la confuſion d'avoir préferé le Vice à la Vertu, ne ſont que des foibleſſes, qui n'ont pour tout fondement que la ſuppoſition trompeuſe qu'on eſt libre. Les actions de graces & les éloges ne ſauroient plaire qu'à des fous, qui ſe croient ce qu'ils ne ſont point, & ſi tous les hommes étoient éclairés, ſi aucun d'entr'eux ne ſe croyoit libre, on ne loueroit & on ne blâmeroit jamais qui que ce ſoit. Mais que quelcun s'aviſe de ſe préferer à un de ces Savans qui ſe croient ſans Liberté, & de ſe croire plus habile que lui; que le public paroiſſe pancher pour celui qui ſe prefere; à quelles plaintes, & à quels emportemens ne ſe laiſſera-t-on point aller ſur l'inſolence de l'un, ſur l'injuſtice de l'autre, & ſur l'ignorance de tous les deux? On veut être loué, on ſe croit digne de louange & par conſequent on ſe ſent libre, on le ſent, dis-je, de tems en tems, on en éprouve les effets, quoi qu'on refuſe d'y reflêchir & d'en tomber d'accord.

C'eſt une plaiſante Imagination, (dit Montagne L. II. Ch. XIV.) *de concevoir un eſprit balancé juſtement entre deux pareilles envies. Car il eſt indubitable, qu'il ne prendra jamais parti: d'autant que l'application & le choix porte inegalité de prix: & qui nous logeroit entre la bouteille & le jambon, avec egal appetit de boire & de manger, il n'y auroit ſans doute remede, que de mourir*

rir de ſoif & de faim. Pour pourvoir à cet inconvenient, les Stoiciens, quand on leur demande d'où vient en noſtre ame, l'eſlection de deux choſes indifferentes, & qui fait que d'un grand nombre d'eſcus nous en prenions pluſtoſt l'un que l'autre, n'y ayant aucune raiſon qui nous incline à la préference, reſpondent, que ce mouvement de l'ame eſt extraordinaire & dereiglé, venant en nous d'une impulſion eſtrangere, accidentale, & fortuite. Il ſe pourroit dire, ce me ſemble, pluſtoſt, qu'aucune choſe ne ſe preſente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle ſoit: & que ou à la veuë, ou à l'attouchement, il y a tousjours quelque choix, qui nous tente & attire, quoi que ce ſoit imperceptiblement.

Montagne avoit raiſon de dire que c'eſt là une plaiſante Imagination, & ſans le plaiſir qu'il ſe faiſoit de debiter à tout moment des paradoxes, & de ſemer, par ci par là, des principes propres à jetter dans le Pyrrhoniſme & dans le decouragement, il auroit ſenti & il auroit mepriſé toute l'extravagance de cette Imagination, mais il en vouloit venir à cette concluſion par où il finit ce Chapitre, *ſolum certum nihil eſſe certi, & homine nihil miſerius aut ſuperbius.*" Tout ce qu'il y a de „ certain c'eſt que tout eſt incertain, & qu'il „ n'y a rien de plus mepriſable que l'homme, „ ni en même tems de plus fier; ſa vanité égale ſa miſere." C'eſt pour en venir à cette belle concluſion, qu'il fait un pot pourri de la *quadrature du Cercle, de la Pierre Philoſophale, de deux lignes qui s'approchent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais ſe joindre, d'un centre auſſi grand que ſa circonference, d'un hom-*

Pline.

homme enfin qui mourroit de faim & de soif, entre une bouteille & un jambon, parce qu'il n'auroit pas plus d'appetit pour l'un que pour l'autre.

La supposition de la Liberté découvre le ridicule de cette imagination ; mais plûtôt que d'avouer qu'on puisse choisir, & se déterminer soi-même, il aime mieux poser en fait qu'il y a toûjours quelque chose qui nous attire, quoi que ce soit imperceptiblement, c'est-à-dire qu'il aime mieux supposer ce dont on ne sauroit s'appercevoir, que de tomber d'accord d'une Liberté, sur laquelle on n'a qu'à se consulter & de bonne foi & se sentir avec attention, pour s'en convaincre.

Il est vrai que comme nous sommes environnés d'un grand nombre de biens differens, & que nous pouvons nous procurer des douceurs de toute espece, notre volonté se détermine tantôt d'un côté & tantôt de l'autre ; nous nous portons tantôt à ceci tantôt à cela. Lors que notre attention s'arrête, uniquement & toute entiere, sur un objet en état de nous procurer quelque utilité, ou quelque plaisir, & que nous ne pensons ni ne voulons penser à aucun autre, il n'est pas possible, en ce cas, que le seul bien qui nous frappe ne soit aussi le seul qui nous attire, nous le voulons infailliblement. Mais comme nous avons la force de détourner notre attention d'un objet pour la porter sur un autre, nous nous trouvons toûjours par là & en ce sens en liberté de choisir. De tous les objets qui nous environnent, il n'y en a aucun qui puisse se rendre assez maître de notre volonté pour l'assujettir entierement, nous pouvons toûjours passer de l'un à

l'autre : & quelque raiſon qui nous porte à agir d'une certaine maniere & à faire un certain choix, ces raiſons ne nous déterminent qu'autant que nous voulons conſentir à ſuivre leur impreſſion. Un homme, par exemple, uniquement appliqué ſur les idées d'un affront, qu'il croit avoir reçu, ſur l'injuſtice, l'ingratitude & la fierté d'un faux ami, & qui enfoncé dans ces reflexions ne voit d'autre remede aux chagrins dont elles le navrent, que celui de la vengeance, veut ſe vanger; il compte que c'eſt là ſon bien & le ſeul bien qui puiſſe ramener la tranquillité dans ſon cœur, & changer ſon état d'amertume en un état de ſatisfaction: pendant qu'il ne roulera dans ſon eſprit que ces idées, & qu'il n'en voudra conſulter aucune autre, il perſeverera dans la volonté de ſe vanger, il n'en aura point d'autre; mais s'il veut bien ſe dire à ſoi-même, (reflexion fort aiſée & fort naturelle,) Tous les jours les hommes ſe laiſſent aveugler par leurs paſſions, ils ſe font par là une chaine de maux, & pour ſe tirer d'un premier, ils ſe plongent dans un ſecond ; Ne m'arriveroit-il point d'augmenter le nombre de ceux qui ſe nuiſent à eux-mêmes? Il s'agit de mon interêt, negligerai-je de l'éxaminer, & ajouterai-je moi-même de nouveaux maux à ceux que j'ai reçus d'autrui? L'injuſte action dont je me plains a-t-elle enlevé tous mes biens ; & s'il m'en reſte, pourquoi n'en veux-je plus gouter la douceur ? Si j'ai de la lumiere, & ſi j'ai de la vertu, pourquoi ne me livrer pas au plaiſir de ſentir que je ſuis au deſſus de l'inſulte, & que je poſſede des threſors hors de

de l'atteinte des hommes ? Que ſi je me trouve aſſez foible pour laiſſer dépendre ma felicité de leurs caprices, pourquoi, en me vangeant, m'attirer de nouveaux embarras & me voir toujours plus expoſé à la peine de m'en tirer? En pouſſant ces reflexions on changera de volonté, & de nouvelles idées ſeront ſuivies d'une nouvelle détermination. La Liberté nous ayant été donnée pour ſuſpendre nos déciſions & notre conduite, juſques à ce que l'évidence du vrai & du bon nous détermine, *ſe laiſſer déterminer* à cette *évidence*, comme c'eſt le *but*, c'eſt par conſequent la *perfection* de la Liberté.

IX. J'avoue qu'il n'eſt pas ordinaire aux hommes, frappés de quelque idée ou prévenus par quelque ſentiment, d'attendre à ſe déterminer, juſques à ce qu'ils les ayent examinés, & qu'ils ayent excité quelques ſecondes penſées, pour les comparer avec les premieres. Peu ſe donnent ce ſoin, & ceux qui le negligent, conteſtent aux autres une Liberté, qu'ils n'éprouvent pas en eux, mais ils ne l'aprouvent pas parce qu'ils ne daignent pas en faire uſage ; Le peu d'uſage que la plûpart des hommes font de leur Liberté, eſt cauſe que quand on a reflêchi avec attention ſur la ſuite des idées de l'eſprit, & qu'on a étudié l'enchainure des deſirs & des mouvemens du cœur, on explique, avec aſſez de juſteſſe, les actions des hommes, & l'on va même à prevoir aſſez heureuſement, dans bien des cas, ce qu'ils feront, parce qu'en effet la Liberté, qui pourroit interrompre l'enchainure de cette ſubordination de perceptions & de volontés, & ſouffler ſur cette eſpece

On s'en ſert peu.

eſpece de mechaniſme, ne daigne pas y toucher.

Mais c'eſt aller trop vite que de conclure qu'une Faculté nous manque, parce que nous négligeons ordinairement de nous en ſervir: on n'eſt tout au plus en droit de tirer cette concluſion, qu'après avoir pris tous les ſoins poſſibles pour découvrir ſi on l'a, & pour en exercer quelques actes. L'hypotheſe d'un mechaniſme a du brillant, elle flatte la corruption du cœur, c'eſt par là qu'elle éblouït & qu'elle trouve des défenſeurs. Mais lors même qu'on laiſſe jouer tout ce mechaniſme, on demeure toûjours libre, puiſque c'eſt librement qu'on néglige de faire uſage de ſa Liberté.

Il en eſt de cette Faculté comme de toutes les autres. Elle s'affoiblit faute d'éxercice, elle ſe fortifie par l'uſage aſſidu qu'on en fait. C'eſt par cette raiſon qu'on voit une infinité de gens qui, accoûtumés à l'inattention & à la legereté, ne peuvent ſe corriger de leurs défauts, & deviennent machines, quand ils ſont un peu ſur l'âge; car l'habitude, d'un côté, a fortifié le mechaniſme, &, d'un autre, elle a affoibli la Liberté; elle a porté deux coups tout à la fois; l'un a fait naître le mal, & l'autre en a enlevé le remede.

La Sageſſe conſiſte à ne vouloir jamais qu'après avoir déliberé attentivement, à ne ſe déterminer que ſur des idées bien nettes, & ne former de reſolution que ſur des concluſions bien demontrées, & dont la perſuaſion ſoit toute fondée ſur l'évidence, ſans que la paſſion y ait aucune part. C'eſt le grand

grand but de la Philoſophie, plus on en approche, plus on merite le nom de Philoſophe.

Si tous les objets, entre lesquels il faut choiſir, nous étoient bien connus, ou étoient tous de la même nature, nous n'aurions jamais aucune peine à nous déterminer, mais leur merite & les utilités que nous en pouvons tirer ſe trouvant de differente eſpece, il eſt rarement facile d'en faire d'éxactes comparaiſons. Les objets qui ſe préſentent à nos Sens & les idées qui ſe ſaiſiſſent de notre Imagination précipitent nos déliberations & entraînent notre choix.

Efficace des ſentimens & des inclinations ſur la Volonté.

X. L'homme qui fuit la peine, & qui, dès l'enfance, s'eſt fait une habitude de n'éxaminer guere, mais de ſe laiſſer aller à ſes premieres vuës & à ſes premiers panchans; au lieu de conſulter de juſtes idées, ſe livre ordinairement à des ſentimens confus, à la pente de ſes inclinations & à l'impetuoſité de ſes paſſions. On veut les choſes, ou on ne les veut pas, on s'en approche, ou l'on s'en éloigne, on les eſtime ou on les desapprouve, ſuivant qu'elles s'accommodent avec les inclinations dont on eſt prévenu.

Puis donc que la Volonté a tant de part à la naiſſance & à la perfection de nos idées, & que nos paſſions & nos inclinations ont tant de pouvoir ſur la Volonté, ou plûtôt qu'elles ne ſont elles-mêmes que de certains états de la Volonté; on voit qu'il eſt très-important d'apprendre à les bien diriger, à profiter de ce qu'elles peuvent avoir d'utile & à ſe garder de ce qu'elles peuvent avoir de ſeduiſant. C'eſt ce qu'on doit ſe propoſer en

Lo-

Logique & en Morale. La *Morale* cherche des *Regles* pour nous former à *bien vivre*, & la *Logique* pour nous apprendre à *bien penſer*; en quoi il paroit qu'elles ont une très-grande liaiſon. La Sageſſe mene à la Verité; & la Verité conduit à la Sageſſe. Ces parties de la Philoſophie tiennent l'une à l'autre & s'aident reciproquement.

CHAPITRE IX.

Des inclinations & des paſſions.

Néceſſité d'en parler dans la Logique.

I. IL n'y a peut-être point de ſujet qui appartienne plus à la Logique que celui-ci, & qu'il ſoit plus néceſſaire d'y expliquer. Dès que la Raiſon ne gouverne pas les Paſſions, elles la bouleverſent; on ne penſe plus que conformément à leurs interêts. Les objets ne paroiſſent plus que ſous les couleurs qu'elles y répandent, on les voit toûjours tels que la paſſion veut qu'ils ſoient. Ce ſont des chevaux qui nous emportent & les routes où ils nous entrainent paroiſſent toûjours les meilleures. En vain l'Eſprit s'eſt rempli de toutes les autres regles, il ne ſait point s'en ſervir, &, dès que la paſſion s'en eſt emparée, il les perd toutes de vuë: Il y a longtems qu'on s'eſt apperçû de leurs illuſions. *Tamdiu officiorum mali Judices, quamdiu illa depravat ſpes & metus, & vitiorum inertiſſimum voluptas.* C'eſt la remarque de Seneque (de Benef. Lib. IV) *Nous jugeons toujours mal de nos Devoirs*, il au-

auroit pû dire en géneral de toutes choſes, *pendant que l'eſperance, la crainte, ou l'attachement aux plaiſirs nous fait donner dans des travers.* On voit des gens, d'un eſprit naturellement juſte, pénetrant, & de plus, cultivé par l'étude, prendre des partis ſi deraiſonnables dès qu'une paſſion les ſurprend, & les appuyer de prétextes ſi frivoles, qu'on ne les reconnoit plus. On en voit d'autres qui, avec moins de ſecours, ne manquent jamais de voir ce qu'il faut penſer & ce qu'il faut faire, dans tous les cas ſur lesquels ils ont à prononcer, parce qu'une inclination dominante pour la verité, pour l'équité, pour leur devoir, prévient tout ce qui pourroit détourner leur attention & lui empêcher de ſe ſaiſir du vrai, du juſte, & de l'utile.

J'avoue que la probité eſt ſouvent accompagnée de préſomption & d'obſtination, dans les petits genies, & que des gens de ce caractere décident hardiment, & condamnent avec trop de précipitation & trop de hauteur, ce qui leur deplait, & qui ſouvent eſt trop indifferent pour meriter de leur deplaire. Mais quand un homme eſt homme de bien à tous égards, quand avec ſes autres vertus il a de la grandeur d'ame, & quelque étendue de lumiere, il renferme chez lui de grands ſecours contre l'erreur; les préventions lui paroiſſent une petiteſſe mépriſable, il compte pour rien la peine de ſe rendre attentif; il ne ſe laiſſe point ſurprendre au plaiſir de ſe voir applaudi par la multitude ignorante, & le gout de la vertu ſolide, dans lequel il s'eſt affermi, l'empêche de compter par-

parmi les devoirs de l'homme, des actions indifferentes. Il eſt étonnant qu'on ſe ſoit aviſé ſi tard de parler dans la Logique d'une matiere qui lui appartient ſi eſſentiellement. On s'expoſe toûjours quand on innove, & peut-être n'aurois-je pas eu le courage de publier ce que j'écris, ſi l'exemple du célèbre Pere Malebranche ne m'avoit autoriſé.

Ce que l'on entend par inclination.

II. Un exemple ſuffira pour faire ſentir la difference que je mets entre *Inclination* & *Paſſion*. Un homme ſage regarde les richeſſes comme des moyens propres à ſe procurer à ſoi-même & aux autres, divers avantages ſolides pour l'Eſprit, auſſi bien que pour le Corps. Dans cette vûe il les eſtime, auſſi ne negligera-t-il point les occaſions legitimes d'en acquerir, il ſera même attentif à profiter de ces occaſions, & les verra naître avec joie; il ſe plaira encore à conſerver ce qu'il aura acquis, il ne l'employera qu'à propos, & il en évitera la diſſipation. Etre dans cette diſpoſition, c'eſt avoir de l'*inclination* pour les Richeſſes; quand on a de l'inclination pour un objet, on l'eſtime, on s'y porte avec plaiſir & avec *quelque empreſſement*; mais on y penſe *ſans trouble*, on le cherche ſans inquietude, on y travaille ſans allarmes, on le perd ſans amertume.

Ce que la paſſion y ajoute.

Il n'en eſt pas de même lorsque la *Paſſion* s'y joint; les *idées* ſont plus *vives*, les *ſentimens* plus *profonds*, les *émotions* plus *frequentes* & plus fortes, les deſirs plus impetueux, & on eſt beaucoup moins maître de ſes joies & de ſes chagrins; plus emporté dans le ſuccès, plus accablé dans la diſgrace, on ne connoit plus la tranquillité. Les paſſions ſont

ſont donc des *Inclinations plus vehementes*, de ſorte que les regles qui ſervent à les reprimer, ſervent à plus forte raiſon à moderer les ſimples inclinations, & voilà pourquoi nous ne les traiterons pas ſeparement les unes des autres.

Leur utilité.

IV. Quand on ſe détermine ſur des idées qui éclairent & qui convainquent, ſans qu'aucun ſentiment agreable entraine à ſuivre ce que ces idées recommandent, on a bien de la peine à ſe ſoutenir. On prend aiſément des reſolutions ſur des idées qui apprennent ce que l'on doit, mais il faut que l'inclination s'y joigne, & leur prête ſa force, afin de perſeverer dans ces reſolutions: Il eſt donc de la derniere importance d'apprendre à bien ménager les paſſions & les inclinations & à profiter de leur ſecours. J'ai déja remarqué qu'elles ne different que du plus & du moins. Les paſſions ſont plus dangereuſes & plus à craindre, parce qu'étant plus violentes la Raiſon n'a pas toûjours la force de s'en ſervir comme elle veut, & autant qu'elle veut. On a lieu de croire qu'une inclination devient trop puiſſante, & qu'elle degenere en paſſion, quand elle ne laiſſe pas la liberté de penſer à ce qu'on voudroit, quand l'idée de ſon objet nous ſuit & nous diſtrait, lors même qu'il nous importe, & que nous ſouhaiterions de donner notre attention à quelque choſe de tout different. Une paſſion qui fait des progrès deviendra bientôt ſuſpecte à ceux qui ſe ſont accoûtumés à ſe ſentir & à reflêchir ſur eux-mêmes; mais ceux qui vivent dans la diſſipation, & deſcendent rarement dans leur in-

te-

terieur, ne s'en appercevront que tard & quand il n'eſt plus tems, ou qu'il eſt très-difficile d'y apporter du remede.

Admiration, principe des autres.

V. Toutes les Paſſions ont leur premiere ſource dans l'*Admiration*; elles tirent leur force d'un certain étonnement, d'un certain mouvement de *ſurpriſe* avec lequel on regarde l'objet qui les a excitées & qui les entretient. Dès que l'on n'eſt plus agité de ce mouvement, la paſſion baiſſe & tend à ſa fin; voilà pourquoi il eſt rare d'en voir qui durent pour le même objet; la coûtume dépouille les plus brillans de leur éclat, & leur enleve leur pouvoir. C'eſt beaucoup ſi une paſſion très-forte & très-animée, en perdant la vehemence qui la rendoit paſſion, ſe change en une inclination tranquille & conſtante.

Dans quel ordre on traite des Paſſions.

VI. Je n'entreprends pas dans une Logique de traiter à fonds de la nature des Paſſions, de leurs cauſes, & de la maniere dont elles naiſſent, non plus que de la maniere dont elles produiſent leurs effets. Je ne m'étendrai pas ſur tout ce qu'on peut dire là-deſſus

(1) *Nihil admirari prope res eſt una, Numici,*
Solaque quæ poſſit facere & ſervare beatum.
Hunc Solem & Stellas & decedentia certis
Tempora momentis, ſunt qui formidine nullâ
Imbuti ſpectent. Quid cenſes munera Terra?
Quid maris extremos Arabas ditantis, & Indos?
Ludicra quid, plauſus, & amici dona Quiritis,
Quo ſpectanda modo, quo ſenſu, credas & ore?
Qui timet his adverſa, fere miratur eodem
Quo cupiens pacto: pavor eſt utrique moleſtus,
Improviſa ſimul ſpecies exterret utrumque &c.
HOR. I. Ep. VI. 1.

„ Ne trouver rien de grand ni de ſurprenant, c'eſt „ peut-être la ſeule choſe, Numicius, qui puiſſe „ rem-

deſſus de curieux & d'utile; il me ſuffira d'établir, ſur quelques principes d'experience, des Regles qui ſervent à tirer quelques fruits des Paſſions, & à prévenir les écarts où elles jettent, dans la recherche de la Verité.

L'Admiration produit de bons & de mauvais effets.

VII. Des Philoſophes ont compté pour un des plus grands avantages de pouvoir s'élever au deſſus de l'Admiration, (1) c'eſt-à-dire, de pouvoir s'empêcher d'admirer quoi que ce ſoit de tout ce qui nous environne, parce qu'ils regardoient cette paſſion comme le principe des autres, & qu'ils ne croyoient pas la ſageſſe compatible avec les paſſions. On ſe prévient pour ce qu'on admire, un objet qui ſurprend éblouït, & ſelon qu'il frappe en beau ou en laid, il gagne le cœur, ou il le rebutte; on conçoit incontinent pour lui ou trop d'eſtime ou trop d'éloignement.

L'admiration bien ménagée a certainement une très-grande influence ſur notre felicité. Un bien nouvellement acquis, de quelque nature qu'il ſoit, Maiſon, Terre, Epouſe, Dignité, rend d'abord celui qui le poſſe-

» rendre un homme conſtamment heureux. Il s'en » trouve qui ne ſont point ſurpris de voir le Soleil & » les Aſtres ſi reglés dans leur cours, & les Saiſons ſe » ſucceder avec tant d'ordre les unes aux autres. Que » dites-vous des fruits de la Terre, & de cette abon- » dance dont la mer enrichit les Arabes & les In- » diens? De quel air croyez-vous qu'il faille regar- » der les ſpectacles, les applaudiſſemens & les digni- » tés dont nos Citoyens honorent qui bon leur ſem- » ble? Qu'en faut-il penſer? Qu'en faut-il dire? Qui » craint d'être privé de ces plaiſirs & de ces hon- » neurs eſt agité des mêmes troubles que celui qui » les ſouhaite. La frayeur les ſaiſit tous deux, ſur » tout quand il arrive quelque accident fâcheux & » inopiné. *Traduction du P. Tarteron.*

poſſede ſatisfait, du moins pour quelque tems ; s'il perſeveroit dans cet état de ſatisfaction, il vivroit content de ce qui eſt à lui. C'eſt là le plus grand bonheur de l'homme & un des principaux caracteres du Sage: Quand l'objet demeure le même, quand les yeux qui le regardent n'ont pas changé non plus ; d'où vient qu'il paroit different de ce qu'il paroiſſoit, & pourquoi l'indifference ſuccede-t-elle à l'inclination? C'eſt que l'on n'admire plus. Comme l'objet a ceſſé d'être nouveau, il a ceſſé de ſurprendre, & parce que l'on n'en eſt plus frappé que très-foiblement, on le voit ſans émotion, & l'état d'indolence étant un état dont on s'ennuie bientôt, on en cherche d'autres qui agitent le cœur. Mais on ne ſeroit point tombé dans cette indolence, ſi l'on avoit ſû ſe ſoutenir dans l'admiration, & l'on auroit admiré avec perſeverance, ſi l'on avoit continué de penſer attentivement. La nouveauté d'un objet enga-

(2) *Difficile dictu eſt, quanam cauſa ſit, cur ea, quæ maximè ſenſus noſtros impellunt, voluptate & ſpecie prima acerrimè commoveant, ab iis celerrimè faſtidio quodam & ſatietate abalienemur. Quanto colorum pulchritudine & varietate floridiora ſunt in picturis novis pleraque quàm in veteribus? quæ tamen, etiam ſi primo aſpectu nos ceperunt, diutius non delectant, quam cum iidem nos in antiquis tabulis, illo ipſo horrido, obſoletoque teneamur. quanto molliores ſunt & delicatiores in cantu flexiones, & falſa vocula, quàm certa & ſevera? quibus tamen non modò auſteri, ſed, ſi ſæpius fiunt, multitudo ipſa reclamat. Licet hoc videre in reliquis ſenſibus, unguentis minus diu nos delectari ſumma & acerrima ſuavitate conditis, quàm his moderatis, & magis laudari, quæ ceram quàm quæ crocum olere videantur, in ipſo tactu eſſe modum & mollitudinis & lævitatis. Quin etiam guſtatus, qui eſt ſenſus ex omnibus maximè voluptarius, quique dulcedine præter cæteros ſenſus commovetur, quàm citò id, quod valde dulce eſt, aſpernatur ac reſpuit? quis potione uti,*

engage l'attention, ſans que l'on s'en mêle, & elle l'excite d'abord ſans aucun effort de notre part. On eſt toûjours frappé de ce à quoi l'on ne s'attendoit pas, & on le ſent plus vivement. Un bon mot échappé à un homme grave plait tout autrement que s'il ſortoit de la bouche d'un plaiſant de profeſſion. Mais dès que cet objet nous eſt devenu familier, il n'attire plus l'attention, il faut la lui donner, il faut s'y exciter ſoi-même & ſe rendre attentif par reflexion & par application, & c'eſt de quoi peu de perſonnes peuvent venir à bout, parce qu'il faut pour cela de la peine & de l'habitude.

VIII. Souvent l'Admiration s'oppoſe elle-même à ſa durée; On ne peut ſe reſoudre à perdre de vue un objet qu'on trouve admirable; tout le tems qu'on ne lui donne pas eſt un tems qu'on paroit refuſer à ſa propre felicité: (2) Mais une impreſſion, par là même qu'elle eſt longtems continuée, ceſſe de ſe

Comment elle s'uſe.

ant cibo dulci diutius poteſt? Quum utroque in genere ea, quæ leviter ſenſum voluptate moveant, facillimè fugiant ſatietatem: ſic omnibus in rebus voluptatibus maximis faſtidium finitimum eſt. Quo hoc minus in oratione miremur, in quâ vel ex Poëtis, vel ex Oratoribus poſſumus judicare, concinnam, diſtinctam, ornatam, feſtivam, ſine intermiſſione, ſine varietate, quamvis claris ſit coloribus picta, vel poëſis vel oratio non poſſe in delectatione eſſe diuturna: atque eo citius in Oratoris aut in Poëtæ cincinnis ac fuco offenditur; quod ſenſus in nimia voluptate natura, non mente ſatiantur, in ſcriptis & in dictis non auribus ſolùm, ſed animi judicio etiam magis infucata vitia noſcuntur. Quare, benè & præclarè, quamvis nobis ſæpè dicatur bellè & feſtivè: nimium ſæpè nolo, quanquàm illa ipſa exclamatio, NON POTEST MELIUS, *ſit velim crebra, ſed habeat tamen illa in dicendo admiratio ac ſumma laus, umbram aliquam & receſſum, quo magis id quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur.* Cic. de Orat. Lib. III.

ſe faire ſentir, de ſorte que pour avoir voulu jouïr, ſans interruption, du plaiſir d'admirer, on le fait évanouir, on ne ſent plus rien parce qu'on n'a pu ſe reſoudre à interrompre des ſentimens agreables; de la vivacité on tombe dans l'ennui, on eſt étonné de ce changement, on l'impute à l'objet, on croit s'être trompé dans le jugement qu'on portoit ſur ſon merite, on condamne ce qu'on a eu d'empreſſement pour lui, & on en cherche d'autres qui le meritent mieux. Ce qu'il y a de plus fin, & de plus délicat, ce qu'on a ſenti avec le plus de ſurpriſe & de douceur, c'eſt préciſément ce qu'on ceſſe le plûtôt d'admirer, parce que les impreſſions les plus délicates ſont celles qui ſe font ſentir le moins longtems. Il faut donc prendre ſur ſoi & avoir la force de ſe refuſer de temps en temps au plaiſir qu'on trouve de donner ſon admiration, à ce qui en paroit digne, & ſi l'on veut admirer longtems il ne faut pas admirer continuellement, auſſi voit-on qu'un Orateur qui veut briller ſans interruption, depuis le commencement de ſon Diſcours juſques à la fin, n'arrive point à ſon but par là même qu'il l'a trop à cœur. Ce qui eſt extraordinairement beau doit être mêlé parmi des beautés toutes ſimples & toutes communes, pour ſe faire mieux remarquer. Quand on veut toûjours tenir l'eſprit dans l'élevation, on le fatigue ſeulement, mais on ne le charme pas; il faut lui laiſſer le tems de reprendre haleine, & de ſe repoſer des fatigues de l'attention, en l'occupant ſur les ſujets qui la meritent moins; Les ombres relevent les Couleurs; Des traits tous éga-

le-

lement beaux ſemblent s'offuſquer mutuellement, & on ſent moins la beauté de chacun, quand on n'en apperçoit point qui le reléve, auſſi des Savans, d'un grand goût, trouvent-ils que les Vertus d'Enée brillent moins que celles d'Achille parce qu'elles ne ſont pas mêlées de defauts.

On voit par là que pour ſoutenir l'admiration, il faut préſenter à l'eſprit des ſujets dignes d'occuper ſon attention & qui ne ceſſent pas de lui paroître grands après les avoir exactement connus; la pompe des termes & l'élegance des tours ne doit rien faire eſperer à l'Imagination, au delà de ce que les choſes mêmes lui préſenteront. Quand le bon ſens ne regne pas dans un diſcours, il ne ſurprend que l'admiration des petits genies; & encore cette admiration ſurpriſe ſe change-t-elle très-ſouvent en depit.

Le bon ſens & la juſteſſe de l'Eſprit ſont même des qualités ſi rares, que juſqu'à ce qu'elles ſoient plus communes, elles contiennent dans leur rareté même un moyen infaillible pour s'attirer l'admiration.

Nous avons déja remarqué qu'on admire davantage ce à quoi l'on s'attend le moins; Voilà pourquoi il faut qu'un Orateur donne au delà de ce qu'il fait eſperer. Tel Diſcours auroit été écouté avec admiration s'il ne s'en étoit emparé dès les prémieres lignes. *Oratio creſcat*, diſent les Maîtres de l'Art. Les beautés d'un Diſcours ne ſe feront pas aſſez ſentir ſi elles n'encheriſſent les unes ſur les autres. La reputation d'un homme tombera en écoutant, s'il ne fait que ſe ſoutenir dans le même degré d'habileté; pour

paroître toûjours le même il faut qu'il croiſſe & ſe ſurpaſſe ; ſans cela on trouvera qu'il baiſſe.

On eſt encore agreablement ſurpris de l'habileté d'un homme qui, ſans employer que des termes ordinaires, les ſait ſi bien choiſir, & ſi heureuſement placer, qu'il éleve l'eſprit à des idées ſi ſublimes, & fait paſſer dans le cœur des ſentimens ſi peu communs, qu'on auroit cru que pour les exprimer, & les faire naître, il auroit fallu inventer un langage nouveau.

On fait tout le contraire, c'eſt-à-dire, au lieu de s'attirer l'admiration on ſe rend mepriſable, & on ſe tourne ſoi-même en ridicule, lors qu'on n'a rien d'extraordinaire que des mots, & que, ſous des tours très-étudiés, on exprime des penſées fauſſes, ou des idées très-communes.

Le deſir de ſe faire admirer eſt un deſir fort naturel & fort commun ; il jette ſouvent dans des écarts, c'eſt une ſource d'illuſions ; voilà pourquoi des remarques qui peuvent ſervir à le regler, m'ont paru appartenir à la Science qui fait le ſujet de ce Traité.

Ses uſages. IX. Puis donc que l'admiration rend attentif & que l'attention produit des idées plus vives & en plus grand nombre, on ne ſauroit diſconvenir qu'elle ne ſoit d'un grand uſage,

(3) *Si quas res in vitâ videmus parvas, uſitatas, quotidianas, eas meminiſſe non ſolemus : propterea quod nulla niſi nova, aut admirabili re commovetur animus : at ſi quid videmus, aut audimus egregiè turpe, aut honeſtum, inuſitatum, magnum, incredibile, ridiculum, id diu meminiſſe conſuevimus. Itemque quas res ante ora videmus, eas audi-*

uſage, pour la découverte de la Verité. Un homme qui n'admire pas les beautés & les merveilles de l'Univers, & dont l'admiration ne croît pas, & ne prend pas de nouvelles forces à meſure qu'il avance, & qu'il entre dans de plus grands détails, n'étant point dedommagé de ſes peines & des efforts de ſon application, par le plaiſir de la ſurpriſe, s'en laſſera bientôt, & faute de perſeverer, en demeurera à des connoiſſances vagues & ſuperficielles. Celui qui ne ſait pas admirer l'habileté des excellens Poëtes & des excellens Orateurs ne les imitera jamais, & ſera toûjours incapable d'en approcher. Les excellens Ouvriers pour les Mechaniques, la Peinture, la Sculpture, &c. ne réüſſiſſent que par l'attachement qu'ils ont pour leur ouvrage, dans lequel ils découvrent frequemment des endroits qui leur donnent de l'admiration, & l'on voit ordinairement reſter, dans l'ignorance & l'inaction, ceux qui ſont ſans curioſité, qui vivent dans l'indolence, qui n'admirent rien & ne ſont vivement frappés de rien; de ſorte que ſavoir admirer & perſeverer dans l'admiration eſt un moyen néceſſaire pour aller loin. On ne donne point d'attention à ce qu'on n'admire pas & il s'échappe bientôt de la memoire (3).

X. On

dimus, obliviſcimur plerumque: quæ acciderunt in pueritia meminimus optimè ſæpè: nec hoc alia de cauſſa poteſt accidere, niſi quod uſitata res facilè & memoriâ elabuntur, inſignes & novæ manent in animo diutius. Solis exortus, curſus, occaſus nemo admiratur, propterea quod quotidiè fiunt: at eclipſes Solis mirantur, quia rarò accidunt: & Solis eclip-

Comment on l'entretient.

X. On peut profiter de divers ſecours pour l'exciter & pour l'entretenir. Celui-ci me paroît un des plus naturels, des plus efficaces, & en même tems des plus innocens. Plus nos idées ſont vives, plus elles ſont accompagnées de cette agreable émotion en quoi l'admiration conſiſte. Or plus nous nous rendons attentifs, plus nos idées ſont vives; par conſequent il faut ſe faire de bonne heure une habitude de conſiderer les choſes avec beaucoup d'application, on y appercevra mille traits qu'un eſprit leger auroit laiſſé échapper, & l'on ſe ſentira très-fortement frappé de ce qu'on n'auroit que très-foiblement apperçu, ſi on l'avoit regardé avec nonchalance; alors il faudra ſe livrer au plaiſir de voir les choſes avec cette ſenſibilité à la ſatisfaction de les connoître avec exactitude & de les developper à fonds. Par là on ſe formera un goût excellent, & pour le contenter on continuera de tout examiner avec application. Cette application ſera ſuivie des douceurs que l'on ne trouvera jamais trop chérement achetées par aucun effort.

Mauvais effets de l'Admiration.

XI. Mais afin que l'Admiration ne produiſe que de bons effets, & qu'elle ſerve ſans nuire, il faut, comme je viens de l'inſinuer, qu'elle ſoit elle-même l'effet de l'attention, qu'elle la ſuive plûtôt que de la devancer. L'ad-

ſes magis mirantur quam Lunæ, quod hæ crebriores ſunt. Docet ergò, ſe naturæ, vulgari, & uſitatæ re non exſuſcitari; novitate verò & inſigni quodam negotio commoveri. Cic. ad Her. L. III.

Pour engager l'attention, il faut trouver le ſecret d'exciter l'étonnement & la curioſité. Le Lecteur de Virgile s'étonne avec Enée diſant à Anchiſe:

Æn. VI. 719.

L'admiration aveugle, dès que la lumiere ne la précede pas. Il y a des gens en qui la nouveauté seule a le pouvoir d'exciter de l'admiration, mais comme elle ne dure qu'autant que l'objet qui l'excite leur paroit nouveau, elle cesse toûjours avant qu'ils ayent eu le tems de le bien connoître.

XII. Les gens de cette humeur sensibles au plaisir d'admirer, & ne sachant pas le faire durer, par une attention continuée, courent sans cesse après la nouveauté, passent, sans s'arrêter, d'objet en objet, & curieux de tout connoître, ils ne connoissent jamais rien. Leur empressement aboutit à s'informer sans cesse, sans s'instruire jamais (4). Ils admirent pour admirer, la bagatelle les frappe comme le solide, & leur admiration, uniquement fondée sur l'ignorance, cesse dès que la lumiere commence à les éclairer; ils ne sont plus frappés des plus grandes choses, dès qu'ils en ont la connoissance; ils paroissent curieux d'apprendre & n'apprennent presque rien, parce qu'ils ne s'arrêtent pas assez sur ce qu'ils ont appris, pour en faire usage, & s'en servir afin d'aller plus loin. Legereté & vaine curiosité.

XIII. Dès que l'on s'est une fois habitué au plaisir d'admirer, tout ce qui est ordinaire devient fade, on n'a de gout que pour l'extraordinaire, il plait seul, il s'attire seul l'application Prévention pour le merveilleux.

O Pater anne aliquis ad coelum hinc ire patandum est.

„ O mon Pere est-il possible que quelques ames sortent d'ici pour retourner une seconde fois à la lumiere ? „ & cet étonnement rend plus attentif à tout ce qu'Anchise va dire de merveilleux.

(4) *Imperitorum oculi omnia subitò quia cassa non verenda mirantur.* Sen.

cation & l'inclination du cœur. Des gens ainſi prévenus, lors qu'ils forment des projets donnent dans la chimere & font des châteaux en Eſpagne; dans les converſations ils exagerent tout, de peur, ce leur ſemble, d'ennuyer les autres, en s'ennuyant eux-mêmes; Dans les Syſtemes & les Opinions, au lieu du certain & de l'évident qui en eſt le caractere eſſentiel, ils ne cherchent que du brillant, du grand & du ſurprenant, & leur paſſion pour l'extraordinaire, leur fait ſouvent abandonner le ſens commun. On devient incapable de former des projets ſenſés, ni de gouter ceux où l'on eſt invité par les autres, quand on s'eſt affermi dans l'habitude de ſe plaire dans des projets imaginaires, & c'eſt ainſi que la Lecture des Romans fait mepriſer la Verité de l'Hiſtoire; elle eſt trop ſimple, on veut du compoſé & du ſurprenant; les deguiſemens trompent, qu'importe? ils trompent agréablement. La vie de bien des gens reſſemble tout à fait aux ſonges. Il y en a même qui croient preſque faire grace & donner de grandes marques de leur complaiſance, quand ils daignent prêter l'oreille & ajouter foi à des recits très-ſimples & très-naturels, pendant qu'ils donneront toute leur attention aux choſes du monde les moins vraiſemblables & ne s'aviſeront pas ſeulement d'en douter, de ſorte que pour s'en faire écouter & gagner leur creance il n'y a qu'à leur debiter des choſes incroyables. On prend quelquefois ce tour d'eſprit dans l'enfance, par la faute de ceux dont on eſt élevé; On croit faire merveille d'amuſer les enfans, d'obtenir d'eux qu'ils écou-

écoutent, & de les former eux-mêmes à faire des recits, de quelque nature qu'ils ſoient; Pour s'emparer de leur attention, & graver dans leur memoire ce qu'on leur veut faire repeter, on charge ces recits de grandes idées, & de circonſtances ſurprenantes, & ſouvent, d'autant plus ſurprenantes qu'elles ſont impoſſibles; mais par là leur eſprit ſe gâte, accoûtumé à l'extraordinaire, le vrai lui paroit fade dès qu'il n'eſt plus merveilleux, & il leur arrive quelque choſe de tout ſemblable à ce qu'éprouvent des debauchés qui pour s'être accoûtumés aux eaux de vie, trouvent le vin inſipide & ſans pointe; leur gout s'émouſſe, & n'a plus ni délicateſſe ni diſcernement.

Le foible de l'eſprit humain pour le merveilleux, & pour tout ce qui, par un caractére extraordinaire, frappe & étonne l'Imagination, n'a pas peu contribué dans les anciens Tems, à alterer la majeſtueuſe ſimplicité de la Religion Naturelle, & de la defigurer par le mêlange de mille contes, & de mille ſuperſtitions. Elle conſiſtoit à étudier le Grand Livre de la Nature, à cultiver ſa RAISON, à perfectionner ſon eſprit, à reconnoître un Créateur de l'Univers, à reſpecter ſa Providence, à l'admirer dans ſes ouvrages, à ſentir la difference de la Vertu, que Dieu aime, d'avec le Vice, qu'il condamne, & à paſſer cette vie, en ſa préſence, dans la moderation & dans la juſtice, dans l'attente enfin d'une meilleure deſtinée après la mort. Mais il a été agreable de penſer que les ames, ſeparées du corps, prenoient encore interêt aux affaires de cette vie, on a

prêté l'oreille à ceux qui ont osé leur assigner des fonctions, on les a ensuite invoquées; on a peuplé l'Univers de Genies & de Divinités subalternes, on en a imaginé de toutes les especes, de bons & de mauvais, de bisarres, on a inventé des cultes proportionés à ces objets. Le peuple grossier s'est borné à un extérieur pompeux; ceux qui ont voulu penser au dessus du Vulgaire ont tout rendu mysterieux, & quand la Religion Chrétienne a eu occasion de se repandre chez des Nations entieres, on s'est cru obligé à ménager des préjugés enracinés, & à transporter, dans le Christianisme, ce que le Paganisme avoit ajouté de moins mauvais à la Religion Naturelle, & par là il est arrivé que la Religion, destinée à tirer les hommes de la dependance des Sens, les a assujettis à des dehors, à des minuties & à des amusemens qui les detournent de la vraie dévotion & la leur font perdre de vuë, loin de les y amener; car elle consiste, cette vraie dévotion, à se former de justes idées de la Sagesse & de la Bonté de Dieu qui n'exige rien des hommes que de très-*raisonnable*, une vertu solide & sensée, qui, en les préparant à la felicité de la vie à venir, fait en même tems le plus grand bonheur de celle-ci.

Montagne avouë *qu'aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, il s'en tient à celle qui est la plus rare & memorable*; c'est la regle de sa Critique. Quoi qu'il se piquât de liberté & qu'il aimât excessivement l'independance, le plaisir qu'il trouvoit à penser d'une maniere extraordinaire ne laissoit pas de l'assujettir à la coûtume, dès que par là il marquoit un gout extraordinaire. *J'ai-*

Liv. III. Chap. X.

merois

merois presque egalement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essmoit & retranchoit bien loing de l'estat auquel je l'ai vescue si longtemps. Je ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me jetter à un nouveau train & inusité; non pas mesme vers l'augmentation: il n'est plus tems de devenir autre. —— Je me plaindrois de mesme, de quelque acquest interne. Il vault quasi mieux jamais, que si tard, devenir honneste homme. Et bien attendu à vivre, lors qu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vais, resignerois facilement à quelqu'un, qui vinst, ce que j'apprens de prudence, pour le commerce du monde. Mouſtarde après disner. —— Je veux dire ceci par maniere d'exemple: Que l'eclipsement nouveau des dix jours du Pape, m'ont prins si bas, que je ne m'en puis bonnement accoustrer. Je suis des années, auxquelles nous comptions autrement. Un si ancien & long usage, me vendique & rappelle à soy. Je suis contraint d'estre un peu heretique par là. Incapable de nouvelleté, mesme corrective. Mon Imagination en despit de mes dents se jette tousjours dix jours plus avant, ou plus arriere.

Il fait ailleurs des remarques bien judicieuſes ſur ce foible de l'homme pour les choſes extraordinaires. Dans des eſprits peu juſtes & peu éclairés la vanité ſe mêle aiſément avec la dévotion, & fait qu'on a en vue les hommes quand on devroit penſer à Dieu, ou que l'on eſt content de ſa pieté & de ſon zele à proportion que l'on ſe regarde comme un homme extraordinaire, ſans conſiderer qu'on peut être extraordinaire en extravagances & en vices autant, & plus aiſément même, qu'en ſageſſe & en Vertu.

Les paroles que je vai encore tirer de cet Auteur conviennent à plus de ſujets qu'à ceux auxquels il les applique. *En l'Empire du Turc, il ſe voit grand nombre d'hommes, qui, pour exceller les autres, ne ſe laiſſent jamais voir, quand ils font leur repas; qui n'en font qu'un la ſepmaine: qui ſe deſchiquetent & decoupent la face & les membres: qui ne parlent jamais à perſonne. Gens fanatiques, qui penſent honorer leur nature en ſe desnaturant: qui ſe priſent de leur mepris, & s'amendent de leur empirement. Quel monſtrueux animal, qui ſe fait horreur à ſoy-meſme, à qui ſes plaiſirs poiſent, qui ſe tient à malheur? Il y en a qui cachent leur vie:*

Liv. III. Chap. V.

Virg. Georg. II. 512. Exilioque domos & dulcia limina mutant.

& la desrobent de la veue des autres hommes: Qui evitent la ſanté & l'allegreſſe, comme qualités ennemies & dommageables. Non ſeulement pluſieurs Sectes, mais pluſieurs Peuples maudiſſent leur naiſſance, & beniſſent leur mort: Il en eſt où le Soleil eſt abominé, les Tenebres adorées. Nous ne ſommes ingenieux qu'à nous mal mener: c'eſt le vray gibbier de la force de noſtre eſprit: dangereux outil en deveiglement.

Gall. O miſeri quorum gaudia crimen habent!

Hé pauvre homme, tu as aſſez d'incommodités néceſſaires, ſans les augmenter par ton invention: & es aſſez miſerable de condition, ſans l'eſtre par art: tu as des laideurs réelles & eſſentielles à ſuffiſance, ſans en former d'imaginaires. Trouves-tu que tu ſois trop à l'aiſe ſi la moitié de ton aiſe ne te faſche? Trouves-tu que tu ayes rempli tous les offices néceſſaires, à quoi Nature s'engage, & qu'elle

ſoit

soit vivre chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices? Tu ne crains point d'offencer ses loix universelles & indubitables, & te piques aux tiennes particulieres & fantastiques: Et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines, & plus contredites, d'autant plus tu fais là ton effort.

L'inclination pour le merveilleux a rempli de contes l'Histoire naturelle, & empêche qu'on ne puisse compter sur des faits qui devroient être la base de la Physique & en faire la partie la plus certaine.

A quatre lieues de Grenoble on trouve un terrain de six piés de long sur trois ou quatre de large, d'où il s'éleve une flamme legere, errante & semblable à une flamme d'eau de vie. Ce terrain qui n'est qu'un rocher mort & semblable à de l'ardoise pourrie a passé pour une fontaine brûlante, & St. Augustin en avoit déja parlé comme d'une merveille surnaturelle. Hist. de l'Ac. des Sc. 1699. pag. 26. Edit. d'Amst.

La Grotte de Notre Dame de la Balme a passé pour mener à un Lac qui après plus de deux lieues de longueur se perdoit dans un gouffre, & tout cela s'est reduit à un petit ruisseau, qui s'écoule dans le Rhône; & la profondeur du bassin d'où il sort est à peine d'un pié, & l'allée souterraine où se trouve ce prétendu Lac n'a pas plus vingt de toises de longueur. Hist. de l'Ac. des Sc. 1700. p. 4.

La Montagne inaccessible de Dauphiné, qui passoit pour avoir sa pointe en embas & sa base en enhaut, s'est redressée, comme l'illustre Ecrivain de cette Histoire l'avoit ingenieusement predit. * *L'Academie*, (ajoute-t-il, en parlant d'une autre fiction merveilleuse,) *croit faire autant en desabusant le Public des fausses merveilles, qu'en lui annonçant des veritables.* Hist. de 1703. p. 26. Hist. de 1700. p. 6. * Hist. de 1703. p. 27.

Les hommes ont appris à compter ſur leurs doits & par là ſont allés juſqu'à dix & ont fait une Arithmetique dont les nombres ne ſont autre choſe que des dixaines reiterées à l'infini. Les Pythagoriciens ont cherché des merveilles dans ce nombre de dix. Il ſe peut que la même choſe ſoit arrivée aux Chinois & qu'ils aient fait d'une Arithmetique binaire & très-ſimple inventée par l'Empereur Fohi, mais oubliée dans la ſuite, un fondement d'alluſions pueriles & chimeriques. Voyez l'Hiſt. de l'Acad. des Sc. de 1703.

Prévention. XIV. La plûpart des gens ſe préviennent exceſſivement pour tout ce qu'ils admirent, ſoit que leur admiration naiſſe ſimplement de la nouveauté & de la ſurpriſe; ſoit qu'elle ſoit l'effet d'une attention ſoutenue & d'une grande application. Pour ne donner pas dans ces préventions, on ne doit jamais comparer ce qu'on admire avec ce qu'on n'admire pas. Car pour juger du prix des choſes, il faut les avoir également examinées, & s'être formé de celle qu'on poſtpoſe, une idée, pour le moins, auſſi nette & auſſi exacte que celle qu'on lui préfere. On attribue de la grandeur & de la dignité aux objets qui ſe font vivement ſentir & dont les idées ont de la force. Mais il y a bien des choſes qu'on neglige, dont on ne ſeroit pas moins frappé que de celles qu'on admire, ſi on les conſideroit avec le même ſoin & la même attention.

C'eſt par là que tant de gens *s'entêtent* & s'aveuglent, & que ceux qui ſe donnent tout entiers à cultiver quelque Science, la préferent ordinairement à toutes les autres, qu'ils

auroient de même préféré à celle-ci, s'ils en avoient fait leur étude ; & en général c'eſt par cette raiſon que chacun s'applaudit dans ſon goût, dans ſes manieres & ſes maximes. Il eſt vrai que l'amour propre joue encore ici ſon jeu ; car il eſt agréable de ſe perſuader, que ce à quoi l'on s'attache, merite en effet d'être eſtimé par deſſus tout ce à quoi l'on ne s'applique pas. On joue dans des occaſions fort ſérieuſes des Scenes qui ne ſont gueres moins riſibles que la conteſtation du Maître de Muſique avec le Maître à danſer dans Moliere ; chacun poſe en fait que ſon Art eſt préferable à tous les autres. Un Mathematicien prétendra qu'on ne ſauroit être bon Officier, ſans poſſeder l'Architecture Militaire, & par conſéquent la Geometrie, &c. c'eſt-à-dire, ſans avoir été longtems ſon Ecôlier. Un Rheteur ſoutiendra le plus gravement du monde que rien ne ſauroit plus contribuer à illuſtrer un Officier que l'Art Oratoire, qui le met en état d'haranguer pompeuſement ſes Soldats, & d'enfler leur courage, par l'enflure de ſes diſcours.

Il eſt bon de ſentir quelque admiration pour le ſujet ſur lequel on travaille ; mais il y a bien de la difference entre ſentir plus vivement & plus parfaitement la beauté de quelque Art & de quelque Science, que la beauté des autres, & entre la préferer effectivement à toutes celles qu'on n'a pas étudiées avec le même ſoin. Il arrive quelquefois aux Doctes, dans leurs Harangues inaugurales, de tomber dans le ridicule qu'on reproche aux Prédicateurs du bas ordre, quand

ils

ils font le Panegyrique des Saints, & qu'ils deplacent tous les autres pour donner le premier rang à celui dont on celebre la fête, & qui par là se trouve de jour.

Il arrive rarement de ne penser qu'à une seule chose; nos idées naissent les unes des autres; une premiere en produit une seconde, & celle-ci une troisieme. Le nom d'un homme me rappelle l'idée de sa personne, & celle-ci est incontinent suivie d'un grand nombre d'autres; Je me le représente dans les habits où je l'ai vû, je pense à ses dignitez, je crois voir ses équipages; je me souviens de ses discours, de ses actions, de ses desseins. Or de la même maniere que les idées se succedent les unes aux autres, l'admiration se repand aussi d'idée en idée. Ce que l'on sent pour un objet, on le sent bien-tôt pour tout ce qui a de la liaison avec lui. C'est une des sources de la superstition: on a senti pour l'image les mêmes mouvemens que pour l'original; on a conçu pour les Temples & les pierres des Temples, presque la même veneration que pour les verités qu'on y prêche, & pour la Divinité qu'on y sert. L'âge amene la sagesse en éteignant les passions turbulentes de la jeunesse, mais il amene aussi quelquefois le chagrin, la mauvaise humeur, & les plaintes; & ces foiblesses obligent à vivre retiré; on confond tout cela & l'on admire autant la retraite & l'austerité des vieillards que la sagesse la plus pure & les devoirs les plus essentiels. Par le même principe on imite les defauts des grands Orateurs & en géneral des personnes célebres; Quelques-unes de leurs qualités

ta-

raviſſent, & à cette occaſion on eſt frappé d'admiration pour leur perſonne, & tout ce qu'on y apperçoit paſſe pour excellent. Un homme eſt conſideré par ſon ſavoir & par ſa probité, mais en même tems ſon embonpoint, joint à la peſanteur d'un âge avancé, l'oblige à marcher à petits pas, & à parler lentement; on regarde avec vénération juſques à ces foibles circonſtances de ſon exterieur, on veut lui reſſembler en tout, & par trop d'empreſſement à l'*imiter*, & à vouloir paſſer pour ſage, on ceſſe en effet de l'être, parce que l'on tombe dans l'affectation, en ſortant de ſon propre caractére & en forçant ſon naturel. C'eſt bien pis encore lors qu'en ſe livrant aux impreſſions des Sens, on admire premierement la pompe, les richeſſes, la naiſſance, les dignités, & enſuite (dans l'éblouïſſement où tout cela jette, & auquel on s'abandonne) toutes les qualités, bonnes ou mauvaiſes, de ceux qui poſſedent ces avantages extérieurs. Un grand Seigneur a parlé, donc il a raiſon. Un grand Seigneur vit d'une certaine maniere, donc il n'y a point de mal à vivre ainſi. On a grand tort aſſurément de regarder comme des preuves de juſteſſe d'eſprit & de ſolide merite, des conjonctures & des pieges qui bien ſouvent empêchent de l'acquerir.

Le remede à ces inconveniens eſt d'examiner ſéparément chaque partie d'un ſujet compoſé, & d'en juger par les idées qui nous les repréſentent, conſiderées en elles-mêmes, & non pas par nos ſentimens & par nos émotions.

XV. Ce que je viens de dire de l'admiration Toutes

les paſſions prévenant.

tion eſt vrai de toutes les paſſions en général. L'amour & la haine s'étendent ſur tout ce qui a du rapport avec leur principal objet ; on hait les amis de ceux qu'on n'aime pas, & par là des innocens ſont ſouvent les victimes de notre haine ; on traverſera un inconnu & quelquefois un homme qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer, parce qu'il a un Protecteur qui n'eſt pas dans nos interêts (5).

Admiration de ſoi-même.

XVI. Mais l'Admiration n'eſt jamais plus nuiſible que quand elle tombe ſur nous-mêmes ; on n'a jamais plus de tort d'admirer & l'on n'eſt jamais plus ridicule que quand on s'admire ſoi-même. Un homme prévenu en ſa faveur, décide hardiment & s'opiniâtre dans ſes déciſions. La précipitation donc, & par conſequent l'erreur, l'entêtement, l'obſtination, la fierté & les manieres inſultantes, ſont les ſuites de la haute eſtime que l'on a conçu de ſa propre habileté. Un homme qui ſe plait dans la haute idée qu'il s'eſt fait de ſon merite, admire tout ce qui lui vient dans l'eſprit, & il le croit vrai par là même qu'il l'admire. Mais celui qui craint de ſe prévenir ſur ſon habileté ſe defie de ſes penſées & il attend de regarder ſes découvertes avec quelque complaiſance, qu'il ſe ſoit aſſuré de leur verité par un examen ſevere.

On ſe donne la comedie quand on veut bien ſe divertir à conſiderer le ridicule que les hommes ſe donnent par leur marotte pour

(5) *Et erat aque lex & vobis, Judices, atque omnibus qui noſtris familiaritatibus implicantur, vehementer utilis, ut noſtras inimicitias ipſi inter nos geramus, amicis noſtrorum inimicorum temperemus.* Cic.

Ita

pour l'extraordinaire, & leur panchant à s'admirer. On a accoûtumé d'admirer l'extraordinaire; on veut avoir le plaisir de s'admirer soi-même. Mais souvent on est trop paresseux, ou trop malhabile, & quelquefois l'un & l'autre tout ensemble, pour se distinguer du commun par quelque chose d'excellent, on se distingue donc par des sottises, on s'écarte de la nature, on donne dans l'affectation : *Nihil juvat obvium.* De la nuit on fait le jour, du jour on fait la nuit: On s'éloigne du sens commun & on l'abandonne par l'envie qu'on a de se faire des routes singulieres, & souvent l'ardeur avec laquelle on aspire au premier rang fait qu'on s'en croit digne & empêche de monter au troisieme & au quatrieme &c. (6)

Tel affecte de pousser son cheval dans les plus mauvais chemins, uniquement parce qu'il a remarqué que les autres aiment à choisir le bon, & qu'il veut se tirer de pair.

Ce n'est point parce qu'ils sont plus alterés que les autres, ni parce qu'ils trouvent le vin meilleur, beaucoup moins pour ranimer leur vigueur, qui au contraire en souffre, que quelques uns boivent avec excès; Ils se distinguent, chacun n'en peut pas autant soutenir.

Il y en a qui s'applaudissent d'avoir été baptisés sous un nom que peu de gens portent. Ce ne seroit pas pour eux une petite mortification s'il devenoit commun. Une fem-

(6) *Ita ferè fit ut qui primi omnium esse contendunt, vix in tertio, quarteve loco possint consistere. Vulgaria contemnunt, nova effectant dum in omnibus regnum tenere volunt.* Huetius.

femme de qualité rencontre une bourgeoiſe en habit de Damas & en dentelle de Malines: Elle n'en veut plus & elle envoye querir ſur le champ du linge uni & de la ſerge.

Je ſuis aſſez bon pour croire qu'il y a des gens qui deviendroient raiſonnables ſi tous les autres s'accordoient à ne l'être pas. Je leur conſeille de le devenir. Ils ne ſe diſtingueront que trop. Penſez judicieuſement & que votre conduite ſe ſoutienne dans la Vertu, vous n'aurez que trop peu d'égaux: La Probité, l'Eſprit, & la Politeſſe font un aſſemblage rare. Mais ſi chacun s'appliquoit à acquerir ces qualités, par où ſe diſtingueroit-on? A des gens qui regardent cela comme un malheur, je n'ai rien à dire, ſi ce n'eſt que je leur ſouhaite une entiere ſatisfaction, je voudrois qu'ils fuſſent parfaitement ſinguliers dans leur goût, & que qui que ce ſoit ne penſât comme eux.

Je connois des hommes qui ſe croiroient couverts de honte s'ils ſe trouvoient reduits à la néceſſité d'être du ſentiment d'un autre. Mais qu'ils ne s'allarment pas; cette eſpece de frayeur porte ſon remede avec elle, c'eſt un moyen ſûr de penſer toûjours avec une étrange ſingularité, que de regarder comme un deshonneur de ſe voir prévenu par un autre. Rien n'eſt plus divertiſſant que de remarquer les contradictions où les gens de cette humeur tombent, lors qu'ils veulent faire les humbles & qu'ils affectent un langage modeſte: Il n'y a rien que leur cœur craigne autant que la honte d'être du ſentiment d'autrui, & leur bouche aſſure qu'ils n'ont garde de preſumer qu'ils puiſſent penſer auſſi juſte

juſte que les autres Tout ſinguliers qu'ils ſoient, il y a pourtant des occaſions où on les dévinera à coup ſûr ; il n'y a qu'à les conſulter ſur deux Auteurs, & on gagnera ſurement ſi l'on parie qu'ils donneront la préference au moindre.

Avec quels redoublemens d'attention ne doit-on pas s'étudier, ſi l'on veut ſe connoître ſoi-même? Se defier de ſes premieres penſées, les examiner ſeverement, conſulter les autres avec ſincerité, ſuſpendre ſon jugement juſques à ce qu'on ait peſé le leur, penſer avec ordre; à peine tous ces ſoins nous préſervent-ils d'illuſion: Comment ne ſe cacheroit-on pas ſes defauts interieurs, puiſque l'amour propre, c'eſt-à-dire le plaiſir de ſe croire parfait, ou en chemin de perfection, repand un voile ſi épais ſur des defauts qui ſautent aux yeux? Combien y en a-t-il qui s'admirent par des endroits, qui les tournent en ridicule aux yeux de tout le monde? Tel ſe plaint, à toute heure, de la délicateſſe extrême de ſon odorat, qui force les autres à regarder comme un malheur de n'avoir pas ce ſens plus émouſſé. Tel ſe vante, à tout moment, de l'extrême fineſſe, de ſon oreille, qui, de la maniere dont il parle & dont il lit, ſe rendroit inſupportable à celle des autres, s'il étoit poſſible de l'écouter ſans en rire, au moins interieurement.

XVII. On ſe tromperoit moins ſoi-même, ſi l'on n'étoit pas aidé à ſe tromper par les autres: Les uns par complaiſance, d'autres prr interêt; quelques-uns par malice, & quelques-uns auſſi par un principe d'indifference, laiſſent un homme prévenu en paiſible

Comment on s'y affermit.

ble poſſeſſion de toutes les idées avantageuſes qu'il s'eſt formé ſur ſon compte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de penſer ſur ſon propre ſujet conformément à ce que les autres en penſent ? Et qui vous a découvert leurs veritables ſentimens ? N'ont-ils point d'interêt à feindre & à vous flatter ? Qui vous aſſurera qu'ils ne deguiſent rien, qu'ils n'exagerent rien ? Tous les jours un homme eſt le jouet & la dupe des autres : s'il vous eſt doux de vous voir applaudi, gardez ſur toutes choſes de vous applaudir à vous-même ; dès que l'on s'en appercevra vous tomberez dans le mepris, & ſi l'on vous loüe encore, ce ſera aſſurément pour ſe moquer de vous.

Les louanges ne ſont le plus ſouvent ni une preuve du merite de celui qu'on loüe, ni un effet du diſcernement de celui qui loüe. C'eſt un Langage d'interêt ou d'inclination. P. aſſure d'un air & d'un ton tout propre à impoſer que B. poſſede l'Algebre à fond. P. ſait-il ce que c'eſt qu'Algebre ? Point du tout, mais B. eſt ſon couſin : C. parle de l'intrepidité de S. & l'éleve au deſſus de tous les Officiers avec autant d'aſſurance que ſi elle avoit elle-même toute la connoiſſance du métier de la guerre, & avoit vu de ſes yeux tout ce que S. y a fait. On conjecture de là que S. eſt ſon amant & l'on devine juſte.

Il ſe rencontre quelquefois des conjonctures où il n'eſt pas facile de reſiſter tout enſemble, & au penchant continuel de l'amour propre, & au torrent des flatteurs, qui s'uniſſent pour le fortifier, & qui paroiſſent fondés dans les louanges qu'ils donnent, & dans

dans l'admiration qu'ils paroiſſent ſentir.

On ſe défendra pourtant de tout ce que ces circonſtances ont de ſéduiſant, & on ſe ſoutiendra contre toutes ces attaques, ſi l'on s'abſtient de faire des retours ſur ſoi-même, ſi l'on penſe à ce qui reſte à acquerir, plutôt qu'à ce qu'on a déja acquis, ſi l'on ſe ſert du ſentiment de ſes progrès, moins comme d'une raiſon d'être content de ſoi-même & d'y acquieſcer, que comme d'un encouragement à les porter plus loin; ſi l'on ſe ſouvient de toutes les peines qu'on s'eſt données, & de toutes les précautions dont on a uſé pour ſe garentir d'erreur, afin de les continuer, de peur d'en perdre tout le fruit; enfin ſi ſur tout on évite de ſe comparer avec les autres, dont on n'eſt pas le juge, & dont on ne connoit pas tout le prix, ou ſi l'on penſe à autrui, que ce ſoit à ceux, que la bonne opinion d'eux-mêmes a fait tomber dans mille fautes pour ſe garder bien de les imiter.

Précaution pour l'éviter.

XVIII. Mais s'il eſt permis de donner ſon admiration au ſujet ſur lequel on travaille & s'il eſt important de ſentir la beauté des progrès que l'on fait afin de s'animer à les pouſſer toûjours plus loin; comment éviterat-on de s'admirer ſoi-même & par quelles précautions pourra-t-on ſe renfermer dans de ſi juſtes bornes, que l'on ne paſſe jamais de l'admiration de l'ouvrage à celle de l'Auteur. Je reconnois que le pas eſt gliſſant & voilà pourquoi il me paroit ſi néceſſaire d'être ici tout-à-fait ſur ſes gardes. Un homme ſe livre à ſentir le plaiſir d'une découverte, ou parce qu'elle eſt vraie, ou parce qu'il en eſt l'auteur: s'il l'aime principalement

ment parce qu'elle eſt ſienne, certainement il ſe préviendra trop & pour elle, & pour lui; Mais on peut s'aſſurer que le plaiſir, qu'on trouve à reflechir ſur une verité qu'on a découvert, vient de l'empreſſement qu'on ſe ſent pour tout ce qui eſt vrai, quand on n'eſt pas frappé moins agreablement des découvertes d'autrui que des ſiennes, & qu'on ne ſe fait pas moins de plaiſir d'apprendre quelque choſe d'eux que de s'inſtruire ſoi-même: Il faut avoir pour la Verité une avidité ſemblable à celle des avares pour les richeſſes. Que leur threſor s'accumule par les liberalités d'autrui, ou par l'effet de leur attention & de leurs ſoins redoublés, c'eſt la même choſe pour eux, ils veulent devenir riches & ils le deviennent également de l'une & de l'autre maniere. Mais on a juſte ſujet de ſe defier de ſoi-même, & de craindre qu'on ne ſoit dans des diſpoſitions tout oppoſées à celles que je recommande, quand on ne laiſſe échapper aucune occaſion de parler de ſoi-même & qu'on craint de ſe faire tort, ſi l'on publioit la moindre découverte, ſans avertir en même tems qu'on ne l'a pas tirée d'ailleurs, & qu'elle eſt échappée aux autres. Cette faute nous fournit une preuve d'un autre éblouiſſement que nous cauſent les paſſions: Leur effet ordinaire eſt de nous éloigner de notre but & de nous engager à des demarches contraires à nos interêts; c'eſt ce qui arrive à ceux qui cherchent tant à ſe faire valoir. Que ſe propoſent-ils dans cet empreſſement à tourner ſans ceſſe les yeux des autres ſur eux-mêmes? Les habiles gens ne ſauront-ils pas aſſez diſcerner

cerner d'eux-mêmes ce qu'on leur apprend d'avec ce qu'on leur repete & qu'on a tiré d'ailleurs: Mais le commun des hommes ne ſaura pas faire ce diſcernement; il eſt néceſſaire de les en avertir, ſi l'on veut qu'ils nous faſſent juſtice. Eh quoi leurs applaudiſſemens valent-ils la peine de s'expoſer à de juſtes ſoupçons d'immodeſtie? D'ailleurs les moins ſavans ſont ſouvent les plus avares de louänges, & perſonne n'eſt plus attentif à ſaiſir tous les prétextes qu'on leur fournit de les refuſer.

Si le conſeil que je donne de ſe borner à ſentir agreablement ce qu'il y a de vrai & d'utile dans une découverte dont on eſt l'auteur, ſans y ajouter un retour dangereux ſur ſoi-même, & ſe donner une partie de l'admiration qu'on accorde à ſon Ouvrage, ſi ce conſeil ſemble renfermer une vaine ſubtilité, & par cette raiſon ne paroit pas pratiquable; pour en mieux juger & pour ſe convaincre qu'il n'y a point, entre ces deux actes, une ſi grande liaiſon qu'on ne puiſſe les ſeparer, on n'a qu'à refléchir que la même choſe arrive tous les jours par rapport à des ſentimens desagreables. Pour peu qu'un homme ſoit raiſonnable, quand il a fait une faute & qu'on la lui demontre, il en convient, il condamne ſon action, il en reconnoit l'injuſtice, le ridicule, la laideur; mais la plupart ſe bornent là, & ne paſſent point juſqu'à ſe condamner eux-mêmes, ſe reconnoître ridicules, mepriſables, odieux; on conſent à faire ce qu'il y a de moins rude, mais on s'épargne ce qu'il y a de plus penible. Quelques-uns à la verité vont juſqu'à ſe condam-

ner & à ſe punir eux-mêmes par des ſentimens de mepris ; c'eſt là une *Repentance pratique*, une *Repentance de cœur*, au lieu qu'on peut appeller celle qui ſe borne à condamner l'action exterieure, ſans retour ſur ſoi-même, une *Repentance en Idée & de ſpeculation*. On peut donc ne pas ſentir pour ſoi-même ce que l'on ſent pour ce dont on eſt l'auteur.

CHAPITRE X.

Du mepris, de l'amour, de la haine, du deſir, de la crainte, de la joie, & de la triſteſſe.

Origine du mepris, & précautions contre ſes effets.

I. PENDANT que l'on eſt vivement frappé d'un objet nouveau, & que la ſurpriſe, où il a jetté, dure encore, on perd toute autre penſée, & on s'oublie en quelque façon ſoi-même, pour ſe livrer à ce nouveau ſentiment & à la contemplation de ce nouvel objet. Mais comme le cœur eſt incapable de s'oublier longtems ſoi-même, & de perdre entierement ſes interêts de vûe ; on ne tarde pas à ſe demander à quoi peut ſervir ce nouveau ſujet d'admiration, & quelle eſt ſon influence ſur notre felicité.

Si l'on n'y découvre rien qui puiſſe ni nous ſervir, ni nous nuire, on eſt mortifié de l'avoir admiré & l'on ſe vange de la confuſion qu'on en reſſent, par le mepris avec lequel

(1) „ La plainte & commiſeration eſt meſlée de „ quelque eſtimation de la choſe qu'on plaint. Les „ cho-

lequel on le regarde & par la totale negligence où l'on paſſe à ſon égard. (1) Mais il faut ſe ſouvenir que l'Eſprit humain qui eſt très-borné & qui outre cela, dans l'émotion, ou en ſortant de l'émotion, va ordinairement trop vite, n'apperçoit pas ſi tôt tout ce dont une choſe eſt capable, & tous les uſages que l'on en peut tirer, & que par conſequent il faut ſe donner le ſoin de bien examiner, & prendre du tems pour connoître, au lieu de rejetter avec impatience & avec mepris ce qu'on ne connoit pas aſſez. La pareſſe fait rejetter bien des choſes excellentes & dont on tireroit du fruit ſi l'on s'y appliquoit. Il coute de les apprendre, & voilà pourquoi on refuſe de s'en inſtruire & parce qu'avant que de les avoir appriſes, on en ignore la valeur & les uſages, on ſoupçonne qu'elles ne ſont d'aucune utilité, & ce ſoupçon flatte trop agréablement la pareſſe & la vanité pour le rejetter; on l'adopte comme une verité certaine.

Il y a des Eſprits qui ne ſavent point s'arrêter. Dès qu'ils ſont entrés en quelque mouvement, ils s'y abandonnent; ils ne ſauroient s'éloigner d'une extremité, ſans ſe porter à l'autre, & dès qu'il leur arrive de rabbatre tant ſoit peu de l'eſtime qu'ils ont euë pour un objet, ils viennent infailliblement à le mepriſer: Par legereté ils admirent tout ce qui leur eſt nouveau; & par legereté ils ſe degoutent de tout ce qui ne l'eſt plus. Mais le merite qu'on trouve dans les objets nouveaux,

(1) choſes de quoi on ſe mocque on les eſtime ſans prix. *Mont. Liv. I. Chap. L.*

veaux, & les louanges qu'on leur donne, ne ſont pas toûjours une preuve de legereté. Un cœur plein de bonté & par l'effet de cette pente, accoûtumé à ſentir, dans chaque ſujet, ce qu'il y a de meilleur, trouve d'abord du bon par tout, parce qu'en effet il y en a par tout; le tems découvre enſuite ce qu'il n'auroit pas voulu voir, & quand il change de ſentiment ce n'eſt pas qu'il s'ennuye de ce qu'il a d'abord eſtimé, c'eſt qu'il eſt frappé de ce dont il ne s'étoit pas apperçu au commencement: s'il a changé ce n'eſt pas tout-à-fait ſa faute, il a d'abord eſtimé par lumiere & par bonté; ſon eſtime eſt enſuite balancée & il en rabbat par lumiere encore & par l'effet de ſon bon gout. Il admire moins, mais il admire pourtant.

On aime ſi fort à être content de ſoi-même, qu'on n'eſt nullement difficile ſur les moyens qui peuvent y contribuer; pour peu qu'on ſe trouve applaudi, pour petit que ſoit le cercle dans lequel on ſe voit eſtimé, on ſe perſuade, ſans le moindre doute, qu'on a raiſon d'être content de ſoi, & dans cette aveugle prévention on traite de ſuperflu tout ce que les autres cherchent & ont acquis, ſi on ne le poſſede pas. Un Profeſſeur a fait ſon cours, ſouvent très-legerement, comme il arrive quand on compoſe à la hâte un premier Ouvrage. N'importe, il eſt fait, il eſt donc complet, les Ecoliers l'admirent, les Collegues l'approuvent, *ils lui paſſent la ſaignée afin qu'on leur paſſe l'émetique.* Mais on pouſſe chaque jour plus loin les Sciences, & chaque jour on les enrichit de nouvelles découvertes. On va trop loin, dit-on,

on, on ſe guinde dans les nuës & l'on s'y perd. Au lieu donc de ſuivre ceux qui avancent & de faire des progrès avec eux, on les laiſſe courir ſeuls pour ſe livrer à ce qu'on appelle le ſolide, & ce ſolide c'eſt de ſe donner du bon tems, & d'amaſſer du bien. Ou ſi l'on travaille, c'eſt pour ſe mettre en état d'obtenir un nouvel emploi, plus honorable par rapport au rang, de même que plus lucratif.

D'où vient que ſi peu de gens s'attachent aux Mathematiques? Il eſt demontré que toute la Phyſique, c'eſt-à-dire, une partie très-conſiderable de la Philoſophie en depend, & il faut être également ignorant & hardi pour oſer ſe dire Phyſicien, quand on n'eſt pas Mathematicien. Neanmoins dans les Univerſités, un Profeſſeur en Phyſique ſe verra cent & deux cens Ecoliers à qui il n'enſeignera que des généralités & des bagatelles, pendant qu'un Profeſſeur en Mathematique, qui les mettroit ſur les routes d'une connoiſſance de la Nature, profonde & ſolide, n'aura dans ſes leçons que dix ou douze Auditeurs. Mais la Phyſique d'autrefois n'avoit rien de commun avec ce Mechaniſme que l'on ne peut entendre que très-ſuperficiellement, ſans le ſecours des Mathematiques. Un long uſage a donc établi qu'on ſepareroit ces deux Sciences; Voilà pourquoi ceux qui ont appris l'une ſans l'autre, ne peuvent conſentir qu'on les uniſſe, parce qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à paſſer pour des gens qui croyent ſavoir quelque choſe quand ils ne ſavent rien.

II. Comme d'un côté on refuſe ſon attention à ceux qu'on mepriſe, & que d'un autre Idée exacte du mépris.

tre on ſe prévient contre ceux dont on eſt mepriſé ; & qu'on ſe ſent de la repugnance pour leurs ſentimens, il eſt viſible que le mepris eſt très-capable d'empêcher que la Verité ne ſe faſſe jour dans l'eſprit des hommes. Un homme qui paroitra mepriſable peut cependant penſer juſte, & pour être trop fier on ne ſe trompe pas toûjours. Il eſt donc important d'être ſur ſes gardes contre cette paſſion, & dans ce deſſein on ne ſauroit mieux faire que de s'en former une juſte idée. Le mepris peut être legitime & il peut auſſi être injuſte : ſouvent encore on traite les autres avec mepris ſans en avoir le deſſein.

Il eſt certain que tous les hommes ne ſont pas également eſtimables, puiſqu'ils n'ont pas tous les mêmes degrés de merite. Il eſt certain encore qu'on ne leur doit pas à tous les mêmes deferences, puis qu'ils ne ſont pas tous élevés dans le même rang & ne ſoutiennent pas les mêmes relations dans la Societé : Mais il y a de la difference entre mépriſer un homme & n'avoir pas pour lui autant d'eſtime, que pour un autre ; & il y a encore une grande difference entre n'avoir pas autant d'eſtime & n'avoir pas autant d'égards.

Un homme a moins de merite qu'un autre, ou par ſa faute ou ſans ſa faute. Quand un homme a negligé de cultiver ſes talens & de profiter des occaſions qui l'appelloient à s'élever, il merite qu'on lui faſſe ſentir ſa faute, & qu'il s'apperçoive qu'on le place, par punition, dans un rang inferieur à celui où il auroit pu ſe voir. Mais il y auroit ſans contredit de la dureté & de l'injuſtice à traiter également celui à qui on ne peut reprocher au-

aucune faute. Si une infinité de gens, ſont moins que les autres, c'eſt tout au plus un malheur pour eux; Des circonſtances dont ils n'ont point été les maitres en ſont cauſe; s'ils avoient eu les mêmes ſecours, & ſi l'on avoit pris d'eux le même ſoin, ils occuperoient les places & ils auroient le merite de ceux qui leur ſont ſuperieurs. Or c'eſt toûjours une injuſte dureté de faire ſentir à un malheureux ce que ſon état a de triſte; l'humanité veut au contraire qu'on s'applique à le diſtraire de ce ſentiment. Voici donc préciſément en quoi conſiſte, ce me ſemble, l'iniquité du mepris, c'eſt dans le plaiſir que l'on goute à faire appercevoir aux autres qu'ils nous ſont inferieurs & que nous nous trouvons heureux de les voir au deſſous de nous. Un état auquel on eſt accoutumé n'eſt point incommode, on ne le ſent point penible. Le plaiſir qu'on trouve à profiter des lumieres d'un plus ſavant fait qu'on eſt ravi de ſon habileté & qu'on ſe trouve heureux de pouvoir le conſulter. Les avantages qu'on tire de la protection d'un Superieur ſont cauſe qu'on eſt ravi & qu'on ſe felicite ſoi-même de l'élevation où on le voit. Mais ſi le ſavant & le puiſſant paroiſſent prendre plaiſir à mortifier les autres en les obligeant de ſentir la diſtance qui les ſepare d'avec eux, il ne ſe peut qu'on ne ſe faſſe une peine de l'élevation que leur donne un ſi dur pouvoir, & qu'on ne ſe trouve à plaindre d'être expoſé à leurs inſultes.

Mepriſer, c'eſt ne priſer pas autant qu'il faudroit, c'eſt-à-dire, *n'eſtimer* pas un objet ſuivant ſon *veritable prix*. C'eſt la faute de

ceux qui traitent les autres fierement & avec trop de hauteur. S'ils peſoient bien tout, & qu'ils conſideraſſent que ceux qu'ils traitent ainſi, ſont des hommes, & par conſequent qu'ils ſont nés avec des facultés & des diſpoſitions qui, peut-être, les auroient mis au deſſus d'eux, ſi leur naiſſance, ou leur éducation avoit été accompagnée des mêmes circonſtances, ils auroient honte d'inſulter au malheur d'autrui, & ils auroient horreur de tirer une partie de leur felicité du plaiſir barbare de troubler celle des autres, dont le fonds eſt ſi égal au leur. Celui qui ſe trouve au deſſus d'autrui, par quelque avantage que ce ſoit, peut, par ſes manieres gracieuſes, rendre contens ceux qui ſe croient au deſſous de lui; il peut auſſi par des manieres dures, & par un ſombre affecté, leur faire de la peine. Le choix eſt en ſon pouvoir, mais qu'il ſache que la difference du choix fait la difference d'un *honête homme* d'avec un *brutal*.

L'amour eſt une ſource de préventions.

III. Quand on découvre dans l'objet que l'on admire, & dont on eſt vivement frappé, des qualités propres à contribuer à notre felicité, l'émotion de la premiere ſurpriſe fait place à une ſeconde que l'on appelle *amour*. Quand on eſt ſaiſi de cette paſſion, l'idée toute ſimple de ſon objet fait déja plaiſir, on s'applaudit dans la penſée qu'on l'eſtime; & parce qu'on ſe plait dans cet état, que l'on eſt reſolu d'y perſeverer & que nous avons la force d'éxciter chez nous des idées conformes à nos inclinations, pendant que la paſſion dure on n'apperçoit dans ce qu'on aime, que des traits qui lui donnent du prix; s'il

s'il s'en préſente quelcun qui le rabbaiſſe on en détourne d'abord ſon attention ; *Aimer* c'eſt ſe faire un *plaiſir d'eſtimer* , or quand l'idée d'un objet fait extremement de plaiſir, la douceur qu'on trouve à y penſer ſe repand ſur tout ce qu'il renferme, & ſur tout ce qui l'accompagne ; on voit tout avec plaiſir, par conſequent on aime tout & on eſtime tout, car on ne veut point traverſer le plaiſir qu'on trouve à aimer, en s'avoüant à ſoi-même, qu'on aime ce qui ne le merite pas.

Le cœur humain ſe livre aux ſenſations beaucoup plus qu'aux idées, & il aime les ſenſations agreables & il s'y livre à proportion qu'elles ſont vives, l'état de tranquillité lui paroit ennuyeux en comparaiſon, & il n'y revient qu'après avoir cruellement éprouvé, que l'on paye trop cher les douceurs des paſſions. Il n'y a rien encore de plus inſupportable que de ſe desapprouver & de ſe condamner ; il n'y a rien que l'on fuye davantage que d'être en guerre avec ſoi-même ; voilà pourquoi dès qu'un objet s'eſt une fois emparé de notre affection, nous n'arrêtons notre vue que ſur ce qui peut la juſtifier, nous éludons toutes les autres conſiderations, & comme nous n'y penſons point, elles ſont un neant pour nous.

Nos idées naiſſent les unes des autres, elles naiſſent auſſi de nos ſenſations, ce ſont des verités d'experience ; tous ceux qui prendront ſoin de reflêchir ſur eux-mêmes, & de ſentir ce qui ſe paſſe dans leur interieur, ſe convaincront que chaque idée a d'autant plus de rapport avec l'idée ou avec le ſentiment qui lui ſuccede, que l'on eſt plus attentif :

Or comme les passions s'emparent de l'attention & l'occupent entierement, elles ne laissent naître que des idées qui leur sont favorables, elles ne laissent voir les objets que de ce côté, la Raison n'y apperçoit que ce qui les autorise, & voilà pourquoi toute son habileté aboutit à les justifier. Si quelque circonstance met dans la nécessité d'ouvrir les yeux & de voir un peu mieux les choses comme elles sont, cette lumiere ne dure qu'un moment, on entrevoit ce qui est contraire à la passion, mais on ne s'y arrête pas, on le perd bientôt de vue. On voit avec plaisir ce jeu des passions dans les endroits où les Poëtes décrivent les agitations d'un cœur flottant entre deux passions opposées, un combat entre ce qu'il doit & ce qu'il veut (2).

Tou-

(2) *Concipit interea validos Æetias ignes :*
Et luctata diu, postquàm ratione furorem
Vincere non poterat ; Frustra, Medea, repugnas ;
Nescio quis Deus obstat ; ——— ———
Excute virgineo conceptas pectore flammas,
Si potes infelix. si possem, sanior essem.
Sed trahit invitam nova vis ; aliudque Cupido ;
Mens aliud suadet ; video meliora, proboque :
Deteriora sequor. quid in hospite, regia virgo,
Ureris? ——— ———
..... vivat tamen ; idque precari
Vel sine amore licet. quid enim commisit Iason?
Quam, nisi crudelem, non tangat Jasonis atas,
Et genus & virtus? quam non, ut cetera desint,
Forma movere potest? certè mea pectora movit.
..... prodamne ego regna parentis,
Atque ope nescio quis servabitur advena nostrâ,
Ut per me salvus sine me det lintea ventis,
Virque sit alterius ; pœna Medea relinquar?
Si facere hoc, aliamve potest præponere nobis,
Occidat ingratus. sed non is vultus in illo,
Non ea nobilitas animo est, ea gratia formæ.

Ergò

Toutes les passions se justifient; en les justifiant on s'anime à y perseverer, on s'en impose l'obligation, & on s'y affermit, à la verité par une raison seduite, mais toûjours par raison. *Luctus sibi jus facit, vbique adducit ut putet turpe desinere.* Sen. Un homme qui s'afflige croiroit manquer à la bienseance, s'il ne s'affligeoit pas, (3) il auroit trop de honte s'il finissoit ses plaintes tout d'un coup & ce n'est que peu à peu qu'il se resout à devenir tranquille. Quand on est passionné on ne veut voir que ce qui favorise la passion à laquelle on s'est livré & on se refuse à tout ce qui pourroit l'affoiblir. En particulier dès que l'amour s'est emparé d'un cœur, il le rend sans gout pour tout ce qui n'a pas du rapport à l'objet pour lequel il s'est passionné, & par cette insipidité qui se repand

Ergò ego germanam, fratremque, patremque, Deosque,
Et natale solum ventis ablata relinquam?
Maximus intrà me Deus est. non magna relinquam;
Magna sequar: ——— ——— ———
Quemque ego cum rebus, quas totus possidet orbis,
Æsoniden mutasse velim: ——— ———
Quid quod nescio qui mediis concurrere in undis
Dicuntur montes, ratibusque inimica Charybdis.
——— ——— ———
Nempe tenens quod amo, gremioque in Jasonis harens
Per freta longa ferar. ——— ———
. . . . . *quin aspice quantum*
Aggrediare nefas: & dum licet, effuge crimen.
Dixit: & ante oculos rectum, pietasque, pudorque
Constiterant: & vitta dabat jam terga Cupido.
Cum videt Æsoniden, ——— ———
Spectat; & in vultu, velut is nunc denique viso,
Lumina fixa tenet: nec se mortalia demens
Ora videre putat:

Ovid. Metamorph Lib. VII. 9. & seqq.

Voiez aussi le commencement du Livre IV. de l'Enéide

(3) *Est quadam flere voluptas.*

repand sur tout le reste, l'on perd une infinité de douceurs dont on est peu dédommagé. Car des contentemens assez rares & souvent fort legers, ne reparent pas l'ennui & l'inquietude qui ne delogent gueres d'un cœur amoureux, aussi les plaintes sont-elles leur langage le plus ordinaire, & leur air est une preuve presque continuelle de leur mecontentement: Ennui, inquietude, distractions, desirs, jalousies, reproches, accablement, voilà leur partage. Si de là vous concluez que l'amour a des recompenses bien précieuses, pour ceux qui s'y soumettent, puisque tant de maux ne les rebutent point, vous vous trompez. On y est moins retenu par les douceurs que l'on ressent, que par l'insensibilité où l'on se trouve pour toute autre occupation; on se reconnoit peu fortuné, mais dans l'aveuglement où l'on est, on s'imagine qu'on le seroit encore moins par un autre genre de vie; l'amour gagne moins, par ce qu'il prête de charmes imaginaires à l'objet aimé, que par ce qu'il ôte de réel à tous les autres, & par les voiles qu'il repand sur ce qu'ils ont de prix.

Un amour naissant ne présente que des douceurs; jamais on n'est plus heureux que quand on commence d'aimer, on n'a que des desirs fort moderés & le peu qu'on souhaite on l'obtient aisément; d'ailleurs tout ce qui avoit accoûtumé de faire plaisir continue à en donner, & le cœur s'enrichit d'un nouveau contentement, sans perdre aucun de ceux qu'il connoissoit déja: Et comme l'on n'est jamais plus maitre de cette passion que dans sa naissance, on peut dire que l'amour n'est

n'eſt jamais plus aiſé à vaincre, que quand on a plus lieu d'en être ſatisfait & qu'il vient moins dans l'eſprit de s'en defaire. Tire-t-il donc ſa force des peines qu'il fait ſouffrir? On le dit ainſi, mais je ne le crois pas; dans les *chanſons* il ſe nourrit de larmes; mais réellement il ne doit ſon empire & ſon tyrannique pouvoir qu'à notre aveuglement. Lors qu'il commence à naître on connoit encore le prix des autres objets, & l'on peut ſe livrer à l'un pour ſe guerir de l'autre. Mais dès qu'on ne ſe ſent plus attiré par aucun autre bien, parce qu'on a perdu l'idée & le gout de tous à la reſerve d'un ſeul, ſi l'on veut ſe derober à ce qu'on aime, il faut rompre tout d'un coup avec le ſeul reſte qu'on connoit encore de felicité.

Les Gens de Lettres ont leurs attachemens de même que les gens du monde, & ces attachemens les engagent dans les mêmes illuſions. On s'attache à une Science, & par là même qu'on n'en étudie point d'autre, on s'en entête; à ce qu'elle a de merite réel, on en joint un imaginaire: On ne voit point ou à peine voit-on celui des autres Sciences, car pour ſe donner le tems de l'étudier, il faudroit trop ſe diſtraire de ce que l'on aime uniquement.

Les Commentateurs reſſemblent aux Amans, ils tournent tout en beau, ils admirent des bagatelles. Tout eſt de poids, tout eſt de prix dans ce qui les occupe, & après avoir fini un Ouvrage, ils ſont encore, comme ceux qui ne ſauroient vivre ſans une paſſion. Ils changent d'objets ſans changer de diſcours. Le dernier Ouvrage, ſur lequel ils

travaillent, eſt toûjours le plus admirable ſi on les en veut croire, mais dès qu'on a peſé bien tout ce qu'ils en diſent, on trouve qu'ils ont déja parlé des autres avec autant d'exaggeration.

La paſſion groſſit tout. Les diſputes les plus inutiles paroiſſent capitales à des tenans qui s'échauffent par vanité l'un contre l'autre, & de peur d'avouer, quand ce ne ſeroit qu'à eux-mêmes, qu'ils s'échauffent pour peu de choſe, ils trouvent moyen d'intereſſer la *Religion* dans des bagatelles, & par là ils la deshonorent pour mettre à couvert leur honneur.

On aime en diverſes manieres & en differens degrés, mais on n'aime preſque jamais ſans ſe faire quelque illuſion: On loue à proportion qu'on aime, & c'eſt encore une clef néceſſaire pour expliquer le *ſtile des louanges*; elles expriment rarement les idées d'un eſprit éclairé; c'eſt le langage d'un cœur prévenu: Ceux que l'on aime ont de l'eſprit, de la vertu, & en géneral du merite à proportion que nous les aimons. Je connois beaucoup de gens dans la bouche de qui toutes ces expreſſions, *il a infiniment d'eſprit*, *il a beaucoup de pieté*, *il eſt très-obligeant*, *il eſt d'une droiture à toute épreuve*, *il a une extreme valeur*, ne ſignifient autre choſe ſi ce n'eſt, *c'eſt mon proche parent*: dans la bouche de quelques autres, *c'eſt*

(4) *Sine dediſcere oculos tuos: ſine autes aſſueſcere ſanioribus verbis. quoties proceſſeris, in ipſa tranſitu aliqua quæ renovent cupiditates tuas, tibi occurrent. Quemadmodum ei, qui amorem exurere conatur, evitanda eſt omnis admonitio dilecti corporis: nihil enim facilius, quàm amor recrudeſcit:*

ita

c'eſt mon ami, ou, *c'eſt mon Protecteur*.

Comme les enfans ne ſont gueres en état de ſe conduire par raiſon, il ſeroit fâcheux pour eux d'appercevoir des defauts dans leurs parens, & dans les perſonnes chargées de leur éducation, ces defauts pourroient les engager à des ſentimens de mepris & de haine même. La nature y a pourvu, l'inclination précede leurs connoiſſances, l'amour prévient leurs reflexions; & dans la préoccupation ils ne ſont ſenſibles qu'à ce qu'ils doivent voir, & ils ne s'arrêtent point ſur ce qu'il eſt bon qu'ils ne conſiderent pas, de ſorte que ſi la prévention trompe & ſeduit ici, elle fait, tout bien compté, beaucoup *plus de bien* que de mal; il vaut mieux que les enfans imitent quelques défauts, & du reſte vivent dans l'obéiſſance & dans l'affection, que s'ils ſe portoient au mepris, ſecouoient le joug, & dans l'âge des fantaiſies ne vouloient recevoir de loi que d'eux-mêmes.

Moyens de les prévenir.

IV. Mais dès que l'on a atteint l'âge de Raiſon & que l'on a acquis ſur ſoi-même quelque pouvoir, dès que l'on a appris à ſe conduire par idées & à ſe regler ſur l'évidence, ſi l'on ſent qu'un objet commence à ſe faire aimer avant même qu'on le connoiſſe, il en faut d'abord détourner ſa penſée (4) afin de laiſſer à ces premieres émotions le temps de s'évanouïr, avant qu'on y ramene ſon attention pour le connoître ſurement. C'eſt par

(4) *Ita qui deponere vult deſideria rerum omnium, quarum cupiditate flagravit, & oculos & aures ab his quæ reliquit, avertat.* Sen. Ep. LXIX.

Facilius initia illorum prohibere quàm impetum regere. Sen. Ep. LXXXV.

par un examen tranquille qu'on parvient à cette connoiſſance.

La diſtraction que je conſeille eſt le plus ſûr remede contre les paſſions. On ne réuſſit pas en les attaquant directement, il faut leur donner le tems de ſe calmer en détournant ſon attention ſur d'autres objets, & ce que Ciceron dit de la colere eſt également vrai de toutes les paſſions, on les irrite, on les enflame en s'y oppoſant (5).

Avant donc que d'attacher notre inclination à quoi que ce ſoit, il faut connoître, & s'aſſurer ſur le merite d'un objet. Mais afin de ſe ſoutenir dans cette maxime il faut la tourner en habitude, & pour cet effet la ſuivre conſtamment ſur les plus petits objets, de même que ſur les plus importans.

Utilité de l'affection.

V. Mais quand nous avons évidemment connu qu'un objet eſt digne de nos ſoins, de notre attachement, de notre application & de nos recherches, nous pouvons lui livrer notre cœur. (6) Cela n'eſt pas difficile, car l'attention qu'on donne à ce qu'il a d'excellent engagera d'elle-même nos affections, & ſi c'eſt un travail ou une Science, l'inclination nous ſoutiendra très-utilement dans les efforts & dans la perſeverance pour y réüſſir. On pouſſe plus loin & l'on acheve mieux tout ce à quoi on s'affectionne; Mais ici l'on doit toûjours être ſur ſes gardes, & comme tout n'eſt pas d'un même poids dans un

(5) *Ab iratis, ſi perſpicuè pax & benevolentia petitur; non modo ea non invenitur, ſed augetur atque inflammatur odium.* Cic. de Inv. Lib. I.

(6) *Tu verò omnia cum amico delibera, ſed de ipſo prius. Poſt amicitiam credendum eſt, ante amicitiam judicandum.*

Ifid.

un même ſujet, il faut avoir ſoin de ne pas deshonorer l'empreſſement dû à ce qui a du merite, par une ardeur égale pour ce qui n'en a pas. Jaloux de bien placer ſon action, & de ſe conduire toûjours par lumiere & jamais par aveuglement, il faut ſe rendre attentif à demêler l'utile d'avec l'inutile, & les avantages ſolides d'avec ceux qui le paroiſſent ſeulement.

Il eſt rare de faire ce diſcernement & pour l'ordinaire l'on donne un empreſſement égal à tout ce qui a du rapport au ſujet pour lequel on ſe paſſionne. Ceux qui prennent ſoin de l'éducation de la jeuneſſe s'impatientent de voir leurs Eleves accomplis; Ils voudroient leur apprendre tout à la fois, & reformer tous leurs defauts en même tems; la paſſion qui les anime les mettant dans l'impuiſſance de rien diſſimuler, de rien ſupporter, toute faute leur paroit capitale, & toute negligence une perte de tems irréparable. Ils harcelent, ils rebuttent, & en recommandant quelquefois & même bien ſouvent l'*acceſſoire* & la bagatelle du même ton que l'*eſſentiel*, ils donnent occaſion à leurs éleves de regarder à leur tour l'eſſentiel, du même œil que la bagatelle, & de le negliger avec la même ſecurité.

Les Mathematiques ſont d'un grand uſage; qui pourroit le nier après tant de ſecours qu'on en tire? Mais n'aime-t-on point trop tout

Iſti vero præpoſterè officia permiſcent, qui contra præcepta Theophraſti, cum amaverint, judicant; & non amant, cum judicaverint. Diu cogita, an tibi in amicitiam aliquis recipiendus ſit: cum PLACUERIT *fieri,* TOTO ILLUM PECTORE ADMITTE. Sen. Ep. III.

tout ce qui porte ce nom? Ne s'y jette-t-on point dans des ſubtilités qui fatiguent même les genies du premier ordre? Vaut-il la peine de ſe tant travailler, pour convaincre un petit nombre de gens de ſa force & de ſa patience? Les efforts des grands genies ne ſeroient-ils point plus utilement appliqués à des ſujets de plus grande importance? Et ne feroient-ils pas même un meilleur uſage de leur eſprit & de leur tems, en mettant dans un meilleur ordre & en expoſant dans un plus grand jour ce qu'on a déja découvert, qu'en tirant, pour ainſi dire, du neant de nouvelles ſpeculations, que l'eſprit humain, las de leur inutilité & de leur difficulté, laiſſera avec le tems retomber dans leurs premieres tenebres.

Mais la Religion elle-même qui ſe rapporte toute entiere à l'éternité, la Religion qui eſt ſi auguſte, & dont le nom ſeul attire déja nos reſpects: la Théologie qui en renferme les ſecrets & les preuves, ne renferment-elles rien qui ne ſoit d'égale importance, rien que l'on puiſſe ignorer en toute ſureté & negliger ſans aucun riſque? Cependant on ne voit que trop de Savans dont le zele porte quelquefois d'étranges atteintes à la *Religion* par leur temerité obſtinée à défendre & à expliquer ce qu'ils n'entendent point. N'arrive-t-il jamais de fouler aux pieds la tolerance mutuelle, la douceur, la charité, vertus ſi néceſſaires, ſi dignes de l'homme & ſi eſſentielles au Chriſtianiſme pour des ſujets qu'on pourroit même placer au deſſous de l'acceſſoire, qui font rire les Infideles & qui affligent les perſonnes raiſonnables?

Si je fais une mention particuliere des Théo-

Théologiens, c'eſt parce qu'ils me paroiſſent dans une plus grande obligation d'être en bon exemple ; Du reſte où eſt la profeſſion exempte du même reproche, & dans quelle Science les Gens de Lettres ne s'échauffent-ils pas ſur des matieres qui ne meritent point de les desunir ? Au moins les conteſtations animées des Théologiens ont-elles un pretexte plauſible, ils diſent qu'il s'agit de la gloire de Dieu & du ſalut des hommes, mais quand des Phyſiciens & des Mathematiciens s'aigriſſent & s'emportent, leurs *diſputes* paroiſſent des puerilités & l'on ne peut s'empêcher d'en conclure que ce n'eſt pas l'amour ſeule, entre les *Paſſions*, qui ramene les hommes dans l'*enfance*, mais que l'ambition produit le même effet, qu'elle fait regarder, à ceux qui s'y livrent, des bagatelles comme quelque choſe de grand, de déciſif pour leur repos, & de digne de tous leurs ſoins.

On prévient des objections.

VI. J'ai conſtamment raiſonné ſur ce principe, qu'on eſtime & qu'on ſe fait un plaiſir d'eſtimer par là même qu'on aime. Mais ſi cela eſt vrai, d'où vient qu'on ſe fait quelquefois une honte de laiſſer appercevoir qu'on aime ? Et qu'il y a des choſes qu'on uſe & qu'on détruit, par cela même qu'on les aime ? Deux remarques ſuffiront pour lever ces difficultés. Il y a des choſes qu'on aime pour elles-mêmes, & celles qu'on aime de cette maniere on les eſtime toûjours : Il y en a qu'on n'aime que comme des moyens qui conduiſent à un certain but eſtimé & aimé pour lui même : C'eſt ainſi qu'on aime à uſer de quelques remedes desagreables & à prendre des précautions penibles & génantes, pour

pour conſerver ou pour rétablir une ſanté, dont la ſeule idée fait déja plaiſir : On fait cas de ces remedes & de ces précautions, puiſqu'elles ſont ſi utiles, & ſouvent même on en admire les vertus; mais on les eſtimeroit encore plus & en même tems auſſi on les aimeroit mieux, ſi on n'y trouvoit rien qui fit de la peine, car c'eſt uniquement ce qui fait plaiſir qu'on aime en eux.

Il y a des choſes qu'on prend ſoin de conſerver par là même qu'on les aime, on conſervera, par exemple, une belle maiſon, de beaux tableaux &c. Il y en a qui ne font plaiſir qu'à meſure qu'on les conſume, & ſur leſquelles on ne daigneroit pas arrêter ſon attention ſans cela; on aime de cette maniere une liqueur, un ragout &c. Il y en a enfin qui plaiſent par elles-mêmes, & que, par cette raiſon, on aime à conſerver; mais dont on aime encore mieux l'uſage, que la ſimple conſervation. On conſerve, par exemple, une garene & on en tue des lapins : On a ſoin de ſes chevaux & on les uſe : On aime les ſoldats qui ont de la valeur & on les expoſe.

Je remarque en ſecond lieu, que les Paſſions ne ſont pas toûjours d'accord entr'elles. On eſtime quelquefois un objet, & on eſt charmé d'y trouver des agrémens qui font plaiſir; mais en même tems on s'apperçoit que la paſſion qu'on a pour lui s'oppoſe à des vuës d'interêt ou d'ambition, & à cet égard on ne l'eſtime pas & on ne l'aime pas

(7) *Ille effuſus in voluptates, vertabundus ſemper atque ebrius, quia ſcit ſe cum voluptate vivere, credit & cum virtute: —— deinde vitiis ſuis ſapientiam inſcribit, & abſcondenda profitetur. —— Itaque quod unum habebant in malis bonum*

x

pas non plus. Quelquefois la Raiſon, ſeduite en partie, fournit à la Paſſion quelques prétextes par leſquels elle ſe juſtifie en ſecret ; mais il reſte encore dans cette Raiſon aſſez de lumiere, pour condamner, à divers égards, une paſſion qu'elle juſtifie, ou qu'elle excuſe à d'autres : On détourne les yeux d'une lumiere qui ne fait pas plaiſir à un cœur qui ne la veut pas ſuivre ; mais dans la penſée que les autres ne fermeront pas leurs yeux avec la même complaiſance, on leur cache autant qu'on peut une paſſion qu'on prévoit qu'ils condamneroient. Mais ſi la paſſion eſt une fois venuë à bout de s'emparer entierement de la Raiſon, de l'aveugler tout-à-fait & de la mettre dans tous ſes interêts, on regarde ceux qui penſent autrement comme des gens qui ſe trompent, on les mépriſe, on ſe fait non ſeulement un plaiſir, mais de plus un honneur, de les contredire, & on trouve ſa gloire là où l'on devroit voir ſa honte. Les plus vicieux plairoient moins dans leurs infamies s'ils ne s'en glorifioient ou entr'eux ou dans le ſecret de leur cœur, ils leur donnent des noms qui ne ſont dûs qu'à la vertu (7).

Aveuglement, effet de la haine.

VII. Ce qui produit des ſentimens desagreables, ce dont l'idée déplait, ce qui peut contribuer à notre miſere devient un objet de haine. Or par là même qu'il deplait & qu'il mortifie, on en détourne ſon attention, & par conſequent on n'eſt pas en état de le bien connoître, & ſi l'on s'applique un peu à

uum, perdunt, peccandi verecundiam. Laudant enim ea quibus erubeſcebant, & vitio gloriantur : ideóque ne reſurgere quidem adoleſcentia licet, cum honeſtus turpi deſidia titulus acceſſit. Sen. de Vit. Beat. Cap. 12.

à le conſiderer, c'eſt pour ſe dedommager du chagrin qu'il cauſe, en y découvrant dequoi le mepriſer, le desapprouver & le condamner; les yeux s'ouvrent ſur tous ſes defauts, on les ſent vivement, parce que l'attention s'y livre, & on les ferme ſur tout ce qu'on y pourroit remarquer de bon. Cette paſſion peut donc facilement nous écarter de la Verité, & elle eſt d'une grande efficace pour nous jetter dans l'Erreur & dans les excès; On rejette tout là où il n'y a que quelque choſe à rejetter.

Quelle extravagance! on ne veut pas connoître la Verité, parce qu'elle ſort d'une bouche qui a quelquefois avancé des erreurs. Un Auteur eſt tombé dans des mepriſes odieuſes: Donc il eſt odieux lui-même & condamnable en tout; il ne faut pas convenir, s'il ſe peut, qu'il ait rencontré en quoi que ce ſoit. Mais de qui pourra-t-on profiter, ſi l'on ne doit écouter que des gens infaillibles?

L'amour de nos interêts ſe mêle ſouvent & ſe confond avec celui de la Verité; Je veux qu'un ſentiment nous plaiſe parce qu'il eſt vrai; Peut-être nous plait-il encore plus parce qu'il eſt nôtre, c'eſt-à-dire parce que nous en ſommes les Auteurs ou que nous l'avons adopté. Le zele pour la Verité ſeroit ordinairement moins vif, s'il n'étoit ſoutenu de quelque interêt, & cet interêt nuit le plus ſouvent à la Verité, il jette dans l'impatience, il empêche de la voir quand des perſonnes qu'on n'aime pas la préſentent, & l'on a de la peine à ſe ſoumettre à la Verité quand il faut en même tems reconnoître

noître la ſuperiorité de celui qui l'enſeigne. Pour l'aimer comme on doit, il faut l'aimer uniquement, ou l'aimer à un tel point que tout le reſte paroiſſe digne d'être negligé en comparaiſon.

VIII. Il faut haïr les erreurs & les vices, car on s'en gardera avec plus de précaution & l'on s'en éloignera avec d'autant plus de ſoin, que l'on en aura conçu une plus grande averſion. (8) Pour cet effet il faut arrêter ſon attention ſur ce que l'un & l'autre ont en eux-mêmes de flêtriſſant & d'indigne de l'homme, il faut l'arrêter ſur leurs fatales ſuites, & ſur toute l'étendue des préjudices qu'on en peut recevoir. Alors on apprehendera ſouverainement de ſe méprendre & l'on ſera toûjours appliqué à ſeparer la Verité, qu'on aime, d'avec l'Erreur, que l'on hait; Par tout on rejettera celle-ci, par tout on profitera de celle-là, & les circonſtances ne ſeront jamais favorables à l'Erreur, ni contraires à la Verité, au point de les confondre & de les prendre l'une pour l'autre. Les mêmes précautions, qui nous garentiſſent de l'erreur, nous garentiſſent du vice, puiſque l'on ne péche que faute de connoître combien le mal eſt odieux.

Il faut haïr les defauts ſans haïr ceux qui les ont, & il faut s'appliquer à les en corriger.

Mais comme nous ne ſommes point les Maîtres & les Juges de ceux qui ſe trompent & qui péchent, ce n'eſt pas à nous à les haïr & à les punir de leurs fautes & de leurs mepriſes, par notre averſion & par toutes ſes ſuites. Il eſt plus convenable d'avoir pitié de leur aveuglement & de travailler à les en guerir,

(8) *Magna pars hominum eſt quæ non peccatis ſed peccantibus irascitur.* Sen. de Ira. Lib. II.

guerir, ſur tout eſt-il juſte d'avoir pitié de ceux qui ſe ſont laiſſé ſeduire par l'exemple ou par les ſophiſmes des autres, & qui peut-être ne ſont pas parvenus au même degré d'obſtination. Or rien n'eſt plus propre à ramener un homme de ſes égaremens, ſoit de ſpeculation, ſoit de pratique, que de le gagner par ſes propres principes, que de lui faire comprendre qu'il a lui-même établi de quoi s'éclairer, & qu'il n'eſt tombé dans des mépriſes, que pour s'être écarté de ſes propres maximes. Quand un homme ſe trompe, ou quand un homme péche, il eſt certain qu'il ne raiſonne pas & ne ſe conduit pas de la même maniere, ſur les mêmes principes, & dans la même route, que quand il penſe juſte & qu'il remplit ſon devoir. Puis donc qu'il a ſuivi quelquefois les Loix univerſelles de l'Evidence & de l'Ordre, qu'il les a connues & en a ſenti la beauté, la force, & la néceſſité; il faut lui en rappeler la memoire & lui remettre devant les yeux ce que lui-même a approuvé. Les plus viſionnaires raiſonnent très-bien quelquefois, les plus vicieux font de bonnes actions, & de tems en tems reſpectent la Vertu & ſe ſavent très-bon gré de la ſuivre. Il faut leur faire remarquer que ces endroits de leurs Ouvrages ou de leur conduite ſe font ſentir avec une glorieuſe diſtinction, & leur demander qu'ils s'y ſoutiennent & qu'ils les juſtifient par tout le reſte.

Je doute qu'il arrive à un homme de ſe tromper à tous égards; celui qui ſe trompe voit en partie ce qui eſt, mais il ſuppoſe ce qui n'eſt pas. Un grand moyen pour l'amener

ner à reconnoître ſon erreur dans ce qu'il ſuppoſe, c'eſt de tomber d'accord de ce qu'il voit. Pour corriger les hommes il faut donc épier & tout ce qu'ils ont dit de vrai & tout ce qu'ils ont fait de bien, afin d'en profiter. Pour les faire revenir de leurs ſentimens & les amener aux nôtres, il faut s'unir à eux par quelque endroit. C'eſt ce que l'on fera aiſément ſi on les aime, mais c'eſt de quoi on ne s'aviſera guére, & à quoi on ne ſe reſoudra que difficilement & que l'on n'executera encore que très-mal, ſi on les hait.

En s'étudiant ainſi à découvrir des Veritès parmi les erreurs de ceux qui ſe trompent, & des traits de Vertu parmi les fautes de ceux qui s'égarent, on ſentira peu à peu diminuer l'éloignement dont on étoit prévenu, ſouvent même il ſe changera en eſtime, & peut-on conſerver quelque humanité ſans être ravi des raiſons qui ſe préſentent de trouver aimables ceux qui auroient pu nous paroître odieux?

Il faut avoir un grand fonds d'eſtime pour ſoi-même, & ſe croire au deſſus de l'erreur & du vice, beaucoup plus qu'on ne l'eſt, pour concevoir contre ceux qui ne penſent pas & qui ne vivent pas bien, une averſion dont on ſeroit bien fâché d'être l'objet, & que peut-être on ne merite pas moins. Qui oſeroit ſe dire à ſoi-même, je ne me trompe en rien & l'on ne ſauroit condamner en moi quoi que ce ſoit? Notre haine pour ceux qui errent eſt donc un effet d'injuſtice &

d'aveuglement. (9) La haine pour les défauts d'autrui, & l'indulgence pour les siens vont souvent d'un pas égal ; nous ne supportons dans les autres que quelques-uns de nos vices. Avoir du support pour soi & de la severité pour les autres est une varieté qui part du même principe. Cela est si vrai que les plus *Intolerans* ne sont pas ordinairement les plus habiles, & que les plus zelés ne sont pas souvent les plus gens de bien. Ils se pardonnent ce qu'ils ne peuvent pardonner aux autres ; l'indulgence est pour eux, la severité pour autrui.

Nous naissons tous dans de trop grandes ténèbres, nous sommes tous élevés dans trop de préjugés, nous renfermons trop de foiblesses pour meriter d'être maltraités par les hommes, quand il nous arrive de nous meprendre. S'emportera-t-on contre un homme qui bronche dans les ténèbres, contre un sourd qui n'a pas bien entendu, contre un enfant, contre un malade ? Errer est une

(9) *Peccantes verò quid habet cur oderit, cum error illos in hujusmodi delicta compellat ? non est autem prudentis, errantes odisse, alioquin ipse sibi odio erit. Cogitet quàm multa contra bonum morem faciat, quàm multa ex his quæ egit, veniam desiderent : jam irascetur etiam sibi. Neque enim æquus Judex aliam de sua, aliam de alienâ causâ, sententiam fert. Nemo, inquam, inventus est qui se passit absolvere : & innocentem quisque se dicit, respiciens testem, non conscientiam. Quantò humanius, mitem & peccatum animum præstare peccantibus, & illos non persequi, sed revocare ? Errantem per agras ignorantiæ viâ, melius est ad rectum iter admovere, quam expellere. Corrigendus est itaque qui peccat, & admonitione, & vi, & molliter, & aspere : meliorque tam sibi quàm aliis faciendus, non sine castigatione, sed sine irâ : quis enim cui medetur, irascitur ?* Sen. de Ira. L. I. cap. 14.

(10) *Illud potiùs cogitabis, non esse irascendum erroribus ; quid enim si quis irascatur in tenebris parùm vestigia certa ponen-*

une maladie, & une ſuite de l'enfance. (10)

Quand je mets une grande difference entre l'averſion qu'on doit avoir pour l'erreur & le vice, & la haine qu'on peut concevoir pour ceux qui ſe trompent & qui vivent mal, je diſtingue deux choſes que l'on ſepare effectivement tous les jours; car non ſeulement les Peres, mais en géneral tous les honêtes gens, à qui l'éducation de la jeuneſſe eſt confiée, ne ſe ſoutiennent-ils pas dans leurs ſoins penibles & aſſidus, par l'affection qu'ils ont pour leurs éleves, autant que par l'éloignement qu'ils ſe ſentent pour les erreurs dont ils s'appliquent à les garentir, & pour les defauts dont ils travaillent à les corriger.

Un des premiers mouvemens qui s'éleve dans le cœur de la plûpart des hommes, à la vuë d'un homme qui penſe autrement qu'eux, c'eſt un mouvement de haine; la cauſe n'en eſt pas obſcure, cette penſée les amene naturellement à deux reflexions, toutes

ponentibus? quid ſi quis ſurdis, imperia non emendientibus? quid ſi pueris, quod neglecto diſpectu efficierum, ad luſus & inepeas aequalium jocos ſpectent? quid ſi illis iraſci velis, qui ægrotant, ſeneſcunt, fatigantur? Inter cætera mortalitatis incommoda, & hæc eſt caligo mentium: nec tantum neceſſitas errandi, ſed errorum amor. Ne ſingulis iraſcaris, univerſis ignoſcendum; Generi humano venia tribuenda eſt. Si iraſcetis juvenibus, ſenibusque, quod peccant: iraſcere infantibus, quòd peccaturi ſunt. Nunc quid iraſcimur pueris: quorum ætas nondum novit verum diſcrimina? major eſt excuſatio & juſtior, hominem eſſe quàm puerum. Hâc conditione nati ſumus, animalia obnoxia non paucioribus animi, quàm corporis morbis: non quidem obtuſa, nec tarda, ſed acumine noſtro malè utentia, alter alteri vitiorum exempla. Quisque ſequitur priores, malè iter ingreſſos; quidni habeant excuſationem, cum publicâ viâ erraverint, L. II. cap. 2.

tes deux très-desagreables. Peut-être a-t-il raiſon de penſer autrement que moi, ce ſoupçon fait d'abord ſouffrir l'amour propre, on ſe fait une peine de voir un autre plus habile ou plus heureux qu'on ne l'eſt. Pour ſe tirer de cette inquietude il n'y a point d'autre voie que celle d'un examen très-appliqué, voilà une ſeconde mortification, pour un homme qui ne ſe plait pas dans le travail, & qui craint même de ſe convaincre, par ſon travail, de la ſuperiorité d'un autre ſur lui. *L'éducation* qu'on donne ordinairement aux enfans pourroit ſeule faire le même effet que ces deux principes; Que ne peut-elle donc point, quand elle en eſt ſoutenue? On inſpire aux enfans de l'horreur pour tous ceux qui ne vivent pas dans la même Communion qu'eux, & qui ne joignent pas à l'Ecriture la même Confeſſion de Foi pour regle de leur croyance & de leurs mœurs, ou plûtôt de leurs attachemens & de leurs averſions. Sur des matieres moins importantes que celles de la Religion, comme ſont les matieres de Phyſique & de Litterature, la plûpart des Docteurs ne parlent jamais de ceux dont ils ne goutent pas les ſentimens que dans des termes de mepris; & les Diſciples qui entrent le plus vivement dans la paſſion des Maîtres ſont les Diſciples favoris. Dans les Colleges les enfans paſſent continuellement du plaiſir d'avancer, en reprenant à propos leurs camarades, à la mortification de reculer lors qu'ils

(11) „ J'accuſe mon impatience, & tiens, premierement, qu'elle eſt également vicieuſe en celui qui „ a droit, comme en celui qui a tort: Car c'eſt tous-„ jours

qu'ils en ſont corrigés à leur tour. L'apprehenſion qu'un autre ne faſſe autrement qu'eux, & ne faſſe mieux, les force tous à un travail pour lequel ils n'ont naturellement que de la repugnance : s'ils ſavoient s'accorder à faire tous l'un comme l'autre, ils vivroient chacun en repos : Quand on a du penchant à devenir raiſonnable, on ſe guerit ſoi-même de ces foibleſſes, par les reflexions qu'on fait ſur le ridicule de leurs principes. Au ridicule des principes joignons les inconveniens des ſuites.

Si on ne peut ſoutenir l'idée d'un ſentiment oppoſé à ceux où l'on eſt, ſans des mouvemens de haine & d'impatience, jamais on n'entrera bien avant dans l'eſprit de ceux qui penſent autrement qu'on ne fait ſoi-même, car on ne fait jamais exactement ce qu'on ne fait qu'avec repugnance. On ſe renfermera donc dans ſoi-même, dans ſes idées, & par là on bornera de jour en jour davantage ſon genie, en ne lui donnant ni ſouplеſſe ni *étendue*.

Outre cela juſqu'à ce qu'on ſe ſoit defait de ces préventions, on ne ſauroit gouter aucune tranquillité. Il faut ou s'enfoncer dans la retraite, ſans s'informer ſeulement de ce qui ſe paſſe, au delà des murs qu'on ſe ſera donné pour priſon, ou ſe reſoudre à vivre malheureux, ou enfin ſe former à voir, à tout moment, ſans aucune peine, des gens qui ſur une infinité de ſujets, ont des ſentimens differens des nôtres. (11)

Quand

„ joura une aigreur tyrannique, de ne pouvoir ſouffrir „ une forme diverſe à la ſienne : Et puis qu'il n'eſt à „ la verité point de plus grande fadeſe, & plus conſtan-

Quand on aime bien la Vertu, cela n'eſt point difficile ; quand je me plais avec un homme qui, ſur toute ſorte de ſujets, penſe abſolument comme moi, quel compte me doit-il tenir de mon attachement & de mon amitié ? Eſt-ce l'effet de mon choix, & ne m'y trouve-je pas déterminé par un mechaniſme dont je ne ſuis pas le maître ? Mais lorſque deux hommes s'eſtiment & s'aiment, quoique, ſur un grand nombre de ſujets, & de ſujets même importans, ils ne penſent point l'un comme l'autre, ces differences même relevent le merite de leur union, ils doivent s'en feliciter, il faut qu'ils ſe connoiſſent reciproquement des excellentes qualités de cœur qui préviennent l'effet naturel des autres oppoſitions, & cette ſeule penſée, qu'ils ſont l'un & l'autre au deſſus d'une foibleſſe commune à preſque tout le Genre humain, eſt elle-même digne de les lier, & les lie effectivement toûjours plus. Mais la plupart ne ſavent voir d'autre merite, dans les hommes, que celui de penſer d'une certaine maniere ſur de certains points de ſpeculation, parce qu'eux-mêmes ne s'en reconnoiſſent point d'autre. C'eſt un excellent homme, un homme de bien, un enfant de Dieu, un veritable élu, car il goute ma methode; il explique un phenomene par les mêmes principes & en tire les mêmes conſequences, il ſe plait dans les mêmes ceremonies & les mêmes habits, il donne à de certains mots obſcurs

„ te, que de s'eſmouvoir & picquer des fadeſes du „ monde, ni plus heteroclite. *Mont. Liv. III. Chap. „ VII.*

„ La ſotiſe eſt une mauvaiſe qualité, mais de ne „ la

obſcurs le même ſens, il ſuit la même methode que moi dans ſes Sermons, ou dans ſes calculs. C'eſt par des pauvretés de cette nature que les hommes s'uniſſent, & c'eſt par des pauvretés de cette nature que les hommes ſe haïſſent & ſe perſecutent. Mais ne connoiſſez-vous pas une infinité de gens qui, vivant dans les mêmes ſentimens de ſpeculation que vous, ſont avares, fiers, trompeurs, faineans, envieux &c. & n'en avez-vous jamais vu, au contraire, qui, prévenus d'opinions tout oppoſées aux vôtres, ne laiſſent pas d'être polis, officieux, ſinceres, genereux, amis de l'équité, pleins de reſpect pour la Divinité & de tendreſſe pour les hommes? Contentons-nous donc de propoſer avec modeſtie nos raiſons, à ceux qui nous paroiſſent dans l'erreur; c'eſt beaucoup d'obtenir qu'ils trouvent bon le ſoin qu'on ſe donne de les détromper; on n'y parvient point en prenant ſur eux un air de capacité, & on s'en éloigne encore plus par des marques de haine & d'impatience.

Les paſſions, biſarres en elles-mêmes, le ſont déja dans leur naiſſance; quelquefois l'averſion que l'on a pour de certains ſentimens fait haïr ceux qui les ſoutiennent; mais quelquefois auſſi la haine, dont on eſt prévenu contre un homme, fait prendre un travers contre les ſentimens dont il eſt l'Auteur. Tel ne ſe ſeroit jamais aviſé de s'échauffer contre quelques conjectures Phyſiques,

„ la pouvoir ſupporter, & s'en deſpiter & ronger, „ comme il m'advient, c'eſt une autre ſorte de mala„die, qui ne doit guere à la ſottiſe en importunité. *Ibid. Chap. VIII.*

ſi elles n'avoient pas été l'ouvrage d'un Collegue, dont le credit l'inquietoit & avec qui il avoit eu des demêlés.

On ne ſauroit diſconvenir qu'on ne ſoit obligé d'*aimer la Verité* & de la *chercher* de bon cœur & *de bonne foi*; Mais en la cherchant ainſi, ne peut-il pas arriver quelquefois de *ne la trouver pas*? & ce malheur, effet de la foibleſſe humaine, je demande ſi c'eſt un *malheur* inexcuſable devant le Thrône de la Miſericorde infinie du Créateur qui connoit toute l'étendue de nos foibleſſes?

Suites de l'amour & de la haine.

IX. On deſire le bien avant qu'on le poſſede, & on eſt dans la joie quand on l'a obtenu. On craint le mal avant qu'il arrive & il fait naître la triſteſſe dès qu'il ſe fait ſentir. Le deſir & la crainte regardent l'avenir, la joie & la triſteſſe roulent ſur le préſent. Comme ces paſſions ſont fondées ſur l'amour & ſur la haine, & qu'elles en naiſſent, leurs effets, par rapport à la connoiſſance de la Verité, ſont à peu près les mêmes que ceux de leurs ſources?

Illuſions du deſir.

X. Comme l'on s'attache aux idées qui font plaiſir & qu'on s'éloigne de celles qui font de la peine, la douceur qu'on trouve à penſer que ce qu'on deſire arrivera, fait qu'on ſe borne à penſer aux choſes qui en peuvent faciliter le ſuccès, ſans ſe mettre en peine de tout ce qui eſt capable de le traverſer. Un homme qui ſe laiſſe ſeduire par ce plaiſir, ne voit jamais les choſes qu'à demi; les plus difficiles lui paroiſſent aiſées parce qu'il n'a pas aſſez exactement connu tout ce qui eſt néceſſaire pour les executer; Souvent même il tente l'impoſſible, & quand ſes projets échouent

échouent par des obſtacles & par des conjonctures, auxquelles il ne s'attendoit pas, mais qu'il auroit pu prevoir & prévenir, il ſe flatte & ſe conſole dans la penſée qu'elles étoient au deſſus de toute prévoyance, meſurant les lumieres des autres par les ſiennes.

C'eſt le caractere des *Chimeriques*; dès qu'ils ont une fois donné dans les grandes idées, tout ce qui eſt ſimple, tout ce qui eſt commun, tout ce qui eſt dans le goût ordinaire leur devient inſipide, ils n'en ſont point touchés, ils ne daignent pas ſeulement penſer à ce qui eſt faiſable. Il n'y a que l'extraordinaire qui leur paroiſſe digne de leur attachement, ils aiment à ſe le promettre, & par là même ils ſe flattent de l'obtenir, & quand leur eſperance s'eſt évanouïe, quel moyen, dans le goût dont ils ſont, de ſe dedommager de la perte d'une eſperance très-brillante, dans la pourſuite de ce qui eſt facile & commun? Ils recommencent donc un nouveau projet de la nature du premier, & toûjours éblouïs de quelque but qui les charme, ils s'épargnent tant qu'ils peuvent l'embarras mortifiant d'en peſer les difficultés; leur vuë offuſque & éteint une joie qu'ils veulent ſentir, & à laquelle il leur plait de s'abandonner.

Le deſir a auſſi ſes utilités; à force de deſirer une choſe on ſe promet de l'acquerir aiſément. Par là on s'anime au travail; on s'y ſoutient par l'eſperance du ſuccès, & on ne doute point de ce ſuccès parce qu'on ſe regarde comme déja en poſſeſſion de ce qu'on deſire fortement.

Précautions. XI. On tombera donc toûjours de mepriſe en mepriſe ſi, avant que de ſe livrer à ſes deſirs, on ne prend ſoin d'examiner non ſeulement ſi ce qu'on ſouhaite merite l'empreſſement avec lequel on le deſire, mais de plus, & ſur tout ſi c'eſt une choſe faiſable. Il faut donc s'aſſurer au juſte de toute la probabilité du ſuccès par une exacte comparaiſon des moyens qui peuvent l'avancer, avec les obſtacles qui peuvent le faire échouer.

On veut être heureux; pour le devenir on ſent qu'il eſt néceſſaire de ſe mettre en poſſeſſion de quelques biens: ces Principes regnent généralement dans tous les cœurs. Mais la plûpart ſe laiſſent gagner par les premiers objets qui ſe préſentent, ils trouvent, dans les idées de ces objets, quelque choſe qui plait, & ils éprouvent dans leurs impreſſions quelque choſe de doux; ainſi leur affection s'y attache; d'abord ils les aiment; incontinent après ils les deſirent, enſuite ils s'informent des moyens de les acquerir; Mais la paſſion qui les anime ne leur permet pas de s'arrêter à les examiner, & ne leur laiſſe pas le tems de deliberer ſur le choix qu'il en faut faire. Quand la paſſion regle ainſi nos vuës, on réüſſit quelquefois, mais le plus ſouvent on échouë & la vie ſe paſſe, partie en vains deſirs, partie en mortifications.

Mais ſi l'on veut prendre la lumiere de la Raiſon pour guide, & ne faire point de faux pas,

(12) *Bona conditione conditi ſumus, ſi eam non deſeruimus. Id egit rerum natura, ut ad bene vivendum non magno apparatu opus eſſet: unuſquiſque facere ſe beatum poteſt. Levé momentum in adventitiis rebus eſt, & quod in nentrum par-*

pas, elle avertira d'abord qu'on ne ſauroit tout acquerir, & que par conſéquent il faut ſe borner, commencer par quelques objets, & n'en deſirer point d'autres qu'on ne les ait acquis. Mais par quels commencer, ſera-ce par les plus brillans? Si des particuliers portoient leurs vûes & leurs deſirs ſur des Sceptres & ſur des Couronnes, ils ſeroient reconnus de tout le monde pour des fous; on approche donc de la *folie*, à meſure que ce que l'on ſouhaite approche d'être impoſſible, & par conſéquent on eſt *Sage* à proportion que ce à quoi l'on ſe détermine eſt faiſable.

Ne ſe rendre qu'à l'Evidence, la prendre pour unique regle, s'appliquer à la découvrir, aller de connoiſſance en connoiſſance, affermir de jour en jour davantage l'ordre dans ſes penſées & dans ſes mouvemens, voilà, ce me ſemble, de tous les biens, non ſeulement les plus dignes de notre application, mais outre cela les plus en notre puiſſance. Etre né avec des principes qui nous rendent capables de pouſſer nos connoiſſances à l'Infini; être capable de connoître Dieu lui-même, voilà des ſources intariſſables de ſatisfaction (12). Attentifs à ce but, occupés de ces ſoins, ſi nous trouvons à propos d'ajouter à ce ſolide l'acceſſoire, c'eſt-à-dire, de joindre à ces avantages interieurs quelques biens exterieurs, notre Eſprit tranquille & déja ſatisfait dans la poſſeſſion des pre-

partem magnas vires habeat; nec ſecunda ſapientem evehunt, nec adverſa demittunt. Laboravit enim ſemper, ut in ſe plurimum ponoret, intra ſe omne gaudium poneret. Sen. Conſ. ad Helv. cap. 5.

premiers, ne se laissera pas éblouïr par les autres, & son principal desir étant de ne pas faire des fautes, il commencera par l'examen de la facilité, ensuite par celui du merite, & sur l'exacte comparaison du prix de la chose avec la peine qu'elle coute, il se déterminera à la vouloir ou à la negliger.

Voulez-vous passer vos jours tranquillement? Reglez vos desirs, en les bornant sur chaque sujet à ce qui est en votre puissance. Vous avez fait une entreprise dont le succès vous paroit vraisemblable, la Raison l'approuve, & vous ordonne de passer à l'execution; après quelques soins & quelques travaux, des évenemens auxquels vous ne vous attendiez pas font échouer vos desseins; si vous aviez pu les prévoir, profitez de cette leçon d'experience pour devenir plus circonspects & felicitez-vous d'une occasion qui servira à vous rendre plus sages. Si vous n'aviez pas pu prévoir ces obstacles, la Raison ne vous ordonnoit ni de les prévoir ni de les surmonter, vous avez fait l'essai qu'elle vous ordonnoit de faire; si votre principal but est celui de lui obéir & d'agir raisonnablement, vous avez atteint votre but, vous de-

(13) *Huic enim propositum est in vitâ agendâ, non utique quod tentat efficere, sed omnia rectè facere. —— Non enim prohibentur opera ejus omnia, sed tantum ad alios pertinentia, ipse semper in actu est, non in effectu.* Sen. Ep. LXXXV.

(14) *Apud Hecatonem nostrum inveni, cupiditatum finem, etiam ad timoris remedia proficere.* DESINES, *inquit*, TIMERE, SI SPERARE DESIERIS. *Dices, quomodo ista tam diversa pariter sunt? Ita est, mi Lucili: cum videantur dissidere, conjuncta sunt. Quemadmodum eadem catena & custodiam & militem copulat: sic ista quæ tam dissimilia sunt, pariter inedunt. Spem metus sequitur. Nec miror ista sic ire, utrumque*

devez être contens. Dans toutes nos entrepriſes, ce n'eſt pas le ſuccès qui nous doit le plus tenir à cœur, c'eſt de ne rien négliger de tout ce qui eſt en notre puiſſance pour réüſſir. Agir raiſonnablement, & nous donner les mouvemens qu'il faut, doit être notre premier deſir & faire notre plus douce ſatisfaction. Le reſte eſt un acceſſoire; chaque projet doit être accompagné de cette exception, *ſi nihil incideriat quod impediat*, & de cette clauſe, *ſi Dieu le permet*. Un homme qui penſe ainſi n'eſt point trompé dans ſes projets, parce qu'il ne s'étoit jamais rien promis que conditionnellement (13). Sen. Jaq. ch. IV. 15.

Ces regles ſont d'une abſolue néceſſité: Si nous ne ſavons pas moderer nos deſirs, il nous manquera toûjours beaucoup plus de choſes que nous n'en poſſederons. *Tantum cuique deeſt, quantum cupit.* Tant de beſoins ne nous laiſſeront pas tranquilles, & ſans la tranquillité quels ſeront les progrès de nos connoiſſances?

XII. Un homme qui ne ſait pas regler ſes deſirs ſe voit bien-tôt en proye ou aux degoûts & aux repentirs, ou aux craintes & aux allarmes, (14) malheureux s'il n'obtient pas ce Effets de la crainte.

que pendentis animi eſt, utrumque futuri expectatione ſolliciti. Maxima autem utriuſque cauſſa eſt, quòd non ad præſentia aptamur, ſed cogitationes in longinqua præmittimus. Itaque providentia, maximum bonum conditionis humanæ, in malum verſa eſt. Fera pericula quæ vident, fugiunt; cum effugere, ſecura ſunt: nòs & venturo torquemur, & præterito. Multa bona noſtra nobis nocent; timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat. Nemo tantum præſentibus miſer eſt. Id. Ep. V.

Nam qui multa agit, ſæpè fortunæ poteſtatem ſui facit: quam tutiſſimum eſt raro experiri, cæterùm ſemper de illâ cogitare

ce qu'il desire & souvent plus malheureux s'il l'obtient. A tout moment des obstacles imprevûs lui font apprehender de s'être donné des peines inutiles, & ébranlent ses esperances. Tout ce qui surprend fait des impressions puissantes, qui, dans un cœur où les passions regnent, ne manquent pas de repandre le trouble & la confusion. Quand on est saisi de crainte, l'attention est trop occupée de ce sentiment très-vif, & de cette émotion très-vehemente, pour être en état de découvrir les justes moyens de se mettre en sureté. Dans cette agitation, l'Esprit ne forme aucune idée, ou il n'en forme que peu, & encore sont-elles très-foibles & très-imparfaites. Faute d'un plus grand choix, on s'arrête à faire ce qui se présente, on se borne à des précautions inutiles, & souvent l'on se détermine à des moyens plus propres à nuire qu'à aider. La peur est toûjours un mauvais Conseiller, *Nunquàm fidele consilium daturus timor.* On persuade aisément tout ce que l'on veut à celui qui tremble. Lors qu'après avoir representé à un vicieux toute l'horreur de ses desordres, ou exaggeré à un honête homme même, mais timide, par un effet de son temperament ou de son éducation, les fautes & les negligences où il a pu tomber, on les bouleverse encore par de

gitave, & sibi nihil de fide ejus promittere. Navigabo, nisi si quid incideris: & Prator fiam, nisi si quid obstiterit: & negotiatio mihi respondebit, nisi si quid intervenerit. Hoc est, quare sapienti nihil contrà opinionem dicamus accidere; non illum casibus hominum excepimus, sed erroribus: nec illi omnia ut voluit cedunt, sed ut cogitavit; in primis autem cogitavit, aliquid posse propositis suis resistere. Necesse est autem levius ad animum pervenire desitum cupiditatis dolorem, cui

suc-

de vehementes & de réiterées deſcriptions de l'Enfer, par l'idée accablante de l'Eternité ſans bornes; quand on fait paſſer leur imagination de millions de ſiecles en millions de ſiecles de langueurs, de tourmens & de rage, ſans que par aucun entaſſement on approche jamais tant ſoit peu de ſa fin, le cœur accablé, englouti dans ces idées, ſans liberté, ſans force, incapable de raiſonner, reçoit toutes les impreſſions que l'on veut lui donner; c'eſt par là qu'on remplit les hommes de ſuperſtitions, c'eſt par là que les penitents ſe portent à tant de vaines extravagances, c'eſt par cette porte que le Fanatiſme s'établit: un homme dont toutes les idées ont été brouillées par d'affreuſes allarmes, donne d'abord dans la viſion. C'eſt ſur ce fondement qu'un Eccleſiaſtique adroit, d'un eſprit ſouple, & d'un exterieur grave, joignant aux frayeurs naturelles de la mort celles de ſes ſuites, vend ſes conſolations à un mourant, à tel prix qu'il lui plait, & s'il lui fait eſperer, il impoſe à ſes eſperances les conditions qu'il veut.

XIII. Quand on eſt ſaiſi de frayeur eſt-on en état d'examiner, eſt-on en état de chercher? On s'arme de tout ce que l'on trouve, on ſe ſaiſit de tout ce qui s'offre. Il ſeroit inutile de chercher des préceptes ſur leſquels Remedes.

ſucceſſum non unquam promiſeris. Id. de Tranquill. Animi cap. 13. *Facilis etiam nos facere debemus, ne nimis deſtinatis rebus indulgeamus; tranſeamus in eas, in quas nos caſus deduxerit: nec mutationes aut conſilii aut ſtatus pertimeſcamus: dummodò nos levitas, inimiciſſimum quasi vitium, non excipiat. Nam & pertinacia neceſſe eſt anxia & miſera ſit, qui fortuna ſæpè aliquid extorquet: & levitas multò gravior, nuſquàm ſe continens,* Ibid. cap. 14.

quels on eut à ſe regler dans la crainte ; dès que l'on en eſt ſaiſi, on n'eſt plus maître de ſon ſort : heureux qui a pour lors un ami fidele & éclairé à ſes côtés ! Mais il eſt en notre puiſſance de prévenir les frayeurs, il n'y a qu'à ne ſe laiſſer pas aller à l'avanture & ſans reflexion ſur ce qui peut arriver, il faut ſe faire un plan de vie exact, prévoir les maux auxquels on peut être expoſé, prendre ſes reſolutions par avance ſur ce que l'on aura à faire en chaque cas, ſe le repeter, ſe le reïterer, & quand un de ces cas eſt arrivé, il faut ſuivre, ſans balancer, la reſolution qu'on a priſe avant qu'il arrivât.

Pour ne ſe trouver jamais ſans reſſource dans les maux où l'on peut être expoſé, c'eſt une ſage prévoyance de prendre ſes meſures de loin, de dreſſer ſes plans & de déterminer par avance ce qu'on fera dans le malheur (15). Mais ce ſeroit une précaution peu ſenſée de s'at-

(15) *Aufert vim præſentibus malis qui futura proſpexit.* Sen.

(16) „ Pluſieurs choſes nous ſemblent plus grandes „ par imagination, que par effect. J'ay paſſé une bon„ ne partie de mon aage en une parfaite & entiere „ ſanté : je dis non ſeulement entiere, mais encore „ allegre & bouillante. Cet eſtat plein de verdeur & „ de feſte, me faiſoit trouver ſi horrible la conſidera„ tion des maladies, que quand je ſuis venu à les ex„ perimenter ; j'ay trouvé leurs pointures molles & „ laſches au prix de ma crainte. *Mont. L. II. Chap. VI.*

Plura ſunt quæ nos terrent quàm quæ premunt, & ſæpius opinione quàm re laboramus. Sen. Ep. XIII.

„ A quoi nous ſert ceſte curioſité, de preoccuper „ tous les inconveniens de l'humaine Nature, & nous „ preparer avec tant de peine à l'encontre de ceux „ même, qui n'ont à l'avanture point à nous tou„ cher ? *Parem paſſis triſtitiam facit, pati paſſe.* Ou com-

Sen. Ep. LXXIV.

„ me

s'attendre ſans ceſſe à des revers, de peur que la ſurpriſe n'en augmente le poids. Un tel remede eſt pire que le mal. C'eſt ſe plonger dans des maux certains pour en adoucir d'incertains, & ſe rendre très-miſerable dans la crainte de le devenir. Notre felicité dépend de notre maniere de penſer, & peut-on être heureux quand on ne roule dans ſon Eſprit que de triſtes idées? De mille maux que nous pouvons craindre, à peine en éprouvons-nous un, & ſouvent encore, il eſt des maux comme des biens, ils ſe trouvent au deſſous de ce qu'on les croyoit, & le mal guerit quelquefois de la peur. (16)

De frequentes reflexions, ſur la fermeté des autres, nous donneront du courage en nous faiſant avoir honte de notre foibleſſe: Nous craignons comme des maux terribles ce que d'autres ſupportent tranquillement & regardent même avec indifference (17).

La

» me les plus fievreux, car certes c'eſt fievre, aller dès » à cette heure vous faire donner le fouët, parce » qu'il peut advenir, que fortune vous le fera ſouffrir » un jour: & prendre voſtre robe fourrée dès la St. » Jean, pour ce que vous en aurez beſoing à Noël? » Jettez-vous en l'experience de tous les maux qui » vous peuvent arriver, nommément des plus extremes: eſprouvez-vous là, diſent-ils, aſſeurez-vous là. » Au rebours, le plus facile & le plus naturel, ſeroit » en deſcharger meſme ſa penſée. *Liv. III. Ch. XII.*

(17) Je vois juſques à quels limites va la neceſſité » naturelle: & conſiderant le pauvre mendiant à ma » porte, ſouvent plus enjoué & plus ſain que moi, je » me plante en ſa place: j'eſſaye de chauſſer mon ame » à ſon biais. Et courant ainſi par les autres exemples, quoi que je penſe la mort, la pauvreté, le » meſpris & la maladie à mes talons, je me reſous aiſément de n'entrer en effroi, de ce qu'un moindre » que moi prend avec telle patience. Et ne veux

» croire

La crainte n'eſt jamais utile (18), c'eſt un foible qui n'eſt même que fort rarement pardonnable, c'eſt pour l'ordinaire une preuve qu'on n'a point ſu faire de plan, ou qu'on ne ſait pas le ſuivre. (19) Plus l'on aura pris de meſures contre la tempête pendant le calme, plus exactement on aura déterminé tout ce qu'on devra faire quand elle arrivera, plus on ſera au deſſus de la peur en la voyant venir. C'eſt donc pendant le calme qu'il faut apprendre à mepriſer la tempête (20), & ſe bien convaincre qu'aucun évenement ne doit faire peur à un homme de bien, parce qu'il ne peut être accablé d'aucune perte dont ſa Vertu & ſes ſuites ne le dedommagent abondamment. Ceux qui ſans ce ſecours ſe mettent au deſſus des allarmes n'ont qu'une intrepidité brutale, qui a ſon fondement dans leur ſtupidité, ou dans la fureur des paſſions qui les aveuglent comme une eſpece d'yvreſſe.

L'ardeur avec laquelle un homme ſe précipite contre ſon ennemi lui empêche de voir les dangers auxquels il s'expoſe, & s'il ne les craint pas, c'eſt que, dans ce moment, il n'en a point d'idée. Combien de Soldats paroiſſent mépriſer le fer & le feu uniquement parce qu'ils ne les ſentent pas? Cette fermeté qu'on admiroit en eux les abandonne

„ croire que la baſſeſſe de l'entendement puiſſe plus „ que la vigueur, ou que les effects du diſcours, ne „ puiſſent arriver aux effects de l'accouſtumance. Et „ connoiſſant combien ces commodités acceſſoires „ tiennent à peu, je ne laiſſe pas en pleine jouïſſan„ ce, de ſuplier Dieu pour ma ſouveraine requeſte, „ qu'il me rende content de moi-meſme, & des biens „ qui naiſſent de moi. *Mont. L. I. Chap. XXXVIII.*

(18) *Def-*

ne à la moindre bleſſure, & fait place à la conſternation. Un étourdi qui diſſipe ſon bien avec autant d'empreſſement que les plus avares en ont à amaſſer, regarde-t-il la pauvreté avec indifférence? Son deſeſpoir le fera bien connoître dès qu'il ſera tombé dans cette pauvreté, à laquelle il ne court & qu'il ne paroit mepriſer que parce qu'il ne la voit pas.

Ce n'eſt pas ſeulement aux gens de guerre que le courage eſt néceſſaire. Il eſt des occaſions où la profeſſion d'un homme de Lettres en demande plus que celle d'un Soldat. Tel dans un jour de bataille, ſait ſe mettre fort au deſſus de la crainte de la mort, qui n'auroit pas aſſez d'aſſurance pour s'oppoſer à des erreurs univerſellement reçues, ou ſimplement défendues par des perſonnes d'un grand rang & d'un grand credit; ſouvent la crainte de l'ignominie chaſſe la peur de la mort; mais quand on avance des veritez nouvelles, on s'expoſe aux railleries, au mepris, aux inſultes de ceux dont on s'eſt accoûtumé dès ſon enfance à cherir l'approbation, & avec qui on ſe propoſoit de paſſer doucement ſes jours. Il n'y a qu'un attachement très-grand & très-pur à ſon devoir qui puiſſe faire reſoudre à travailler pour deſabuſer & pour éclairer des gens qui en ſavent ſi mau-

(18) *Deſpectum militaris timor periculi excutit.* Sen. Ep. CIX.

Cauto dolet non timere.

(19) *Quidquid deinceps dierum veturumque eſt, ex alto proſpicit, & cum multo riſu ſerium temporum cogitat.* Ep. CI.

(20) *In ipſa ſecuritate animus ad difficilia ſe præparet; & contra injurias Fortunæ, inter beneficia firmetur.* Sen. Ep. XVIII.

mauvais gré. La penſée que la poſterité jugera plus ſainement, & l'idée d'une juſtice, dont on ne ſera pas temoin, ne ſauroit tenir, ſi elle eſt ſeule, contre une longue ſuite de mortifications préſentes.

Il y a des gens à qui la ſeule penſée qu'ils pourroient tomber de leur élevation, ou perdre quelque partie de leurs plaiſirs, fait perdre cette tranquillité ſi néceſſaire, non ſeulement pour penſer juſte, mais pour joüir de ce dont on eſt en poſſeſſion. Ils ſe trouveroient au deſſus de ces allarmes, s'ils avoient éprouvé qu'on peut vivre content, dans un état inferieur à celui dont l'idée les fait trembler. Pour s'en convaincre qu'ils ſe debarraſſent quelquefois de cette pompe,(21) & qu'ils ſe paſſent de ce faſte qui les éblouït, qu'ils ſe refuſent à ces ſuperfluïtés qui les aſſujettiſſent & les tiennent dans une eſpece d'eſclavage, qu'ils ſe familiariſent avec leurs inferieurs, qu'ils faſſent un eſſai du plaiſir qu'il y a à joüir de ſoi-même, à goûter les charmes de la ſimplicité & à reconnoître que les biens les plus precieux dont l'Auteur de la Nature ait fait préſent au Genre humain ſont preciſément les plus communs; c'eſt le conſeil d'Epictete. *Vivez quelquefois comme un malade afin d'apprendre à vivre comme il convient à un homme plein de ſanté; Reprimez vos deſirs, afin de vous mettre en état de n'en former plus que de raiſonnables.*

Quant aux approches de la mort, un homme donne dans des ſuperſtitions, & des extravagances, on a raiſon d'imputer ſa facilité à

(21) *Aliqui dies interponendi in quibus imaginaria paupertate exerceamur ad veram.* Sen. Ep. XX.

à tout croire aux frayeurs dont il eſt ſaiſi ; il n'en eſt pas de même lors qu'un mourant vient à penſer plus raiſonnablement qu'il n'avoit jamais fait. On en voit ſouvent des exemples ; en terminant ſes jours on commence à s'aſſurer de ce qu'on avoit toûjours traité de douteux. Si un Libertin s'aviſe de dire que ce ſont là des effets de la peur, il trahit ſa cauſe, car que ſont devenus tous ces principes qui lui faiſoient paſſer ſa vie avec tant de ſecurité ? Que ſont devenus ces raiſonnemens ſi juſtes & ſi ſenſés qui lui faiſoient regarder le reſte des hommes comme le jouet de l'Erreur & de la Superſtition ? Que ſont devenus ces lumieres par lesquelles il ſe felicitoit de s'être affranchi du joug de l'obéiſſance & de la crainte ? Il ſe trompoit, il n'y avoit rien de fixe chez lui, rien de clair, rien de prouvé ; la vanité, l'amour de l'indépendance, l'attachement aux voluptés, le plaiſir de contredire, l'eſprit d'intrigue, de cabale, de fourberie, & d'autres principes de cette nature lui font recevoir de certaines Maximes, il les croit vraies ſeulement parce qu'elles l'accommodent, & à force de les repeter, il vient à les regarder comme démontrées ; mais dès que le charme ceſſe, dès que l'yvreſſe eſt diſſipée, dès que les plaiſirs & les interêts qui entretenoient ſes illuſions ſont évanouïs, la lumiere ſuccede aux ténèbres, les idées aux paſſions, la verité ſe fait appercevoir. Sans contredit ce ne peut être parce qu'on a l'eſprit troublé, qu'on voit plus clair & qu'on a des idées plus nettes. Un mourant fait cas de la ſageſſe, de la modeſtie, de la moderation, de la ſincerité, de la juſtice, de

la generosité, de la douceur ; il condamne l'orgueil, la debauche, la mauvaise foi, la dureté, les emportemens, la paresse; Dira-t-on que c'est un excès d'extravagance qui vient de le saisir? Il retourne à la vie & conserve ses sentimens, il est sobre, il est honête, il adore le Créateur de l'Univers, il se trouve heureux quand on lui fournit les occasions d'être aux hommes de quelque utilité & de leur procurer des avantages solides. Dira-t-on que la folie ne l'abandonne plus? Pour qui donc reservera-t-on le titre de Sages? Sera-ce pour ceux qui n'ont en vûe que leur interêt, pour les debauchez, pour les vindicatifs, les orgueilleux, les fourbes, les gens dont il faut que le mal assaisonne tous les plaisirs, les fleaux du Genre humain?

Le desir & la crainte produisent quelquefois les mêmes effets.

XIV. Les differentes dispositions de temperament ou d'habitudes, dans lesquelles les hommes se trouvent, modifient tellement l'efficace de la crainte & du desir, que le desir produira precisément sur l'un les mêmes effets que la crainte produit sur l'autre. Un homme courageux, tourné à la joie & accoûtumé à se flatter, se persuade facilement tout ce qu'il desire, le desir lui tient lieu de preuve & le dispense d'en chercher; dès que ce qu'on lui fait esperer est conforme à ses inclinations, il n'en doute plus, & tout ce qui flatte ses esperances lui paroit inconteſtable. Il s'épargne avec le même empressement le chagrin de croire ce qui lui déplait, il le nie jusques à ce que la verité lui en saute aux yeux, malgré qu'il en ait. Au

(22) „ La volupté même & le bonheur, ne s'ap„ perçoivent point sans vigueur & sans esprit.

Hab

Au contraire un homme d'un naturel à s'effrayer aiſément, ou qui eſt devenu timide pour avoir éprouvé divers malheurs, craint tout & ne ſait rien eſperer ; ſa peur lui tient lieu de preuve, il ſuffit de l'épouvanter pour lui faire croire tout ce qu'on veut. La ſeule idée d'un mal, le ſeul recit d'une nouvelle affligeante le conſterne & lui ôte la liberté de s'informer ; il eſt ſi ému, qu'il croit déja voir, il reçoit tout ce qu'on lui dit & ſe rend comme s'il voyoit des réalités, au lieu des conjectures incertaines qu'il vient d'entendre.

De la Joie & de la Triſteſſe.

XV. Je dirai encore un mot ſur la Triſteſſe & ſur la Joie par rapport à leur efficace ſur nos connoiſſances. J'ai déja remarqué que les actes de l'Eſprit ont un très-grand rapport avec l'état où ſe trouve le Corps ; la liaiſon de ces deux Subſtances conſiſte dans ce rapport, ou du moins il en eſt l'effet. La Triſteſſe accable également l'Eſprit & le Corps. Dans cet état on eſt ſans vigueur & ſans activité, on forme peu d'idées, & encore ſont-elles très-foibles & très-imparfaites, l'on n'a pas la force d'exciter l'attention & encore moins de la ſoutenir. Quiconque aime la lumiere doit ſoigneuſement ſe garder de cette fatale paſſion & il eſt peut-être plus aiſé de s'en préſerver qu'on ne croit.

Je reprens un principe dont je me ſuis déja ſervi : On veut être heureux & pour cet effet il eſt néceſſaire, non ſeulement de poſſeder quelque bien, mais de ſentir ce bien-là. C'eſt l'attention qui nous rend ſenſibles & qui donne priſe aux objets ſur nous. (22) Or la

Ter. Heaut. Act. I. Les Sc. II. 23.

——*Hæc perinde ſunt, ut illius animus qui ea poſſidet,*
Qui mi ſit, ei bona, illi qui non utitur recte, mala.

la plûpart des gens ne ſavent pas fixer leur attention, ils ne ſavent point l'exciter eux-mêmes, il faut que ce ſoit les objets qui l'attirent. Comme donc ils ne l'excitent plus dès qu'ils ſont devenus familiers, il arrive qu'on ceſſe bientôt de penſer à ce que l'on a, pour s'occuper de ce que l'on n'a pas. (23) Par l'effet de cette habitude, un bien auquel on ne prenoit pas garde, quand on le poſſedoit, on commence d'y faire attention dès qu'il manque, & ſa perte afflige, tout indifferent qu'il parût pendant qu'on le poſſedoit.

Moyens de ſe procurer des contentemens durables.

XVI. Qu'on s'accoûtume donc à ſentir ce qu'on poſſede, à fixer ſon attention ſur ce que l'on a, & à la detourner de ce que l'on n'a pas, c'eſt un moyen ſûr de bannir le chagrin. Dans tout état il nous reſtera toûjours au delà de ce qu'il faut pour nous conſerver dans

„ Les biens de la fortune tous tels qu'ils ſont, encore faut-il avoir le ſentiment propre à les ſavourer: „ C'eſt le jouïr, non le poſſeder, qui nous rend heu„ reux.

Hor. L. I. Ep. II. 47.

Non domus & fundus, non aris acervus & auri,
Aegrote domini deduxit corpore febres,
Non animo curas; valeat poſſeſſor oportet,
Si comportatis rebus bene cogitat uti,
Qui cupit aut metuit, juvat illum ſic domus aut res,
Ut lippum picta tabula, fomenta podagram.

„ Il eſt un ſot, ſon gouſt eſt mouſſe & hebeté; il „ n'en jouït non plus qu'un morfondu de la douceur „ du vin Grec, ou qu'un cheval de la richeſſe du „ harnois, duquel on l'a paré. Tout ainſi comme „ Platon dit, que la ſanté, la beauté, la force, les „ richeſſes, & tout ce qui s'appelle bien, eſt égale„ment mal à l'injuſte, & comme bien au juſte, & „ le mal au rebours. Et puis, où le corps & l'ame „ ſont en mauvais eſtat, à quoi faire ces commodités „ externes? veu que la moindre piqueure d'eſpingle,

„ &

dans la joie. C'eſt un grand Art que celui de ſe la procurer, & pour cela il faut premierement ſavoir d'où elle tire ſa ſource. *Hoc ante omnia fac, disce gaudere, numquam deficiet, cum ſemel unde paretur invencris.*

Tout le monde cherche la joie, mais peu ſavent d'où on la doit tirer. On la cherche où elle n'eſt pas, & où elle n'eſt que pour un moment: ſemblable à la joie de ceux qui s'enyvrent, elle diſparoit inceſſamment, & pour ainſi dire elle s'endort & les douleurs prennent d'abord ſa place. Telle eſt l'iſſue de toutes les eſpeces de debauches, à cela ſe reduit l'ambition & tout deſir de briller, par quelque endroit qu'on cherche à briller, fût-ce même par la vertu (24).

L'ame renferme toûjours les plus grands de tous les biens dans (25) la connoiſſance de

„ & paſſion de l'ame, eſt ſuffiſante à nous oſter le plai-
„ ſir de la Monarchie du Monde. —— Penſons-nous
„ que les enfans de chœur prennent grand plaiſir à la
„ Muſique? La ſatieté la leur rend pluſtoſt ennuyeu-
„ ſe. Les feſtins, les danſes, les maſquarades, les
„ tournois rejouïſſent ceux qui ne les voyent pas ſou-
„ vent, & qui ont deſiré de les voir: mais à qui en fait
„ ordinaire, le gouſt en devient fade & mal plaiſant.
„ Qui ne ſe donne loiſir d'avoir ſoif, ne ſauroit pren-
„ dre plaiſir à boire. Les farces des bateleurs nous re-
„ jouïſſent, mais aux joueurs elles ſervent de corvée.

(23) *Hæc quidem eſt natura mortalium, ut nihil magis placeat quàm quod amiſſum eſt; iniquiores ſumus adverſus relicta ereptorum deſideria.*

(24) *Omnes tendunt ad gaudium; ſed unde ſtabile magnumque conſequantur, ignorant. Ille ex conviviis & luxuria: ille ex ambitione, & circumfuſa clientium turba: ille ex amica: alius ex ſtudiorum liberalium vanâ oſtentatione, & nihil ſanantibus liberis. Omnes iſtos oblectamenta fallacia & brevia decipiunt: ſicut ebrietas, quæ unius horæ hilarem infaniam, longi temporis tædio penſat.* Sen. Ep. LIX.

(25) *Utique animus ab omnibus externis in ſe revocandus*

de la Verité, dans l'attachement à la ſageſſe & dans la liberté de faire ſans ceſſe des progrès dans l'une & dans l'autre, & ce ſont des biens qu'on ne ſauroit lui enlever. A l'égard des autres il n'y a qu'à ouvrir les yeux & ſe faire juſtice, on ſe trouvera preſque toûjours dans la ſuperfluité. Si un homme ſortoit de terre avec une Raiſon auſſi formée qu'elle peut l'être après vingt ans & plus de vie, & avec des inclinations au plaiſir tout auſſi fortes qu'elles ſe trouvent dans le plus voluptueux des hommes; lors que cet homme n'ayant jamais rien vu, rien ouï, rien gouté, ſe trouveroit tout d'un coup dans l'état que nous appelons une mediocre fortune; une petite maiſon commode, un voiſinage raiſonnable, quelque campagne cultivée & en état de répondre à ſes ſoins, deux ou trois mets à ſa table, & un revenu capable de fournir à cette petite depenſe, plaçons-le outre cela dans un air ſain & une vue riante; voluptueux comme nous le ſuppoſons, s'il pouvoit ſe plaindre de quelque choſe dans cet état ce ſeroit de n'avoir que deux yeux, que deux mains, qu'une bouche. Auroit-il le loiſir de penſer qu'il y en a de plus accommodés que lui? Mais cette reflexion lui viendroit dans la ſuite. Ce ſeroit ſa faute s'il s'y arrêtoit. Que ne continue-t-il à fixer ſon attention, ſur les objets qui lui ont d'abord donné tant de ſatis-

eſt; ſibi confidat, ſe gaudeat, ſua ſuſpiciat: recedat, quantum poteſt, ab alienis, & ſe ſibi applicet, damna non ſentiat, etiam adverſa benignè interpretetur. Sen. de Tranquill. Anim. cap. 14.

(26) *Ei ſatis fuiſſet ſi quid ſatis eſſe potuiſſet.* Sen. Ep. XV.

(27) *Si*

tisfaction, ils n'ont pas changé, ſes Sens ſont toûjours les mêmes, il ne tient qu'à lui d'en recevoir les impreſſions. Pourquoi hauſſer le prix de ce qu'on deſire & en rabbattre autant de ce qu'on poſſede? Au lieu donc de laiſſer égarer nos reflexions ſur ce que nous n'avons pas, promenons nos regards ſur tous nos avantages, eſſayons de les compter, & pour ſentir tout ce que nous pourrions perdre, nous ſerons las avant que d'en avoir achevé le denombrement.

Celui qui ne ſaura pas ſe rendre content avec les biens dont je viens de faire mention, ne le ſera jamais; avec eux il auroit eu aſſez s'il eût voulu; (26) mais s'il eſt inſatiable c'eſt ſa faute. Son mauvais goût eſt l'unique cauſe de ſes inquietudes; pour être heureux il faut qu'il ſe gueriſſe & qu'il devienne raiſonnable, qu'il ſache voir & qu'il ſache ſentir. (27) *L'homme renferme chez ſoi des biens immenſes; celui qui ne les ſait pas voir, & ne les ſait pas gouter, fût-il maître de l'Univers, ſeroit toujours miſerable.* C'eſt ainſi que parloit Epicure lui-même. L'inquietude pour un ſuperflu que nous croyons nous manquer, nous empêche de goûter les douceurs du neceſſaire & du ſuperflu même que nous avons en abondance. Celui qui ſait ſe contenter de ce qu'il a, eſt au but où les Avares & les Ambitieux s'efforcent vainement de parvenir. (28)

XVI.

(27) *Si cui ſua non videntur ampliſſima, licet totius Mundi Dominus ſit, tamen miſer eſt.* Sen. Ep. XV.

(28) *Petite hinc juveneſque ſeneſque.*
Finem animo certum, miſeriſque viatica canis.

„ Le cœur humain eſt fait pour aimer & pour

En quel sens il est vrai que la *Nature est contente de peu.*

XVI. Mais dira-t-on, il est bien aisé de conseiller aux hommes qu'ils devroient se borner à ce qu'ils peuvent se procurer facilement, mais peut-être que si l'on y pense bien, on reconnoîtra que l'execution de ce précepte est impossible. Le cœur humain n'est pas fait pour une félicité médiocre. Un desir secret l'entraine sans cesse à s'élever, & à se procurer des douceurs plus vives que celles dont il a déja fait l'experience, & ainsi cette maxime tant vantée que la *Nature se contente de peu*, se trouve une maxime très-fausse. Rien de médiocre ne peut la satisfaire. Empressée à chercher les biens infinis auxquels elle est destinée, ce qu'elle rencontre en chemin l'amuse pour quelque tems, mais elle ne tarde pas à sentir que ce n'est point là ce à quoi elle aspire, & ses desirs l'engagent comme auparavant à de nouvelles poursuites. Ce que cette objection renferme de vrai confirme tout-à-fait les principes que j'ai en vuë d'établir. Le cœur humain ne trouvera jamais dans la seule possession des biens sensibles dequoi se fixer & se satisfaire entierement, mais quand on a gouté les plaisirs plus solides qui naissent de la connoissance de la Verité & de l'amour de la Ver-

„ desirer, par là même qu'il ne sçait pas s'occuper „ de ce qu'il doit, il se consume en superfluitez. „ *Charron de la Sag.*

(29) *Quid prosunt multa cubicula? in uno jacetis. Non est vestrum, ubicunque jacetis. Ad ves deinde transeo, quorum profunda & insatiabilis gula, hinc maria scrutatur, hinc terras: Alia hamis, alia laqueis, alia retium variis generibus cum magno labore persequitur: nullis animalibus, nisi ex fastidio, pax est. Quantulum enim ex istis epulis, quæ*

Vertu, & que par le ſoin qu'on prend de s'éclairer, & de ſe rendre ſage, on ſe ſent en chemin d'un bonheur infini ; alors on ſe paſſe aiſément de l'exterieur, & on devient aſſez maître de ſes Sens pour obtenir qu'ils ſe contentent de peu. Alors on comprend qu'il eſt inutile d'avoir un grand nombre d'appartemens puis qu'on n'en peut occuper qu'un, & qu'il ne l'eſt pas moins de faire couvrir ſa Table d'un grand nombre de mets, quand l'étendue de notre eſtomach n'en peut recevoir qu'une quantité très-petite (29). Ce n'eſt que quand on ſe trompe en cherchant la parfaite felicité là où elle ne ſauroit être, je veux dire dans les objets des Sens, qu'on ſe livre en proye à des deſirs qu'on ne peut jamais ſatisfaire (30). Peu de choſes ſuffiſent aux Sens d'un homme attentif à de plus grands biens. La ſatisfaction de ſentir ſes forces merite bien d'être comptée pour quelque choſe, & ce n'eſt pas un médiocre plaiſir d'en ſavoir trouver dans ce qui ſeroit, pour un autre, un ſujet de plainte.

Quand un homme n'eſt jamais content de ce qu'il a, quand il deſire ſans ceſſe, & pourſuit avec inquietude ce qu'il ne manquera pas de regarder avec indifference, peu de tems

qua per tot comparatis manus, feſſo voluptatibus ore libatis? quantulum ex iſta ferâ, periculoſè captâ, dominus crudus ac nauſeans guſtat? quantulum ex tot conchyliis, tam longè advectis, per iſtum ſtomachum inexplebilem labitur? Infelices etiam quod non intelligitis, vos majorem famem habere, quam ventrem. Sen. Ep. LXXXIX.

(30) *Naturalia deſideria finita ſunt : ex falſa opinione naſcentia, ubi deſinant, non habent ; nullus enim terminus falſo eſt.* Sen. Ep. XVI.

tems après l'avoir obtenu ; quand il paſſe ainſi ſa vie dans de grandes agitations & de mediocres douceurs, c'eſt une preuve qu'il ne poſſede ni ne connoit les veritables biens. Quand on a le cœur content, tout plait, quand on eſt prévenu de chagrin, rien ne fait plaiſir, les objets, en ſe préſentant à nous, ſemblent prendre la teinture de l'humeur dont nous nous trouvons. Un homme vient-il de gagner un procès important, il fera grand' chere dans un médiocre repas. Mais un autre a-t-il échoué dans une prétention qui lui tenoit à cœur, offrez-lui les mets les plus delicieux il y trouvera peu de goût, peut-être même ſon chagrin les remplira-t-il d'amertume. Il eſt donc vrai que quand on a un fonds de joie tout amuſe agréablement, & que c'eſt de là que les objets exterieurs empruntent leur plus grand prix ; mais d'où le tirera-t-on ce fonds de joie ſolide & inalterable ? des plus grands de tous les biens & des ſeuls qui ſoient en notre puiſſance, je veux dire de la Sageſſe & de la Vertu. Une preuve bien ſenſible & bien demonſtrative que ces biens meritent nos premiers ſoins, c'eſt que ſans eux les plus grands des autres ne ſont rien, & qu'avec eux les plus petits ſont beaucoup : Qui voudra les aimer pour eux-mêmes en fera ſûrement l'experience ; & pour apprendre à les aimer ainſi, il n'y a qu'à ſe rendre attentif à leur prix & en faire comparaiſon avec le prix des autres. Qu'eſt-ce qui vaut mieux de remplir ſon eſprit d'idées ou ſon eſtomac de viandes ? ſon cœur de bons principes, ou ſes écuries de chevaux ? aller de lumiere en

lumie-

lumiere & entaſſer connoiſſance ſur connoiſſance, ou étage ſur étage ? Que doit-on le plus eſtimer de ranger des Tableaux, ou de mettre ſes idées en ordre, de commander à un grand nombre de domeſtiques, ou d'être maître de ſes paſſions ? Quand on a le cœur penetré de ces veritables biens, ſi l'acceſſoire s'y joint, on le ſent agreablement ; s'il s'éloigne à peine le remarque-t-on.

Utilité de la Joie.

XVII. Les mêmes précautions qui ſerviront à écarter la Triſteſſe nous affermiront dans la joie. Cet état eſt preſque d'une abſolue neceſſité pour découvrir la Verité & s'avancer en connoiſſance ; la Joie ouvre l'Eſprit, autant que la Triſteſſe le bouche, elle lui donne de la vivacité, & de la fecondité, elle anime & ſoutient l'attention. Quand on a le cœur content on prend plaiſir à tout ce que l'on veut, & ce que l'on fait avec plaiſir on le fait avec application & avec perſeverance, de ſorte qu'on voit encore par là que ce qui eſt utile au Corps ne l'eſt pas moins à l'Ame.

On comprend, ſans que j'en avertiſſe, que la Joie que je recommande eſt bien differente de ces plaiſirs qui diminuant la ſanté, & qui appeſantiſſant l'Eſprit, ſont incompatibles avec la tranquillité, & ſont ſucceſſivement du cœur humain le ſiege & le jouët de l'ennui, de l'impatience, de l'inquietude, d'un contentement enfin, qui fait place à de nouveaux deſirs & enſuite à l'impatience &c. de ſorte que dans tous ces differens états par où l'on paſſe on ſe trouve également dans la diſſipation.

Utilité de la

XVIII. Je ne connois qu'un cas où la Triſteſ-

Triſteſſe. Triſteſſe ſoit d'uſage, c'eſt lors qu'on s'eſt écarté de ſon devoir par quelque pente qui tire ſa force du temperament ou des habitudes, & que les mêmes circonſtances, tant interieures qu'exterieures, pourroient bien ſe réünir, pour nous jetter une ſeconde fois dans le même oubli, & le même égarement. Il eſt bon, pour lors, d'enviſager attentivement toute la laideur de ſa faute, d'en être penetré de confuſion, & de perſeverer dans ces reflexions mortifiantes, car on concevra, pour le ſujet qui les cauſe, un depit, un degout, une averſion, qui le dépouillera de ce qu'il avoit d'ébloüiſſant & de ſeduiſant. Mais après s'être corrigé & vaincu à cet égard, il eſt juſte de ſentir le plaiſir de la victoire; la ſatisfaction qu'on y trouve eſt un moyen des plus efficaces pour s'appliquer à en remporter de nouvelles, & à ſe maintenir dans les avantages que l'on s'eſt procuré.

Il y a ici deux extremités à éviter; les uns ſe contentent d'entrevoir leurs fautes, c'eſt beaucoup pour eux d'y vouloir jetter un coup d'œil; mais après le premier aveu, qu'ils en ont fait, n'en demandez pas davantage & ne leur en parlez plus: Vous diriez qu'en ceſſant d'y penſer, on renonce à tout ce qui en a été cauſe, & on rompt avec tous les principes du mal. C'eſt cependant tout le contraire: Les circonſtances qui ont ébloüi une fois, & qui ont ſeduit le cœur, ne reviendroient pas une ſeconde ſans ramener dans l'eſprit les chagrins qu'elles ont cauſé, ſi on les avoit aſſez ſentis & ſi on y avoit penſé aſſez longtemps; au lieu que par

le

le ſoin qu'on prend de s'y refuſer, & par la promptitude avec lequel on les oublie, on ſe trouve ſans défenſe contre des douceurs trompeuſes mais préſentes ; & une ſeconde ou troiſieme tentation a même plus de force que la premiere, parce que l'habitude leur en prête.

XIX. Mais de paſſer, ſous ce prétexte, la plus grande partie de ſes jours, dans le chagrin & les regrets, c'eſt aller d'une extrémité à une autre. Ce qu'on aime veritablement ne ſauroit manquer de plaire & de rejoüir, & un homme qui a beſoin d'efforts pénibles pour s'acquiter de ſes devoirs, n'en a pas connu la beauté. Tout tourne en habitude, on s'en fait une du chagrin, & on trouve une eſpece de douceur à la ſuivre, parce que c'eſt une habitude : ſi l'on ſe refuſe à la joie, la vanité en dedommage, par le plaiſir de condamner ceux qui la goûtent & de ſe croire fort au deſſus de leurs foibleſſes, & de cette maniere on ne ſe guerit d'un vice que par le ſecours d'un autre, ou plûtôt on ne ſe corrige d'aucun, puiſque celui qui abandonne un des points de la Loi eſt reſponſable de tous. Les devots d'une humeur auſtere & rebuttante violent certainement un de nos plus grands devoirs, celui d'édifier & d'attirer les autres à faire ce qu'ils doivent par l'efficace de l'exemple : Ils rendent ſuſpecte la Vertu, & on ne peut ſe mettre dans l'eſprit qu'un Maître, tout ſage & tout bon, ſe plaiſe à rendre ſes Créatures miſerables, à ne leur préſenter des douceurs que pour leur défendre d'en jouïr & à ne les mettre en poſſeſſion de la felicité, qu'après la

Mauvais effets de la Triſteſſe.

Jaq. Ch. II. 10.

leur avoir fait acheter par les efforts les plus rudes, & par les dangers les plus affreux.

Le cœur humain eſt tour à tour dominé par deux principes, la Raiſon & les Paſſions; la Raiſon l'éclaire, les Paſſions l'aveuglent; la Vertu eſt la ſuite de nos lumieres, & le Vice l'effet de nos ténèbres; tout ce qui ſert à donner plus d'étendue à nos connoiſſances peut contribuer à nous faire plus facilement connoître la Vertu, & à nous la faire mieux goûter; tout ce, au contraire, qui rend l'eſprit petit & tenebreux facilite nos mepriſes, & peut nous empêcher de demêler ſûrement ce qui eſt légitime d'avec ce qui ne l'eſt pas. Or ſans contredit la Triſteſſe rend l'eſprit petit; un homme accablé de triſteſſe eſt credule, il donne dans tout ce par où on lui fait eſperer qu'il s'en tirera: dans cet état on ne veut pas examiner, & quand on le voudroit on n'en a pas la force. Voyez la credulité des malades pour leurs Medecins: Non ſeulement les malades qui ſouffrent & qui ſont abbatus, mais de plus ceux qui les environnent, s'ils s'intereſſent vivement dans les maux dont ils ſont témoins, & qu'ils en ſoient conſternés, croient, ſans preuve & ſans fondement, ce que leur dit le premier venu & l'on accable le malade par l'empreſſement qu'on a à le ſoulager: Quand il eſt mort on ſe fait un devoir de le pleurer; la penſée de ſe conſoler paroit une tentation à l'ingratitude. Aux ſoins de la ſepulture, il ne ſe ſeroit point mêlé tant de ſuperſtitions, le

(31) „ Hayne eſt une eſtrange paſſion qui nous trouble eſtrangement & ſans raiſon, & qu'y a-t-il au monde qui nous tourmente plus que cela? Par cette „ paſſion

le triſte appareil des funerailles n'auroit point été ſuivi de la penſée que les morts prenoient quelque plaiſir & recevoient quelque ſoulagement des ſoins qu'on ſe donnoit pour honorer leur nom & leur memoire, toutes ces imaginations n'auroient non plus trouvé de créance, dans les eſprits, que les ſonges, ſi la Triſteſſe ne les avoit rendus dociles ; mais jamais on n'eſt moins capable d'examiner & de demêler le certain d'avec l'incertain que quand on eſt ſans force.

Comment on ſe met au deſſus.

XX. Je ne connois rien de plus difficile que de ſe mettre au deſſus du chagrin, quand on eſt à tout moment temoin d'une infinité d'injuſtices, & d'infamies ; quand on n'entend parler que de baſſeſſes, de trahiſons, de duretés, de cruautés ; quand on voit que le chemin du Vice eſt celui des honeurs, & que les gens de bien ſont à toute heure expoſés aux inſultes des mechans. Pouvoir paſſer ſa vie avec quelque tranquillité, au milieu de tant d'horreurs, c'eſt aſſurément le triomphe de la Philoſophie. Voici quelques maximes dont je me ſuis bien trouvé.

Premierement, que gagnera-t-on en ſe chagrinant ? Changera-t-on le train des choſes, & les ſcelerats qui ſe font un plaiſir de votre mortification, changeront-ils de manieres de peur de vous faire de la peine ? C'eſt préciſément ce qu'ils cherchent, & nos ennemis ne ſont jamais plus contens d'eux-mêmes que quand ils s'apperçoivent qu'ils troublent notre contentement. (31) Un

„ paſſion nous mettons en la puiſſance de ce que nous „ haïſſons, de nous affliger & vexer ; la veuë nous „ en eſmeut les ſens, la ſouvenance nous en agite

Un Voyageur deſſechera-t-il les chemins en peſtant contre la bouë ? Dès qu'il aura ôté ſon manteau & fait tirer ſes bottes, il n'en verra ſur ſoi aucune trace, elle ne peut ſalir que ſes habits. Les coups des mechans ne portent que ſur ce qui nous environne, ils ne ſauroient parvenir juſqu'à ce qui nous appartient en propre & dont nous faiſons le plus de cas. C'eſt ma ſeconde reflexion. Ils ne ſauroient nous depouiller ni de nos idées, ni de notre probité. (32) Jettez-leur quelques grains d'orge & ils vous laiſſeront tranquille poſſeſſeur de vos pertes. Si vous allez à la lumiere & à la ſageſſe, ſi vous en faites votre grand but, vous aurez peu de choſe à demêler avec les ſots. Ne vous feliciteriez-vous pas ſi en traverſant des forêts vous rencontriez des bandes de voleurs qui vous laiſſaſſent paiſiblement paſſer, pourvu que vous ne vouluſſiez rien partager avec eux, ou que ne trouvant ſur vous que des papiers, vos veritables richeſſes, ils n'euſſent garde de s'en embarraſſer.

Pourquoi vous plaindriez-vous de votre ſort, puiſque, tout bien compté, il eſt infiniment

» l'eſprit, & veillant & dormant. Nous nous le repréſentons avec un deſpit & grincement de dents, » qui nous met hors de nous, & nous deſchire le » cœur, & par ce moyen recevons en nous-meſmes » la peine du mal que nous voulons à autruy : celuy » qui hait eſt patient, le haï eſt agent, au rebours du » ſon des mots : le hayneur eſt en tourment, le haï » eſt à ſon aiſe. Mais que haïſſons-nous ? les hommes ? les affaires ? Certes nous ne haïſſons rien de » ce que nous devons : Car s'il y a quelque choſe à » haïr en ce monde, c'eſt la hayne meſme, & ſemblables paſſions contraires à ce qui doit commander

» en

ment meilleur que le ſort de ces gens dont l'élevation & le pouvoir commencent à vous ébranler & à vous mortifier ? Voudriez-vous bien changer avec eux ? voudriez-vous bien être tout ce qu'ils ſont & troquer votre interieur contre leur exterieur ? N'aimeriez-vous pas mieux avoir payé votre rançon à un Corſaire, que de vous être enrichi à rançonner les autres. Les hommes, à en juger ſur de veritables idées, ſont tous égaux, ſi vous exceptez ceux que la connoiſſance de la Verité, & la Sageſſe qui la ſuit, met au deſſus des autres. Il en eſt de tout le reſte comme de l'exterieur des Comediens. L'un parle en Maître & l'autre rampe en Eſclave ; Mais ils ne ſeront pas toûjours ſur le Theatre. Vous vous ennuyez parce que le Roi de la Scene fait mal ſon perſonnage, & de ce qu'ébloui de ſes ornemens il oublie ce qu'il doit dire & de quel ton il doit le prononcer. Au lieu de vous chagriner, riez plûtôt de ſa ſottiſe ; il ſe regarde comme un perſonnage important, mais c'eſt un valet qui aura bientôt le châtiment qu'il merite pour avoir mal figuré. (33) Prenons les cho-

„ en note : Il n'y a au monde que cela de mal pour „ nous. *Charron de la Sageſſe. L. I. Chap. XXVIII.*

(32) *Proprium magnitudinis vera non ſe ſentire percuſſum.* Sen.

(33) *Nemo ex iſtis, quos purpuratos vides, felix eſt, non magis quàm ex illis quibus ſceptrum & chlamydem in ſcena fabula aſſignant ; cum præſente populo elati inceſſerunt, & cothurnati, ſimul exierunt, excalceantur, & ad ſtaturam ſuam redeunt. Nemo iſtorum, quos divitiæ honoreſque in altiore faſtigio ponunt, magnus eſt. Quare ergò magnus videtur ? Cum baſi illum ſuâ metiris. Non eſt magnus pumilio, licet in monte conſtiterit : coleſſus magnitudinem ſuam ſervabit,*

choſes comme elles viennent, & ſaiſiſſons-en les faces divertiſſantes. Si un Acteur repréſente bien, je ris de l'original qu'il repréſente; s'il joue mal ſon rolle, je me moque de lui-même: Le monde eſt une Comedie; quand je vois un bon Acteur, je l'approuve; quand j'en rencontre un mauvais, je le mepriſe, & quelque perſonnage qu'il faſſe, je me trouve au deſſus de lui; les hommes qui conſultent la Raiſon ſont les Juges naturels de ceux qui s'en écartent.

Dans le grand Theatre du Monde, donnez-vous un peu de patience, attendez la fin qui certainement ne tardera pas, continuez à être ſage, & le lit de mort, qui ſera pour vous

bit, etiam ſi ſteterit in puteo. Hoc laboramus errore. Sic nobis imponitur: quod neminem æſtimamus eo quod eſt, ſed adjicimus illi & ea, quibus adornatus eſt. Atqui cum vobis veram hominis æſtimationem inire, & ſcire qualis ſit, nudum inſpice; ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortuna mendacia. Corpus ipſum exuat: animum intuere, qualis quantuſque ſit, alieno an ſuo magnus. Sen. Ep. LXXVI.

Ille qui in ſcena elatus incedit, & hæc roſupinus dicit,

En impero Argis; regna mihi liquit Pelops,
Quæ Ponto ab Helles atque ab Ionio mari,
Urgetur Iſthmos.

ſervus eſt, quinque modios accipit, & quinque denarios. Ille qui ſuperbus, atque impotens, & fiducia virium tumidus ait.

Quod niſi quieris Menelaë, hâc dextrâ occides: *diurnum accipit, in cœnaculo dormit. Idem de iſtis licet omnibus dicas, quos ſuprà capita hominum, ſupràque turbam delicatos lectica ſuſpendit: omnium iſtorum perſonata felicitas eſt. Contemnes illos, ſi deſpoliaveris.* Ep. LXXX.

(34) *Heraclitus quoties prodierat, & tantum circa ſe malè viventium, imo malè pereuntium viderat, flebat, miſerebatur omnium qui ſibi lati felicesque occurrebant, miti animo, ſed nimis imbecillo: & ipſe inter deplorandos erat. Democri-*

vous un lit de triomphe, ſera pour les mechans un échafaut, d'autant plus redoutable que c'eſt la Juſtice Eternelle qui prononcera leur arrêt. Corrigez donc les vicieux, quand ils vous en offrent des occaſions favorables; mais s'ils ſont incorrigibles, mepriſez leur brutalité, & vous moquez de leur folie, leur ridicule vous offre ſans ceſſe matiere de vous divertir, ils ſe font plus de mal qu'à qui que ce ſoit. (34)

Le célèbre Scarron eſt pour moi un très-grand Heros, & je le mets fort au deſſus de Democrite, puisqu'il a ri dans les douleurs, & dans des douleurs preſque continuelles. Il faut avoir le cœur enſeveli dans un grand fonds.

mocritum contrà, aiunt, nunquàm ſine riſu in publico fuiſſe; adeò nihil illi videbatur ſerium eorum, quæ ſeriò gerebantur. Sen. de Ira. Lib. II. cap. 10.

Quanto riſu perſequenda ſunt quæ nobis lachrymas educunt. Sen. de Ira. Lib. III.

Occupat enim nonnunquam odium Generis humani, & occurrit tot ſcelerum felicium turba, cum cogitaverit, quàm ſit rara ſimplicitas, quàm ignota innocentia, & vix unquam, niſi cum expedit, fides, & libidinis lucra damnaque pariter inviſa, & ambitio uſque eo jam ſe ſuis non continens terminis, ut per turpitudinem ſplendeat. Agitur animus in noctem, & velut everſis virtutibus, quas nec ſperare licet, nec habere prodeſt, tenebræ oberiuntur. In hoc itaque flectendi ſumus, ut omnia vulgi vitia non inviſa nobis, ſed ridicula videantur: & Democritum potius imitemur, quàm Heraclitum. Hic enim quoties in publicum proceſſerat, flebat: ille videbat; huic omnia quæ agimus, miſeria; illi ineptia videbantur. Elevanda ergò omnia, & facili animo ferenda; humanius eſt deridere vitam, quàm deplorare. Adjice, quod de humano quoque genere melius meretur qui videt illud, quàm qui luget. Ille ſpei bona aliquid relinquit: hic tamen falſæ deſiet, qua corrigi poſſe deſperat; & univerſa contemplatus, majoris animi eſt, qui riſum non tenet, quàm qui lachrymas; quando leviſſimum affectum animi movet, & nihil magnum, nihil ſeverum, nec ſerium quidem, ex tanto apparatu putat. Sen. de Tranq. anim. cap. 15.

fonds de lâcheté, pour ſe trouver ſans courage, ou pour ne ſe trouver qu'un médiocre courage, quand on lit ce juſte éloge :

Ille ego ſum Vates rabido data præda dolori,
Qui ſupero ſanos luſibus atque jocis.
Zenonis ſoboles, vultu mala ferre ſereno
Et potuit Cynici libera turba Sophi.
Qui medios inter potuit luſiſſe dolores
Me præter toto nullus in orbe fuit.

En voici une traduction que je dois à l'amitié de M. Rouſſeau :

„ Je ſuis ce Philoſophe aux ſouffrances en proie,
„ Qui ſur tous les plus ſains l'emporte par ma joie.
„ Le don de la conſtance à braver les malheurs
„ Fut la grande vertu des Sages du Portique :
„ Mais nul autre avant moi n'a ſu mettre en pratique
„ Le don de folâtrer au milieu des douleurs.

Il y a tant de grandeur dans les ſentimens que ces vers expriment, que, quand on s'y rend attentif, peu s'en faut qu'on ne ſouhaite d'avoir merité cet éloge comme lui. Un homme a pû braver des douleurs continuelles par un badinage continuel, *Medios inter potuit luſiſſe dolores.* Or que ſont les autres disgraces, qui traverſent la vie humaine, en comparaiſon des douleurs? Il faut bien ſe rendre infortuné de gaieté de cœur, & vouloir s'employer

ployer ſoi-même à ſa propre miſere, pour ſentir ce qui ſe paſſe au dehors de nous avec autant de vivacité que ce qui eſt en nous, ce qui eſt nous-mêmes. Il faut une grande force d'eſprit, & un très-grand fonds de genie, pour oppoſer à ſes douleurs des reflexions agréables, & pour ſentir peu ce qu'on ſouffre, par l'attention qu'on donne à ce qu'on penſe; mais pourquoi s'embarraſſer de ce qui ſe paſſe hors de chez nous, & s'affliger en arrêtant ſa vûe ſur de triſtes évenemens, dont une médiocrité de genie ſuffit pour ſe diſtraire. Nous ſommes environnés d'une infinité d'objets qui nous ſollicitent à cette diſtraction; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, les Cieux & la Terre nous en offrent de toutes parts. Quand un mal eſt ſans remede, & que l'on n'a pas aſſez de fermeté pour en ſoutenir l'idée, ou aſſez de legereté pour en parler ſans attention; il reſte toûjours un parti ſûr, c'eſt de n'y penſer jamais.

Mais voici ce qui nous empêche de prendre ce parti. Nous avons la fantaiſie de vouloir vivre heureux dans l'imagination des autres; c'eſt d'eux que nous empruntons l'idée que nous nous formons de nous-mêmes, & il nous ſemble que notre felicité diminue réellement à proportion qu'ils l'imaginent moins grande. Nous nous fuïons nous-mêmes; nous voulons de plus gouverner les autres, nous voulons avoir part aux affaires, & quand elles ne vont pas à notre gré nous regardons comme un malheur d'être obligés de nous renfermer en nous-mêmes; C'eſt notre faute; ſi nous y mettions

plus

plus d'ordre, nous nous y plairions plus qu'ailleurs. Les affaires vont bien, à ce qu'il nous ſemble, quand elles vont à notre gré, & que nous les dirigeons. Elles vont mal, quand elles vont au gré des autres & qu'ils y ont plus de part; mais c'eſt de cela même que nous devons rire, de voir la folie des autres, qui ne nous écoutent pas, & font tout à rebours, parce qu'ils ſe croyent plus habiles.

Il y a de bonnes gens dont le cœur tendre ſent vivement les maux d'autrui; leur vie ſe paſſe dans la triſteſſe, parce qu'ils ſe font une Loi d'avoir part à tous les deuils & à toutes les disgraces: C'eſt une foibleſſe d'eſprit qui marque un *bon fonds de cœur*, & je mets une difference infinie entre un homme qui voit tranquillement les horreurs de la Terre, parce que tout lui eſt indifferent, & que le Vice & la Vertu ne ſont, dans ſes idées, que comme le beau tems & la pluye, & celui qui paſſe ſes jours dans les larmes, parce que les autres paſſent les leurs à ſe perdre. Mais quand trouveroit-on le tems d'*uſer du bien* avec joie & avec reconnoiſſance, s'il falloit attendre qu'il n'y eût plus de mal dans le Monde, & qu'on ſe défendît de rire pendant que les uns ont la fantaiſie de rire, & les autres celle de pleurer, mal à propos. Je conçois Dieu comme un bon Pere; La Raiſon & la Revelation s'accordent à nous en donner cette idée; Or ſi, dans une famille nombreuſe un enfant devient vicieux, qu'un autre ſe ruïne par ſa faute, ou ſans ſa faute, qu'un troiſieme tombe malade, qu'un quatrieme meure; dans

Eccl. Ch. VII. 14.

dans quel état un Pere, que je ſuppoſe plein de ſageſſe & de bonté, aimeroit-il mieux voir le reſte de ſa famille? Dans les pleurs, dans les regrets, accablés d'ennuis & d'inquietudes, inſenſibles à toute douceur, ſe refuſans à la joie, languiſſans & d'une ſanté chancelante, ou fermes au milieu de toutes ces diſgraces, attentifs à les reparer, appliqués à leurs affaires, prenans ſoin de ſe conſerver, ouvrans les yeux à ce qui leur reſte de félicité, & cherchans leur conſolation la plus grande, dans la fermeté de leur attachement pour leur devoir & la vertu?

Dieu a créé l'*homme droit*, mais il l'a auſſi créé Libre; & cette liberté étoit abſolument néceſſaire, afin qu'il put ſe porter au bien avec choix & qu'on pût dire: *A celui qui fait bien, Gloire, Honneur & Paix*, car s'il n'y avoit dans l'ame que du mechaniſme, non plus que dans les corps, le Vertueux ſeroit auſſi peu louable d'être vertueux que l'Eau eſt louable de mouiller, & le Feu de brûler. Rom. II, 10.

Il arrive aux hommes d'abuſer de leur liberté; & par là il leur arrive de deshonorer leur nature, de s'attirer des maux affreux, & d'en faire beaucoup aux autres. Dieu, à qui le desordre & l'abus de ſes faveurs eſt plus odieux qu'à moi, en eſt le temoin & les ſouffre pour des raiſons dignes de ſa ſageſſe, & qui ſuis-je pour le trouver mauvais & pour m'en chagriner? Veux-je que Dieu depouille un homme de ſa liberté, dès le moment qu'il le voit prêt à en faire un mauvais uſage? Ce ſeroit la même choſe que s'il n'en avoit point, & une belle ame n'auroit jamais

la

la ſatisfaction d'agir avec choix, un cœur devoué à la ſageſſe ne feroit rien de plus qu'un cœur tourné à la folie. L'art fait d'autant plus d'honneur à ſon Auteur que le Mechaniſme de ſes ouvrages peut moins ſe deranger, mais là où il y a de la liberté, la laideur de la licence releve la beauté de la ſoûmiſſion. C'eſt de telles reflexions & d'un fonds de reſignation à ſa Providence qu'on tire cette *grandeur d'ame* qui conſerve tranquille & qui met au deſſus des ſecouſſes, bien differentes de la *tranquille* ſtupidité des hommes, qui ne penſent pas, & de la tranquille indifference de ceux qui penſent mal. Ceux qui répandent dans la Societé le desordre & le trouble, ne ſont pas moins coupables, parce qu'on peut prendre ſur ſoi de ſentir peu ces desordres & ces troubles, car il y a bien de la difference entre ne les ſentir point & les ſoûtenir ſans ſe deranger: on ne ſuccombe pas à la vûe de cent objets odieux, & on ſe mênage un fonds de tranquillité, malgré tant d'impreſſions desagréables; mais on les ſent pourtant ces impreſſions, & pour ne les ſentir que foiblement, il en coute du tems, des reflexions & des efforts, qu'on pourroit employer plus utilement, auſſi bien que plus agreablement, & pour ſoi-même & pour les autres.

D'ailleurs il y a une infinité de bonnes gens, eſtimables par la droiture de leur cœur, qui n'ayant pas reçu ou tout le genie, ou toute l'éducation, néceſſaire pour ſe procurer la fermeté dont nous venons de parler, paſſent leur vie dans l'ennui, dans la langueur, & dans toutes les ſuites de l'ennui.

nuí & de la langueur. Il y en a qui, par la licence des mechans, ſe voyent privés du néceſſaire, & quelle Philoſophie peut tenir contre l'extrême néceſſité? Il y en a dont la vertu médiocre ſe decourage, & ſuccombe; & qui, las de combattre, ſe laiſſent aller à l'imitation de ceux contre qui il eſt trop penible de ſe defendre. Le bonheur de ceux qui mépriſent les ſcelerats, & trouvent le ſecret de ſe mettre au deſſus de leurs atteintes, ne diminue point leur crime, & un empoiſonneur n'eſt pas moins déteſtable, parce que la force des remedes l'a emporté ſur celle de ſon poiſon.

CHAPITRE XI.

Des differens objets de nos affections.

I. LE DESIR inquiete; la Crainte eſt un joug qu'on ſecoue le plutôt qu'on peut: ſouvent la Joie ne dure que peu; la Triſteſſe rend miſerable, la Haine travaille & a toûjours quelque choſe de triſte; mais l'Amour plait, & par là même qu'il plait, on prend plus de ſoin de l'entretenir, de ſorte que, par ſa douceur & ſa conſtance, c'eſt une paſſion des plus efficaces, & quand elle tourne mal, des plus dangereuſes. Il eſt donc important d'en étudier toutes les differences, afin d'en prévenir toutes les illuſions, & d'en tirer tout le parti poſſible. *Aimer eſt de toutes les paſſions celle qui a le plus d'efficace.*

II. L'amour de nous-mêmes eſt le fondement de tout le reſte de nos affections; *L'amour de ſoi-même,*

Nous

principe des autres.

Nous aimons les autres choſes parce qu'elles nous procurent quelque contentement, & qu'elles nous paroiſſent avantageuſes. Or nous n'aimerions pas ce qui nous contente & ce qui nous eſt avantageux, plutôt que ce qui nous eſt inutile ou qui nous mortifie, ſi nous ne nous aimions pas nous-mêmes.

Les Viſionnaires, qui condamnent tout amour propre & qui s'imaginent d'y avoir renoncé, ne s'apperçoivent pas qu'ils ſe contrediſent, ce qui eſt leur faute ordinaire; & il ne ſe peut autrement, puiſqu'une de leurs maximes eſt d'éviter les retours ſur ſoi-même. Quand ils condamnent tout autre motif que celui de la ſimple obéïſſance, c'eſt ſans doute parce qu'ils conſiderent ce motif comme le plus pur; & celui qui rend la Vertu la plus parfaite. Mais pourquoi préfereroit-on l'état le plus parfait à celui qui l'eſt moins, ſi l'on étoit indifferent à ſoi-même? Si l'on ne s'aimoit point il ſeroit indifferent dans quel état ſe trouver.

Faire ce que Dieu ordonne par obéïſſance, c'eſt ſe ſoumettre à ſa Grandeur; ſe propoſer d'être heureux par lui, c'eſt donner gloire à ſa Bonté; chercher en lui la parfaite felicité, c'eſt le reconnoitre ſouverainement aimable. Il faut joindre ces motifs, car *s'approcher de Dieu* & tâcher de lui plaire ſeulement par pure obéïſſance, c'eſt ce que l'on feroit parce qu'on le reconnoit puiſſant, quand même on ne le croiroit pas aimable. Il faut donc le deſirer, c'eſt là un de nos hommages, car il faut le connoître & le ſervir comme Dieu & par conſequent comme très-deſirable; Or deſirer un objet délicieux,

ſuppoſe

ſuppoſe deſirer d'être heureux, & par conſéquent ſuppoſe qu'on s'aime ſoi-même.

Ce renoncement à ſoi-même, tel que des eſprits outrés le ſuppoſent & le recommandent, mettroit le Seigneur dans l'impuiſſance de recompenſer les Créatures intelligentes, qui le ſerviroient avec le plus d'abandon & de devouëment ; car quand il nous combleroit de biens & de ſentimens délicieux, nous les recevrions, à la verité, par reſpect pour la main dont ils partiroient, mais nous n'aimerions ni ces preſens, ni le plaiſir de les ſentir ; Craignans ſimplement d'offenſer notre Maître en les refuſant, nous les accepterions par pure obéïſſance : Et comment recompenſer cette nouvelle obéïſſance & ce nouvel hommage ? Seroit-ce par de nouvelles douceurs ? Nous les regarderions encore avec indifference, & elles nous fourniroient ſeulement de nouvelles occaſions d'honorer notre Grand Maître. Je dis plus, quel gré lui ſaurons-nous de notre vie & de notre exiſtence, ſi nous n'aimons pas cette vie & cette exiſtence ? & aimer ſon exiſtence n'eſt-ce pas s'aimer ſoi-même ? La vraie reconnoiſſance ne conſiſte pas à faire des complimens, mais à ſentir vivement le prix des biens qu'on nous fait.

Cet amour de nous-mêmes eſt non ſeulement très-innocent & très-legitime, mais de plus il eſt eſſentiel à l'homme. Un Etre qui connoit, qui ſent & qui veut, & qui pourtant ne s'aime pas, eſt une chimere inconcevable. Ceux qui ſe donnent la mort, meurent pour ceſſer de vivre malheureux. Ceux qui ſe maltraitent & s'infligent des punitions,

tions, n'en uſent ainſi que pour prévenir de plus grands châtimens, ou parce qu'ils ſont mal contens d'eux-mêmes; par conſequent ils prennent interêt dans ce qu'ils ont fait (1).

Ce ſeroit une penſée bien étrange ſi l'on s'imaginoit qu'un homme de bien ceſſât de l'être, dès le moment qu'il feroit quelque cas de ſoi-même. (2) Si l'on eſt obligé de ſe connoître on eſt dans l'obligation de s'étudier, & s'étudie-t-on comme il faut quand on ſe trompe, quand on ne découvre pas en ſoi-même ce qui y eſt, & qu'on croit y voir ce qui n'y eſt pas? Un homme ſage donc, un homme attentif, qui cherche la Verité & qui craint de ſe méprendre, voit ce qu'il renferme de bonnes qualités, & les voit telles qu'elles ſont, par conſequent il les eſtime. Mais s'il n'ignore pas le bien, le mal n'échappe pas non plus à ſon attention. La connoiſſance de nos défauts nous apprend ſur quoi nous devons travailler, & celle de nos bonnes qualités nous ſoutient dans ce travail. Quand on ne voit que le bien on ſe laiſſe aller au repos; quand on ne voit que le

(1) *Neque enim, ſi nonnulli reperiuntur, qui aut laqueos, aut alia exitia quærant, aut, ut ille apud Terentium, qui decrevit tantiſper ſe minus injuria ſuo gnato facere (ut ait ipſe) dum fiat miſer, inimicus ipſe ſibi putandus eſt; ſed alii dolore moventur, alii cupiditate, iracundiâ etiam multi efferuntur: & cum in mala ſcientes ruunt, tamen ſe optimè ſibi conſulere arbitrantur: itaque dicunt nec dubitant.*

Mihi ſic uſus eſt: tibi ut opus eſt facto, face: velut qui ipſi tibi bellum indixiſſent, cruciari dies, noctes torqueri vellent: nec verò ſeſe ipſi accuſarent ob eam cauſſam, quod ſeſe malè rebus ſuis conſuluiſſe dicerent: eorum enim eſt hæc querela, qui ſibi cari ſunt, ſeſeque diligunt, quare quotieſcumque

le mal on perd courage; on peut donc tirer du fruit de l'une & de l'autre de ces connoiſſances. Mais il n'y a aucun interêt qui nous engage à comparer notre merite avec celui des autres, pour ſavoir ſi nous pouvons nous *préferer* à eux, ou ſi nous ferons mieux de les eſtimer plus que nous. C'eſt même une comparaiſon qu'il eſt preſque impoſſible de faire bien juſte, car, ſans compter le plaiſir qu'on ſent à ſe préferer à autrui, tout-à-fait propre à nous ſeduire, s'il n'eſt pas facile de ſe connoître ſoi-même, il eſt peut-être encore plus difficile de connoître exactement les autres; on n'en voit point le dedans, on n'en juge que par des dehors, le plus ſouvent fort équivoques, & qu'une infinité de circonſtances peuvent relever ou rabaiſſer.

Il y a des gens qui conſeillent d'arrêter fortement ſon attention ſur ce qu'on trouve en ſoi de defectueux & de paſſer legerement ſur ce qu'on ſe ſent de recommandable, dans la penſée que cette précaution ſervira à moderer le penchant qu'on a à s'eſtimer trop, & à ſe préferer aux autres. Ce conſeil peut avoir ſes uſages; Mais ſi l'on trouve qu'il

que dicetur malè de ſe quis mereri, ſibique eſſe inimicus, atque hoſtis, vitam denique fugere: intelligatur aliquam ſubeſſe ejusmodi cauſſam, ut ex eo ipſo poſſit intelligi, ſibi quemquam eſſe carum. Nec verò id ſatis eſt, neminem eſſe, qui ipſe ſe oderit: ſed illud quoque intelligendum eſt, nemini eſſe, qui, quomodo ſe habeat, nihil ſuâ cenſeat intereſſe: tolletur enim appetitus animi, ut iis rebus, inter quas nihil intereſt, neutram in partem propenſiores ſimus, item in nobismet ipſis, quemadmodum affecti ſimus, nihil noſtrâ arbitramur intereſſe.

(2) „ Ces raiſons qu'ils voyent dans ce ſujet comme ailleurs. *Mont. L. II. Ch. XVII.*

qu'il eſt trop difficile de partager ſi bien ſon attention, & de meſurer avec cette exactitude les degrés qu'on en peut donner à la vuë du bien, avec ceux qu'il faut reſerver pour celle du mal, on parviendra au même but, & on évitera même avec plus de facilité, les ſuites dangereuſes de l'eſtime de ſoi-même, pourvu qu'entre les qualités qu'on eſtime, on eſtime le plus celles qui ſont effectivement les plus eſtimables, & ſans leſquelles on auroit tort d'être le moins du monde content de ſoi-même; ces qualités ſont l'attention, la circonſpection, la retenuë, la défiance de ſoi-même. Celui qui les connoît, & qui les connoiſſant, s'eſt convaincu qu'elles ſont la ſource de tout ce qui ſe trouve de vrai dans ſes penſées, & de reglé dans ſes mouvemens, n'aura garde de les abandonner; il continuera à ſe rendre attentif, circonſpect, moderé, à ſe defier de ſes premieres penſées & de ſes premiers penchans; il ne s'y rendra, il ne les ſuivra qu'après en avoir fait un examen ſevere; & plus les heureuſes ſuites de cette attention & de cette défiance lui donneront de ſatisfaction, plus il ſe confirmera dans la reſolution de ne jamais rien decider à la legere, & de ne preſumer jamais de ſa capacité, de ſa probité & de ſes lumieres.

La Vertu ne ſauroit être oppoſée à la Verité, & on ne me perſuadera jamais qu'il y ait un grand merite à ſe tromper. Il ne faut rien affecter & c'eſt une penſée outrée de dire que la *Vertu tremble dès qu'on l'eſtime*, & *qu'elle ſe revêt des apparences de défauts pour éviter la preſomption*; on n'a que faire d'être

en

en mauvais exemple par des apparences de défauts, pour prévenir une exceſſive eſtime de ſoi-même ; des précautions ſi étranges peuvent même enfler le cœur de ceux qui les prennent.

En ſe mepriſant trop on fait injure à ſon Auteur dont on n'eſtime pas aſſez le preſent. *Non eſt vilis ſibi, quia ſcit ſe ſuum non eſſe.* (Sen. de Tranq. Animi, cap. 11.) Le Sage ſait qu'il n'eſt pas à ſoi-même & il n'a garde de mépriſer ce qui appartient à Dieu & qui eſt ſon ouvrage.

Les mepriſes que l'on attribue à l'amour propre, ne viennent pas ſimplement de ce que nous nous aimons & que nous cherchons à nous procurer des contentemens & des avantages, mais de ce que nous choiſiſſons mal les objets dont nous eſperons tirer de l'utilité & de la douceur.

III. Dans l'amour propre, & en général dans toute ſorte d'amour, il faut diſtinguer deux actes, qui, pour n'aller guere l'un ſans l'autre, ne laiſſent pas d'être differens. Ces deux actes dans l'amour propre ſont *s'eſtimer & ſe vouloir du bien.* L'un & l'autre peut-être bien ou mal reglé. Il y a beaucoup de gens qui s'eſtiment ſans ſavoir pourquoi; *Moi*, diſent-ils, je ne me changerois pas contre un autre; moi, je ferois ceci, moi je ſouffrirois cela; chez eux dire *moi*, c'eſt dire tout, ils s'aiment & s'eſtiment, n'en demandez pas davantage. C'eſt ainſi que s'eſtiment les ſots. Maniere de s'eſtimer.

On en voit d'autres dont l'aveugle extravagance va juſqu'à publier leurs vices & à

faire parade de leurs defauts ; (3) l'eſtime qu'ils ont conçue pour eux-mêmes, ſans ſavoir pourquoi, eſt ſi exceſſive qu'elle ſe répand ſur tout ce qu'ils trouvent chez eux. Peut-être auſſi ſe font-ils un plaiſir de penſer que ce qui deshonoroit les autres, ſe trouvant abſorbé chez eux par le reſte de leurs excellentes qualités ne peut donner aucune atteinte à leur merite. Ils s'applaudiſſent dans le privilege imaginaire d'être ſeuls en droit de ne ſe contraindre point.

Une partie des hommes s'eſtime donc ſans ſavoir pourquoi, ils s'eſtiment parce qu'il leur eſt agréable de s'eſtimer. Entre ceux qui cherchent à ſoûtenir le plaiſir qu'on a à s'eſtimer de quelque raiſon, ou du moins de quelque apparence de raiſon, la plûpart ſe ſervent ſi mal de leurs yeux, que tout leur paroit eſtimable, pourvu qu'ils le voyent chez eux. S'il y en a peu qui aillent juſqu'à s'admirer dans leurs vices, preſqué tous les excuſent, les pallient, & s'ils ne peuvent pas les changer en vertus, ils honorent de ce nom leurs inclinations les plus indifferentes, & toutes les ſuites de leur humeur & de leur temperament : les vertus qui leur manquent ne ſont pas fort neceſſaires, à leurs yeux, celles qu'ils ont ou qu'ils croyent avoir, ſont les vertus eſſentielles.

L'un admire ſa force, & pour nourrir ſa fierté n'a pas beſoin de voir autre choſe chez lui. Un autre eſt ébloui de ſa bonne mine & &

(3) *Vitia noſtra quia amamus defendimus & malumus excuſare illa quàm excutere.* Sen.

& de ſa beauté, il ſe borne là. Ceux qui n'ont pas ſujet d'être contens de leur corps, ſe tournent du côté de l'eſprit. La fineſſe & la ſubtilité des penſées, l'étendue de la memoire, la facilité de l'expreſſion paſſent, dans l'eſprit de ceux qui les poſſedent, pour les plus eſtimables des qualités.

Bien des gens y mettent moins de façon; Memoire, Subtilité, Eloquence, Vigueur, Bonne grace, c'eſt ſur quoi ils ſont encore aſſez ingenieux pour ne s'examiner point, dans la juſte crainte qu'ils ſe rechercheroient là-deſſus inutilement: les dehors qui les environnent, leurs richeſſes, leurs titres, leurs dignités ſont les miroirs où ils ſe voyent. Un homme a de grands biens, mais il n'a pas de la naiſſance; la Nobleſſe eſt pour lui une chimere, & c'eſt l'argent ſeul qui met entre les hommes une veritable diſtinction. Un Gentil-homme ſans fortune au contraire ne connoit rien de plus glorieux que les privileges de la Naiſſance, ni de plus beau & de plus ſatisfaiſant que de pouvoir paſſer en revuë, dans ſon eſprit, les Ancêtres dont on a hérité le nom.

Si on faiſoit raiſonner tous ces gens-là, leur raiſonnement aboutiroit à dire, je veux m'eſtimer, donc je ſuis eſtimable, je veux me croire au deſſus des autres, donc ce que je trouve chez moi eſt plus eſtimable que ce que je vois chez eux.

Il y en a enfin qui connoiſſent le vrai merite & qui font attention aux qualités de leur cœur & de leur eſprit, pour regler là-deſſus leur eſtime, & ces derniers ne ſe reſſemblent pas tous. Les uns ne donnent à leurs bon-

nes qualités qu'un juſte prix, ne les eſtiment que ce qu'elles valent, & ſe renferment dans les bornes de la verité & de la modeſtie. Quand ils s'examinent, ils compenſent le bien avec le mal qu'ils decouvrent chez eux, ouvrant les yeux ſur l'un autant que ſur l'autre. D'autres au contraire, évitant de ſe voir dans leurs défauts, ſe bornent à ſentir ce qu'ils ont d'eſtimable, & non ſeulement cela, mais ils l'exagerent encore & le relevent par les comparaiſons flatteuſes qu'ils font d'eux-mêmes avec les autres.

Un indice ſûr d'une eſtime de ſoi-même mal reglée, c'eſt la fantaiſie de *parler* ſans ceſſe *de ſoi*, c'eſt une preuve qu'on en eſt plein, qu'on n'y voit rien qui ne plaiſe, & qu'on fait la grace aux autres de les croire à peu près d'auſſi bon goût qu'on ſe trouve ſoi-même.

C'eſt un défaut qui regne chez les Grands, mais un défaut dont leurs inferieurs ſont très-reſponſables. Comme chacun ne penſe qu'à faire plaiſir à ceux dont il croit que ſa fortune dépend, on n'entretient ſes Superieurs que d'eux-mêmes, & des évenemens où ils ont eu quelque part. Quand ils voudroient s'oublier il ne leur ſeroit pas poſſible, par les ſoins que l'on prend de les ramener ſans ceſſe à ce qu'ils ont dit & à ce qu'ils ont fait. Jamais on ne paroit les écouter avec plus d'empreſſement que quand ils font eux-mêmes la matiere de leurs diſcours; Mais il eſt bon de leur apprendre que ceux qui leur donnent le plus d'attention, ſont les premiers à s'en plaindre & à s'en moquer.

A regarder la choſe en elle-même on n'eſt pas

pas plus déraiſonnable de parler de ſoi que de parler des autres, quand on n'en parle qu'à propos & conformément à la vérité; Mais un homme ſage aime mieux s'abſtenir de parler de ſoi-même, quand il en a de juſtes occaſions, que de s'expoſer au riſque d'en parler plus qu'il ne doit, & comme la juſte averſion que l'on ſent pour ces Savans preſomptueux, qui décident hardiment ſur toutes choſes, & ne prononcent pas d'un ton moins affirmatif ſur ce qu'ils ignorent que ſur ce qu'ils ſavent, engage ſouvent les perſonnes raiſonnables à propoſer les vérités, dont ils ſont très-perſuadés, avec autant de modeſtie, que ſi elles leur paroiſſoient encore douteuſes; de même un homme ennemi de la vanité s'exprime ſouvent ſur ce qu'il poſſede & qu'il a déja acquis, comme s'il étoit ſimplement en chemin de l'acquerir. De peur de s'eſtimer au delà de ſon juſte prix, & de donner dans les pieges des flatteurs, dont le langage va beaucoup au delà de leur penſée; on ne doit jamais perdre de vuë cette belle maxime de Seneque *Neminem tanti ab alio quanti à ſe ipſo eſtimari.* „ Qu'il „ s'en faut beaucoup que les autres n'aient „ une auſſi bonne opinion de nous, que „ nous en avons nous-mêmes.

Pour regler au juſte l'eſtime qu'on peut faire de ſoi-même, il ne faut pas faire moins d'attention ſur ſes défauts que ſur ſes bonnes qualités; j'oſe même dire qu'il en faut faire davantage, parce que nos bonnes qualités attirent notre attention ſur elles, & la fixent, par le plaiſir qu'on trouve à les voir, au lieu que ſi on ne la ſoutient pas, avec

quelque effort, elle ſe détourne d'abord de la vûë de nos imperfections. Ne compter que ſes avantages pour juger par là de ce qu'on vaut, c'eſt faire la même faute que ſi, pour calculer les Richeſſes d'un homme, on ne faiſoit d'attention qu'à ce qu'il poſſede, ſans compter ce qu'il doit (4).

Un homme de merite a l'eſprit juſte & connoit ce qui lui manque, en même tems qu'il voit ce qu'il a; Mais un homme vain ſe flatte, s'attribue ce qu'il n'a pas, & ne voit point ce qui lui manque, il eſt plus ſatisfait d'un merite qu'il s'imagine d'avoir, qu'il ne le ſeroit d'un merite réel, mais au deſſous de ſes vaines idées.

Ordre & desordre de l'amour propre.

IV. Pour ce qui eſt des biens que l'on ſouhaite, & que l'on travaille à ſe procurer, l'amour propre éclairé tend au ſolide, & l'aveugle au ſuperflu. L'amour de nous-mêmes nous fait ſouhaiter deux choſes; des qualités excellentes & des ſentimens agréables, & comme les douceurs les plus ſolides ſont l'effet ou la ſuite des diſpoſitions les plus parfaites, & que l'état le plus délicieux, par rapport au ſentiment, eſt attaché à celui qui

(4) *Contra totius Generis humani opiniones mittenda vox erat: Inſanitis, erratis, ſtupetis ad ſupervacua, neminem æſtimatis ſuo. Cum ad patrimonium ventum eſt, diligentiſſimi computatores, ſic rationem ponitis ſingulorum: quibus aut pecuniam crediturí eſtis, aut beneficia: (nam hæc quoque jam expenſa fertis.) Latè poſſidet, ſed multum debet: habet domum formoſam, ſed alienis nummis paratam: familiam nemo citò ſpecioſiorem producet, ſed nominibus non reſpondet. Si creditoribus ſolverit, nihil illi ſupererit. Idem in reliquis quoque facere debebatis, excutere quantum proprii quisque habeat. Divitem illum putas, quia aurea ſuppellex etiam in via eum ſequitur, quia in omnibus provinciis arat, quia magnus calendarii liber volvitur, quia tabtum ſuberbani agri poſſidet*

qui eſt le plus accompli, par rapport à la pureté & à l'étendue des Connoiſſances & des Vertus, il faudroit premierement travailler à s'éclairer & à ſe ſanctifier, il faudroit que l'amour de nous-mêmes nous ſollicitât d'abord à nous enrichir de Lumieres & de Sageſſe; Les ſentimens agréables ſeroient les ſuites naturelles de ces acquiſitions, ils en naîtroient d'eux-mêmes.

Au lieu de cela, nos premiers ſoins vont à nous procurer des ſentimens agréables. Cet empreſſement nous attache & nous borne aux plaiſirs des Sens, parce qu'ils ſe préſentent les premiers; par là notre aveuglement croît; ces plaiſirs nous étourdiſſent, nous detournent de l'évidence, & tout occupés de ſenſations, nous ne ſavons point nous regler ſur des idées. Outre cela la douceur que l'on trouve à s'approuver ſoi-même, & à ſe perſuader qu'on a raiſon, fait que l'on attache une idée d'eſtime à tout ce qui fait plaiſir, & que l'on met du prix dans tout ce à quoi l'on s'eſt déterminé agréablement. Voilà une ſource feconde de préventions & d'idées mal aſſemblées.

Du

poſſidet, quantum invidioſè in deſertis Apuliæ poſſideret: cum omnia dixeris, pauper eſt; quare? quia debet. Quantum, inquis? omnia; niſi fortè judices intereſſe, utrum aliquis ab homine, an à fortuna mutuum ſumpſerit. Quid ad rem pertinent mula ſaginata, unius omnes coloris? Quid iſta vehicula calata?

—— inſtrati oſtro alipedes, pictiſque tapetis.
Aurea pectoribus demiſſa monilia pendent.
Tecti auro fulvum mandunt ſub dentibus aurum.

Iſta nec dominum meliorem poſſunt facere, nec mutam. Sen. Ep. LXXXVII.

Du même principe, de ce penchant trop empreſſé pour les plaiſirs, naît encore cette fatale délicateſſe & cette obſtinée repugnance, que nous ſentons naturellement pour tout ce qui fait de la peine & qu'on ne peut obtenir ſans fatigue. Un *amour propre* éclairé nous *anime au travail*, nous ſoutient dans les efforts & nous fait compter la peine pour peu de choſe, par l'attention qu'il donne aux avantages que cette peine procurera. Mais ſi au lieu de raiſonner & de ſe conduire par lumiere, on ne ſe détermine que par ſentiment, comme font la plûpart des hommes, on ſe portera toûjours à ce qui eſt aiſé préferablement à ce qui eſt penible.

Ces deux premiers mobiles, *le penchant au plaiſir*, & *l'averſion pour la peine*, ne ſont pas tellement inſeparables qu'ils ne puiſſent ſe trouver en oppoſition. Il y a des cas où ils poſſedent le cœur humain en même tems, il y en a où ils regnent tour à tour & ſe ſuccedent l'un à l'autre. C'eſt la cauſe de ces contradictions qu'on remarque dans la conduite de l'homme. Tantôt il achete ſes plaiſirs par le travail, & tantôt il ſacrifie ſes plaiſirs à ſa repugnance pour la peine.

On vivra toûjours miſerable pendant qu'on renfermera ainſi des contradictions; pour être heureux il faut parfaitement être d'accord avec ſoi-même.

Ces deux principes s'uniſſent dans ceux qui paſſent leur vie dans la moleſſe & les amuſemens: Mais il y a des tems où l'on eſt ſi rebuté de la peine que les plus grands interêts y ſollicitent vainement; & il y en a auſſi où la violence d'une paſſion

tion ne permet pas de se donner aucun repos.

L'empressement où l'on est pour se rendre heureux fait qu'on se saisit des premiers moyens qui se présentent, avant que de s'être assez consulté pour connoître au juste ce qui peut le plus contribuer à la félicité, de sorte qu'on se rendroit plus facilement heureux si l'on se hâtoit moins de le devenir.

Les *Principes* sont dans l'Ame les *semences du Savoir*; on ne sauroit y donner trop d'attention, on ne sauroit se les rendre trop familiers, c'est par cette application qu'ils deviennent des principes actifs & des sources fecondes. Mais comme ils n'ont rien d'attrayant, on s'en degoute d'abord, on les parcourt rapidement; ils sont aisés à comprendre, & de plus faciles à repasser, mais parce qu'ils sont simples, au lieu de faire de vives impressions, ils ne touchent que foiblement, on ne fait que les entrevoir, encore semble-t-il que c'est un tems perdu. Or des principes à la consideration desquels on ne s'est pas arrêté, deviennent presqu'inutiles; ils ne se présentent point d'eux-mêmes quand on en a besoin, & l'on n'en fait pas tirer toutes les consequences auquelles ils peuvent donner lieu. Non seulement on ne profite pas assez des veritables principes, mais pour avoir donné trop peu d'attention à les connoître, souvent on en embrasse de faux, parce qu'ils ont quelque apparence de verité, & plus de soin on se donne pour bâtir dessus, plus on s'égare & on entasse d'erreurs. Voilà les fruits de l'impatience qui nous empêche de nous arrêter sur des choses

ſes dont le goût ne nous paroit pas aſſez vif.

Quoique les Mathematiciens paſſent pour les plus exacts de tous les Gens de Lettres, il ne leur arrive neanmoins que trop ſouvent d'uſer de circuits dans leurs démonſtrations, & de ne les tirer pas de leurs vrais principes; l'impatience d'avancer ne permet pas de s'arrêter aſſez ſur ces principes, on ne s'applique pas avec aſſez de ſoin à s'affermir dans l'habitude de la ſimplicité, on n'en ſent pas aſſez le prix, & dans les ouvrages d'eſprit en géneral on eſt plus frappé du difficile, parce qu'il fait plus d'honneur à un Auteur; ce n'eſt tout au plus qu'après s'être fatigué à entendre un raiſonnement diffus, qu'on admire l'habileté d'un homme qui develope la même verité en peu de mots, en l'éclaircissant par ſes principes les plus ſimples.

Les Phyſiciens ſe permettent à tout moment, ſur les phenomenes particuliers de la Nature, des conjectures qui, pour être ingenieuſes, n'en ſont pas plus ſolides, parce qu'elles ne s'accordent pas avec la nature du Corps ou avec celle du Mouvement; mais on paſſe legerement ſur ces principes, on ne s'en forme que des idées vagues & ſuperficielles, parce que l'on court au détail avec un empreſſement précipité. Il en eſt de même en Morale. Si après avoir bien exactement établi en quoi conſiſte la nature de la Vertu; après avoir diſtinctement compris les fondemens ſur leſquels on doit s'appuyer, pour diſtinguer les actions des hommes en bonnes, en mauvaiſes & en indifferentes; on s'accoûtumoit à faire une juſte & immediate application de ces principes au détail de toutes

tes nos actions, pour discerner ce qu'il nous convient de faire d'avec ce dont il faut s'abstenir, je ne doute point qu'on ne cessât bien-tôt de confondre avec nos devoirs, ces maximes outrées, ces pratiques superstitieuses, ces inutilités quelquefois même serviles & penibles, autant qu'inutiles, par lesquelles les hommes se rendent plus difficile & plus embarrassé le chemin du Ciel, & sans y avancer eux-mêmes par-là, ne laissent pas d'en rebutter les autres.

On ne s'arrête pas assez sur les principes, & en mepriſant leur simplicité on se prive de l'évidence qui la suit. Mais par-là même il semble, qu'on devroit au moins, prendre goût aux details; ils offrent une varieté qui pique, & celui qui s'en tire sent qu'il sait quelque chose. Mais ces details coûtent de la peine, & on n'aime que l'aise & le plaisir. Ce n'est rien de ne savoir les choses qu'en gros, il faut entrer dans les détails pour tirer du fruit de ses études; mais les détails sont longs, & penibles, peu de gens s'en accommodent.

On fait cas d'un Cours de Logique, de Morale, de Physique, &c. qui en indique effectivement tous les chefs, mais qui ne fait que les indiquer. On s'applaudit d'être arrivé au bout d'une Science, parce qu'on s'est formé des idées vagues de toutes les parties dont elle traite; mais si l'on en demeure là, quel fruit en tirera-t-on, quel usage faire de ces idées vagues? Vous savez, par exemple, en gros que les couleurs naissent des modifications qui surviennent aux mouvemens de la Lumiere, mais tandis que

vous ignorerez le mode & le mouvement particulier qui forme chaque couleur, vous ſerez incapable d'expliquer les Phenomenes qui nous frappent à tout moment. Vous ſavez encore en gros, & on vous a prouvé, qu'il ne faut pas ſe venger, & que l'on doit aimer ſon prochain comme ſoi-même. Mais ſi vous n'avez pas appris que l'amour & la vengeance ſont des actes fort compoſés, & que les mouvemens, dont ces paſſions ſont l'aſſemblage, ſont de differentes eſpeces, qui s'uniſſent quelquefois, & d'autres fois ſe ſeparent, que de certaines circonſtances peuvent les defendre tous, d'autres les exiger tous, d'autres enfin n'en condamner, ou n'en demander qu'une partie; ſi tout ce détail n'eſt pas diſtinctement connu, on courra riſque de ſe meprendre ſouvent, de taxer de vengeance des actes de juſtice, & des précautions de prudence, & de faire paſſer pour zele des défauts de charité. La tolerance & la pitié pour ceux qui ſe trompent en matiere de Religion, paſſe chez bien des gens pour une lâche indifference, c'eſt ſelon eux porter à l'excès l'amour du prochain. On en voit au contraire qui ſe plaignent de ce qu'on ne les aime pas autant qu'on le doit, qu'on les traite trop rudement & avec trop d'inégalité, parce qu'on leur préfere des gens qui, par leurs lumieres & leurs vertus, meritent effectivement de leur être préferés. Quand les idées ne ſont pas bien nettes & bien diſtinctes, quand on ne ſait pas appliquer les principes generaux aux cas particuliers, & qu'on n'a pas étudié les devoirs avec aſſez de detail, les paſſions jouent aiſément

leur

leur jeu, & à la faveur des ténèbres dont elles nous enveloppent elles tournent leurs idées vagues comme il leur plait.

V. Le foible ordinaire des hommes, d'approuver tout, d'admirer tout, d'aimer tout, dans les objets qui se sont une fois emparés de leur affection, se fait sur tout remarquer dans l'amour dont ils sont prévenus pour eux-mêmes : Un grand moyen de les guerir de ce foible, c'est de faire attentivement reflexion sur le ridicule qu'il répand sur les autres, mais de faire ces reflexions en vûë de s'en garentir soi-même. Chacun presque suit pour regle un goût, qu'il ne sauroit justifier par d'autre raison qu'en disant que c'est son goût; chacun presque est charmé de son stile & de sa methode. Trouve-t-on un Poëte qui en compte plusieurs au dessus de lui? (9) Y a-t-il un Orateur qui ne regarde son galimathias, comme la plus sublime production de sa plume? Etudions à nous voir du même œil que nous regardons les autres, de peur de leur donner juste sujet de nous regarder du même œil que nous les voyons. Precaution contre l'amour propre.

Il est visiblement de notre interêt de ne point nous méprendre sur le choix des objets dans la possession desquels nous cherchons notre bien, & par consequent l'amour de nous-même nous engage à en faire l'examen avec toute la precaution imaginable. Dès qu'un but paroit nous convenir, il est encore de notre interêt de voir s'il vaut effectivement tout ce qu'il faut nécessairement se donner de

(9) *Saum enique pulchrum est; Adhuc neminem cognovi Poëtam, qui sibi non optimus, videretur, sic se res habet, ut ego, me delectant mea*, Cic. Tusc. Quæst. Lib. V.

de peine pour y parvenir; ſi nous trouvons qu'il les merite, l'amour de nous-mêmes, c'eſt-à-dire, de notre propre interêt, nous déterminera à les ſoûtenir & nous les rendra legeres. Il n'y a donc qu'à commencer par un examen appliqué, à conſulter l'Evidence, à ne ſe déterminer que ſur la lumiere, & moyennant ces précautions l'amour propre nous ſera d'un grand ſecours.

Ceux qui les négligent & ne penſent point dans cette methode, c'eſt-à-dire, le gros des hommes, ſe livrent d'abord aux plaiſirs ſenſibles, delà ils deviennent bientôt avides des richeſſes, qui ſervent à ſe les procurer. Ils ſe portent enfin à la gloire qui plait déja par elle-même & qui de plus conduit aux richeſſes, comme les richeſſes à leur tour menent reciproquement à la gloire. Ce ſont là, comme tout le monde ſait, les trois objets de nos deſirs, & parce que ce ſont trois ſources de ténèbres, la Logique en doit traiter pour preſerver l'eſprit de leurs fatales influences.

De l'amour des plaiſirs.

VI. Nous avons déja traité des égaremens où le penchant aux plaiſirs entraîne, & nous avons propoſé des précautions & des moyens de s'en défendre, en parlant des Temperamens. Un homme en qui l'inclination pour les Voluptés des Sens l'emporte ſur l'attachement qu'on doit avoir pour les biens de

Naſcitur ex aſſiduitate laborum animorum hebetatio quadam & languor: nec ad hoc tanta hominum cupiditas tenderet, niſi naturalem quandam voluptatem haberet luſus jocuſque. Sen. de Tranq. An. cap. 15.

Quadam enim, etiamſi in ſummam rei parva ſint, ut & ſubduci ſine ruinâ principalis boni poſſint: adjiciunt tamen aliquid ad perpetuam lætitiam, & ex virtute naſcentem. Sic illum

de l'Eſprit, c'eſt-à-dire, pour la connoiſſance de la Verité, la poſſeſſion de la Sageſſe, la pratique de ſon devoir, ſe rendra rarement attentif & tombera frequemment dans des bevuës. Son inclination dominante, le rappellant ſans ceſſe aux plaiſirs du Corps, ne lui laiſſera pas le tems de ſe former des idées exactes de quoi que ce ſoit, & la confuſion ſe répandra, tous les jours plus, dans ſes connoiſſances, ſi tant eſt qu'il en acquiere quelques-unes. Le peu de douceur qu'il trouvera à chercher ce qu'il n'aime gueres, ne lui permettant pas de chercher longtems, il s'arrêtera à ſes premieres conjectures, il décidera promptement, & ſe hâtera de conclure, pour s'épargner l'ennui d'un plus long examen.

Mais dès qu'un homme eſt une fois entré dans le goût des plaiſirs ſolides, dès qu'il a connu les veritables douceurs & s'y eſt aſſez affermi pour ſentir qu'il eſt dans ſon élement toutes les fois qu'il travaille à s'éclairer & à ſe regler ſur la lumiere de la Raiſon, il ſera bon qu'il ajoute l'acceſſoire à ce principal & qu'il donne quelque choſe aux deſirs des Sens, & n'en mepriſe pas les recreations; (6) Par là le Corps ſe maintiendra dans ſa vigueur, & l'Eſprit conſervera ſon activité, comme nous l'avons déja prouvé ailleurs. Quand l'Eſprit manque de fecondité, comme

illum afficiunt divitiæ, & exhilarant, ut navigantem ſecundus & ferens ventus, ut dies bonus, ut in brumâ ac frigore apricus locus. Quis porrò ſapientum, noſtrorum dico, quibus unum eſt bonum virtus, negat etiam hac quæ indifferentia vocamus, habere in ſe aliquid pretii, & alia aliis eſſe potiora. Sen. de vitâ beat. cap. 22.

me il ſe borne à peu d'idées, non ſeulement ſes connoiſſances ne s'avancent pas, mais il tombe aiſément dans la prévention & dans l'obſtination, il ſe fait des Syſtêmes bornés, dans leſquels pourtant tout ce qui n'entre pas, lui paroit rejettable.

Outre cela l'éloignement des plaiſirs appeſantiſſant le Corps rend l'humeur ſombre; un homme ſombre n'eſt propre à commercer ni avec ceux qui ſont triſtes, ni avec ceux qui ont de l'enjouëment : ceux-ci l'inquietent & ceux là l'affermiſſent dans ſon défaut, de ſorte qu'il tombe bientôt dans les inconveniens qui ſont les ſuites d'une exceſſive retraite, & dont nous avons déja parlé; ſon Imagination languiſſante ne répand aucun feu dans ſes diſcours, & l'attention de ceux qui l'écoutent n'en étant point excitée, ils profitent peu de ce qu'il enſeigne. Ces gens-là deviennent donc inutiles; & non ſeulement cela, ils nuiſent, & leurs manieres rebutent tous ceux qui ne ſe ſentent pas nés pour l'auſterité & la contradiction; ils ſont cauſe qu'on regarde les Sciences comme l'éponge de la politeſſe, ils effarouchent par

(7) *Sicut ſapiens nullum denarium intra limen ſuum admittet, malè intrantem; ita & magnas opes, omnis fortuna, fructumque virtutis, non repudiabit, nec excludet. Quid enim eſt, quare illis bonum locum invideat? veniant, hoſpitentur. Nec jactabit illas, nec abſcondet; alterum infirmi animi eſt, alterum timidi & puſilli, velut magnum bonum intra ſinum continentis. Nec, ut dixi, ejiciet illas è domo. Quid enim dicet? utrumne, Inutiles eſtis: an, Ego uti divitiis neſcio: Quemadmodum etiam ſi pedibus ſuis paverit uti conſicere, aſcendere tamen vehiculum malet: ſic ſi paverit eſſe dives, volet: & habebit utique opes, ſed tanquàm leves & avolaturas: nos nulli alii, nec ſibi graves eſſe patietur.* Id. ibid. cap. 28.

(8) „ C'eſt

par leur chagrin ceux qui ſeroient curieux de s'en inſtruire, & quand ils veulent s'adoucir ils ſortent tellement de leur caractére ordinaire, & paroiſſent tellement affectés, qu'on les trouve encore plus miſerables dans leurs fades cajoleries, qu'odieux dans leurs boutades. Un homme ſombre devient aiſément grondeur, il s'imagine de haïr le vice parce qu'il aime à le cenſurer. Une humeur deraiſonnable lui tient lieu de vertu (7).

Il y a donc des gens dont le cœur n'a de penchant que pour les objets ſenſibles. Ils s'y plaiſent uniquement; mais pour ce qui eſt de la Connoiſſance, & de la Vertu, s'ils travaillent à en acquerir, ce n'eſt que par des efforts continuels ſur eux-mêmes, & à force de ſuivre des reflexions ſerieuſes auxquelles ils ſe ſollicitent avec une extrême contrainte. On en voit de tout oppoſés qui, s'étant faits une habitude de ſe paſſer des recreations ſenſibles, rompent commerce avec les objets exterieurs, vous diriez qu'ils ſe ſont renfermés dans eux-mêmes, comme dans une maniere de priſon. (8) Entre ces deux extremités il y a un milieu à prendre.

Ce

(8) „ C'eſt une opinion plauſible & eſtudiée par „ ceux qui veulent faire les entendus, & profeſſeurs „ de ſinguliere ſainteté, que meſpriſer & fouler aux „ pieds generalement toutes ſortes de plaiſirs, & toute eſtime du corps, retirant l'eſprit à ſoi, ſans „ avoir commerce avec le corps, l'eſlevant aux choſes hautes, & ainſi paſſer ceſte vie comme inſenſiblement, ſans la gouſter ou y eſtre attentif. A ces „ gens cette phraſe ordinaire de paſſer le temps convient fort bien: car il leur ſemble que c'eſt très-„ bien uſer & employer ceſte vie, que de la couler & „ paſſer, & comme ſe desrober & eſchaper à elle, „ com-

Ce milieu c'eſt d'aimer les avantages de l'Eſprit par deſſus tout, d'en ſentir vivement l'excellence & de ne connoître rien qui les égale tant ſoit peu, ni qui en approche ſeulement ; c'eſt d'aimer auſſi les plaiſirs du Corps, mais très-inferieurement à ceux de l'Ame dont ils doivent ſervir à relever le prix & le goût, & à la maintenir par là en état de travailler à ſes veritables interêts avec plus de liberté & d'activité, & par conſequent avec plus de fruit.

Si l'on eſt ſur ſes gardes & que l'on craigne veritablement de ſe faire illuſion, on s'appercevra aiſément de la difference que l'on mettra entre ces deux ſortes d'objets. Combien de choſes n'aimons-nous pas, mais en degrés très-inégaux ? On aimera mieux un concert, dont les parties ſont exactement remplies, que le ſon d'un ſeul chalumeau, & cependant on ſe fera un plaiſir d'entendre quelquefois ce chalumeau ſeul. On aimera mieux un Palais, qu'une médiocre maiſon de campagne, & cependant on le quittera quelquefois pour cette petite retrai-

„ comme ſi c'eſtoit choſe miſerable, onereuſe, & faſ-
„ cheuſe ; veulent gliſſer & gauchir au monde, telle-
„ ment que non ſeulement les devis, les recreations
„ & paſſetemps leur ſont ſuſpects & odieux, mais
„ encore les neceſſités naturelles, que Dieu a aſſaiſon-
„ né de plaiſir, leur ſont courvées. Ils n'y viennent
„ qu'à regret, & y eſtant tiennent touſjours leur ame
„ en haleine hors de là : bref le vivre leur eſt cour-
„ vée, & le mourir ſoulas, feſtoyans ceſte ſentence,
„ desnaturée. *Vitam habere in patientia, mortem in de-*
„ *ſiderio.* Mais l'iniquité de ceſte opinion ſe peut
„ monſtrer en pluſieurs façons : Premierement il n'y
„ a rien ſi beau & legitime, que faire bien & deuë-
„ ment l'homme, bien ſavoir vivre ceſte vie. C'eſt
„ une

traîte. Les douceurs médiocres tirent un prix de la diverſité, & relevent celui des plus grandes qu'on leur fait ſucceder.

Nous n'avons qu'à conſulter l'experience; pour peu que nous lui aidions, par nos reflexions, elle nous apprendra ce que nous avons à faire. Nous ne ſommes pas faits, ni uniquement, ni principalement, pour les plaiſirs des Sens, car ſi l'on s'y abandonne, il en coûte trop, & il en coûte trop auſſi de les moderer (9).

D'un autre côté celui qui n'a de goût que pour les plaiſirs de l'Eſprit, un homme qui oublie le ſoin de ſon Corps, par ſon empreſſement à enrichir ſon Ame de connoiſſances, ſe met bien-tôt hors d'état de pouſſer ſes connoiſſances. Nos forces nous inſtruiſent de notre devoir; entreprendre au delà de ce qu'on peut, c'eſt un effet d'ignorance, ou de vanité, ou plûtôt de l'un & de l'autre en même tems.

VII. Un homme riche & par là affranchi de mille ſoins auxquels les hommes ſont néceſſairement aſſujettis, ſe trouve en liberté de

De l'amour des richeſſes.

„ une ſcience divine & bien arduë, que de ſçavoir „ jouïr loyallement de ſon eſtre, ſe conduire ſelon „ le modelle commun & naturel, ſelon ſes propres „ conditions, ſans en chercher d'autres eſtranges: „ toutes ces extravagances, tous ces efforts artificiels „ & eſtudiés, ces vies eſcartées du naturel & com„ mun, partent de folie & de paſſion: ce ſont mala„ dies, ils ſe veulent mettre hors d'eux, eſchapper à „ l'homme & faire les devins & font les ſots. *Charron de la Sag. L. II. Ch. VI.*

(9) „ Je ne veux pas, que le plaiſir de me prome„ ner, corrompe le plaiſir de me retirer. Au rebours, „ j'entens qu'ils ſe nourriſſent, & favoriſent l'un l'au„ tre. *Mont. Liv. III. Chap. IX.*

de donner à la culture de ſon Eſprit tout le tems qu'il lui plaît, & eſt en poſſeſſion de tous les ſecours néceſſaires pour y réüſſir; les Livres, les Voyages, les Experiences; tout cela coûte; & combien d'excellens genies ont vécu dans l'obſcurité, qui auroient illuſtré les Sciences auſſi bien que leur nom & leur païs, ſi leur fortune avoit été meilleure. On auroit donc grand tort de mépriſer les richeſſes, puiſqu'il y a de l'extravagance à ſe propoſer un but, & à négliger les moyens qui ſervent à y parvenir.

On ne s'étonnera plus du peu de progrès que le Genre humain a fait en connoiſſance, & de l'embrouillement où ſont encore les Sciences après tant de ſiecles, dès qu'on fera reflexion ſur le triſte ſort de la plûpart de ceux dont elles ſont le partage, & des beſoins où ils paſſent leur vie, à la honte éternelle de ceux qui pourroient les mettre en état de travailler avec plus de ſuccès. Un pauvre homme, qui ſe voit, pour ſurcroit de malheur, environné d'une famille, qu'il a bien de la peine à ſoûtenir, que peut-il faire pour ſe rendre habile? Peut-il examiner? Les chagrins lui laiſſent-ils de l'attention de reſte? Accablé de ſoucis eſt-il en état de reflechir ſur des matieres de theorie, de polir ſes reflexions & de les mettre dans un beau jour? Propre à perſuader & à plaire il eſt reduit à lire quelque peu, & à ſuivre aveuglément ce qu'il voit établi par les autres. Un homme dans la miſere eſt trop accablé du ſentiment de ſes beſoins, non ſeulement pour penſer agréablement, mais même pour penſer juſte. Il ſuit ce qu'il trouve établi & fait

fait profeſſion des ſentimens qui lui donnent à vivre.

Dans quelle ignorance & dans quelles erreurs groſſieres, dans quelle bêtiſe les hommes ne croupiſſent-ils pas, en ſe livrant ainſi, ſans examen & ſans diſcernement, à tout ce qu'ils trouvent reçu? Chaque ſiecle ajoute quelque nouvelle mepriſe à celles qui ſont déja autoriſées par l'uſage, les nouvelles ſe mêlent & ſe gliſſent imperceptiblement parmi les anciennes. Ces erreurs ne ſont pas même toûjours d'accord entr'elles. Ainſi l'on ſe rend en aveugles à des piles d'extravagances & de contradictions. On a des yeux pour ne point voir.

Mais ſous prétexte que les Richeſſes ont leur utilité, une infinité de gens paſſent leur vie à les pourſuivre, ſans les faire jamais ſervir aux uſages auxquels elles ſont deſtinées. Faire des moyens le but eſt une illuſion ordinaire, & quelque groſſiere qu'elle ſoit, on ne ſait point la demêler par là même qu'on ne le veut point, parce qu'on auroit trop de honte de s'y ſurprendre & de ſe l'avouer à ſoi-même. La plûpart des hommes aiment donc les richeſſes, & s'empreſſent à les acquerir, par de tout autres principes que ceux qui les rendent aimables. Dès la premiere enfance on s'accoûtume à voir les hommes ſe travailler preſque continnellement pour devenir riches, on les voit paroître joyeux ou chagrins, fiers ou abbatus, à proportion de ce qu'ils gagnent ou de ce qu'ils perdent. L'attention avec laquelle on s'applique à ſe rendre ſavant & ſage ne ſe voit pas, mais les mouvemens qu'on ſe donne

ne pour amaſſer du bien ſautent aux yeux. En jugeant donc des hommes, par ce que l'on voit, on ſe perſuade qu'ils font leur capital des richeſſes, & à l'égard du plus grand nombre on ne ſe trompe pas. On ſe regle enſuite ſur l'exemple, on vit par imitation & l'on s'habitue à faire auſſi ſon principal but de celui, où il paroit que tous les autres courent.

Dès que la Raiſon s'eſt developpée & qu'on s'eſt un peu mieux inſtruit ſur ce qui ſe doit, & ſur ce qui ne ſe doit pas; ſi on eſt interrogé ſur l'eſtime que l'on fait des richeſſes, quand on demande ſi on en fait ſon but, on ſi on les regarde ſimplement comme des moyens propres à conduire à un meilleur, on repond, non pas ſelon la penſée & les ſentimens où l'on eſt effectivement, mais ſelon ce qu'on devroit penſer & ſelon les ſentimens qu'on devroit avoir. Et comme l'on ne ſe met pas beaucoup en peine de ſe connoître à fonds, qu'on ſe perſuade aiſément ce qui plait, & que l'on donne d'abord dans ce qui flatte, on croit être effectivement ce que l'on a répondu qu'on étoit. Par cette illuſion l'homme a le plaiſir d'aller toûjours ſon train, & de ſuivre ſa pente dominante, ſans penſer ſeulement à la connoître & encore moins à la corriger, & ſa Raiſon à laquelle il a la ſatisfaction de ſe croire entierement conforme, ne lui reproche rien.

Mais ſi les hommes étoient tels qu'ils ſe diſent, & même s'ils étoient tels qu'ils ſe croient, je ne ſai s'il y auroit aucun avare; du moins il y en auroit très-peu; car qui eſt-

ce

ce qui avoue qu'il fait des richeſſes ſon but & ſon principal objet? Mais ſans nous amuſer à écouter les hommes, quand ils parlent un langage qui les trompe eux-mêmes les premiers, conſultons leur conduite avec plus d'attention qu'ils ne le font eux-mêmes. Les Peres ont ordinairement plus à cœur de voir dans leurs enfans de la Science & de la ſageſſe, que d'en acquerir eux-mêmes; Les Lumieres & la Vertu de leurs enfans leur font honneur, ſans les gêner, & ſans leur coûter aucun effort. Cependant à quoi penſent-ils plus ſerieuſement, pourquoi ſentent-ils plus d'inquietude & à quoi donnent-ils plus de ſoin quand il s'agit de ces enfans dont ils paroiſſent avoir à cœur l'éducation? à leur exterieur ou à leur interieur? à leur probité ou à leur fortune? Ils ſe repoſent tranquillement ſur autrui pour ce qui eſt du ſoin de leur éducation & de leur conduite, mais ils penſent ſans ceſſe eux-mêmes à leur établiſſement. Que d'empreſſement pour ceux qui peuvent y contribuer, que de reconnoiſſance pour ceux qui y contribuent! Diſons la verité, c'eſt dans cette vûe qu'on ſe donne des ſoins pour leur inſtruction, & c'eſt là que tendent toutes les depenſes que l'on fait à deſſein de leur former l'Eſprit & le Cœur, car on s'informe de leurs progrès avec plus ou moins d'inquietude, & on leur pardonne leurs negligences avec plus ou moins de facilité, ſuivant que, par l'état de leur naiſſance & de leurs biens, ils ont plus ou moins beſoin du ſecours des autres, & plus ou moins beſoin de s'élever eux-mê-

mes, par leur merite perſonnel, à pouvoir faire quelque figure dans le monde.

Un Pere voit qu'il ne ſauroit laiſſer tous ſes enfans riches, il en a trop, il faut bien qu'il penſe à leur donner une éducation qui ſupplée à un heritage qui ne ſera que médiocre. Mais ſe trouve-t-on en état, par ſoi-même, de les mettre dans les biens & dans les honneurs, on ne penſe plus qu'à affermir leur ſanté, & à les faire vivre agréablement; la Lumiere & la Sageſſe ſeroient des ſecours ſuperflus, le bonheur de leur naiſſance les affranchit de ces beſoins. Comme on veut ſuppléer aux richeſſes par le merite, on compte pour ſûr que les richeſſes à leur tour ſuppléeront au merite.

Il faudroit penſer tout autrement. Un homme d'une naiſſance obſcure vit dans l'obſcurité, & à peine ſes défauts ſont-ils connus de ſes voiſins, on n'y daigne pas prendre garde, ils n'ont pas occaſion d'éclater, non plus que leurs vertus s'ils en ont. Mais tout le monde a les yeux ſur un Grand, & il faut de toute néceſſité que les perſonnes de naiſſance s'illuſtrent ou ſe deshonorent aux yeux non ſeulement des honnê-

(10) *Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt: & teneris infuſa cupiditas altius ſedit, crevitque nobiſcum. Deinde totus populus in alia diſcors, in hoc convenit: hoc ſuſpiciunt, hoc ſuis optant, hoc Diis velut rerum humanarum maximum, cum grati videri volunt, conſecrant. Denique eò mores redacti ſunt, ut paupertas maledicto probroque ſit, contempta divitibus, inviſa pauperibus. Accedunt inde carmina Poëtarum, quæ affectibus noſtris facem ſubdant, quibus divitia velut unicum vitæ decus ornamentumque laudantur. Nihil illis melius nec dare videntur Dii immortales poſſe, nec habere.*

Regia

nêtes gens, mais en general aux yeux de tous ceux qui ne ſont pas preoccupés. Leurs vices & leurs vertus ont trop d'influence, on publie ou leur honte ou leur gloire.

Les enfans entrent tout-à-fait dans l'eſprit de ceux qui leur ont donné le jour & qui les élevent ; (10) leur unique vûe eſt de faire ſervir les richeſſes interieures à l'acquiſition des exterieures, ils s'empreſſent pour la Science & pour la probité, à proportion de l'ardeur avec laquelle ils courent à la fortune. Celui qui penſe aux premiers emplois, & aux groſſes penſions, ſe fatigue pour acquerir une habileté peu commune, mais celui qui ſe borne aux médiocres, ſe contente d'une legere teinture & ne ſe gêne pas. On s'attache aux Sciences les plus eſtimées, plûtôt qu'aux plus eſtimables, & dans ſes études on choiſit, non pas ce qu'il y a de plus excellent, mais ce qui eſt le plus à la mode, & le plus propre à s'avancer. On ſe prévient d'abord pour les opinions auxquelles on ne peut renoncer, ſans ſe livrer à la pauvreté, ou ſans abandonner de grandes eſperances ; on ne ſe permet pas de repos avant qu'on leur ait donné quelque tour ſpecieux, & dès qu'on leur a trouvé un côté ſupportable, on s'y

Regia Solis erat ſublimibus alta columnis,
Clara micante auro.

Ejuſdem currum adſpice.

Aureus axis erat, temo aureus, aurea ſummæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Denique quod optimum videri volunt ſæculum, aureum appellant. Sen. Ep. CXV.

s'y arrête uniquement & l'on ne penſe plus aux autres, on évite de les voir ſous les faces qui ne font pas plaiſir. On regarde en même tems avec averſion tous les ſentimens, qu'on ne peut embraſſer, ſans qu'il en coûte trop, on ſe les deguiſe, on en fuit la lumiere, on ſe derobe à ce qu'ils ont de vrai, d'évident & de recommandable & on les tourne tant qu'à la fin on croit y trouver quelque endroit foible & ténébreux par où l'on ſe croit en droit de les negliger.

Par ces principes on change de ſentiment, en changeant d'interêt; dès qu'une nouvelle fortune & un nouveau point de vûë fait voir les objets ſous des faces qui ne s'étoient point encore préſentées, on aime à penſer que ce ſont les plus juſtes & on s'arrête à cette penſée. Pie II. un des plus zelés defenſeurs des libertés de l'Egliſe au Concile de Bâle, fit tous ſes efforts, dès qu'il fut élu Pape, pour abolir la Pragmatique Sanction. Il regarda les choſes d'un autre œil.

Moyens de bien regler l'amour des richeſſes.

VIII. N'aura-t-on jamais honte de ſe rendre ainſi eſclave d'un exterieur qui paſſe, au point de lui ſacrifier la Verité qui demeure éternellement? Il eſt certainement honteux de peſer la Verité à la balance de l'Interêt. Des hommes qui ſe piquent de lumiere & de vertu continueront-ils à faire conſiſter leur gloire & leur bonheur, dans ce qui leur eſt commun avec les ignorans & les ſcelerats? Des hommes raiſonnables croupiront-ils dans des ſentimens ſi indignes d'eux, que l'on n'oſe ni les déclarer aux autres ni ſe les avouer à ſoi-même, tellement que pour y perſeverer avec quelque repos il faut ſans

ceſſe

ceſſe ſe deguiſer à autrui & ſe faire illuſion à ſoi-même.

Ne vaut-il pas mieux que tout ſoit d'accord chez nous, & que notre cœur préfere effectivement ce à quoi la Raiſon ne ſauroit s'empêcher de donner la préference, ce que les vertueux aiment & que les vicieux eux-mêmes ſont contraints de louer par deſſus tout? Si quelcun s'eſt mal trouvé de cette préference, s'il l'a fait de bonne foi & s'en eſt repenti, qu'il le déclare & nous l'écouterons. Quelquefois après quelques efforts on vient à bout de ſacrifier la fortune à la Verité; mais ſi ce ſacrifice ne vient pas du cœur, ſi des remors importuns l'ont ſeuls extorqué, le cœur le revoque dans la ſuite & revient à ſon premier penchant. Mais celui-là préfere avec perſeverance, qui préfere avec connoiſſance & avec affection; une telle préference ne ſe revoque point. Celui qui a connu les biens ſolides ne les quittera jamais pour les ſuperficiels. Le goût des veritables richeſſes, nous met en état d'uſer bien des richeſſes exterieures quand nous les avons, & de nous empêcher de les perdre de mauvaiſe grace, quand elles nous quittent.

Tout ce qui favoriſe cette paſſion pour les Richeſſes, & qui eſt propre à la faire naître ou à la fortifier, nous doit être d'autant plus ſuſpect, qu'elle eſt de tout âge, qu'elle croît même avec les années & que toutes les autres paſſions la fortifient. L'inclination aux plaiſirs & l'inclination à la Gloire ſe trouvent en oppoſition, mais dans l'état où ſont les choſes & de la maniere que les hommes

ſont faits, les Richeſſes conduiſent efficacement & aux Plaiſirs & à la Gloire. Il n'y a aucune paſſion qu'elles ne contribuent à ſatisfaire, autant d'égaremens, autant de beſoins des richeſſes, il en faut pour contenter toutes nos fantaiſies. L'âge fait ordinairement négliger les plaiſirs, & ralentit l'ardeur avec laquelle on les cherchoit, & les difficultés qu'il faut eſſuyer pour s'élever, forcent ſouvent à abandonner des projets d'ambition. Mais convaincus par une continuelle experience, que l'argent ſupplée aux foibleſſes les plus mépriſables, qu'il couvre les défauts les plus odieux, & qu'il fait aiſément ſurmonter les obſtacles les plus difficiles, l'avidité d'en acquerir s'augmente à meſure qu'on croit plus néceſſaires les ſecours exterieurs. D'abord donc on les aime à cauſe de ce que l'on ſe procure par leur moyen; enſuite l'amour des effets ſe repand ſur la cauſe qui les procure, & à force d'aimer la cauſe, conjointement avec ſes effets, on vient enfin à l'aimer toute ſeule. On vient peu à peu à faire ſon but de ce qu'on n'avoit d'abord aimé que comme un moyen pour parvenir à d'autres buts. Dès qu'on en eſt là, c'eſt une néceſſité que l'amour des Richeſſes n'ait plus de bornes, on a beau en acquerir, on n'en eſt jamais ſatisfait. Ignorant que nous ſommes nés pour quelque choſe de plus grand, nous cherchons dans l'entaſſement des Richeſſes une grandeur & un prix que nous ne ſaurions y trouver. Ceux qui au lieu de profiter du bien aiſe où met-

(11) *Contrà evenit in iis morbis, quibus affligunter animi: quo*

mettent les Richeſſes, pour acquerir plus de lumiere & avec plus de facilité, ne s'appliquent au contraire à acquerir des lumieres que pour ſe procurer des richeſſes par leur moyen, des honorent les Sciences, & ces gens leur ont fait de tout tems beaucoup de tort; c'eſt ce qui avoit fait dire à Simonide: *Il n'y auroit pas de doute qu'il ne valût mieux être Savant & Sage que Riche, ſi l'on ne voyoit pas ſi ſouvent les Sages & les Savans à la porte des Riches.* Mais ces Riches devroient avoir une double honte, l'une de ne connoître pas que les principaux biens leur manquent, & de ne ſavoir pas les chercher là où ils ſont; l'autre d'attendre qu'on leur demande ce qu'ils devroient offrir.

Quand on eſt malade, on ne penſe qu'à rétablir ſa ſanté, on ſe tranquilliſe, on ne ſe met point en peine de ſon trafic ni de ſes terres, on écarte les idées de la fortune, on ne penſe à aucune intrigue, on écoute les Medecins & on uſe de leurs remedes. Il s'en faut bien qu'on ne prenne les mêmes ſoins de l'ame; Elle eſt, peu s'en faut, aveugle, elle vit dans les ténèbres, elle a du penchant pour pluſieurs vices, elle eſt prévenue de mille erreurs & affoiblie par mille mauvaiſes habitudes, on ne penſe point à ſe guerir, on a bien d'autres choſes à faire. Il faut courir au plus preſſant. Il faut amaſſer du bien, il faut ſe faire un nom dans le monde, il faut en un mot ſe ſacrifier à une fortune toûjours incertaine & qui enfin paſſera certainement (11). Au lieu de ne donne

que quis pejus ſe habet, minus ſentit. Non eſt quod miremis,

donner aux choſes exterieures qu'autant d'attention qu'un eſprit éclairé, par de juſtes lumieres, trouve à propos qu'on leur en donne; on ne reſerve pour le néceſſaire, qu'autant de tems que les ſoins ſuperflus du Corps en laiſſent de libre.

Les biens de ce monde valent-ils la peine que l'on ſe contraigne autant qu'on le fait pour les acquerir? J'ai un petit reſte de vie à achever, & le Tems d'un vol rapide m'entraîne vers le tombeau, j'ai dans quelques revenus qui m'appartiennent en propre, & dans le magnifique Spectacle de l'Univers, qui m'eſt commun avec les autres hommes, de quoi m'amuſer, dequoi reflechir, & pourvu que je le veuille j'ai toûjours dequoi admirer, & je quitterois ce ſolide pour courir après des ombres! Ma vie s'écouleroit à pourſuivre ſans jouïr, & pour obtenir ce dont je ne ſerois que peu ſatisfait après l'avoir reçu, j'applaudirois à un fat, & je ferois ma Cour à un fripon! Heureux celui qui connoiſſant au juſte le merite des biens exterieurs, ne les eſtime point aſſez pour les acheter à ce prix.

De l'amour de la Gloire.

IX. La Gloire conſiſtant dans l'approbation des perſonnes de bon goût, des perſonnes qui penſent judicieuſement & aſſignent à cha-

Lucili cariſſime. Nam qui leviter dormit, & ſpecies ſecundum quietem capit, aliquando dormire ſe dormiens cogitat: gravis ſopor etiam ſomnia exſtinguit, animumque altius mergit, quàm ut uti ullo intellectu ſinat. Quare vitia ſua nemo confitetur? quia etiam nunc in illis eſt. Somnium narrare, vigilantis eſt: & vitia ſua confiteri, ſanitatis indicium eſt. Expergiſcamur ergò, ut errores noſtros coarguere poſſimus; ſola autem nos Philoſophia excitabit, ſola ſomnum exactius gravem. Illi te totum dedica: dignus illâ es; illa te digna

chaque choſe ſon veritable prix, être inſenſible à la veritable Gloire, ce ſeroit regarder avec indifference l'eſtime de ce qu'il y a de plus eſtimable au monde. Je conſens donc que l'on ſe faſſe un plaiſir d'être bien dans l'eſprit de tout le monde, s'il ſe peut, & ſur tout dans celui des gens ſages & éclairés; que l'on trouve, dans leur commerce & dans la douceur de leur approbation, un dedommagement des peines qu'on éprouve à demêler des verités peu éclaircies, & à decouvrir ce qu'on n'a point encore connu; La douceur qu'on goute à ſe voir eſtimé des perſonnes qu'on honore, ſert encore à ſoûtenir un homme raiſonnable dans ces efforts, ſouvent très-penibles, qu'on eſt obligé de faire pour s'élever au deſſus de ſes préjugés, & de ſes habitudes, & pour réſiſter aux appas ſeduiſans de mille objets qui détournent très-ſouvent des plus juſtes reſolutions. Il eſt ſi important, & en même tems ſi difficile, de ſe ſoûtenir dans tous ſes devoirs, que nous aurions grand tort de négliger aucun des ſecours qui peuvent contribuer à nous y affermir.

L'amour de la Gloire ſupplée, pour le bonheur du Genre humain, à celui de la Vertu, dans le cœur d'une infinité de gens, & la

digna eſt; ite in complexum alter alterius: omnibus aliis rebus te nega, fortiter, apertè. Non eſt quod precario philoſopheris. Si ager eſſes, curam intermiſiſſes rei familiaris, & forenſia tibi negotia excidiſſent: nec quemquam tanti putares, cui advocatus in cauſſam deſcenderes: toto animo id ageres, ut quamprimùm morbo liberareris. Quid ergo? non & nunc idem facies? Omnia impedimenta dimitte, & vaca bonæ menti; nemo ad illam pervenit occupatus. Sen. Ep. LIII.

la crainte de l'Ignominie à la haine qu'ils devroient avoir pour le Vice même C'eſt par cette raiſon que la Satire eſt d'une ſi grande utilité. Il y en a peu qui aiment la Vertu, mais il n'y a preſque perſonne qui ne ſoit jaloux de ſa reputation ; une infinité de gens, aux paſſions de qui la voix de la Conſcience n'oppoſeroit que de foibles barrieres, ſont retenus tout court par le *Qu'en dira-t-on* ; & ceux qui paroiſſent ne le pas craindre vivroient encore tout autrement, s'ils ne le craignoient un peu : *O Atheniens*, diſoit Alexandre, *que je ſoûtiens de travaux & que je meprise de dangers pour être loué de vous !* Le ſentiment, qui le faiſoit ainſi parler, eſt un ſentiment commun à tous les hommes ; Les Grands ſe nourriſſent des applaudiſſemens de la multitude qu'ils regardent ſi fort au deſſous d'eux, & quoiqu'ils paroiſſent la compter pour rien, ils ne laiſſent pas d'en redouter les mepris. Quand un homme vend ſa réputation pour vingt mille francs ; on peut conclure de là que ſa Vertu n'auroit pas tenu contre cinq cens. Et en géneral l'apparence intereſſe preſque toûjours plus que la réalité même, & telle perſonne n'a beſoin que d'une ſemaine pour ſe conſoler d'une diſgrace ſecrette, dont les larmes

(12) „ Il y a je ne ſçai quelle douceur naturelle à ſe „ ſentir louer, mais nous lui preſſons trop de beau„ coup.

Pers. Sat. I. 47. *Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra eſt,*
Sed recti finemque extremumque eſſe recuſo.
Euge tuum & belle.

„ Je ne me ſoucie pas tant, quel je ſois chez au„ trui,

mes ne tariroient pas de longtems ſi le public en étoit informé. On ſe fait une eſpece de vie dans l'imagination des autres.

Mais rien n'eſt plus ordinaire que de laiſſer prendre trop d'empire à cette paſſion.(12) La Gloire eſt une viande bien creuſe, c'eſt une fumée qui ne raſſaſie point, & dont le deſir croît à meſure qu'on s'en repaît, on n'en a jamais aſſez. C'eſt l'ardente ſoif d'une Gloire mal entendue qui a armé les hommes les uns contre les autres, qui a couvert d'un beau prétexte la rage & la fureur des enfans d'un même Pere acharnés à ſe détruire, qui a rempli la terre de carnages & de deſolations, & ſous un nom pompeux, en a fait une image de l'Enfer. L'amour de la Gloire eſt capable d'aneantir les ſentimens les plus naturels, & un cœur qui s'abandonne à l'ambition devient peu à peu ſans pitié, ſans humanité, ſans équité. Mais je veux me borner au tort qu'elle fait aux Sciences. Un homme avide de Gloire & ne ſongeant qu'à effacer celle de ſes contemporains & de ſes prédeceſſeurs, emporté par cette paſſion, court, & ſe hâtant d'entaſſer connoiſſance ſur connoiſſance, n'examine pas ou n'examine qu'à la legere, & precipite à tout moment ſes jugemens, c'eſt-à-dire, tombe frequemment

„ trui, comme je me ſoucie quel je ſois en moi-
„ meſme. Je veux eſtre riche par moi, non par em-
„ prunt. Les eſtrangers ne voyent que les evene-
„ mens & apparences externes : chacun peut faire
„ bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre
„ & d'effroi. Ils ne voyent pas mon cœur, ils ne
„ voyent que mes contenances. *Mont. Liv. II. Chap.*
„ *XVI.*

ment dans l'erreur : Il étudie les ſujets les plus cachés plûtôt que les plus néceſſaires, & les plus brillans préferablement à ceux qui ſont les plus utiles aux hommes. Par là encore il réüſſit moins aiſément, car les choſes les moins néceſſaires ſont pour l'ordinaire les moins faciles à connoître, & quand même il réüſſit on tire moins de fruit de ſes découvertes.

Un homme qui court à la Gloire regarde comme ſes Rivaux tous ceux qui aſpirent au même but. L'envie & la haine s'emparent bientôt de ſon cœur ; & le moyen d'arriver à la Verité ; quand on ſe laiſſe conduire par de ſi dangereux guides ? On n'aime pas à recevoir des lumieres de ſes Rivaux, & à ſe rendre diſciple de ſes ennemis, on ſe plait à les contredire, & par là même qu'ils avancent une verité, on panche du côté de l'erreur.

Un homme qui n'étudie que pour briller parmi les Gens de Lettres, & pour ſe faire un grand nom, cherche avidement quelque nouveauté, il l'embraſſe dès qu'elle ſe préſente, & la défend avec obſtination, car c'eſt la Paſſion qu'il prend pour guide, au lieu de la Raiſon ; ſon but n'eſt pas la Lumiere & la Sageſſe, c'eſt une reputation de Lumiere & de Sageſſe. Mais s'il ne ſe trouve pas un genie propre à inventer, deſeſperant de ſe diſtinguer par de nouvelles découvertes, un chagrin ſecret le ſoûleve contre toutes les nouvelles découvertes ; il les mépriſe ſans les connoître, ſon depit lui fournit des armes pour les combattre, il ſe fait un rempart des Anciens, il s'y aſſujettit, il s'y livre, il

ſe

ſe rend ſoi-même aveugle, pour n'être plus qu'un ſimple Echo de leurs leçons bonnes ou mauvaiſes.

Enfin cette ſoif d'honneur mal entendue, cette paſſion ardente pour la Gloire fait ſouvent que ceux qu'elle poſſede donnent, ſans raiſon, dans tout ce qui porte quelque caractere de diſtinction. C'eſt par là que tant de gens s'entêtent de l'extraordinaire, ſe font des maximes ſingulieres, & affectent de penſer & de parler autrement que le reſte des hommes. Vous diriez qu'ils ſe croiroient deshonorés s'ils entroient dans les vuës d'autrui, tout ce qui eſt commun leur paroit fade & mal penſé, & ils ont tant d'éloignement pour les routes ordinaires que de peur d'y entrer, ils s'écartent à tout moment de celle du Bon Sens. Ce dernier caractere eſt fortifié par le plaiſir qu'on trouve à ſe rendre la juſtice qu'on ſe croit refuſée par les autres. Il y a dans l'Eſprit, comme dans le Corps, des maladies, dont les cauſes ſont compliquées; Tout ce que l'admiration a de ſeduiſant s'unit pour rendre incurable ce dernier entêtement. Ce panchant à ſe diſtinguer produit de differens effets, ſuivant les differentes inclinations avec leſquelles il ſe combine.

Il y a peu de perſonnes qui ne ſouhaitent de briller, on veut être dans le monde ſur un pié de diſtinction. Mais auſſi d'un autre côté, il y en a peu qui veuillent ſe donner de la peine: On a ſur tout un grand éloignement pour travailler ſur ſoi-même & pour ſe corriger. Dans ces diſpoſitions on néglige d'acquerir un merite ſolide; on ſe borne

à des avantages exterieurs, & quand on eſt en poſſeſſion, on donne à de minces apparences tout le prix de la réalité. Peu de gens penſent comme Ciceron parloit. *Satius eſt enim me meis rebus florere quàm Majorum opinione niti, & ita vivere, ut ego ſim potiùs meis Nobilitatis initium & virtutis exemplum.* „ J'aime à briller par mon propre merite, plûtôt que par un nom herité de mes „ Ancêtres, & il eſt beau de commencer ſa „ Nobleſſe par les exemples de Vertu qu'on „ laiſſe à ſa poſterité. " A la verité on ſoupçonne ceux qui tiennent ce langage de faire de neceſſité vertu ; mais que peut-on dire contre ceux qui, nés avec un nom illuſtre, en comptent pour rien l'éclat, s'ils ne le ſoûtiennent & ne l'illuſtrent encore par leur merite perſonnel ?

Remedes & précautions.

X. Il eſt peu de moyens plus efficaces pour ſe guerir de l'ambition, que de ſe rendre attentif ſur les écarts où elle jette ceux qu'elle domine : Le Chagrin, l'Envie, l'Entêtement, l'Affectation, l'Erreur, l'Opiniâtreté, voilà ſes effets ordinaires ; de maniere que la vanité des hommes empêche ſouvent qu'on ne les honore, & leur empreſſement pour la Gloire leur fait prendre un chemin qui leur attire le mépris. Le plus ſûr, & preſque l'unique moyen d'établir ſa reputation, de s'attirer l'eſtime des hommes & de ſe voir l'objet de leurs louanges, c'eſt de n'y penſer pas & de ne les avoir aucunement en vûe. Il n'y a rien que les hommes aiment à donner plus librement ; mais dès qu'on paroit les demander, dès qu'ils s'apperçoivent qu'on les cherche, ils les refuſent à coup ſûr.

ſûr. Mandier les louanges c'eſt ſe rendre ſouverainement mépriſable ; les craindre, c'eſt les meriter, & leur tourner le dos c'eſt le moyen de s'en faire ſuivre, & en voici, ce me ſemble, une raiſon. Se plaire à ouvrir les yeux ſur le merite d'autrui & après l'avoir connu aimer à lui rendre juſtice & à le faire remarquer aux autres, c'eſt ſans contredit un des caractéres le plus ſûr d'une belle ame & d'un cœur veritablement grand, mais plus il y a de grandeur d'ame à rendre juſtice au vrai merite, plus on veut être libre de la lui rendre, & l'on conçoit qu'il y a d'autant plus d'honneur à s'acquiter de ce devoir, que ceux qui en ſont les objets ſe croient moins en droit de le demander. L'eſtime eſt une *recompenſe* de la Vertu & non pas un *payement* ; on le lui doit par generoſité & non par contrainte : On a tout ſujet de ſe plaindre de celui qui refuſe de payer ce qu'il doit, c'eſt une injuſtice criante ; & on n'a point d'obligation à celui qui s'acquitte d'une dette au payement de laquelle on pouvoit le forcer ; mais quelque merite qu'on ait on doit avoir de la reconnoiſſance pour ceux qui donnent ce qu'ils peuvent refuſer. La gloire qu'il y a à récompenſer perd toûjours une partie de ſon éclat, quand la recompenſe eſt ſollicitée, & il y a une tout autre generoſité à prévenir les demandes qu'à les accorder. Les hommes veulent être ſi libres dans la diſtribution des louanges & ils aiment ſi peu à être prévenus ſur cette matiere, que pour l'ordinaire ceux qui louent les premiers ſont ceux qui louent le plus. Il leur ſemble qu'ils partagent la gloire d'une bonne action,

tion, ou d'un excellent diſcours par leur empreſſement à lui rendre juſtice. On voit encore que ceux qui diſent de bons mots ſont d'autant moins applaudis qu'ils paroiſſent davantage les ſentir eux-mêmes & les dire à deſſein de ſe faire admirer.

La Gloire fuit donc celui qui ne cherche qu'elle; mais celui qui ne penſe qu'à acquerir du merite acquiert avec le merite qu'il cherche les ſuites du merite. Un homme qui donne tous ſes ſoins à penſer judicieuſement, & à vivre dans l'équité, ſe diſtingue infailliblement, ſans avoir pour but de ſe diſtinguer; mais celui qui ne ſoupire que pour la diſtinction ne ſe diſtingue que des ſages, il ſe confond avec les ſots & ne forme tout au plus qu'une eſpece ſinguliere de fat.

Il eſt rare qu'on ſoit tranquille quand on ſe propoſe la Gloire pour but; Celle qui vient ſans qu'on la cherche eſt la ſeule qui nous procure un contentement raiſonnable. (13) L'Ambition eſt une ſource de troubles, voilà pourquoi tout le monde a de l'éloignement pour ceux qui en ſont poſſedés. La Modeſtie fait au contraire la douceur de la Societé, elle gagne les cœurs, & quand elle accompagne d'excellentes qualités, elle les rend l'objet de la plus haute & de la plus conſtante admiration.

On voit par là que ce que l'on appelle Gloire & Reputation, que cette fumée pour la-

(13) *Opinionem quidem & famam eo loco habeamus tamquam qua non ducere, ſed ſequi debeat.*

(14) „ Desdaignons cette faim de renommée & „ d'hon-

laquelle on ſe travaille tant, eſt bien peu de choſe. Si on la deſire beaucoup, on la manque ordinairement, & ſi on l'obtient ſans l'avoir deſirée, on n'y eſt pas beaucoup ſenſible; car le cœur humain ne goûte guere la douceur d'un bien, qu'à proportion de l'ardeur avec laquelle il l'a recherché.

Un des plus funeſtes effets de cette ſoif de Gloire, quand elle eſt mal entendue & qu'elle ſe rend exceſſive, c'eſt l'avidité de toute ſorte de louanges, & la dépendance où l'on eſt des flatteurs. A la verité il me ſemble que celui qui veut paſſer pour ne regarder qu'avec indifference ces marques d'eſtime, eſt ou un menteur, ou un homme qui ne ſe connoît pas, une pierre hors d'œuvre dans la Societé, un vrai Miſanthrope s'il y en a. Puiſque Dieu lui-même fait cas des louanges, quand elles partent du cœur, eſt-il permis de les regarder comme abſolument mépriſables, ou tout-à-fait indifferentes? Ce ſeroit s'écarter de la Vertu de donner de juſtes éloges aux perſonnes qui les meritent, s'il étoit de leur devoir de ne les écouter point. Mais il faut les recevoir avec les précautions ſuivantes. Premierement on ne doit faire aucune attention à ceux qui louent, ſans avoir la capacité néceſſaire pour bien diſtinguer ce qui eſt veritablement louable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Comme il n'y a qu'une faim canine qui faſſe tout devorer, (14) il n'y a qu'une ſoif extravagante

„ d'honneur, baſſe, & beliſtreſſe, qui nous le fait „ coquiner de toute ſorte de gens. *Qua eſt iſta laus quæ poſſit è macello peti?* par moyens abjects, & à „ quel-

te de gloire, qui faſſe écouter avec plaiſir les éloges des ſots, & par là plus de la moitié des hommes ſont exclus du droit de faire plaiſir aux ſages en louant ce qui ſuppoſe, dans ceux qui loüent, du ſavoir, du goût & du diſcernement (15).

Il ne faut point avoir à ſe reprocher de s'être rendu digne du mepris de qui que ce ſoit; car il faut toûjours aimer & reſpecter la Nature humaine; Mais ſi des gens, qui ne ſavent pas raiſonner, trouvent à propos de s'égayer ſur notre compte, & font leurs efforts pour nous decrier, il nous doit ſuffire de les refuter par la ſageſſe de nos diſcours & de notre conduite. Il faut mepriſer les injures de ceux dont les éloges ne peuvent être d'aucun poids. C'eſt ſe mettre au deſſous d'un ignorant, ou d'un eſprit de travers que de ſe trouver ſenſible au mepris qu'il fait de nous. Rien ne nous éleve davantage que

„ quelque vil prix que ce ſoit. C'eſt deshonneur d'eſtre „ ainſi honoré. Aprenons à n'eſtre non plus avides, „ que nous ſommes capables de gloire. De s'enfler „ de toute action utile & innocente, c'eſt à faire à „ gens à qui elle eſt extraordinaire & rare. Ils la „ veulent mettre, pour le prix qu'elle leur couſte. A „ meſure, qu'un bon effect eſt plus éclattant: je rabbas de ſa bonté, le ſoupçon en quoi j'entre, qu'il „ ſoit produit, plus pour eſtre eſclattant, que pour „ eſtre bon. Eſtalé, il eſt à demi vendu. Ces actions-„ là, ont bien plus de grace, qui eſchappent de la „ main de l'ouvrier, nonchalamment & ſans bruit: „ & que quelque honneſte homme choiſit après, & re-„ leve de l'ombre, pour les pouſſer en lumiere: à „ cauſe d'elles-mêmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ ſine venditatione, & ſine populo teſte fiunt.* Mont. *Liv. III. Chap. X.*

(15) *Nec ideo te prohibuerim hos quoque audire, quibus con-*

que de savoir nous mettre au dessus de ceux qui sont indignes de notre attention, comme rien ne nous abaisse plus que de chercher quelque gloire dans les louanges de ceux en qui on ne trouve rien de louable. (16) Quand on disoit à Diogène: *Ne voyez-vous pas que tout le monde se moque de vous? Peut-être, repondit-il, que les ânes se moquent de cette multitude. Mais elle se met peu en peine des ânes: & moi encore moins de ce que ces ignorans peuvent dire.*

Dès qu'un homme trouve son plaisir & qu'il fait consister sa Gloire à se voir admiré de la Multitude, il adopte toutes les erreurs du Vulgaire; la bonne chere, les équipages, le crédit, lui tiennent lieu de merite, voilà ce qui donne dans la vuë de ceux qui ne savent pas raisonner; dès qu'on veut leur plaire on devient aussi sot qu'eux, on se rend esclave de tout ce qu'ils admirent & qu'ils ado-

consuetudo est admittere populum, ac differre: si modò hoc proposito in turbam prodeunt, ut meliores fiant faciantque meliores: si non ambitionis hoc causâ eveniet. Quid enim turpius Philosophiam captante clamores? Numquid ager laudat Medicum sitientem? Tacete, favete, & præbete vos curationi, etiamsi exclamaveritis, non aliter audiam, quàm si ad tactum vitiorum vestrorum ingemiscatis.

Quanta autem dementia ejus est, quem clamores imperitorum hilarem ex auditorio dimittunt? Quid lætaris, quòd hominibus laudaris, quos non potes ipse laudare? Sen. Ep. LII.

Boni viri judicent, id est maximi momenti & ponderis. Cic. Or. in Vatin.

(16) *Æquo animo audienda sunt imperitorum convitia, & ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus.* Ep. LXXVI.

Quanta dementia est vereri ne infameris ab infamibus. Argumentum recti malis displicere. Alibi.

Nemo enim non eo, à quo se contemptum judicat, minor est.

adorent ; les ſuperfluités deviennent neceſſaires, ce n'eſt plus par néceſſité, ce n'eſt même plus par délicateſſe, c'eſt par ambition qu'on fait couvrir ſa Table de mets recherchez ; ce n'eſt pas pour contenter ſes yeux, c'eſt pour éblouïr ceux des autres qu'on remplit ſes appartemens de Tapiſſeries & de Tableaux, qu'on fait une ruë d'une maiſon & qu'on renferme des campagnes & des forêts dans ſes jardins (17).

Cette baſſeſſe avec laquelle on s'eſt borné aux applaudiſſemens de la multitude ignorante a encore fait un prodigieux tort aux Sciences mêmes ; on s'eſt contenté de les traiter ſuperficiellement ; on ne s'eſt point mis en peine de l'ordre & de l'exactitude ; le Vulgaire n'en demande pas tant ; on a plus donné d'attention aux mots qu'aux choſes ; l'enflure a pris la place du ſublime, on a pris les pointes pour des penſées brillantes, une longueur de diſcours vuide de ſens, pour une fecondité (18).

Concluons que comme c'eſt manquer de bon goût que de n'être pas ſenſible à l'approbation des perſonnes qui ont le goût bon, (19) qui penſent juſte, & qui ne flattent

(17) *Inducenda eſt in occupatum locum virtus : quæ mendacia contra verum placentia exſtirpet, quæ nos à populo, cui nimis credimus, ſeparet, ac ſinceris opinionibus reddat.* —— *Quis eam, quam nulli oſtenderet, induit purpuram ? quis poſuit ſecretam in auro dapem ? quis ſub alicujus ruſtica arboris projectus umbrâ, luxuria ſua pompam ſolus explicuit ? Nemo oculis ſuis lautus eſt, ne pascuorum quidem & familiarium, ſed apparatum vitiorum ſuorum pro modo turba ſpectantis expandit. Itaque irrisamentum eſt omnium, in quæ inſanimus, admirator & conſcius.* Sen. Ep. XCIV.

(18) *Ni-*

tent pas, c'eſt auſſi avoir des vûes bien bornées, & l'eſprit bien petit que de s'applaudir, parce que l'on eſt un objet d'admiration aux aveugles ou aux yeux des ignorans, & il faut avoir bien peu de reſſource chez ſoi pour la rechercher ainſi.

Qui ne ſe defieroit de l'amour des louanges & qui ne craindroit les travers où elle jette, quand on voit bien des gens qui après avoir étudié, par ce motif, & n'ayant pu s'emparer de l'eſtime des hommes ſavans, ſe rabbatent à briguer les éloges du vulgaire & viennent même à s'admirer dans un cercle de precieuſes?

En ſecond lieu, la louange nous doit être une occaſion de nous examiner, mais d'un examen ſevere & libre de préoccupation, s'il eſt vrai que nous craignions ſincerement la honte d'être la dupe de ceux qui nous louent & qui bien ſouvent ſe moquent de nous. Il n'y a rien qu'on doive moins paſſer ſans examen que les louanges, car il n'y a rien de plus équivoque. Les plus modeſtes & les plus délicates ſont quelquefois l'unique effet de la vanité de celui qui les donne, dont le but eſt plûtôt de faire un éloge ingenieux, qu'une peinture reſſemblante.

Il

(18) *Nihil enim aquè & eloquentiam, & omne aliud ſtudium auribus deditum vitiavit, quàm popularis aſſenſio.* Sen. Ep. CII.

(19) *Cujus, inquit, bonum eſt claritas, id eſt, laus bono à bonis reddita, utrum laudati an laudantis? Utriuſque: meum qui laudor, quia natura me amantem omnium genuit; & bene feciſſe gaudeo, & grates me inveniſſe virtutum interpretes lator. Hoc plurium bonum eſt, quod grati ſunt, ſed & meum. Ita enim animo compoſitus ſum, ut aliorum bonum, meum judicem: utique eorum, quibus ipſe ſum bonus auſſus.* Id. ibid.

Il faudroit bien peu connoître le monde & avoir passé sa vie ou dans une grande retraite, ou dans une étrange dissipation, pour n'avoir pas remarqué qu'on loue par interêt, beaucoup plus que par connoissance, & que peu de gens lorsqu'ils sont en liberté avec leurs amis, se font un scrupule de mepriser, ce qu'ils ont paru auparavant admirer, en présence des personnes qu'ils étoient obligés de ménager. L'usage a même tellement autorisé l'éxageration en matiere de louange, que les plus sinceres ne peuvent se dispenser de les outrer quelque peu; un éloge tout sec qui ne renfermeroit que la plus exacte verité, & qui par là ressembleroit à un temoignage rendu en justice, après le serment ordinaire, passeroit pour une grossiereté. La politesse veut que le stile soit un peu enflé quand on loue; si l'on s'y trompe ce n'est pas la faute de ceux qui tiennent ce langage, puisque l'usage l'a rendu assez clair, c'est celle de ceux qui l'interpretent mal & qui expliquent en leur faveur, & dans toute l'étendue de la lettre, des expressions qu'il ne faut jamais prendre qu'au rabais.

On doit si peu compter sur les louanges que lors qu'on n'en est pas instruit d'ailleurs, tout ce qu'on peut conclure sûrement d'une Oraison funebre, c'est que celui qui en fait le sujet est mort. Tout ce qu'on peut conclure d'un Monument, c'est que celui à la gloire de qui on l'a érigé portoit un certain nom, a vécu dans un certain tems, a exercé

(20) *Omnium istorum personata felicitas est. Contemnes illos, si despolieveris, Equum empturus, solvi jubes stratum, detra-*

exercé certains emplois : Tout le reſte peut avoir été dicté & l'eſt ſouvent par la crainte & par l'interêt.

L'uſage du monde quand il eſt accompagné de reflexion eſt un grand preſervatif contre la flatterie ; on ne veut pas donner ſoi-même dans les pieges où on trouve ſi ridicule que les autres donnent. On voit communément dans le monde des gens qui louent ceux qu'ils mepriſent au fond du cœur ; on voit des gens empreſſez à faire l'éloge des plus legers avantages & à les exagerer, rarement même voit-on quelcun qui loue, qu'à deſſein de ſurprendre la credulité de ceux qu'ils louent & pour en abuſer.

En troiſieme lieu il faut s'aſſurer ſi ce qu'on loue en nous eſt effectivement une matiere d'éloge. Il y a des gens qui louent tout, le Vice comme la Vertu ; C'eſt aſſez qu'on ſoit en état de leur être utile pour ſe voir à tous égards les objets de leur admiration, au moins en apparence ; un homme a lieu de ſe croire bien depourvu de merite, quand il voit ceux qui veulent le louer reduits à la neceſſité de deguiſer ſes vices, ou de compoſer ſon merite de ce qui eſt tout hors de lui, & qui dans un clin d'œil peut paſſer en d'autres mains ; on loue dans un Cheval, viteſſe, force, proportion de parties ; mais s'aviſe-t-on de compter parmi ce qui le rend eſtimable, ſa bride, ſa ſelle, ſa houſſe, & le reſte de ce qui ſert plus à le cacher qu'à le faire connoître (20) ? Alexandre

detrahis veſtimenta venalibus, ne qua vitia corporis lateant: hominem involutum æſtimas? Mangones, quicquid eſt quod diſpli-

dre étoit-il ſage quand il aimoit à paſſer pour le fils de Jupiter & à ſe voir adoré comme un Dieu ? Toutes les illuſions des hommes tiennent de la folie, à proportion qu'elles approchent de celles-là ; qu'on me faſſe paſſer pour ce qu'on voudra je me ſouviendrai toûjours de ce que je ſuis : *Me hominem eſſe tunc maximè cogitabo cùm Deus undique conſalutabor.* Sen. de Vit. Beat.

Quand en s'examinant on ne ſe trouve pas les qualités pour leſquelles on eſt loué, il faut inceſſamment s'appliquer à les acquerir, ſi au moins on veut avoir la ſatisfaction d'être veritablement eſtimé, & ſi l'on ſent qu'il eſt ridicule de ſe contenter du menſonge & de l'apparence ; les louanges nous doivent être des ſujets de confuſion quand la voix de notre conſcience ne peut plus ſe joindre à celle des autres. Mais quand, après une attention ſcrupuleuſe ſur ſoi-même, on ſe trouve effectivement tel, ou à peu près tel, que les louanges qu'on reçoit le ſuppoſent, il ne faut pas que la douceur de cette connoiſſance ſoit une occaſion de s'applaudir dans l'idée de ſon merite, de ſe livrer à l'admiration de ſoi-même, & de ſe borner dans ce qu'on a déja acquis de lumiere & de vertu ; on ceſſe d'être louable, quand on abuſe ainſi des louanges dont on ſe voit l'objet, que l'on fait ſervir de prétexte à ſa pareſſe, ce qui devroit plûtôt être un motif au travail.

Un

diſpliceat, aliqua lenocinio abſcondunt. Itaque ementibus ornamenta ipſa ſuſpecta ſunt : ſive crus alligatum, ſive brachium adſpiceres, nudari juberes, & ipſum tibi corpus oſtendi. Vides illum Scythæ Sarmatiæve regem, inſigni capitis decorum ?

6

Un homme ſage meſure ce qu'il doit à ce qu'il peut, & il juge de ce qu'il lui reſte à faire par ce qu'il a déja fait. Mais il y a des eſprits pareſſeux, ſur qui la vanité peut aſſez pour les forcer à acquerir un certain degré de merite ; mais dès qu'ils y ſont parvenus ils ſe flattent qu'il eſt tems de ſe repoſer & de jouïr tranquillement de leur gloire. Ils ſe trompent, c'eſt le moyen de la voir bientôt s'éteindre ; un homme paroît baiſſer, dès qu'il ſe contente de ſe ſoûtenir ; les impreſſions des objets deviennent moins fortes à proportion qu'on s'y accoûtume davantage, & par là il faut que le *merite croiſſe* afin de paroître toûjours le même.

Sur tout il faut s'abſtenir d'entrer dans des comparaiſons *de ſoi-même avec les autres*, elles conduiſent trop naturellement à regarder avec envie ceux qui ſont plus, & à mépriſer ceux qui ſont moins. Il y a bien de la difference entre s'appercevoir agréablement que l'on a part à l'eſtime des honêtes gens & entre ſe faire un plaiſir d'en être eſtimé au deſſus des autres ; La premiere de ces douceurs eſt innocente, mais la ſeconde eſt très-dangereuſe ; car dès qu'un homme attache une partie de ſa félicité à la connoiſſance qu'il a de ſa ſuperiorité ſur les autres, de quelque nature que ſoit cette ſuperiorité, ſoit qu'elle conſiſte dans la reputation, ou dans l'eſprit, ou dans le ſavoir, ou dans les dignités,

ſi vis illum æſtimare, totumque ſcire qualis ſit, faſciam ſolve ; multum mali ſub illâ latet. Quid de aliis loquor ? ſi perpendere te voles, ſepone pecuniam, domum, dignitatem : intus te ipſe conſidera. Nunc qualis ſis, aliis credis. Sen. Ep. LXXX.

tés, ou dans les richeſſes, ou enfin dans l'abondance même des plaiſirs des Sens ; dès qu'il ſe trouvera plus heureux, dans la penſée qu'il ſurpaſſe les autres à quelques-uns de ces égards, il faudra néceſſairement, & par là même, il ſe trouvera moins heureux dès qu'il n'appercevra pas entre lui & les autres la même diſproportion. Le bonheur d'autrui portera donc atteinte au ſien, il diminuera à meſure que celui des autres croîtra : & le moyen de n'être pas mortifié à la vuë de ce qui donne de l'atteinte à notre félicité & de ne concevoir pas de la haine pour tout ce qui la diminue de quelque maniere que ce ſoit ? La vûe des maux & des beſoins d'autrui eſt donc un remede bien équivoque pour adoucir le ſentiment des nôtres. *Malum ſolatii genus eſt turba miſerorum.*

Ceux qui font conſiſter toute leur gloire à briller par deſſus les autres, ne haïſſent pas ſeulement ceux qui ſont leurs Rivaux en matiere de Richeſſes & de Dignités, ils ne peuvent ſouffrir qu'il y ait dans le monde des gens qui aſpirent à une autre gloire, & qui faſſent conſiſter leur honneur à s'éclairer & à vivre conformément à leurs lumieres ; ils haïſſent un merite qui n'eſt pas de leur goût & de leur portée, ils font leurs efforts pour l'aneantir en le mepriſant, & en fureur de voir leurs mepris negligés ils paſſent à la violence & perſecutent la Vertu.

Une malignité, qui n'eſt que trop naturelle au cœur humain, eſt ſans doute une des cauſes qui fait trouver tant de plaiſir à ſe croire au deſſus des autres ; mais il ne faut pas douter que l'*éducation* ne fortifie puiſſamment

ment cette malignité. On met à tout moment en œuvre ce malheureux principe, parce qu'il eſt des plus actifs, & qui ne manque jamais ſon effet. Tantôt on fait honte aux enfans de ce qu'ils ſe laiſſent égaler; tantôt on les felicite de ce qu'ils laiſſent les autres bien loin derriere eux, & pour les corriger de quelque défaut, on a bien plus ſoin de leur dire, qu'ils ſe confondront par-là avec le commun, que de les rendre ſenſibles aux idées de ſageſſe & de devoir: C'eſt ainſi que ſouvent pour les tirer de quelques legeres imperfections, on affermit dans leur cœur un des plus grands vices, & des plus incompatibles avec la félicité de l'homme; l'habitude qu'on s'en fait jette ſouvent dans des foibleſſes pueriles.

Cette paſſion ſeroit ſuportable ſi ſes mauvais effets ſe bornoient à rendre ridicules ceux dont elle s'eſt emparée: Mais que n'en doit-on point attendre, puiſque par là, perſonne n'eſt content de ſon ſort, que chacun veut tirer ſon élevation de l'abbaiſſement des autres, & cherche cruellement à ſe rendre heureux, en les rendant miſerables. Je ne connois pas de moyen plus efficace, pour ſe défaire d'une pente ſi fatale & ſi enracinée, que de refleſchir, ſouvent & attentivement, que le Grand Maître de l'Univers a voulu exercer ſa Puiſſance & ſa Sageſſe infinie, dans la varieté innombrable de ſes ouvrages. Il auroit moins de ſatisfaction à les voir tous uniformes, & ſa gloire en brilleroit moins. Mais infiniment bon, il aime que chacun ſoit content de ſa place; ce n'eſt point l'élevation du poſte, c'eſt de la maniere dont on le remplit que

dépend la part que l'on a à ſon approbation; Dans cet immenſe Théatre chaque rolle eſt également eſtimé du Grand Maître, quand il eſt bien ſoûtenu & bien executé : Or quand on a du Dieu ſouverain l'idée qu'on en doit avoir, & qu'on eſt aſſuré de ſon eſtime, de ſon approbation & de ſa faveur, s'inquiétera-t-on encore, de n'être pas eſtimé de celui-ci ou de celui-là avec préference? Cette inquietude va tout droit à nous faire perdre l'approbation de Dieu, & la tranquillité, qui lui eſt oppoſée, eſt un moyen ſûr de s'y maintenir. Où eſt le Courtiſan qui, aſſuré du Maître, s'embarraſſe ſur le degré d'eſtime que les moindres d'entre ſes Sujets ont pour lui?

Nos avantages, conſiderés en eux-mêmes, nous fourniſſent, ſi nous ſommes raiſonnables, une matiere ſuffiſante de ſatisfaction, & en même tems de reconnoiſſance envers le Seigneur, qui en eſt la premiere cauſe, & envers les hommes qui peuvent y avoir contribué, ſans qu'il ſoit néceſſaire de relever le prix de ces avantages, par la comparaiſon de notre état avec celui des autres: la joie qui naît de cette comparaiſon ſuppoſe toûjours de la malignité, & cette malignité rend inévitablement miſerable. (21) Quel ſort que celui d'un homme qui s'eſt rendu eſclave

(21) *Relinque ambitum: tumida res eſt, vana, ventoſa; nullum habet terminum; tam ſollicita eſt ne quem ante ſe videat, quàm ne poſt ſe alium; laborat invidia, & quidem duplici. Vides autem quàm miſer ſit, ſi is, cui invidetur, & invidet? Intueris illas potentium domos, illa tumultuoſa, rixa ſalutantium, limina? multum habent contumeliarum, ut intres: plus, quum intraveris. Prateri iſtos gradus divitum,*

eſclave d'une paſſion qui lui fait trouver preſque autant de rivaux qu'il y a d'hommes ! La honte d'être ſurpaſſé deſeſpere, & peu s'en faut que la concurrence n'en faſſe autant. Vous cherchez le premier rang, ſans conſiderer que vous vous faites ennemis tous ceux qui ne veulent pas ſe contenter du ſecond, & pourquoi les autres s'en contenteroient-ils plutôt que vous?

Je ne vois rien qui marque un plus grand dereglement de cœur que de ſe trouver moins heureux parce que d'autres le ſont également. Si cette depravation de goût dominoit dans toutes les Créatures, & ſi elles avoient toutes cette depravation de volonté, Dieu avec ſon infinie puiſſance & ſon infinie bonté n'en pourroit rendre heureuſe qu'une ſeule; celle-ci ſeroit ſans égale, mais tout le reſte ſe trouveroit infortuné (22).

Un homme au contraire qui s'eſt gueri de ce prejugé qu'on n'eſt heureux qu'à proportion qu'on ſe voit au deſſus des autres, & qui s'eſt affranchi de ce malheureux penchant à ne compter pour rien, & pour un veritable bien, que ce dont on a le plaiſir de jouïr à l'excluſion des autres, un homme, dégagé de ces faux principes a trouvé le ſecret d'être heureux. Tout eſt preſque à lui dès qu'il n'envie rien à qui que ce ſoit, & certes une choſe nous appartient d'autant mieux,

tum, & magno aggeſtu ſuſpenſa veſtibula; non in præcipite tantum iſtic ſtabis, ſed in lubrico. Hoc potius te ad ſapientiam dirige, tranquilliſſimasque res, & ſimul ampliſſimas, pete. Sen. Ep. LXXXIV.

(22) *Nulli ad aliena reſpicienti ſua placent: Inde Diis quoque iraſcimur, quod alii nos antecedant.*

mieux, que nous en pouvons jouïr avec moins d'empêchement, & par là rien n'eſt plus à nous que ce qui nous eſt commun avec les autres. (23) Quel ſpectacle l'Univers ne préſente-t-il pas à nos yeux & à nos reflexions? Peu ſuffit pour contenter le reſte de nos Sens.

Aimons au lieu d'envier, & nous aurons le plaiſir de jouïr de ce qui appartient aux autres; nous le regarderons comme nôtre par celà même que nous les aimerons. *Terras omnes tanquàm meas videbo, meas tanquàm omnium.* Sen. de Vit. Beat.

Quand on aime, comme on le doit, la Verité & la Vertu, elles ſont toûjours plaiſir chez les autres, & l'on ſe plait à recevoir d'eux des inſtructions, & des exemples; mais quand on bute uniquement à la reputation, quand on n'a en vuë que de ſe faire un grand nom, on trouve toûjours que l'éclat d'autrui diminue celui dont on voudroit briller, & l'on en eſt importuné.

Comment peut-on ſe croire vrai devot, rempli d'amour pour Dieu & de reſignation à ſa Providence, quand on ſent avec plaiſir l'abbaiſſement, & que l'on voit avec mortification, l'élevation des autres, quand on aime à ſe diſtinguer d'eux & à leur faire appercevoir que l'on a le deſſus? Que de *devots* rayés du catalogue de ceux qui meritent ce nom!

Quand je penſe à l'humeur qui regne chez la plûpart des Savans, je ne vois rien de plus grand & de plus diſtingué que cet éloge

(23) *Sapiens nihil judicat ſuum magis, quàm cujus illi cum humano genere conſortium eſt.* Sen. Ep. LXXIII.

éloge de M. CASSINI. *Il communiquoit ſans peine ſes decouvertes, au hazard de ſe les voir enlever, & deſiroit plus qu'elles ſervi-ſſent au progrès de la Science, qu'à ſa propre gloire. Il faiſoit part de ſes connoiſſances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part.* Hiſt. de l'Acad. R. des Sc. de l'Ann. 1712. p. 137. *Ed. d'Amſt.*

Le célèbre THALE'S interrogé ſur les recompenſes qu'il ſe promettoit de ſes belles découvertes, répondit qu'il ne s'en propoſoit point d'autre que celle d'en faire part au public.

M. COLLIERS écrivoit à M. Gregory dans les mêmes ſentimens: *Non eſt quod metuas cuiquam quicquid miſerim communicare, parùm enim ſollicitus ſum utrumne meo an alieno nomine in publicum prodeat.* " Ne „ vous faites aucune peine de donner à lire „ ce que je vous écris. Que mes découver-„ tes paroiſſent en public ſous mon nom ou „ ſous celui d'un autre, c'eſt dequoi je ne „ m'embarraſſe pas.

Si après avoir étudié dans le deſir ſincere de s'éclairer, on n'avoit, quand on compoſe, d'autre but que celui qui merite de nous occuper tout entiers, l'*Utilité publique*, on ne feroit pas comme les enfans qui, pour avoir corrigé un mot, & quelquefois une ſeule lettre, s'admirent & ſe félicitent de s'être rendus dignes des premiers rangs; On ne s'expoſeroit pas au mépris des gens raiſonnables, par un empreſſement à faire valoir une découverte, qui perd tout ſon prix dès qu'on s'en vante, & content d'avoir été de quelque uſage au public, on ne diſputeroit point aux autres l'honneur de l'avoir auſſi

ſervi. Voulez-vous n'être pas ſurpris, dans cette foibleſſe, de n'écrire que pour vous-mêmes, & pour vous faire un nom? Voulez-vous qu'on n'ait point lieu de vous la reprocher? Ne l'ayez pas. Occupé du bon effet, que vos inſtructions peuvent produire ſur les autres, ne laiſſez point promener votre imagination ſur l'honneur qu'elles pourroient nous faire (24).

Je demanderois volontiers à un homme qui voudroit ſeul avoir la gloire de ſavoir quelque choſe, & qui auroit la foibleſſe de ſe compter pour rien dès qu'il ſe voit égalé: Quel nouveau malheur vous eſt-il arrivé? Votre air marque beaucoup d'alteration. *Après bien des ſoins & beaucoup de temps*, repondroit-il, *j'étois enfin venu à bout d'une découverte, & il ſe trouve qu'un autre l'a faite en même temps que moi.* Vous n'y penſez

(24) „ C'eſt agir pour ſa reputation, & profit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en „ la place, ce qu'on peut faire en la chambre du Conſeil: & en plein midi, ce qu'on euſt fait la nuict „ precedente: & d'eſtre jaloux de faire ſoy-meſme, „ ce que ſon compagnon fait auſſi bien. Ainſi faiſoient aucuns Chirurgiens de Grece, les operations „ de leur Art, ſur des eſchafaux à la veue des paſſans, „ pour en acquerir plus de pratique, & de chalandiſe. Ils jugent, que les bons reglemens ne ſe peuvent entendre, qu'au ſon de la trompette. *Mont. Liv. III. Chap. X.*

(25) *Si autem hic omnem prorſus errorem vitare cupimus, in primis neceſſum erit, ut, quod maximè notandum, nullum alium in finem, quàm ob meram delectationem, quæ ab eâ profluit, veritatem acquirere ſtudeamus; idèoque gloriæ cupiditas ſummoperè hic fugienda eſt, nec ulla laus propterea apud homines noſtri ævi aut poſteros aucupanda. Etenim quicunque ejusmodi cupidine capiuntur, ma ingentes ſibi animi pertur-*

fez pas, repliquerois-je, l'avez-vous moins faite?

Quand un homme, qui n'eſt point d'un naturel indolent pour ſoi-même, voit avec plaiſir les talens d'un autre de même profeſſion que lui, l'excellent uſage qu'il en fait & les fruits qui lui en reviennent, cette genereuſe part, qu'il prend dans les interêts d'autrui, me paroît une preuve des plus inconteſtables de la *grandeur de ſon ame* & de la pureté de ſa vertu.

Un illuſtre Philoſophe de nos jours fait conſiſter la *Grandeur d'ame*, & la veritable generoſité à aimer aſſez la Verité, pour la tenir, avec le même plaiſir, de la main d'un autre que de la ſienne propre, & il regarde cette équité comme le caractere le plus ſûr de la Sageſſe & le fruit le plus beau & le plus eſtimable de la Philoſophie. (25) L'empreſſement M. de Tſchirnhaus.

turbationes atque anxietates conciliant. Veritates enim detectæ, quoniam ab initio non tam utiles apparent, quàm reverà aliis rebus applicatæ poſtmodum cognoſcuntur, dediti illi vanæ gloriæ ſubitò triſtitiâ anguntur, ſi ſuorum inventorum non ſtatim appareat inſignis utilitas, quia vident, ſe propterea eos, quos ſectantur, honores conſecuturos apud alios non eſſe. Imprimis autem ſuprà modum anguntur, ſi in diſquiſitionibus ſuis in ejusmodi incidant inventa, quæ licet ſint utiliſſima, interim tamen ab aliis jamdudum fuerunt in lucem edita; atque ita perſpiciunt, gloriam, quam impenſè ſectantur, ſibi ab aliis eſſe præreptam. Si porrò obſervaverint, alios ad ſimilia ſtudia, quæ ipſi tractant, feliciter promovenda idoneos eſſe, eoſque nactos occaſionem, ea ex voto proſequendi, ſummoperè timent, ne ab illis ſibi gloria præripiatur, & eâ de cauſâ, quantum poſſunt, (clanculum tamen, ne inſatiabilis gloriæ cupiditas, aliis animadverſa, in turpem ignominiæ pudorem deſinat) iisdem adverſantur. Denique ſi egregia ingenii aliorum ſpecimina viderint, ac audiverint, ejus auctorem eorum ſummis extolli encomiis, mallent ea non audire,

sement avec lequel il le recommande auroit été plus efficace & lui auroit fait plus d'honneur à lui-même, s'il en avoit toujours donné l'exemple. Mais le torrent l'a quelquefois entraîné, il lui est arrivé de proposer quelques-unes de ses découvertes énigmatique-

audire, atque invidiâ exuit orationem alio deflectentes agerimè ferunt, se solos suo Marte ista non aperuisse. E contra verò, qui veritatem solius delectationis, quam præbet, gratiâ detegere studet, ex omnibus hisce circumstantiis sibi voluptatem quærit. Hic siquidem uti ob innumeras rationes, ita præprimis propter has, gloriam parvi facit, tum quod, cum ipse sit solius veritatis amans, melius se ipsum, quàm quisquam alius, noscere, & quanti sint dotes suæ faciendæ, scire queat, ac proinde existimationem, quam apud alios obtinet, semper aut justo majorem, aut justo minorem esse videat; tum, quod nullo non tempore & multos fautores & multos invidos præter institutum sibi conciliet, qui utrique ipsi multum temporis eripere valent, atque ita efficere, ut eò minus illâ fruatur delectatione, quam ex veritatis acquisitione percipit. Quantum ad inventorum utilitatem attinet, licèt ea non statim appareat, delectatio tamen, quâ afficitur, ipsi sufficit. Ad hoc nihil novit utilius esse hâc dote, quâ semper nova detegit: hâc enim ratione aptior evadit ad utilissima quæque producenda. Nec opinandum est, eos, qui hominibus utilissima aperuerunt, statim ab initio in tam utilia incidisse, sed, tentatis primò multis inutilibus. Licèt quoque inventa sua cum aliorum cogitatis congruant, multum tamen delectationis ex eo capit, se tantum scientia nactum esse, ut etiam valeat ea detegere, quæ à magnis viris summâ cum laude publicæ luci jam pridem exposita fuerunt. Quoniam verò infinita detegenda supersunt, neque solus iis omnibus ex tenebris eruendis par est, meritò lætatur, alios etiam ignotarum veritatum indagationi aptos inveniri: ita enim absque ullo labore suo multo in animo possunt excitari delectationes ob tot nova, & curiosa, quæ ab aliis inveniri queunt. Et proinde si sui esse officii unquam crediderit, aliis inservire, hoc præcipuè tum sibi incumbere judicabit, cum occasio similium rerum inventoribus grata officia præstandi sese obtulerit: quandoquidem sic aliis inserviens sibi ipsi inserviet: perinde ut omnes, si non nisi ductu Rationis veritatem ambirent, nec quicquam aliud agerent, quàm ut sibi ipsis hâc in re prospicere cogitarent, eo ipso etiam aliis necessariò & quàm optimè inser-

quement ; il a auſſi donné la reſolution de quelques problêmes ſans daigner y joindre la demonſtration (26) & en le perdant la République des Lettres a encore eu l'affliction de perdre quelques-uns de ſes ſecrets. (27) Il ne s'en étoit pourtant pas reſervé la connoiſſan-

ſervirent, hoc eſt, & ſibi, & aliis prodeſſe eadem redire, nec alterum abſque altero exiſteret. Ita omnes ferè generoſi eſſent ; cùm è contrario, ſi ſolùm, quod è re noſtrâ eſſe videtur ; ductu affectuum quæramus, atque bina munera gloriam, aut ejuſmodi alia, præter ſolam veritatem, ſectemur, neceſſariò aliis adverſemur. Denique ſolius veritatis cultor aliis nova inventa in lucem publicam edita nullatenus invidet, hinc ſiquidem voluptates aliquas percipit, quibus aliàs caruiſſet, quæque ad difficiliora detegenda, & propterea ad majores ſibi creandas voluptates adjumento eſſe poſſunt. Medicinæ mentis P. I. pag. 14.

„ Il aimoit donc les Sciences de cet amour pur & „ deſintereſſé qui fait tant d'honneur, & à l'objet qui „ l'inſpire, & au cœur qui le reſſent ; la maniere „ dont il s'exprime en quelques endroits ſur les raviſ„ ſemens que cauſe la jouïſſance de la Verité, eſt ſi „ animée qu'il auroit été inexcuſable de ſe propoſer „ une autre recompenſe. " C'eſt ainſi que s'exprime ſur ſon compte l'Academie des Sciences. Hiſt. de 1709. p. 149.

(26) „ Mr. de la Hire conteſta à M. de Tſchirhaus une „ generation ou deſcription qu'il donnoit de la Cauſ„ que par reflexion du Quart de cercle. M. de Tſchirn„ haus qui ne montroit pas le fond de ſa methode, „ ne ſe rendit pas à M. de la Hire, qui de ſon côté „ perſiſta à tenir la generation pour fort ſuſpecte. „ L'Auteur s'en tenoit ſi ſûr qu'il l'envoia au Journal „ de Leipſic, mais ſans demonſtration. Hiſt. de l'Acad. 1709. p. 146.

„ M. de la Hire a demontré depuis dans ſon *Trai*„ *té des Epicycloïdes*, que cette Cauſtique en étoit „ une, qu'à la verité elle étoit de la longueur déter„ minée par M. de Tſchirnhaus, mais qu'elle ne pouvoit „ pas être décrite de la maniere qu'il avoit propo„ ſée. " La conteſtation auroit plûtôt fini ſi on s'étoit parfaitement expliqué dès le commencement. ibid. p. 147.

(27) „ Ce Verre (dit M. de Fontenelle en parlant „ de ibid. p. 152.

noiſſance par interêt, il y étoit peu ſenſible, & il étoit en état de ſe paſſer de ces ſecours (28).

L'habitude qu'on prend de juger de ſa felicité par la comparaiſon qu'on en fait avec celle des autres, devient encore peu à peu la regle du *Merite* qu'on s'attribue ; Tel ſe croit très-ſavant & ſe croit très-honête homme, qui eſt encore fort éloigné de meriter l'un & l'autre de ces noms ; mais il ſe les donne, parce qu'il ſe compare avec de plus ignorans & de plus vicieux que lui.

Ce penchant à juger de ſoi-même en ſe comparant avec les autres & à ſe croire abſolument ce qu'on n'eſt que par comparaiſon, jette quelquefois dans des ridicules qui ſautent aux yeux. Il importe d'y reflechir, quand les occaſions s'en preſentent ; Il eſt aſſez naturel de craindre pour ſoi-même des défauts qui deshonorent manifeſtement les autres. Nous avons déja inſinué que le plaiſir de ſe comparer avec les autres eſt une ſource de l'*Envie* ; Mais cette Envie, on la deguiſe

de ce grand miroir d'où ſont ſorties des nouveautés de Phyſique preſque miraculéuſes) eſt un Enigme „ pour les habiles gens. A-t-il été travaillé dans des „ Baſſins comme les Verres ordinaires de Lunettes ? „ a-t-il été jetté en moule ? On peut ſe partager ſur „ cette queſtion, les deux manieres ont de grandes „ difficultés, & rien ne fait mieux l'éloge de la me„ chanique dont M. de Tſchirnhaus doit s'être ſervi. „ Il a dit, mais peut-être n'a-t-il pas voulu reveler „ ſon ſecret, qu'il l'avoit taillé dans des Baſſins, & „ que la maſſe de verre, dont il l'avoit tiré, peſoit „ 700. liv. ce qui ſeroit encore une merveille dans la „ Verrerie.

ibid. (28) „ Il preſenta un Miroir de cette eſpece à l'Em„ pereur Leopold, qui pour reconnoitre ſon preſent, „ &

guiſe ſous le nom d'*Emulation*, & cette penſée ingenieuſe que *la genereuſe Emulation ne penſe qu'à ſurpaſſer un Rival, l'Envie qu'à l'abbaiſſer*, n'eſt pas une penſée exactement juſte. La veritable *Generoſité* ne connoit point de Rivaux. Quand donc un homme ſe rend attentif à ce qu'il découvre de beau dans la conduite d'autrui, pour l'égaler, & s'il ſe peut, pour le paſſer, on dit qu'il eſt animé d'une noble émulation, motif efficace, & innocent en lui-même, mais très-dangereux par le vice de l'Envie qui n'en eſt pas éloigné. L'homme eſt né imparfait, mais il eſt deſtiné à la perfection, & il en doit faire ſon but; il doit par conſéquent s'élever à l'imitation de tout ce qu'il en remarque dans les autres; leurs exemples l'inſtruiſent trop clairement pour laiſſer quelque excuſe à ſon ignorance ou à ſa pareſſe. Ce qu'un homme fait, pourquoi un autre ne le pourroit-il pas faire? S'il lui coûte plus de peine, il en aura plus de merite: Mais comme l'on fuit ordinairement la peine, on hait aiſément ceux

„ & encore plus ſon merite, lui voulut donner le ti-
„ tre & les prerogatives de libre Baron, mais il les
„ refuſa avec tout le reſpect qui doit accompagner un
„ ſemblable refus, & des graces de l'Empereur il
„ n'accepta que le portrait de S. M. I. avec une chai-
„ ne d'or. Pour rendre ce trait moins fabuleux, il eſt
„ bon d'y en joindre un pareil qui le ſoutiendra. Il
„ refuſa de même les fonctions de Conſeiller d'E-
„ tat, dont le Roi Auguſte le vouloit honorer. On
„ peut ſoupçonner que qui ne recherche pas les hon-
„ neurs, veut s'épargner ou beaucoup de peine, ou
„ la honte de ne pas réuſſir, mais à qui les renvoie
„ quand ils viennent s'offrir d'eux-mêmes, la mali-
„ gnité la plus ingenieuſe n'a rien à lui dire.

ceux dont l'exemple invite & ſollicite à en prendre; on ne veut ni courir, ni être devancé, il faut pourtant ſe reſoudre à l'un ou à l'autre, mais au lieu de forcer ſa pareſſe, on s'amuſe à ſe depiter contre ceux qui ont travaillé & l'on voit avec chagrin les ſuccès de ceux qu'on ne peut ſuivre. Tous les *petits Eſprits*, & ceux-ci ſont le grand nombre, recommandent l'émulation & tombent dans l'envie.

L'Emulation excite à vouloir égaler les autres & fait qu'on y travaille; leurs progrès ſont plaiſir, & l'on ſe reproche ſeulement de demeurer en arriere. Mais dès que l'on eſt mortifié de leurs progrès & de leur élevation, on a paſſé de l'émulation à l'envie.

Quoique ce Vice ſoit un des plus communs, il ne laiſſe pas d'être généralement condamné: Mais bien des gens ſe flattent d'en être fort degagés, dont le cœur en eſt plus rempli qu'ils ne croient. Tous les envieux ne mordent pas & ne ſupplantent pas; il y en a qui ſe moderent; mais tous ceux qui ont beſoin de relever le ſentiment de leurs avantages, par la vuë de ceux qui en ont moins, ont le cœur tourné à l'envie.

Les Eloges dont on voit honoré un Collegue deſolent un cœur envieux; mais ils font un agréable concert aux oreilles d'un honête homme; A cette pierre de touche on peut demêler les principes dont le cœur eſt poſſedé. Celui à qui les louanges qu'on donne aux autres font de la peine, eſt toûjours mortifié de leur mérite, & c'eſt une preuve qu'il en manque.

Dieu pour relever le prix des graces qu'il avoit

avoit fait à ſon ancien peuple lui faiſoit conſiderer qu'elles lui étoient très-particulieres ; mais toutes les fois que l'Ecriture ſainte invite les hommes à entrer dans ces *comparaiſons*, il me ſemble que c'eſt uniquement parce que leur exceſſive dureté le demande & qu'il n'y a plus que cette voye de faire honte à des ingrats & de les tirer de leur ſtupidité, de leurs murmures & de leurs plaintes, en leur faiſant voir que ſans meriter davantage, ils ne laiſſent pas d'avoir plus. Cet argument eſt ſur tout plein de force & accablant pour ceux qui ſe plaignent de leur ſort, quand ceux qui ont moins ſont contens du leur. Ce n'eſt que dans cette vuë qu'on peut regarder comme ſenſée la maxime du Philoſophe *Phavorin. Pour vivre tranquille il eſt bon de ſe rendre attentif d'un côté à ceux chez qui l'on remarque plus de maux.* C'eſt encore dans ce ſens qu'il faut profiter du conſeil de Seneque; Après avoir remarqué *combien il y a de gens qui vous precedent, comptez auſſi combien il y en a qui vous ſuivent ſi vous voulez jouir agréablement de la vie, & en temoigner aux Dieux votre reconnoiſſance. Mais qu'eſt-il néceſſaire de vous comparer avec les autres? Comparez-vous avec vous même; Vous vous êtes devancé.* SUBINDE *itaque, Lucili, quàm multa ſis conſecutus, recordare: cum adſpexeris quot te antecedant, cogita quot ſequantur. Si vis gratus eſſe adverſus Deos, & adverſus vitam tuam, cogita quàm multos anteceſſeris. Quid tibi cum cæteris? te ipſe anteceſſiſti.*

XI. Je raſſemblerai en peu de mots ce que je viens d'établir ſur l'inclination des hommes

Recapitulation.

mes pour la Gloire. Il y a un *honneur interieur* qui consiste dans le *merite*, il faut travailler à l'acquerir & en faire son capital. Il y en a un *exterieur* qui consiste dans l'approbation des sages & des connoisseurs: Il est juste d'en faire cas, car cette estime a bien son prix, & il est bon de l'avoir en vuë; ce motif anime aux belles entrepriſes, il soûtient dans le travail, il empêche outre cela de devenir sensible aux impertinens éloges des ignorans. Mais il ne faut pas se *proposer pour but* l'approbation en particulier de celui-ci ou de celui-là, (29) car elle n'est pas assez en notre puissance; notre bonheur seroit trop dépendant d'autrui: D'ailleurs comme les plus sages ont quelquefois leurs défauts, il seroit à craindre que pour arriver à son but, & s'acquerir l'approbation d'une personne, estimable par bien des endroits, on eut la foiblesse d'approuver soi-même ce qu'elle auroit de défauts. Joignez à cela que paroître chercher l'estime n'est pas un moyen trop sûr pour l'obtenir: Mais quand on reçoit des marques d'estime, *sans les avoir recherchées*, il est juste de les recevoir avec plaisir & avec reconnoissance. Cette sensibilité est une suite nécessaire de l'affection & du

(29) *Si de me benè vir bonus sentit, eodem loco sum, quo si omnes boni idem sentirent; omnes enim si me cognoverint, idem sentient. Par illis idemque judicium est: aquè verò insistitur ab his, qui dissidere non possunt. Ita pro eo est, ac si omnes idem sentiant: quia aliud sentire non possunt.* Sen. Ep. CII.

(30) *Requiritur ad humilitatem contemptus negativus sui ipsius, quo quis de se non laboret, se non curet, commoda non sui causâ, non sui contemplatione, sed solius Rationis parans. Amor Dei ac Rationis hoc agit in amante, ut se ipse*

du reſpect qu'on doit aux perſonnes de merite. Dire, comme quelques uns qui affectent de recommander une certaine *nonchalance* de ſes propres interêts, qui prétendent qu'on doit les négliger & ne regarder qu'avec indifference l'eſtime & les mépris des hommes, que *le Sage ſe fait même une peine de leurs loüanges*, ce ne ſont là que de belles expreſſions, au moins s'il peut y avoir du beau dans un langage qui ne ſignifie rien & qui renferme des contradictions. A la verité il y a des gens, qu'une exceſſive fierté rend quelquefois indifferens pour tout ce qu'on penſe d'eux, c'eſt l'effet du profond mépris qu'ils ont pour les autres hommes. Il y a encore des debauchés, à qui une paſſion inſenſée pour de groſſieres voluptés ferme les yeux ſur toute autre conſideration, & qui par là ſe mettent au deſſus de tout ce qu'on peut dire d'eux. Mais pour ces prétendus Sages, ces *Devots* exquis dont l'ame toute celeſte ne voit plus, ſi on veut les croire, les choſes d'ici bás, qu'en petit & en éloignement, voulez-vous vous aſſurer à quel point ils ſe negligent & juſques où ils pouſſent l'inſenſibilité ? (30) Rendez-vous attentifs au ſaint zele avec lequel ils terraſſent & foulent

ipſe deſerat, à ſe penitus recedat, nullam ſui rationem ducat. Eſt incuria ſui. Fructus ejus, ſumma, qua inde cadere poteſt, ſublimitas, celſiſſima, ad quam evehi poteſt, felicitas: Hunc fructum geſtat in pyxide, ſed ne reſeras! namid ipſum ſunt quod ſunt ſi expectes: venena vere ſi affectes. Geulincs Ethicæ Cap. II. Sect. II.

„ L'humilité c'eſt un parfait oubli, une totale négligence de ſoi-même: on ne ſort de cet oubli & „ de cette négligence, pour prendre quelque ſoin de „ ſoi-même, que par un effet d'obéiſſance, de pure „ ſoû-

lent ceux qui paroiſſent manquer d'égard pour eux ; les deferences qu'ils affectent de ne demander pas pour leur perſonne, ils ſavent bien les faire rendre avec uſure à de certaines relations qu'ils ſoûtiennent. Je ne ſai s'ils ſe font illuſion & ſe trompent eux-mêmes, par ces frivoles diſtinctions, mais je ſai bien qu'ils ne trompent que les ſots.

L'amour de la Verité & de la Vertu regle nos paſſions.

XII. Nous venons de voir que nos inclinations pour les Plaiſirs, pour les Richeſſes, & pour la Gloire ſont des ſources d'illuſions, & d'égaremens, & nous avons donné quelques conſeils pour les regler. Faiſons-nous donc un but plus ſolide, & un but que nous oſions avouer aux autres & à nous-mêmes, & auquel enfin nous puiſſions tendre de toutes nos forces, au vû & au ſû de tout le monde, ſans craindre de leur part ni de la nôtre aucun reproche pour le preſent, ni aucun regret pour l'avenir. Ces caracteres ne ſe trouvent ni dans les Plaiſirs, ni dans les Richeſſes, non plus que dans la Gloire. Qui eſt-ce qui oſera ſe dire, Je n'ai d'autres vûes que de me procurer des Voluptés, ou d'accumuler des Richeſſes, ou de m'attirer des Louanges, tout ce que je fais n'eſt que pour arriver là ? Celui qui non ſeulement n'agit que par ces vues, ſeroit au deſeſpoir

„ ſoûmiſſion, & par conſequent d'humilité. Le fruit „ de cet oubli & de cet abaiſſement, ce ſera la per„ fection la plus haute, la félicité la plus ſublime, mais „ gardez-vous bien d'y trop penſer, contentez-vous „ de l'attendre. Ces excellens fruits ſe tournent en „ poiſon, pour ceux qui ſe les propoſent. " Il ſuffit de lire ce galimatias, pour en ſentir le ridicule. Il faut voir comment ce bon homme, qui apprend ſi bien aux autres à s'oublier, s'emporte vertement con-

ſeſpoir que les autres le ſuſſent, il ſe les cache encore à ſoi-même. Mais il n'y a que la modeſtie qui empêche d'avoüer, que s'avancer en connoiſſance & en ſageſſe, eſt ce dont on fait ſon capital ; & ſi les autres le découvrent ſans qu'on le leur diſe ſoi-même, on n'en rougira point (31). Plus on y penſera, plus auſſi on ſe convaincra que rien n'eſt plus digne de l'Homme : on voit une infinité d'ignorans ſe repentir de n'avoir pas étudié, & un très-grand nombre de mondains ſe condamner de n'avoir pas pris le parti de la Sageſſe ; mais il n'y eut jamais de Savant qui eut voulu avoir vêcu dans l'ignorance, & il n'y eut jamais d'homme ſage qui ait eu regret de n'avoir pas donné dans les fantaiſies des gens du monde. A la verité des gens qui ne ſe portent à l'étude que comme à un moyen de fortune, ou de ſubſiſtance, ſe repentent quelquefois de n'en avoir pas choiſi un autre, dont ils auroient pu tirer plus de ſecours : mais nous parlons de ceux qui font de la lumiere leur but, & non pas un moyen d'arriver à la fortune, qui étourdit & aveugle.

Ceux qui cherchent leur felicité dans les choſes exterieures n'ont aucun fonds, ſur lequel ils puiſſent compter ; Le gout de leurs plai-

contre ceux qui prennent mal ſa penſée. *Sycophanta tantum apud imperitos, mancipia ſua, valent, ut ſubinde non dicere non ſit integrum, niſi ſimul dicas te non dicere.*

(31) *Ea demum magna voluptas eſt, aqualem ac parem verbis, vitam agere.* Cic. in Cr. Saluſt.

Si honeſta ſunt quæ facis, omnes ſciant ; ſi turpia, quid refert neminem ſcire, cum tu ſcias ? O te miſerum ſi contemnis hunc teſtem ! Sen.

plaiſirs paſſe à meſure qu'ils en jouïſſent, mais celui d'avoir fait ce qu'on doit dure. On n'en rappelle jamais l'idée ſans éprouver quelque ſatisfaction (32).

C'eſt une verité d'experience qu'une paſſion bien dominante affoiblit toutes les autres; elle les éteint, ou du moins elle les ſoûmet, elle ſe les aſſujettit & les fait ſervir à ſes fins. Un homme donc qui deſire ardemment la lumiere & la ſageſſe, un homme qui fait ſon tout de s'inſtruire & de ſe regler, ou ſera ſans paſſion pour tout le reſte; ou ſe ſervira de tout, pour avancer ſes Connoiſſances & pour affermir ſa Vertu.

Mais comment rendre dominantes ces juſtes inclinations? Cela n'eſt pas ſi difficile, il n'y a qu'à le vouloir ſerieuſement & perſeveramment, le ſuccès ſera immanquable (33). Nous nous faiſons des habitudes & des attachemens de tout ce à quoi nous nous occupons avec quelque aſſiduité; Le Jeu, la Promenade, l'Agriculture, le Negoce, la Chaſſe, les Bâtimens, la Lecture, la Converſation, &c. Chacune de ces choſes fait bien-tôt la paſſion de ceux qui y donnent leur tems; à plus forte raiſon la Science & la Sageſſe produiront-elles cet effet, puiſque nous ſommes nés pour bien penſer & pour bien vivre, & que nous ne ſaurions être veritablement heureux, qu'à meſure que nous rem-

(32) *Quomodo, inquis, hoc effici poterit? aſſidua intentione: ſi nihil egerimus, niſi ratione ſuadente; hanc ſi audire volueris dicet tibi: Relinque iſta jamdudum ad quæ diſcurritur; relinque divitias aut periculum poſſidentium, aut onus; relinque corporis atque animi voluptates: molliunt & enervant; relinque ambitum, tumida res eſt.* Sen. Ep. LXXXIV.

(33) *Op-*

rempliſſons le plan de notre deſtination.

Une Nature penſante ne peut pas exiſter ſans perception, & une Nature voulante ne peut être ſans inclination: Il y a plus; nous voulons être heureux & nous ne ſaurions nous defaire de cette volonté; or deux choſes contribuent à notre contentement, le ſolide & les amuſemens; notre Nature preſente exige l'un & l'autre, nous renfermons trop de grandeur pour nous paſſer du ſolide, nous ſommes trop imparfaits pour vivre ſans amuſemens: Il nous faut donc l'un & l'autre, mais le malheur eſt qu'ayant goûté les moindres biens avant que de connoître les autres, nous y cherchons le ſolide qu'ils ne contiennent point. Si nous ne les aimions que comme amuſemens & ſi nous ne les comptions pas pour plus qu'ils ne ſont, nous ne nous trouverions jamais trompez après les avoir obtenus, & ils nous plairoient toûjours également: mais ne les trouvans pas tels que nous nous les étions mal à propos figurés nous nous en dégoutons; de l'eſtime nous paſſons au mepris, de l'amour à la haine, & nous contractons par là une habitude de legereté, qui venant à étendre ſon influence ſur nos études, les rend auſſi ſuperficielles que notre felicité, & les laiſſe autant incertaines que notre bonheur eſt flottant. Il faut donc s'attacher au ſolide & en faire ſon capital, pour ſe procurer une *tranquil-*

(33) *Optima vivendi ratio eſt eligenda, eam jucundam conſuetudo reddet.* Cic. ad Heren. Lib. IV.

Cogita quid honeſtè, quid fortiter feceris: bonas partes tecum ipſe tracta: memoriam in ea quæ maximè miratus es, ſparge. Sen. Ep. LXXVIII.

quillité & une conſtance, néceſſaires pour s'éclairer autant que pour ſe rendre heureux.

Pour cet effet il n'y a qu'à commencer, & la ſatisfaction, que l'on goûte à réüſſir dans ce qu'on entreprend, nous engagera infailliblement à perſéverer. Dans tous les autres projets on échoue frequemment, mais dans celui-ci on avance toûjours. Celui qui travaille & fait conſiſter ſa felicité à faire ce qu'il veut, en ſe bornant à vouloir faire ce qu'il peut, fait toûjours ce qu'il s'eſt propoſé, car qui eſt-ce qui l'empêchera de faire ce qu'il peut? Un detour qui nous met dans l'impuiſſance d'avancer & nous arrête pour quelques momens, nous juſtifie par là-même, & la Sageſſe ordonne en ce cas, de ne ſe point inquieter. Celui qui court à la Gloire, s'irrite de tous les retardemens, celui qui tend à la Sageſſe n'eſt mécontent que de ceux dont il eſt lui-même la cauſe. Tout ce que le reſte des hommes rencontre de felicité, dans la varieté de leurs occupations; l'attachement au but que nous recommandons, loin de nous en priver, nous met en état de la goûter encore plus délicieuſement. L'amour de la Verité & de la Sageſſe n'émouſſe point les Sens & n'appeſantit point l'Imagination, elle en regle ſimplement l'uſage, & nous apprend à profiter des objets exterieurs ſans inquietude, ſans degoût & ſans repentir. Les gens du monde laiſſent échapper mille douceurs, faute de ſavoir s'y rendre attentifs, ils languiſſent dans leurs divertiſſemens continuels, qui perdent une partie de leur force par l'habitude qu'ils s'en ſont faits.

Mais

Mais le Sage, qui ne les prend que par intervalles, y trouve toûjours l'agrément de la nouveauté, & comme il a d'autres inclinations qui le rappellent, il ne s'arrête pas assez sur les divertissemens, pour leur donner le tems de l'ennuïer & de lui paroître insipides; s'ils se présentent il les goûte; s'il ne les a pas il s'en passe aisément; parce qu'il trouve toûjours chez soi, plus que hors de soi-même, & qu'il ne manque jamais de plaisir & d'occupation. C'est dans des sentimens si raisonnables & si reglés qu'il est permis de faire consister sa Gloire. Un homme à qui les richesses ou les titres inspirent de la fierté, ne le merite pas; c'est un ignorant, c'est un aveugle, c'est un miserable si vuide des vrais biens, qu'il n'en a pas même la connoissance. Un homme, qui les possede & qui en sent le prix, trouve tout le reste au dessous, & dans quelque rang qu'on la place comment en tireroit-il vanité? Quelque relation qu'il soutienne, il s'y voit plus bas qu'il n'étoit. *Sapiens in cœlo impositus intelligit, cum sellam aut tribunal ascenderat, quàm humili loco sederit.* Sen. Ep. LXVIII.

XIII. Cet état est si heureux & si brillant, il renferme tant de grandeur, que par là au lieu d'être un remede, il peut même devenir une tentation à la vanité. Pour s'en garentir il n'y a (je repete une seconde fois le même conseil) qu'à ne se comparer jamais avec les autres. Il n'y a point de mal assurément à connoître ses avantages, à sentir ses biens & à se rejoüir de son sort, car y auroit-il quelque vertu fondée sur l'ignoran-

Amour de la preference toûjours dangereux.

ce

ce & l'aveuglement? Mais fortifier ſon contentement, en le comparant avec celui des autres, & ſe croire plus heureux, parce que d'autres le ſont moins, c'eſt établir dans ſon cœur un thrône à l'Orgueil, & c'eſt y jetter les ſemences de l'Envie, car ſi notre felicité croît à nos yeux par l'attention que nous donnons à l'abaiſſement des autres, cette même felicité diminuera par leur élevation; & le moyen de voir, je ne dis pas avec joie, mais avec tranquillité, ce qui nous rend moins heureux?

Il n'y a que deux cas où cette comparaiſon de nous-mêmes avec les autres puiſſe être legitime. 1. Lors que l'on fait cette comparaiſon *en gros*, & qu'elle roule uniquement ſur la difference de deux états conſiderés en eux-mêmes, comme de l'état d'Ignorance avec celui de Lumiere, de l'état de Paſſion avec celui de Tranquillité; En comparant ainſi les états & non pas les perſonnes, préferons le meilleur au moindre. 2. En ſecond lieu, lors que mal à propos nous ſommes mécontens de notre ſort, on peut utilement nous faire jetter les yeux ſur des gens dont les avantages ſont inferieurs aux nôtres, & qui ne laiſſent pas de vivre ſatisfaits. Mais le but de ce parallele n'eſt point de nous amener à nous faire croire heureux, par la vue de ce que nous poſſedons de plus que les autres, mais de nous faire ſentir notre tort, puiſqu'avec plus de ſujet de contentement nous ne laiſſons pas de nous plaindre. Moyennant qu'on s'abſtienne de préference & de comparaiſon, on peut trouver du plaiſir dans les richeſſes & les louanges,

car

car ce ſont des avantages, nous l'avons prouvé. Mais dès que l'on veut être plus riche & plus loué que les autres, l'envie & la haine s'en mêlent, & dès là le trouble & l'illuſion, car l'Erreur vient ordinairement à la ſuite du Vice.

Si l'on veut bien remonter à la ſource des brouilleries qui deshonorent ſouvent les Gens de Lettres & qui retardent les progrès des Sciences, on ne trouvera pas que je me ſois trop étendu ſur cet article, du plaiſir qu'on trouve à ſe voir eſtimé par préference, & on ne ſera pas ſurpris que j'y ſois revenu plus d'une fois.

XIV. Je ferai une derniere remarque ſur les Paſſions en géneral, c'eſt que s'emparant du cœur & de l'attention, elles nous bornent à conſiderer uniquement ce qui leur convient & qui peut contribuer à les ſatisfaire, elles écartent le reſte, empêchent qu'il ne ſe preſente, & en detournent la vuë & par là s'oppoſent à l'étendue de l'Eſprit. Les ames tranquilles ſont les plus *Capables*, & ſi avec cette tranquillité, elles ont de l'activité & de l'exercice, leurs vûes s'étendent loin, de ſorte que, dans les ſujets même très-compoſés, rien ne leur échappe. L'experience verifie tous les jours cette maxime. Les Paſſions ſont des verres qui groſſiſſent les objets, les multiplient, les diminuent, les colorent & en modifient toûjours les idées; Tout deplait à un homme chagrin; & dans la joie, on voit tout avec plaiſir. Caractere general des Paſſions.

CHAPITRE XII.

De l'Attention & de la Diligence.

Attention, principe de nos lumieres.

I. TELLE eſt la nature de l'Eſprit humain, que ſes idées naiſſent les unes des autres, & qu'elles naiſſent plus promptement, en plus grand nombre, plus claires, plus diſtinctes, plus nettes, plus exactes, & plus completes à meſure que l'attention eſt plus animée & plus ſoûtenue.

L'attention depend de la Volonté ; car quand nous ſommes attentifs, nous le voulons être, & quand nous voulons reſolument nous rendre attentifs, nous le devenons en effet. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas toûjours également diſpoſés à faire ce que nous voulons, non plus qu'à vouloir avec la même fermeté ; Souvent il eſt fort aiſé, mais quelquefois auſſi il eſt difficile d'obéïr aux ordres de la Volonté, c'eſt-à-dire, d'executer ce que nous avons reſolu. Une bonne partie des Maximes, que nous avons poſées ci-devant, tendent à nous rendre plus ſouples aux loix de la Raiſon, & à rendre plus prompt & plus ferme le grand principe de toute la fecondité de notre Eſprit, je veux dire l'*Attention* ; mais l'importance de ce ſujet merite bien un Chapitre particulier.

II. Pour

(1) *Fieri enim non poteſt ut animus libidini deditus, amore, deſiderio, cupiditate, ſapè nimiâ copiâ, inopiâ etiam nonnumquam impeditus, hoc, quidquid eſt, quod nos facimus*

in

II. Pour être attentif il faut premierement vouloir l'être, il n'y a rien de plus aiſé que de vouloir en général, rien de plus facile qu'un ſimple acte de Volonté, mais il n'y a preſque rien de plus difficile que de vouloir avec perſeverance ce qui donne de la peine. Nous dépendons entierement de nos *habitudes*, & c'eſt ſur elles principalement que ſe regle le Facile & le Difficile; on les ſuit de tout ſon cœur & il eſt très-penible d'y reſiſter, leur pouvoir croît avec leur durée, & plus l'on vit, plus il eſt difficile d'en former de nouvelles: Or nous avons contracté dès l'enfance deux habitudes tout-à-fait contraires à l'attention. Obſtacles à l'attention, & moyens de les ſurmonter.

Dès que nous nous ſommes ſentis, nous avons voulu être heureux; & comme notre Raiſon n'étoit pas aſſez formée pour comprendre en quoi conſiſte la ſolide felicité, & pour en découvrir la route, nous nous ſommes arrêtés aux premieres impreſſions qui nous en ont donné quelque goût & en ont porté quelque caractere. Nous avons fui la peine, & nous nous ſommes attachés au plaiſir. (1) La repugnance pour la peine nous a rendu les efforts odieux, & la ſoif des plaiſirs nous a fait courir d'objet en objet, afin de compenſer, s'il avoit été poſſible, par la multitude l'inſuffiſance de chacun. L'attention demande des efforts, & nous nous ſommes habitués à regarder le travail comme un état malheureux; l'attention fixe l'eſprit ſur un objet, & nous ne ſommes accoûtumés à nous

(1) *In dicendo, non modo agendo, verùm etiam cogitando poſſe ſuſtinere*, Cic. pro M. Cœlio.

nous plaire que dans la multitude & à ne les parcourir que legerement.

Nous avons déja demontré l'erreur de ces deux prejugés : nous avons établi que le travail eſt le chemin de la felicité, que notre bonheur dépend de l'attention, puiſque notre Science & notre Vertu en dépendent, & qu'ainſi ſavoir ſe rendre attentifs c'eſt ſavoir ſe rendre heureux. Mais afin que ces verités ſoient efficaces il faut ſe les repeter, il en faut repaſſer les preuves, il faut ſe les rendre parfaitement familieres.

2. Il faut oppoſer habitude à habitude, les habitudes naiſſent & s'affermiſſent par des actes réïterés ; il n'y a donc qu'à vouloir frequemment, & cette volonté tournera en habitude : Diſons-nous à tout moment : Je veux être attentif. Après l'avoir voulu très-ſouvent, quoi qu'avec effort, à la fin on le voudra toûjours & ſans repugnance.

3. Il faut s'exciter à cette Volonté & lui donner lieu de naître par le plaiſir de ſe commander & de ſe gouverner ſoi-même, d'être maître chez ſoi & d'obéir à la Raiſon qui éclaire, qui conſeille ſeulement, & laiſſe toûjours libre, plûtôt qu'à des ſentimens confus, à des pentes aveugles & rebelles qui tyranniſent, qui entrainent, & qui forcent. Suivre le premier de ces principes, c'eſt vivre en homme, ſe laiſſer aller au ſecond, c'eſt vivre en machine.

4. Pour s'animer donc à prendre ſur ſoi & ſur ſes aveugles habitudes, il faut reflêchir ſur

(2) *Sed non multum ad tranquillitatem locus confert : animus eſt, qui commendat omnia. Vidi ego in villa hilari & amœnâ*

ſur les avantages qui naiſſent de ces efforts & ſe livrer au plaiſir d'en ſentir les fruits. En ſe felicitant des heureux ſuccès de ſon attention, on ſe diſpoſera toûjours plus à vouloir s'appliquer.

5. Et puiſque les ſuccès affermiſſent la Volonté dans ſes reſolutions, il faut profiter de toutes les occaſions & de tous les ſecours qui peuvent les faciliter. Quand on ſe ſent d'humeur à s'appliquer, ce ſont des momens précieux qu'il ne faut pas laiſſer échapper: l'habitude à l'attention s'enracine alors plus profondément, dans l'eſpace d'une heure, qu'elle ne feroit dans pluſieurs jours, avec des diſpoſitions moins favorables. La Santé, la Tranquillité, la Solitude, les heures du Matin préſentent de ces heureuſes occaſions, qu'il faut ſi ſoigneuſement ménager & dont il eſt ſi important de ſe prévaloir.

La *Solitude* qui nous reduit à la néceſſité d'être avec nous-mêmes & de nous entretenir de nos propres penſées ; les heures du *Matin* où les impreſſions des objets qui nous amuſent ſont en partie effacées, ou du moins affoiblies, par le ſommeil de la nuit, diſpoſeroient à la tranquillité, & ſeroient par là de grands ſecours à l'attention, ſi les hommes ſavoient s'accommoder de la tranquillité, (2) mais pour la plûpart d'entr'eux c'eſt un état inſupportable, c'eſt une ſource d'ennuis, il leur faut toûjours quelque amuſement, qui occupe leur eſprit & leur cœur, il tombe dans la langueur, dès qu'il n'eſt pas ſoû-

amanâ mœſtos, vidi in mediâ ſolitudine occupatis ſimiles. Sen. Ep. LV.

soûtenu par quelque bagatelle & c'eſt préciſément dans le tems qu'ils pourroient le plus aiſément être à eux-mêmes & à ce qu'ils ſe doivent, qu'ils cherchent le plus à ſe diſſiper; au défaut des Objets, ils en rappellent les idées: & par là ils ſemblent faire tout ce qu'ils peuvent, pour ne mettre aucun tems à profit.

C'eſt par cette raiſon que j'ai placé ce Chapitre à la ſuite de ceux où je traite des paſſions. On eſt plus ou moins attentif à proportion qu'on ſait les rallumer & les exciter à propos. Quand on en eſt une fois maître, on eſt maître de tout. Dans le plus grand monde, & au milieu du plus grand tumulte, on penſe à ce dont on doit s'occuper, on ne voit que ce qu'on trouve à propos de voir, & on n'entend que ce que l'on veut bien entendre. Sans la tranquillité la ſolitude ne vaut pas mieux que le tumulte (3). *Non multum locus confert, niſi ſe ſibi præſtet animus, qui ſecretum & in occupationibus mediis, ſi volet, habebit.* Sen. Ep. CIV.

6. Comme l'on donne ſon attention ſans repugnance à ce qui ne fatigue pas, & que les ſujets en faveur deſquels on eſt prévenu, l'attirent d'eux-mêmes, il eſt viſible que dans le deſſein de ſe former à l'habitude de l'attention, il eſt très-important de commen-

(3) *Omniâ licet foris reſonent; dum intus nihil tumultus ſit, dum inter ſe non rixentur cupiditas & timor, dum avaritia luxuriaque non diſſideant, nec altera alteram vexet. Nam quid prodeſt totius regionis ſilentium, ſi affectus fremunt?*

Omnia noctis erant, placidâ compoſta quiete.

Fal-

mencer par étudier ce qui eſt le plus facile & ce qui plait le plus.

7. Dès que l'on a pris quelque goût à s'inſtruire, & qu'on s'eſt rendu capable de quelque attention, les *Mathématiques* ſont les études les plus propres à l'affermir & à la perfectionner; car dans ce qu'elles ont de pratique, ſi par inadvertance on a fait une ſeule faute, on s'apperçoit à la fin du calcul qu'on s'eſt trompé, ſans ſavoir ni où, ni comment; il faut donc recommencer. Pour s'épargner l'ennui de reïterer ſi ſouvent la même operation, on eſt toûjours ſur ſes gardes contre l'erreur. On voit qu'il ſuffit d'y tomber dans un ſeul endroit, pour perdre le fruit de toute l'exactitude avec laquelle on a travaillé les autres, & par là on s'habituë à une attention continuée.

Pour ce qui eſt des Demonſtrations, il faut les comprendre tout entieres, ou l'on n'y comprend rien. En fait d'Hiſtoire, ou de Morale, ou dans l'explication d'un Phenomene de Phyſique, on peut s'inſtruire en gros de la penſée de celui qu'on écoute, ou dont on lit l'Ouvrage, on peut en retenir une partie ſans avoir pris garde au reſte; mais ici tout ou rien, une ſeule conſideration omiſe vous laiſſe dans les ténèbres, & celui qui en veut parler ſans tout comprendre, parle ſans ſavoir ce qu'il dit, & il s'apper-

Falſum eſt; nulla placidâ quies eſt: niſi quam ratio compoſuit; nox exhibet moleſtiam, non tollit, & ſollicitudines mutat. Nam dormientium quoque inſomnia tam turbulenta ſunt, quàm dies. Illa tranquillitas vera eſt, in quam bona mens explicatur. Sen. Ep. LVI.

perçoit bien lui-même qu'il parle ſans comprendre ce qu'il dit.

L'étude des Mathematiques fait naître, outre cela, une des plus heureuſes habitudes qui puiſſent prendre racine dans le cœur humain ; C'eſt celle d'*aimer la Verité* & de la trouver digne d'attention, *par cela même qu'elle eſt Verité*; On s'y accoûtume à aimer la lumiere pour elle-même, on eſt content de s'éclairer, quand même on ne voit pas quel autre fruit on tirera de ſes connoiſſances. Les Mathematiciens ſont tous les jours enchantés de mille & mille Theorêmes, dont le prix ſe reduit à celui d'être des Verités très-ſures, qui naiſſent les unes des autres ; N'eſt-ce point là une preuve que l'Homme eſt né pour la Verité, & que ſa plus grande ſatisfaction conſiſte à s'en inſtruire ? Les Verités dont on s'inſtruit dans la Théologie, dans la Morale, & dans la Phyſique même ſont plus intereſſantes ; elles ont de grands rapports avec nos Paſſions, & ſouvent avec notre Fortune. En matiere de Dogmes ſacrés, de Devoirs encore & d'Hypotheſes Phyſiques, tel croit aimer la Verité qui n'aime que ſes Prejugés, & bien ſouvent on étudie plus à ſe faire illuſion ſur ce qui eſt commode, qu'à s'éclairer ſur ce qui eſt vrai. En étudiant les Mathematiques on apprend à étudier avec attention & ſans prejugé.

8. Lors qu'on lit d'autres Ouvrages avec la même application que ceux des Mathematiciens ; lorsque, dans une *Hiſtoire*, par exemple, on a toûjours preſens tous les interêts & tous les caracteres des perſonnes dont

dont elle rapporte les paroles ou les actions; qu'on a toûjours devant les yeux la ſituation & la forme de toutes les Villes & de tous les Païs dont elle decrit le ſort, lors que dans une piece d'Eloquence, on n'oublie aucune circonſtance, mais qu'on prend garde tout à la fois, à la proprieté des termes, aux raiſons de l'ordre, à l'enchainure des preuves, à la juſteſſe des penſées, à la beauté des images, à la délicateſſe des tours, à la force des expreſſions, à l'agrément des cadences, à ce qui ſe dit & à ce qui ſe laiſſe entendre, on ſent ce que vaut l'attention par l'inexprimable ſatisfaction qu'on en reçoit, ſur quelque ſujet qu'on l'arrête. Elle n'eſt jamais ſans recompenſe, ſur les plus legers même & les moins eſtimables ſujets. Qu'on ſoit à Table ou qu'on aſſiſte à un Concert, qu'on jette les yeux ſur des Tableaux, des Bâtimens, des Jardins, ou des Païſages, en toute occaſion la diſtraction & la nonchalance diminuent notre plaiſir & l'*Attention le releve.*

9. De peur de retomber dans la Pareſſe & de laiſſer renaître d'anciennes habitudes, il ne faut rien faire de tout ce qui a du rapport à l'étude, ſans application. Il arrive tous les jours à des gens, qui, pour s'amuſer, liſent des hiſtoires, de toutes les lectures celle qui demande le moins d'attention, d'en retenir par ci par là quelques endroits, & de les lier enſuite par des traits que leur imagination y ajoute, ou de les confondre avec d'autres qui leur reſſemblent à quelques égards. Ne vaudroit-il pas mieux ſe repoſer tout-à-fait que de perdre ainſi, dans des amuſemens, le

fruit des autres lectures qu'on a fait avec application. Le plaiſir de lire ſans application eſt un plaiſir dangereux. Les Livres inutiles, il faut les laiſſer; ceux dont on peut tirer du fruit, il en faut profiter, autant qu'il eſt poſſible. S'ils traitent bien de bons ſujets, ils meritent une grande attention & pour leur matiere & pour la maniere dont ils la traitent; mais s'ils ſe prennent mal dans l'explication des ſujets dont ils font eſperer d'éclairciſſement, leur lecture peut gâter le goût, en l'accoûtumant au desordre & à l'obſcurité, à moins que l'on ne ſoit aſſez habile pour remarquer leurs défauts, & pour découvrir les moyens de les éviter.

Du delaſſement.

III. Mais puiſque l'Attention ne peut pas ſe ſoûtenir toûjours dans la même vigueur, quelles précautions doit-on prendre pour éviter de rentrer dans la dangereuſe habitude de l'inattention, par le plaiſir qu'on ſent à ſe delaſſer, & à ne rien faire après s'être fatigué? Quand l'épuiſement des eſprits eſt cauſe de l'épuiſement de l'attention, il faut chercher, dans la nourriture & dans le ſommeil, de quoi les reparer, & ſi l'on n'a beſoin ni de l'un ni de l'autre, il vaut encore mieux ne rien faire du tout, que de s'occuper negligemment, car, pour peu que l'on ait d'activité naturelle, on ne ſe plaira pas longtemps à ne rien faire, & on n'en prendra jamais l'habitude; l'ennui, & une triſte langueur forcent un pareſſeux même à ſe tirer de l'inaction.

Il

(4) *Indulgendum eſt animo: dandumque ſubinde otium, quod alimenti ac virium loco ſit; & in ambulationibus apertis vagan-*

Il eſt même certain qu'une occupation agréable contribue beaucoup plus à retablir les eſprits & les forces qu'un ſimple repos, & c'eſt par cela même que la Nature humaine a beſoin de delaſſement : & qu'il lui faut des amuſemens qui demandent moins d'attention & par conſequent ne la fatiguent pas, mais ſi l'on en veut tirer tout le fruit auquel ils ſont deſtinés, ſi l'on en veut ſortir recréé, & plus frais pour le travail, il faut leur donner autant d'attention qu'il eſt néceſſaire pour en ſentir tout l'agrément. Lors donc que l'attention ſe relâche, moins par la diſſipation des eſprits que par la continuité même du travail, qui le rend penible, en diminuant le plaiſir qu'on y trouvoit d'abord, on peut l'interrompre, & donner quelque choſe à la pente ſecrette de notre cœur pour la varieté. On ſe delaſſera donc de la méditation par la lecture, & une ſeconde lecture delaſſera elle-même d'une premiere, non pas par la negligence avec laquelle on la fera, mais parce que le ſujet en ſera nouveau & qu'il demandera outre cela un moindre degré d'attention. On a la Promenade, on a la Muſique, on a la Converſation, (4) tout cela amuſe, delaſſe, & retablit les forces en divertiſſant, & pourvû que l'on ne ſoit pas entierement épuiſé, l'attention ſe renouvelle plûtôt qu'elle ne ſe fatigue, en s'appliquant ſucceſſivement à des ſujets auxquels on peut, ſans effort, en donner tout autant qu'ils en exigent.

Je

vagandum, ut cælo libero & multo ſpiritu augeat attollatque ſe animus. Sen. de Tranq. Anim. cap. 15.

Je ne ſuis point aſſez ſuperſtitieux pour condamner le *Jeu* en lui-même, je reconnois de plus qu'il a ſes uſages dans la Societé. Les ſervices importans ne ſont pas ce qui lie le plus les hommes entr'eux, car, outre que les occaſions en ſont aſſez rares, ils gênent même, & ceux qui les rendent, parce qu'il leur en coûte, & ceux qui les reçoivent par l'obligation dont ils ſe chargent; mais le cœur ſe gagne aiſément par les petits plaiſirs quand ils reviennent ſouvent; On ſe lie enfin d'affection à ceux avec qui l'on s'amuſe; on ne peut s'en paſſer, & quand il s'agit de leur rendre des ſervices même penibles, on eſt trop engagé dans leur commerce pour les leur refuſer. Cependant je ne conſeillerois pas le Jeu aux hommes de Lettres comme un amuſement utile & propre à les delaſſer. Il ne produit cet effet que dans ceux qui s'y plaiſent; Mais les jeunes gens riſquent beaucoup d'y prendre goût & d'y donner quelque partie de leur tems, car pour un ou deux qui en uſent avec moderation, il y en a cent qui en abuſent. Cependant ſi l'on ne s'en eſt pas fait une habitude dans ſa jeuneſſe, difficilement y prendra-t-on du goût dans un âge plus mûr, & par conſequent il ne divertira, ni ne delaſſera.

Il y a des Jeux, dont les gens graves ſe font une eſpece d'honneur, comme les Echecs, le Trictrac &c. Mais ils croiroient trop deſcendre de leur dignité, s'ils s'amuſoient à des jeux plus communs & plus faciles. Cette opinion n'eſt-elle point l'effet de leur vanité, & du plaiſir qu'ils ont d'impoſer à la multitude ignorante?

Il y a des gens dont la vie eſt ſi diſſipée que, ſans de certains Jeux, où ils ſe piquent d'habileté, ils ne feroient preſque jamais uſage de leur eſprit & de leur attention. Mais pour ce qui eſt des hommes de lettres, ne feroient-ils pas mieux de l'appliquer à une Compoſition, ou à une Lecture utile, qu'à un Jeu fatiguant? Et peuvent-ils regarder comme un amuſement ce qui les laſſe, & les met hors d'état de travailler qu'après un intervalle de repos? Il ne leur arrive que trop & de ſe diſputer la gloire des premiers rangs & de vouloir briller les uns par deſſus les autres; Cette tentation, à laquelle ils ſont à tout moment expoſés, n'a que trop de priſe ſur eux; pourquoi donc nourrir un penchant, qu'on doit ſans ceſſe combattre, en s'affectionnant à des Jeux, où, pour tout fruit d'un attachement penible, on jouït de la mortification d'un autre, & du plaiſir de ſe croire plus habile?

Influence de l'Inattention ſur toute la vie.

IV. Loin donc de faire des lectures nonchalamment, ſous prétexte de ſe delaſſer, il faut debutter dans toutes ſes *Etudes*, par examiner l'importance de ce qui en doit faire le ſujet; S'il n'en vaut pas la peine, qu'on le laiſſe; mais ſi on le reconnoît digne d'application, qu'on s'excite à la lui donner toute entiere par des reflexions ſerieuſes & réiterées & ſur ſon excellence propre, & ſur les uſages que l'on en peut tirer. Sur tout il faut que l'Attention continue & ſe ſoutienne également, depuis le commencement juſques à la fin; car ſi, par megarde, on ſe trompe dans les Principes, on ne travaillera plus dans la ſuite que pour s'égarer, & ſi, après

avoir ſolidement établi les Principes, on ſe laiſſe aller avec précipitation à quelques fauſſes Conſéquences, parmi un grand nombre de vrayes, c'eſt aſſez pour perdre le fruit de tout ce qu'on avoit accumulé avec beaucoup de ſoin. Qu'on ne ſe laſſe donc point de ſe repeter des leçons, ſur la néceſſité indiſpenſable de l'attention. Dans la Pratique on ne peche preſque jamais, & l'on ne fait de faute, ſelon Dieu & ſelon le Monde, que faute d'application; car on ſait les Regles generales; & en gros on voudroit plaire à Dieu & ſe faire eſtimer des hommes. Mais on applique les Principes avec trop de précipitation, & par là on ne prend pas aſſez garde que l'on s'éloigne, dans des circonſtances particulieres, d'un but qu'on ſe propoſe en general.

Les pauvretés qui rempliſſent la plus grande partie des *Converſations*, ces écarts ſi frequens, & preſque perpetuels de ce qui en fait, ou qui en devroit faire le ſujet, écarts qui obligent ſouvent les perſonnes ſenſées à ſe rabbattre ſur le jeu, afin de s'épargner l'ennui des galimathias & des conteſtations où l'on ne s'entend point; d'où vient tout cela ſi ce n'eſt du defaut d'attention? La plûpart des gens reſtent enfans toute leur vie, & ſe faiſant également une honte d'écouter & une gloire de parler, avancent hardiment, ſans examen ni reflexion, tout ce que le hazard fait naître d'idées dans leur petit genie.

Dans la Theorie encore, il n'y a perſonne qui ne veuille éviter l'Erreur, & par conſequent on n'y tombe que par inadvertance.

De

De peur donc que la legereté d'un ſujet ne fourniſſe à l'attention une occaſion de ſe relâcher ; Que l'on conſidere qu'il n'y a pas d'erreur, qui, par ſa fecondité & par ſon enchaînement avec d'autres, ne puiſſe devenir fatale ; On aura beau ſe rendre attentifs dans la ſuite, tout ce qu'on établira ne ſera qu'égarements, & les Conſequences s'éloigneront d'autant plus de la Verité qu'elles auront plus de liaiſon avec des Principes faux ; ſans compter que la même maniere dont on aura raiſonné ſur un ſujet de peu d'importance, où l'on ſera tombé dans une petite erreur, qu'on ne corrigera point parce qu'on ne reconnoît pas cette même maniere de raiſonner, on la ſuivra encore dans un ſujet plus important & ſur lequel l'on ne peut plus s'égarer ſans danger. On demande ſi la Saveur, la Blancheur, le Poids, le Mouvement &c. doivent être conſiderés comme de petites Entités, de foibles réalités, qui ſurviennent à la Subſtance Corporelle & qui en ſont ſoûtenuës, ou ſi ce ſont ſimplement des Etats & des Manieres d'être de cette Subſtance ; ſi les qualités du Corps ſont le Corps même, dans un certain état, comme la Rondeur d'une Boule de Cire, eſt cette Cire même dans une certaine diſpoſition ? La queſtion paroit fort mince & de pure curioſité, cependant pour n'avoir pas été décidée autrefois, comme elle l'a été depuis la Philoſophie de Deſcartes, elle a donné lieu à un dogme auquel ſans cela on n'auroit jamais penſé, & dont les ſuites ſont deplorables, rebuttent les Infideles, & donnent

priſe

priſe ſur la Religion aux prétendus Eſprits forts.

Courir ſans ſcrupule le riſque de ſe tromper, en décidant ſans attention ſur un ſujet qui ne paroît pas valoir la peine d'être examiné avec application, c'eſt petiteſſe de genie ; Il n'y a point d'erreur ſi legere en elle-même qui en devenant, de Conſequence en Conſequence, le Principe de pluſieurs autres, ne puiſſe devenir fatale. On peut appliquer ici la maxime d'Ariſtote, *Puerile eſt contemnere parva unde deduci poſſunt magna.*

Les *Stoïciens* poſoient en fait que le *Souverain Bien* conſiſtoit dans la *Vertu*, & le *Souverain Mal* dans le *Vice.* A regarder ce ſentiment en lui-même, ſi c'eſt une erreur, elle ſe reduit à exagerer la beauté de la Vertu & la turpitude du Vice; ce n'eſt pas là un grand mal, ce ſemble, & c'eſt plûtôt une heureuſe prévention. Mais de là il s'enſuit qu'un homme veritablement Vertueux eſt ſouverainement heureux, par conſequent rien ne lui manque, pas même l'Immortalité. Le Vicieux au contraire eſt ſouverainement miſerable ; Le voilà aſſez puni ; car quel châtiment comparable à la ſouveraine miſere? Mais dès qu'une fois on a tiré ces conſequences & que, par prévention, on les a reçues pour vrayes, toutes les preuves tirées de la fortune, des malheurs, & du triſte état des gens de bien dans cette vie, pour établir l'eſperance d'une autre, tombent. Un avenir qui retabliſſe l'ordre, n'eſt nullement néceſſaire. Le Vertueux eſt ſuffiſamment recompenſé, puiſqu'il a été ſouverainement heu-

heureux : Le Vicieux assez puni, puisqu'il a été souverainement misérable. Aussi les Stoïciens pour défendre la Providence contre les objections des Epicuriens, au lieu d'insister sur une Vie à venir, où l'ordre sera rétabli, ce qui étoit fort naturel & fort simple, se sont jettés dans des subtilités conformes à leur grand Principe, dont l'éclat avoit fait disparoître l'erreur à leurs yeux.

Des Distractions.

V. La Distraction est une espece particuliere d'obstacle à l'Attention; car tous ceux qui, par paresse ou par legereté, negligent de se rendre attentifs, ne meritent pas pour cela le nom de distraits; On le donne à ceux qui n'ont presque jamais d'attention à ce qu'on leur dit, soit qu'une *stupidité* naturelle, ou une habitude, qui approche fort de la stupidité, les rende presque incapables de penser attentivement, soit qu'une *Dissipation* continuelle les ait mis dans l'impuissance de se fixer, soit enfin qu'une trop forte *Application* à leurs propres pensées, les détourne ordinairement de celles des autres, & les empêche d'entrer dans ce qu'on leur dit.

Il y a des gens dont on peut presque dire qu'ils ne pensent pas, ou qu'ils ne pensent à rien; c'est-à-dire, qu'il y a des gens dont les idées sont si vagues, & les sentimens si foibles & si confus, & qui, de plus, font si rarement reflexion & sur leurs idées & sur leurs sentimens, qu'ils n'en conservent pas seulement assez de souvenir pour dire ce qu'ils ont pensé, dans le moment qu'ils viennent de le penser. Vous leur verrez un air occupé, il semble qu'ils font des reflexions profondes; Mais dès que vous leur de-

demandez ce qu'ils roulent dans leur eſprit, vous les ſurprenez ; il ſemble qu'ils s'éveillent en ſurſaut, & qu'on les tire d'un ſonge, dont l'idée s'évanouït en même tems que leur ſommeil, car on ne conſerve la memoire que de ce à quoi l'on penſe avec reflexion.

Quand de jeunes gens ont des diſpoſitions à ce défaut, ſi l'on en veut prévenir les ſuites, il faut les faire raiſonner ſur des ſujets qui ſoient de leur portée, qui ne leur deplaiſent pas, & ſur lesquels on ait trouvé moyen d'exciter leur curioſité ; Il faut les faire repaſſer ſur les mêmes raiſonnemens, leur faire éviter la ſolitude, l'ennui, les converſations ſur des ſujets qui ne ſont pas de leur portée, les compagnies qui les gênent, il faut les tenir dans la joie & dans l'activité, permettre un libre effort à leurs penſées, de peur que l'obligation qu'on leur impoſe de les renfermer ne les rebutte même de les faire naître : Quand ils ſe trompent, c'eſt avec une grande douceur & une grande moderation, & avec toutes les marques poſſibles d'amitié, qu'on doit les desabuſer. Non ſeulement point de cenſure, point d'air ſombre, point de raillerie, mais de plus leurs erreurs ne doivent être relevées que comme des bagatelles & ce qu'on y ſubſtitue, il faut le leur propoſer moins comme une correction, que comme quelque choſe d'un peu meilleur. Il faut même rarement les reprendre.

Ceux qui paroiſſent diſtraits, par l'effet d'une trop grande application à leurs propres penſées, pourront ſe corriger de ce défaut en

en s'étudiant à moderer leurs desirs, & à se rendre maîtres de leurs passions ; en ne se bornant pas au commerce de leurs inferieurs, ou de leurs amis, mais en frequentant, autant qu'ils le peuvent, des superieurs dont il leur importe de s'attirer l'estime & l'affection. Je leur conseillerois encore de passer, d'heure en heure, à des lectures differentes, afin de s'accoûtumer à entrer dans de secondes idées, nonobstant la forte impression des premieres ; Enfin pour se corriger plus efficacement de leurs distractions, quand ils y tombent, ils doivent s'en punir, & s'imposer la loi de relire une seconde, une troisieme, une quatrieme fois ce sur quoi ils auront passé trop nonchalamment, se contraindre même à apprendre par cœur les sujets dont leurs distractions les ont le plus detournés.

La multitude des affaires rend quelquefois distraits les esprits d'ailleurs les plus reglés & les plus capables d'attention. Voilà pourquoi on doit avoir la précaution, & se faire un devoir indispensable, de ne se charger pas au dessus de sa portée, & de mesurer toûjours ses entreprises à ses forces. Outre cela on doit se former des *plans* bien nets & bien exacts sur tout ce qu'on a à faire ; Tout ce dont on prévoit qu'on sera chargé, pendant le cours d'une journée, il faut la commencer en reglant au juste de quelle maniere on la remplira. Quand on executera une partie d'un plan ainsi reglé, on ne se trouvera distrait par aucune inquietude sur une partie suivante, assuré qu'on sera de la bien remplir, parce qu'on y est tout preparé.

Il y en a qui ſe diſtraiſent, quand on leur parle & qui ne font pas d'attention ſur ce qu'on leur dit, parce qu'ils s'arrêtent ſur quelques idées qui naiſſent ſubitement dans leur eſprit & qu'ils apprehendent de laiſſer échapper; C'eſt un abus, car quand on a l'eſprit juſte & qu'on ſait penſer avec ordre, les mêmes principes qui auront fait, une premiere fois, naître une idée à propos, ne manqueront pas de la rappeller une ſeconde fois, dès qu'on penſera avec attention ſur le même ſujet.

Comment on s'empare de l'attention.

VI. Quand on a connu par quels moyens on peut ſe rendre attentif, on comprend aiſément ce qu'on doit faire pour s'emparer de l'attention des autres. Il faut de la *Clarté* de peur de rebutter l'attention en la fatiguant; il faut de la *Brieveté* pour prévenir l'ennui & l'impatience; il faut de l'*Ordre* pour ſoulager la memoire; il faut de la juſteſſe & du *Solide* pour intereſſer l'attention; il faut des tours *vifs* & *nouveaux* pour l'occuper par des ſenſations agréables; il faut être *naturel*, car le naturel plait & l'affectation revolte l'amour propre; il faut faire en ſorte que l'Auditeur ſente ſon *propre genie* en goûtant celui de l'Orateur, & en s'appercevant qu'il penetre d'autant mieux dans le ſens & dans la beauté des idées, qu'on lui preſente, qu'il a lui-même plus d'eſprit. Quand l'Auditeur eſt entierement ſatis-

(5) *Perdet Agricola quod ſparſit, ſi labores ſuos deſtituit in ſemine, multa cura ſata perducuntur ad ſegetem, nihil ad fructum pervenit quod non æqualis cultura à primo ad extremum proſequitur.* Sen.

(6) *Perſevera ut cœpiſti, & quantùm potes propera: quo dia-*

ſatisfait, il faut *finir*; & pendant qu'on a encore quelque choſe à lui dire, il faut faire en ſorte que ce qu'on lui dit, lui faſſe *ſouhaiter* d'entendre ce qu'on a reſolu d'y ajouter.

De la Diligence.

VII. La même legereté qui s'oppoſe à l'Attention, s'oppoſe encore plus à la *Diligence*, qui eſt une attention continuée, & que l'on n'interrompt qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour reprendre ſes forces, & pour ranimer ſa vigueur. Tout ce qui nous engage à l'attention nous diſpoſe à la diligence; nous perdrions le fruit de notre attention précedente ſi nous negligions d'y perſeverer. Un Laboureur perd ſes peines s'il ne les continue pas; & en general pour tirer du fruit d'un travail, en vain on le commenceroit heureuſement, il faut le finir de même. (5) L'eſprit humain eſt trop borné, & les choſes à la connoiſſance desquelles il doit s'appliquer, ſont en trop grand nombre & trop compoſées, pour en venir à bout en peu de temps.

Parce qu'on a beaucoup à faire, il faut travailler avec empreſſement, & perſeverer dans le travail. Plus vite on acquiert & plus longtemps on jouïra. Qu'on s'en faſſe une habitude & ou n'y trouvera plus de peine, & le plaiſir de travailler deviendra un des fruits du travail. (6) Il en eſt de la Science comme de ces boules de neige qui rou-

diutius frui emendato animo & compoſito poſſis. Frueris quidem etiam dum emendas, etiam dum componis. Sen. Ep. IV.

Philoſophia nullum tempus ſatis magnum eſt, etiamſi à pueritia, uſque ad longiſſimos humani avi terminos vita protenditur. Sen. Ep. LXXII.

roulent du haut d'une Montagne, & groſſiſſent d'autant plus, à chaque tour qu'elles font, qu'elles ſont déja plus groſſes; Pour mettre à profit les peines qu'on s'eſt donné, il faut continuer dans ſon travail : Si l'on a commencé en vûe d'apprendre, pourquoi s'arrêteroit-on, quand on a encore tant de choſes à apprendre? *Tamdiu diſcendum eſt quamdiu neſcias.*

Un homme qui veut s'appliquer à la diligence doit 1. ſe mettre devant les yeux d'un côté les exemples des grands genies, dont la pareſſe & la diſſipation ont arrêté tous les progrès, & d'un autre ceux des perſonnes qui avec des talens médiocres & une grande aſſiduité, n'ont pas laiſſé de ſe rendre fort habiles. Il doit ſe ſouvenir que le travail donne de l'*étendue* à l'Eſprit & que la pareſſe le borne; On ne ſait plus rien voir au delà du peu qu'on a déja acquis, dès qu'une fois l'on s'eſt mollement endormi dans l'habitude de ne faire aucun effort pour pouſſer plus loin ſes acquiſitions. L'eſperance de la Victoire contribue à la remporter, & dans la plûpart des choſes, ſi on ne réüſſit pas, c'eſt faute de courage (7).

La Faineantiſe eſt une ſource infaillible de Vices. Quand l'amour de la lumiere domine

(7) *Imitetur illum, cui ſine dubio ſumma vis dicendi conceditur, Athenienſem Demoſthenem, in quo tantum ſtudium fuiſſe, tantusque labor dicitur; ut primum impedimenta naturæ diligentia induſtriaque ſuperaret, cumque ita habilis eſſet, ut ejus ipſius artis, cui ſtuderet, primam literam non poſſet dicere, perfecit meditando, ut nemo planius eo loquens putaretur. Deinde, cum ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantum continendo animo in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione*

vers

mine dans un cœur, la peine de s'éclairer ne lui paroît pas une peine. Mais dès qu'on n'aime pas la lumiere, ou qu'on ne l'aime que peu, on ſe laiſſe mollement aller à ſes Fantaiſies & aux égaremens de ſon Imagination, on s'abandonne à la pente des Sens & des Paſſions.

Comme la Vanité ne laiſſe pas de ſubſiſter avec la Pareſſe, quand on ne peut ſe reſoudre au travail, on conçoit toûjours un ſecret dépit contre ceux qui l'aiment, & qui par là s'élevent à une habileté, dont on eſt forcé, malgré qu'on en ait, à ſe reconnoître fort loin. Et lors que, par le credit du rang où l'on ſe voit, on peut ſuppléer à l'habileté qu'on n'a pas, on veut que tout ploye ſous l'Autorité, on la ſubſtitue à la Raiſon, on foule aux pieds ceux qui oſent la conſulter, & on ne favoriſe que ceux qui lui ferment les yeux.

On ne préviendra pas ſeulement un grand nombre de vices, en ſe faiſant une habitude de diligence & d'amour pour le travail; on préviendra de plus l'état du monde le plus inſupportable, cet ennui & ce mal-aiſe dans lequel vit un homme qui ne peut ni ſoutenir le travail, ni vivre ſans agitation (8).

2. Il eſt bon que les jeunes gens rendent compte

verborum (id quod ejus ſcripta declarant) bina ei contentiones vocis & remiſſiones continerentur, qui etiam (ut memoriæ proditum eſt) conjectis in os calculis, ſummâ vote verſus multos uno ſpiritu pronunciare conſueſcebat, neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans, atque aſcenſu ingredions arduo. Hinc ego cohortationibus, Craſſe, ad ſtudium & ad laborem incitandos juvenes vehementer aſſentior. Cic. de Orat. Lib. I.

(8) *Cunctatio vitæ parum ſe explicantis, & inter deſiituta vota*

compte à des Superieurs de leurs travaux & de leurs progrès, ou du moins qu'ils ſe choiſiſſent des amis, avec lesquels ils s'en entretiennent reglément. Sans cela on peut aiſément s'oublier & ſe relâcher, mais ces retours fixes d'entretiens & de *conférences*, rapellent la diligence qui en doit produire les ſujets (9).

3. Si l'on a la crainte du Seigneur, ſi on l'aime & que l'on conſidere le Temps, auſſi bien que toutes les Facultés que l'on a reçues de lui, comme des preſens & comme des Talens confiés dont il faudra lui rendre compte, on s'examinera en ſa preſence; & chaque jour, chaque ſemaine, chaque mois, on comparera les progrès qu'on vient de faire, avec ceux qu'on avoit déja faits, dans un même eſpace de temps. Si l'on trouve qu'on en ait fait autant qu'on devoit, il faut en ſentir vivement la joye, il faut ſe demander ſi l'on voudroit bien ignorer tout ce qu'on vient d'apprendre, ſi l'on a regret à ſa peine, ſi l'on auroit plus d'avantage, & ſi l'on goûteroit plus de fruit, d'avoir ſuivi ſes fan-

vota torpentis animi ſitus. Quæ omnia graviora ſunt, ubi odio infelicitatis operoſa ad otium profugerunt, & ad ſecreta ſtudia: quæ pati non poteſt animus ad civilia erectus, agendique cupidus, & natura inquietus, parum ſcilicet in ſe ſolatiorum habens: ideòque detractis oblectationibus, quas ipſa occupationes diſcurrentibus præbent, domum, ſolitudinem, parietes non fert, invitus adſpicit ſe ſibi relictus. Hinc illud eſt tædium, & diſplicentia ſui, & nuſquàm reſidentis animi volutatio, & otii ſui triſtis atque ægra patientia: utique ubi cauſas fateri pudet, & tormenta introrſùs egit verecundia, in anguſto incluſa cupiditates, ſine exitu, ſe ipſa ſtrangulant. Inde mœror marcorque, & milleſluctus mentis incertæ, quam inchoata habent ſuſpenſam, quærentiumque nihil ipſos habere quod agant, & alienis incrementis inimiciſſima invidia. Alii

fantaiſies. Si au contraire on n'a point avancé, il faut compter ce qu'on auroit pu faire, il faut s'interroger ſur ce qui reſte de tous les amuſemens dans leſquels on s'eſt diſſipé. En obſervant ces précautions, tantôt la ſatisfaction d'avoir rempli notre devoir nous y affermira, tantôt la confuſion de l'avoir oublié nous y rappellera.

Cet article ne renferme pas ſimplement des maximes d'une Philoſophie Chrétienne. Les Philoſophes Payens penſoient déja de cette maniere. Ils mettoient ce précepte, *Menagez bien le Temps*, TEMPORI PARCE, au même rang que ceux-ci *Connois-toi toi-même*; *N'outrez rien*; *Soûmettez-vous à la Divinité*, & d'autres de cette nature, qui, en peu de mots, renfermoient de grands ſens, & qu'ils rapportoient à Dieu comme à leur ſource. Sur ce fondement ils ne pouvoient aſſez s'étonner de l'extravagance des hommes qui acheteroient d'une bonne partie de leurs biens quelques mois de vie, & qui laiſſent perir tranquillement des années, ſans en tirer aucun fruit

lit enim livorem infelix inertia; & omnes deſtrui cupiunt, quia ſe non potuerunt provehere: & ex hâc deinde averſatione alienorum proceſſuum, & ſuorum deſperatione, obiraſcens fortunæ animus, & de ſæculo querens, & in angulos ſe retrahens, & pœna incubans ſuæ, dum tædet ſui, pigetque. Sen. de Tranq. An. cap. 2.

(9) *Aliquis vir bonus nobis eligendus eſt, ac ſemper ante oculos habendus, ut ſic tanquam illo ſpectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus.... O felicem illum, qui non adſpectus tantum, ſed etiam cogitatus emendat! O felicem, qui ſic aliquem vereri poteſt, ut ad memoriam quoque ejus ſe componat, atque ordinet! Qui ſic aliquem vereri poteſt, citò erit verendus.* Sen. Ep. XI.

fruit. *La plus grande des depenſes c'eſt celle du Temps* (10).

Eſt-ce vivre que de paſſer ſa vie dans l'inaction? Eſt-ce mettre à profit ſes jours, que de les laiſſer échaper, ſans en tirer des fruits durables, & ſans ſe procurer des ſatisfactions, qui ne paſſent pas auſſi vîte qu'eux? (11) Que vous reſte-t-il d'une ſemaine que vous avez perdu dans la diſſipation? Quoi que ce ſoit. Il en eſt de ce que vous avez fait le jour comme de ce qui vous a paſſé dans l'eſprit pendant la nuit; tout eſt également évanouï, comme ſi tout n'avoit été que ſonge. Combien y a-t-il de gens, qui, s'ils ſe demandoient, au bout de quatre-vingts ans, ce qu'ils ont fait qui merite d'être compté, raſſembleroient à peine dequoi remplir une ſemaine? Quoique ces gens-

(10) πολυτελὲς, ἀνάλωμα ὁ χρόνος.
Clamat ecce maximus Vates, & velut divino furore inſtinctus ſalutare carmen canit:

Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi.
Prima fugit.

Quid cunctaris, inquit, quid ceſſas? Niſi occupas, fugit: cùm occupaveris, tamen fugiet. Itaque cum celeritate temporis, utendi velocitate certandum eſt; velut ex torrente rapido, nec ſemper caſuro, citò hauriendum eſt. Hoc quoque pulcherrimè ad exprobrandam infinitam cogitationem, quod non optimam quamque ætatem, ſed diem dicit. Quid ſecurus, & in tantâ temporum fugâ lentus, menſes tibi, & annos, & longam ſeriem, utcunque aviditati tuæ viſum eſt, exporrigis? de die tecum loquitur, & de hoc ipſo fugiente. Non dubium eſt ergò, quin prima quæque optima dies fugiat mortalibus miſeris, id eſt, occupatis: quorum pueriles adhuc animos ſenectus opprimit, ad quam imparati inermesque veniunt. Sen. de Brev. Vitæ. cap. 9.

(11) *Anguſtè fructus rerum determinat qui tantùm præſentibus latus eſt.*

(12) *Lar-*

gens-là aient été longtemps ſur la Terre, il eſt pourtant vrai qu'ils y ont peu *vécu*, ou s'ils ont vécu, c'eſt à la maniere des Plantes & des Animaux brutes. Je compte au nombre des morts un homme qui ne vit pas en homme raiſonnable. Mais avez-vous acquis des lumieres ? Avez-vous rempli vos devoirs pendant quelques jours ? Ces jours ne ſont point perdus, il ſemble qu'ils durent encore & tout ce que vous vous êtes promis de ſatisfaction, pendant qu'ils s'écouloient, ſubſiſte & ſubſiſtera (12).

VIII. Si on ne donnoit au travail que le temps où l'on y eſt tout-à-fait diſpoſé, & comme entraîné par une pente ſecrette, on travailleroit rarement, au moins dans la jeuneſſe ; & l'on courroit riſque de s'engager dans une des plus fâcheuſes habitudes, celle de

Moyens de faire ceder l'humeur à la Raiſon.

(12) *Longa eſt vita, ſi plena eſt ; impletur autem, cum animus ſibi bonum ſuum reddidit, & ad ſe poteſtatem ſui tranſtulit. Quid illum octoginta anni juvant, per inertiam exacti ? non vixit iſte, ſed in vita moratus eſt ; nec ſerò mortuus eſt, ſed diu. Octoginta annis vixit. Intereſt, mortem ejus ex quo die numeres. At ille obiit viridis : ſed officia boni civis, boni amici, boni filii exſecutus eſt : in nullâ parte ceſſavit ; licet ejus ætas imperfecta ſit, vita perfecta eſt. Octoginta annis vixit. Imò octoginta annis fuit : niſi forte ſic vixiſſe eum dicis, quomodo dicuntur arbores vivere. Obſecro te, mi Lucili, hoc agamus, ut quemadmodum pretioſa rerum, ſic vita noſtra non pateat multum, ſed multum pendat. Actu illam metiamur, non tempore. Vis ſcire, quid inter hunc interfit vegetum contemptoremque fortunæ, functum omnibus vita humanæ ſtipendiis, atque in ſummum bonum ejus evectum, & illum cui multi annitransmiſſi ſunt ? alter poſt mortem quoque eſt, alter ante mortem periit. Laudemus itaque, & in numero felicium reponamus eum, cui quantulumcunque temporis contigit, benè collocatum eſt. Vidit enim veram lucem, non fuit unus è multis : & vivit, & vixit, & viguit.* Sen. Ep. XCIII.

de ne pouvoir s'appliquer que par boutades; habitude qui feroit paſſer bien des jours ſans aucun fruit. Cependant il eſt certain que ſi l'on ne travaille pas de bon cœur, avec plaiſir & avec affection, on ne réüſſit pas; il faut donc trouver moyen de paſſer de la repugnance à l'inclination. Pour cet effet lors qu'on ne ſe trouve pas d'humeur de travailler à une choſe, il faut premierement reflêchir ſur toutes les raiſons qui ordonnent de l'entreprendre. Si le cœur ne ſe rend pas à ces raiſons, ſi ſon penchant ne s'y conforme pas, il faut avoir honte de ſa biſarrerie, il faut conſiderer que les hommes ſont *Sages*, à proportion que la Raiſon a le deſſus chez eux, & *Fous* à proportion que l'humeur les domine, & que ni l'une ni l'autre de ces diſpoſitions ne reſte dans la foibleſſe de ſes premiers commencemens, elles croiſſent toûjours & vont toûjours en ſe fortifiant. Qui reſiſte à l'humeur prévient la folie.

La confuſion que nous aurons de dépendre ainſi d'une aveugle fantaiſie, & par conſéquent notre reſolution à nous corriger & à faire des efforts ſur nous-mêmes, s'augmentera, ſi nous penſons que nous ſommes formés à l'image, & deſtinés à l'imitation, d'un Dieu infiniment Sage, qui nous voit & qui nous veut ſecourir en Pere, pourvu que nous implorions ſon ſecours. Sa preſence aura-t-elle moins de pouvoir que les ſollicitations d'un Grand à qui nous ne refuſerions pas notre application, s'il nous la demandoit inſtamment? La conſideration de notre devoir aura-t-elle moins d'efficace ſur

nous

nous que l'idée d'une recompenſe ? Un grand interêt nous détermine & fait évanouïr les oppoſitions de notre mauvaiſe humeur, & quel *Interêt* plus grand que celui d'être raiſonnables ?

Les *Chagrins* ôtent à l'eſprit ſon activité, on n'eſt point propre au travail, & ſi l'on travaille, on réüſſit mal, quand on a l'humeur ſombre : Mais quand nous avons fait quelque perte, ou que nous éprouvons des traverſes, les pouvons-nous reparer en nous laiſſant abbatre ? Le trouble & le decouragement rendront-ils notre état meilleur ? Pourquoi ajouter aux maux que nous ſentons déja ceux que l'inaction entraîne après ſoi, & pourquoi nous enfoncer dans des reflexions mortifiantes, au lieu de nous diſtraire dans de meilleures occupations ? L'Adverſité & les traverſes ne peuvent guere nous nuire, ſi nous ne leur aidons nous-mêmes. Tournons nos penſées ſur les ſujets de joye que nous avons, & nous ne ſentirons pas les circonſtances qui pourroient la traverſer.

Il y a encore pluſieurs moyens qui ſervent à tirer de la peſanteur, de l'obſtination & de l'engourdiſſement. La Solitude fournit à l'un du ſecours, elle le fait rentrer en ſoi-même, & lui donne le temps d'ouvrir les yeux ſur ſes veritables interêts. La Promenade ramene dans un autre la tranquillité, la joie & l'humeur facile. Il y en a en qui la Muſique produit le même effet. Quelquefois on a beſoin de ſes amis pour s'entretenir avec eux du ſujet ſur lequel on voudroit, mais ſur lequel on ne peut preſque pas travailler. Dans ces occaſions il n'y a que les commence-

mens qui coûtent, on acheve aiſément le reſte du chemin dès qu'on y a fait quelques pas. On reconnoit le tort de ſon obſtination dès qu'on en eſt tant ſoit peu ſorti. Un quart-d'heure de lecture remet en goût d'étude, & de méditation les perſonnes qui ſavent lire avec attention & avec plaiſir, ſur tout s'ils choiſiſſent les Livres qui leur plaiſent le plus & qui ſont les plus propres à ranimer leur ardeur pour l'étude & la méditation.

C'eſt ainſi qu'il faut uſer d'adreſſe pour ſe refuſer à ces penchans ſecrets que la Raiſon condamne, & pour s'en défendre peu à peu. Si on les heurtoit de plein front, ce ſeroit le moyen d'en éprouver tout le poids & d'y ſuccomber (13); En s'y oppoſant directement on ne fait qu'oppoſer une foible digue à un torrent impetueux. Il faut s'y dérober adroitement, & y refuſer ſon attention en cherchant d'autres objets qui s'en emparent. Ces Penchans aveugles & imperieux ceſſeront de nous inquieter dès que nous nous ſerons accoûtumés à ne leur pas obéir (14). Il eſt encore plus vrai des maladies de l'Eſprit que de celles du Corps, que les remedes les plus doux ſont ſouvent les plus efficaces; & qu'avec un peu de patience on vient à bout de ce qu'on ſe ſeroit rendu impoſſible par trop d'empreſſement (15).

On ne ſauroit commencer de trop bonne heure, ni trop prendre de précautions, pour n'écoûter point ces ſourdes repugnances, & ne point s'aſſujettir à ces Penchans aveugles

(13) *Quadam non niſi decepta ſanantur.*
(14) *Deſinent ſi intermittendo conſuetudinem fecerimus.*
(15) *Vi*

gles. On ne ſauroit ſe former trop tôt à une conſtante habitude de ſuivre uniquement les loix de la Raiſon, ſeules capables de prévenir ces inégalités qui deshonorent la Vie d'ailleurs la mieux reglée. Ceux qui vivent dans la dependance des autres, n'ont guere le tems de s'aſſujettir à leurs propres fantaiſies, & ils s'accoûtument bien-tôt à la ſoupleſſe. Mais les *Grands*, continuellement obſedés de gens qui s'appliquent à étudier leur humeur, pour y conformer tous leurs diſcours, & en general toutes leurs manieres, également prêts de s'obſtiner dans un ſentiment ou d'en changer, ſuivant que leur Superieur changera ou s'obſtinera; les Grands, environnés des autres hommes comme d'autant de miroirs qui les repreſentent & qui les imitent, & qui, dans toutes leurs varietés, les louent conſtamment, & tournent toûjours en beau tout ce qu'ils diſent & tout ce qu'ils font; les Grands, dis-je, doivent particulierement être ſur leurs gardes, & s'ils veulent ſe conſerver raiſonnables, il faut qu'ils ayent ſoin de tirer d'eux-mêmes des ſecours que les autres leur refuſent, ſous le prétexte flatteur qu'ils n'en ont pas beſoin. C'eſt par l'habitude qu'ils ont contracté de dépendre de leur humeur & de ſe livrer à ſes varietés & à ſes caprices, qu'on les voit ſi differens d'eux-mêmes, que les plus beaux endroits de leur vie ſont balancés par d'autres, qui, comme autant de taches, en

(15) *Ut corporum, ita & animorum molliter vitia tractanda ſunt. Sæpè quod explicavit mora, pertinacia trahentis abruptum eſt.* Sen. De Benef. Lib. VII. cap. 30.

preuve ou d'une narration, l'inquiétude où l'on ſe ſent, juſques à ce qu'on en ait vû la ſuite, n'y fit repenſer quand on ſeroit appellé à d'autres choſes & n'accoûtumât par là inſenſiblement à des diſtractions. Il faut éviter tout ce qui peut leur donner lieu ; Or quand on eſt obligé d'interrompre un ſujet pour lequel on étoit plein d'empreſſement; il eſt bien difficile d'en détourner tout d'un coup ſa penſée, l'eſprit en demeure occupé, quoi qu'il ſoit appellé ailleurs ; ſouvent ce que nous venons de quitter nous ſuit, & nous empêche de réüſſir dans ce que nous lui faiſons ſucceder; on fait tout mal quand on a trop à faire.

Le plaiſir de ſe repoſer eſt un plaiſir contre lequel il faut être en garde, car il peut aiſément mener à la pareſſe. La peine qu'on ſe fait de paſſer d'une occupation à une autre tout oppoſée, va encore à faire le repos en faiſant haïr le travail ; il faut ſe vaincre là-deſſus. Vous avez paſſé preſque tout le jour dans des aſſemblées, où vous étiez appellé, vous avez été occupé de vos affaires ou de celles des autres, vous avez été detourné par des viſites ; ſi cela revient ſouvent, il ſe pourra que peu à peu vous rabbattrez de votre diligence & de votre empreſſement pour l'étude. Il faut donc vous faire une loi de vous ménager tout ce que vous pourrez de momens au milieu de ces *diſſipations*, & n'euſſiez-vous qu'un quart-d'heure à donner à vous-même & à la méditation, ce quart-d'heure vous doit être ſacré.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la Memoire.

I. LA force de l'attention fait celle de la Memoire. On ſe ſouvient aiſément de ce que l'on a conſideré avec application, & l'on oublie bientôt ce qu'on n'a parcouru qu'en paſſant. C'eſt donc encore ici un nouveau fruit de l'attention, & c'eſt un des plus néceſſaires, car en vain travaille-t-on à entaſſer connoiſſance ſur connoiſſance, ſi les ſecondes effacent les premieres; en vain tâche-t-on d'acquerir, ſi tout s'échape & qu'on n'amaſſe rien. Outre cela on denouëra une difficulté & l'on developpera une queſtion embarraſſée d'autant plus aiſément, que la Memoire fournira, avec plus de promptitude, les Principes & les Theoremes ſur leſquels la verité que l'on cherche eſt établie; & on déliberera ſur une entrepriſe, d'autant plus ſûrement, que la Memoire, profitant du paſſé pour éclairer l'avenir, preſentera un plus grand nombre de cas, un plus grand nombre d'avantages à balancer avec les inconveniens, & de facilités à peſer avec les obſtacles. Utilité de la Memoire pour la penetration & la juſteſſe d'eſprit.

II. Quand je donne à la Memoire une grande influence ſur la penetration & le jugement, je parois contredire une opinion très-reçuë, & de plus confirmée par l'experience, qu'une très-heureuſe Memoire, un genie penetrant & un diſcernement exquis ſe Si la Memoire nuit au jugement.

trouvent rarement enſemble. Mais cela vient de la mauvaiſe maniere dont on étudie. Ceux qui ſe ſentent de l'habileté & de la facilité à faire des découvertes, riches de leur propre fonds, negligent d'emprunter ailleurs de quoi enrichir leur Memoire, & ceux qui apprennent très-aiſément & retiennent ſans nulle peine, contens de profiter du travail d'autrui, s'épargnent la fatigue de chercher eux-mêmes & d'examiner. Il leur arrive par là de ſe charger inconſiderément de ſentimens contraires les uns aux autres, qui les mettent enſuite dans l'incertitude & dans la confuſion. La précipitation avec laquelle ils liſent & ils apprennent, les accoûtume encore à ſe payer de mots qu'ils n'entendent pas, & enſuite à parler ſans ſavoir ce qu'ils diſent. Mais ils éviteront ces inconveniens, s'ils n'admettent rien qu'après l'avoir examiné & l'avoir diſtinctement connu; s'ils étudient par ordre, s'ils conſiderent que la Memoire fait honneur, quand elle eſt pleine de verités & non pas d'erreurs & d'incertitudes, & qu'ils donnent leurs ſoins à l'enrichir d'idées en même temps que de mots.

D'un côté donc ſi les hommes, qui ont de la penetration & du diſcernement, manquent quelquefois de Memoire, c'eſt uniquement pour avoir négligé de la cultiver; car enfin la vigueur de l'attention, vigueur qui rend l'eſprit plus penetrant & plus judicieux, eſt en même temps, une des principales cauſes qui rend la Memoire heureuſe. D'un autre côté ſi l'on voit des gens dont la Memoire eſt remplie d'une vaſte érudition, mais qui n'excellent pas de même en délicateſſe &

en

en jugement, & quelquefois en manquent tout-à-fait, ce n'eſt pas que ces excellentes qualités ſoient peu compatibles avec la memoire, c'eſt qu'un homme, qui apprend & retient aiſément, ſe contente pour l'ordinaire d'apprendre & de retenir, & neglige de perfectionner ſes autres Facultés par l'exercice, & de les pouſſer auſſi loin qu'il en ſeroit capable.

D'ailleurs quand d'habiles gens ſe plaignent de leur Memoire ils avancent un fait douteux, & ſur lequel on ne doit pas toûjours les croire ſur leur parole. Quelques-uns en ſe défendant d'un avantage qu'ils poſſedent, parlent ſincerement, car leur ardeur pour la Science eſt cauſe qu'ils ſe plaignent d'une Memoire qui ne laiſſe pas d'être riche; ils ſe recrient ſur ſa foibleſſe dès que la moindre choſe leur échape, & parce qu'ils n'y renferment pas tout ce qu'ils voudroient, leur mécontentement va juſqu'à ſe croire ſans memoire.

Il y en a pourtant qui, moins ſinceres, ne ſont pas fâchés qu'on leur croye peu de memoire, afin qu'on les tienne plus riches de leur propre fonds. On a effectivement quelque raiſon d'eſtimer davantage celui qui s'eſt éclairé ſoi-même que celui qui tient toute ſa lumiere d'autrui; mais on ne peut regarder que comme très-deraiſonnable la vanité de ceux qui affectent de n'avoir que peu médité, & encore moins lû, afin que tout ce qu'ils diſent ſoit regardé comme le fruit d'un fonds ſi heureux qu'il n'a pas même eu beſoin de culture. Poſons que cela ſoit comme ils le veulent faire croire, s'ils en ſont

plus heureux, ils en ſont auſſi moins louables. C'eſt pourtant là où ils butent, mais qu'importe? La vanité de l'Homme l'aveugle, & ne lui permet pas de regarder les choſes de ſi près, pour s'admirer & ſe croire digne d'admiration & d'envie; il lui ſuffit de ſe diſtinguer des autres, & d'avoir peu de ſemblables, quelle que ſoit la cauſe de cette *diſtinction* dans laquelle il s'applaudit.

La Memoire eſt une Faculté abſolument néceſſaire, mais c'eſt une des plus imparfaites, en elle-même, & qui a le plus beſoin de ſecours. Non ſeulement elle n'eſt riche que de ce que les autres lui prêtent; mais elle tend toûjours à s'affoiblir, & il faut un Art continuel pour la fortifier. On la perd faute de l'exercer & on l'uſe ſi on ne l'exerce pas bien: Souvent on l'appauvrit à meſure qu'on s'applique à l'enrichir, & ce qu'on y fait paſſer de nouveau en chaſſe ce qu'on y avoit déja mis (1).

Moyens de l'affermir.

III. Celui qui ne veut pas perdre le fruit de ſes lectures doit 1. lire avec attention; nous avons déja établi la neceſſité de cette precaution. Il doit 2. lire avec reflexion, c'eſt un moyen très-néceſſaire, mais très-negligé. Quand on lit une Hiſtoire, par exemple, on la comprend très-nettement, car qu'y a-t-il de plus aiſé à comprendre? Il ſemble qu'on ne l'oubliera jamais, cependant la lecture rapide de cent feuilles n'eſt pas plûtôt achevée, que l'on on en a déja laiſſé échapper la moitié. Il faut donc reflechir ſur

(1) *In primis fragilis eſt memoria, & rerum turba non ſufficit; neceſſe eſt quantum recipit, emittat, & antiquiſſima recentiſſimis obruat.* Senec. de Benef. Lib. VII. cap. 2.

ſur ce que l'on a lû, ſe le reciter à ſoi-même & ſe le dire: Je veux m'en ſouvenir. Cet ordre qu'on ſe donne, ce commandement qu'on ſe fait, eſt aſſurément d'une très-grande efficace (2).

3. Le ſouvenir de ce qu'on a lû, ou de ce qu'on a penſé, s'effacera encore moins ſi l'on s'en *entretient avec les autres.* Cette methode a plus d'un uſage, & on ne ſauroit aſſez la recommander. Lors que des jeunes gens ont établi entr'eux une ſocieté pour ſe rendre compte de leurs études, leur diligence s'excite, comme nous les en avons déja avertis dans le Chapitre precedent; leur ſtile ſe forme, car l'uſage & l'exercice en ſont les grands maîtres; leurs idées ſe rectifient, car ſouvent on s'imagine de comprendre une choſe, mais dès qu'on en veut parler, l'embarras où l'on ſe trouve fait voir qu'on ne l'avoit pas aſſez étudiée; enfin les mêmes idées ſe reïterent, ce qui avoit paſſé par les yeux, rentre une ſeconde fois dans l'eſprit par les oreilles, & par cette réïteration les choſes ſe gravent toûjours plus avant dans la memoire. On n'eſt jamais plus aſſuré que l'on ſait une choſe, que quand on eſt en état de la bien enſeigner; & même en l'enſeignant on l'apprend encore mieux qu'on ne la ſavoit. *Homines dum docent diſcunt*, dit Seneque.

4. Il faut avoir ſoin de lier ce que l'on apprend de nouveau avec ce que l'on ſavoit déja. On s'affermit par là dans le ſouvenir des choſes

(2) L'expreſſion *Latine* ſemble fondée ſur cette verité; car dans le ſtile Latin, *apprendre* c'eſt recommander à ſa memoire, *mandare memoriæ*.

choſes qu'on ſait déja, & celles-ci à leur tour ſervent dans l'occaſion à rappeller les nouvelles connoiſſances qui ont donné occaſion à les repaſſer. Ainſi on lie un ſecond Chapitre au premier, un troiſieme au ſecond, on repaſſe une Section entiere, & l'on raſſemble toutes les Sections d'un Ouvrage, pour en faire la revûë tout d'une ſuite. Et que l'on ne conſidere point ces longueurs, comme une perte de temps, c'eſt preſque au contraire l'unique moyen de ne le perdre pas, & de ne prendre pas des peines inutiles. J'avoue qu'avec cette methode on ne finira que cent pages, dans le temps qu'avec une plus rapide on en auroit expedié mille, mais on retient les cent tout entieres, au lieu que de ces mille à peine en ſeroit-il reſté la valeur de cinquante; on a donc fait le double de chemin, ſi on le compte par les connoiſſances qu'on acquiert, plûtôt que par les pages qu'on lit, & par le fruit qu'on retire de ſes lectures, plûtôt que par le nombre des heures qu'on y donne.

5. Quand on rappelle une idée dans ſa memoire, on la fait naître comme une ſeconde fois. Cette ſeconde naiſſance ſe fait à peu près comme la premiere & elle n'en differe que par ſa facilité. On ſe ſouviendra donc d'autant plus aiſément d'une conſéquence qu'elle aura une plus étroite liaiſon avec

(s) *Turpe eſt enim ſeni aut proſpicienti ſenectutem ex commentario ſapere: Hoc Zeno dixit: tu quid? Hoc Cleanthes; tu quid? quouſque ſub alio moveris? & impera, & dic, quod memoria tradatur: aliquid & de tuo profer. Omnes itaque iſtos numquam auctores, ſemper interpretes, ſub alienâ umbrâ latentes nihil habere exiſtimo generoſi, numquam auſo-*

ali-

avec le principe dont on l'a tirée, car plus ce principe aura été propre à la faire naître, plus il le ſera à la rappeller. On retiendra encore beaucoup mieux ce qu'on apprend des autres, ſi l'on entre dans leurs idées dans le même ordre qu'ils y ſont entrés eux-mêmes, & ſi, pour profiter de leurs connoiſſances, on ſuit la même methode qu'ils ont ſuivie eux-mêmes pour ſe les procurer, car en étudiant de cette maniere, non ſeulement chaque verité qu'on apprend conduit d'elle-même à en découvrir une nouvelle, elle aide encore à la retenir. Cette methode d'étudier forme le jugement, & affermit la memoire.

Mais avant que de ſe mettre en peine de retenir ce qu'on a lu, il faut s'aſſurer s'il en vaut la peine, s'il a un ſens raiſonnable & ſi ce ſens eſt bien prouvé. Quand on néglige cette précaution on court riſque de charger ſa memoire de riens & de mots vuides de ſens, & de plus de s'embrouiller par des erreurs pires que l'ignorance. Mais quand même on ſeroit aſſez heureux pour ne tomber que ſur des verités; ſi on en néglige l'examen, on en pourroit entaſſer un grand nombre dans ſa memoire, ſans que pour cela on en ſût aucune, car, à parler exactement, on ne *ſait que ce que l'on tient de ſoi-même* & qu'on s'eſt rendu propre en le cherchant & en l'examinant. (3) Si l'on n'a pas un grand ſoin

aliquando facere, quod diu didicerant. Memoriam in alienis exercuerunt. Aliud autem eſt, meminiſſe: aliud, ſcire. Meminiſſe, eſt rem commiſſam memoriæ cuſtodire. At contra ſcire, eſt & ſua facere quæque, nec ab exemplari pendere, & toties ad magiſtrum reſpicere. Hoc dicit Zeno, hoc Cleanthes. Aliquid interſit inter te, & librum; quouſque diſces? jam & præ-

ſoin de ranger dans un ordre exact ce qu'on apprend ; on s'accoûtume au desordre, & par l'habitude qu'on en prend on devient à la fin incapable de bien peſer l'état des Queſtions, d'en découvrir les vrais principes & d'aller de conſéquence en conſéquence, & de lumiere en lumiere, à la concluſion qu'on ſe propoſe d'établir. Ceux qui ont mal étudié, c'eſt-à-dire, ceux qui n'ont pas ſuivi l'ordre dans leurs études, ne raiſonnent guere que confuſément : Un ſavoir entaſſé pêle-mêle affoiblit le Bon Sens & ne tend qu'à rendre l'Eſprit plus fertile en abſurdités.

Si l'on aimoit la lumiere plus qu'on ne fait ; ſi l'on avoit plus à cœur de s'inſtruire ; ſi l'on ſe plaiſoit davantage dans le travail ; ſi l'on avoit ſoin de faire uſage de ſon jugement plus que de ſa memoire, ou au moins d'enrichir tous les jours cette Faculté de nouvelles connoiſſances, au lieu qu'on ſe contente d'en avoir fait, une fois pour toutes, une proviſion médiocre ; ſi enfin on refléchiſſoit chaque jour ſur ce qu'on a dit & ſur ce qu'on a fait, & ſur les raiſons qu'on a eu de parler & d'agir, comme on a parlé & comme on a fait, on éviteroit une faute des plus

præcipe. Quid eſt, quare audiam, quod legere poſſum ? Multum, inquit, viva vox facit ; non quidem hæc, quæ alienis verbis commodatur, & actuarii vice fungitur. Adjice nunc, quod iſti qui numquam tutelæ ſuæ fiunt, primum in eâ re ſequuntur priores, in quâ nemo non à priore deſcivit : deinde in eâ re ſequuntur, quæ adhuc quæritur ; numquam autem invenietur, ſi contenti fuerimus inventis. Præterea qui alium ſequitur, nihil invenit, imò nec quærit. Sen. Ep. XXXIII.

(4) „ La redite eſt par tout ennuyeuſe, fuſt-ce dans „ Ho-

plus communes, & on n'accableroit pas les autres par des contes cent fois repetés avec le même plaiſir pour ceux qui les recitent, & toûjours avec plus d'ennui pour ceux qui ſont condamnés à les entendre. Il faut que ces gens-là, ces ſources intariſſables de redites ſe ſoient fait une étrange habitude ou de ſe regarder eux-mêmes, & de s'écouter, comme des Oracles, ou de parler ſans attention & de n'avoir en vue que de s'amuſer, ſans ſe mettre en peine des autres, & ſans avoir aucune inquietude ſur l'ennui qu'ils peuvent leur donner (4).

Maniere de faire des Recueils.

IV. Il eſt bon d'écrire des ſommaires de ce qu'on lit, & il eſt très-néceſſaire de faire au moins des abregés de ce qu'on découvre ſoi-même en méditant, ſans quoi il s'échaperoit bien-tôt, mais il faut avoir ſoin de bien examiner & de concevoir nettement avant que d'écrire.

Il arrive aſſez ſouvent de s'embrouiller par la multitude des Recueils; car la multitude produit la confuſion, à moins qu'un grand ordre ne la prévienne. Il ſeroit donc à propos, ce me ſemble, quand on veut s'inſtruire ſur quelque Science, de choiſir un Auteur qui en eût traité toutes les parties, dans la me-

„ Homere: Mais elle eſt ruyneuſe, aux choſes qui „ n'ont qu'une monſtre ſuperficielle & paſſagere. Je „ me desplais de l'inculcation, voire aux choſes uti- „ les, comme en Seneque. Et l'uſage de ſon Eſcole „ Stoïque me desplait, de redire ſur chaſque matiere, „ tout au long & au large, les principes & preſuppo- „ ſitions qui ſervent en general: & realleguer touſ- „ jours de nouveau les argumens & raiſons commu- „ nes & univerſelles. *Mont. Liv. III. Chap. IX.*

methode la plus ſimple & la plus naturelle, & avec une médiocre étendue; il faudroit d'abord le lire avec circonſpection & ne lui paſſer quoi que ce ſoit ſans examen; il faudroit ſoigneuſement demêler ce que l'on y reconnoîtroit d'évident & de ſûr, d'avec ce qui s'y trouveroit d'obſcur & d'incertain. Après s'être rendu cet Ouvrage très-familier, quand on en liroit d'autres, ſur le même ſujet, on n'auroit pas beſoin de s'arrêter ſur les penſées où l'on ſeroit déja entré ſuffiſamment, ni ſur les preuves que l'on auroit déja peſées avec ſoin dans la lecture du premier; on ſe reduiroit à examiner les nouveaux argumens, & les nouvelles hypotheſes, quand il s'en preſenteroit, & après avoir examiné & avoir abregé tout ce qu'on auroit ainſi trouvé de nouveau, on en feroit tout autant de notes, dont on enrichiroit ſon premier Syſtême. Enfin on reliroit de temps en temps toutes ces additions, pour en faire un ſeul corps dans ſa memoire, ce qui ne ſeroit pas difficile, parce qu'elles ſeroient rangées dans un ordre qu'on ſe ſeroit rendu depuis longtemps très-familier & où les nouvelles connoiſſances ſe trouveroient continuellement liées avec les anciennes.

Sur chaque Diſcipline l'on auroit ainſi des *Syſtêmes*. Par ce terme je n'entends pas un Ouvrage dont on ne puiſſe ébranler une partie ſans renverſer toutes les autres, & qui, par le moyen d'un petit nombre de principes, répande un jour parfait ſur toutes les queſtions qui en dépendent & diſſipe toutes les difficultés qu'on pourroit y oppoſer. On travaille à de tels Syſtêmes, on s'en approche

proche par degrés, mais il ne faut pas temerairement ſuppoſer qu'on les ait portés à cette perfection ; En attendant on peut ſe ſervir d'un Ouvrage qui faſſe au moins mention, ou exactement, ou à peu près, de tous les ſujets qui appartiennent à une Science, & où ils ſe trouvent rangés dans un ordre aiſé à retenir, en évitant les redites, en aſſignant de differentes places aux choſes differentes, en paſſant peu à peu du ſimple au compoſé, & du facile au plus embarraſſé.

Fin de la Section I. de la I. Partie & du Tome I.